

HUNTER

CHASSEUR



Andrew Macdonald

CHASSEUR

Hunter

(roman)

Hunter est le second roman de William L. Pierce, militant décédé en 2002. Ses romans ne furent qu'une petite part de son activité intense pendant des décennies, notamment à la tête de son organisation la *National Alliance*.

Traduction :
John Doe pour Blanche Europe

Chapitre I

Alors qu'Oscar garait sa voiture sur une place située près de la sortie de l'immense parking, une canette de bière vide éclata sous l'une de ses roues avant. Il éteignit ses phares et passa en revue le secteur. Oui, c'était un bon endroit ; il avait une bonne visibilité sur la seule allée qui permettait d'accéder aux places de stationnement, et chacun en l'empruntant devait ralentir, presque s'arrêter, sous un lampadaire lumineux. Il était idéalement situé aussi pour voir à quelle place les véhicules seraient susceptibles de se garer. Il ajusta son manteau plus confortablement, tourna le bouton de la radio, s'arrêta sur une station FM qui diffusait sa sonate préférée de Schubert, puis se remit à attendre.

Cela se passait presque vingt minutes avant qu'il ne repère ce qu'il était venu chercher. Une camionnette de couleur brune ralentit à peine lorsqu'elle heurta la rampe d'accès. Ses pneus crissèrent tandis qu'elle faisait le tour. Puis, un bref instant, Oscar crut apercevoir les visages des deux occupants. Le conducteur était un mulâtre à la coupe rasta, et à côté de lui, une femme brune avec un nez plutôt large, mais blanche tout de même.

Grâce à la longue antenne de la fourgonnette, dans laquelle était piquée une balle de ping-pong orange, il fut facile à Oscar de suivre des yeux depuis son emplacement la trajectoire du véhicule, même après qu'il se fut garé quatre places plus bas. Il attendit que la camionnette s'arrêtât, puis il démarra dans sa direction. Il voulait voir une seconde fois l'homme et la femme avant qu'ils n'entrent dans le supermarché... juste pour être certain. Il choisit donc une autre place de stationnement, aussi proche que possible de la camionnette, afin d'y attendre leur retour.

Alors qu'il roulait prudemment le long de l'asphalte entre les files de voitures garées, il n'aperçut le couple dans ses phares que lorsqu'il fut presque au niveau de leur camionnette. Ils se tenaient tous les deux, près de la vitre côté passager du véhicule, apparemment occupés à quelque chose.

Soudain, une téméraire impulsion frappa Oscar : Pourquoi ne pas agir maintenant, au lieu d'attendre qu'ils entrent dans le magasin et en reviennent ?

Il n'y avait pas d'autre voiture en mouvement dans le parking et aucun piéton en vue, sauf tout au fond, près de l'entrée du magasin. Malheureusement, la camionnette brune et le couple étaient à sa droite, et sa fenêtre du côté passager était fermée. Il lui semblait trop hasardeux d'avoir à se pencher sur le siège pour descendre la vitre alors qu'ils regardaient.

Aurait-il le temps de faire demi-tour et de remonter l'allée avant que quelqu'un d'autre n'arrive ou que le couple ne s'en aille ? Peut-être devrait-il sortir de la voiture et frapper sans attendre. Toutes les possibilités lui traversèrent l'esprit à la vitesse d'un éclair. Ses paumes devinrent moites, il sentit ses muscles se tendre.

S'approchant tout près de la camionnette, il repéra une place libre, juste trois voitures plus loin. Bien ! Il allait pouvoir s'y garer, et si personne n'apparaissait, il reviendrait sur ses pas, puis remonterait l'allée dans la direction opposée, vers la camionnette.

Dans la fraîcheur de la soirée, il s'efforçait de maîtriser ses nerfs, mais la transpiration ruisselait abondamment sur ses joues. Il en était toujours ainsi juste avant une opération. Pendant la guerre, chaque fois qu'il avait dû traverser les tirs mortels des batteries anti-aériennes nord-vietnamiennes à bord de son F4, c'était en sueur qu'il avait eu à combattre cette nervosité. Une fois qu'il était au coeur de l'action, la peur disparaissait ; c'est l'instant précédent qui était toujours pénible – quand il était encore possible de faire machine arrière.

Ses mains serrèrent nerveusement le volant et la marche de la voiture se fit plus saccadée alors qu'il s'apprêtait à se garer. Il jeta un rapide coup d'œil vers l'arrière, enclencha la vitesse puis recula rapidement. Cinq secondes plus tard, il était revenu au niveau du couple. Il freina brusquement et cala par inadvertance. Merde ! Dans le rétroviseur, il vit une grosse femme, à environ 50 mètres les bras chargés de deux sacs de course, derrière laquelle marchait un petit enfant. Le mulâtre aux

cheveux crépus – plutôt trapu – et sa femelle au teint blafard cessèrent de parler et se retournèrent pour le regarder. Ils étaient à environ 2,5 m de sa vitre.

D'un coup, Oscar sentit le calme l'envahir ; ce calme qu'il avait tant espéré. En un mouvement fluide, ni trop pressé ni trop lent, mais précis et réfléchi, il saisit la carabine sous la couverture qui recouvrait le siège du passager, la porta à son épaule, et, le coude gauche appuyé contre la porte, pressa soigneusement la détente à deux reprises.

Les cris résonnèrent dans le vaste parking, mais Oscar resta calme. Il baissa son fusil, redémarras sans problème et accéléra vers la bretelle de sortie. En tournant au bout de la route, il s'arrêta pour regarder en arrière. Le corps du mulâtre était étendu sur la chaussée ; la femme devait être tombée en arrière, à côté de la camionnette, car elle n'était pas visible. Les deux coups de feu avaient été portés au visage, et Oscar était tout à fait certain que l'homme et la femme étaient morts. Frappés par les balles, il avait vu leurs crânes littéralement exploser au milieu d'un flot de fragments d'os, de cervelle et de sang.

Toujours d'un calme froid, Oscar rentra chez lui. Il mit sa voiture dans le garage, rejoignit la maison, se dévêtit et seulement après, céda à l'euphorie qu'il ressentait toujours après coup. Il sifflait, content de lui, en effectuant un rapide nettoyage de son fusil, puis il retourna dans le garage pour changer ses plaques minéralogiques. Il ne lui fallut que deux minutes pour enlever les faux numéros et retrouver ses plaques véritables.

Il gratta doucement le bord d'une première lettre avec la lame de son canif. Elle résista, puis céda, et se décolla peu à peu, de sorte qu'il put, en glissant la lame entre le plastique et le métal, enlever toutes les lettres et les chiffres en quelques secondes d'effort.

Il effaça soigneusement les traces d'adhésif qui auraient pu subsister. Il avait craint que la colle ne tienne pas sur le métal, surtout par cette température hivernale. Un jour, lors des essais, il était rentré chez lui et avait constaté qu'un chiffre de la plaque était manquant. Après cela, il avait fait quelques expériences avec des adhésifs différents. Il fallut encore 20 minutes pour remonter ses plaques, mais il ne rechigna pas devant cet effort supplémentaire mais nécessaire.

Quelle chance, pensa-t-il, en éteignant la lumière, que son modèle de voiture fut si commun. Dans la métropole de Washington, il devait bien y avoir dix mille Ford pratiquement impossibles à distinguer de la sienne. Mais quand même, il tirait sur la corde en utilisant toujours le même mode opératoire. Six fois en un peu plus de trois semaines – en vingt-deux jours pour être exact- avec la même voiture, le même fusil, et le même rituel. Seuls différaient les lieux et les numéros de plaque. C'était vraiment trop, pensait-il en lui-même.

Plus de deux semaines auparavant, il avait pris la décision de ne rien changer à son style, jusqu'à ce que les médias rompent le silence sur ces massacres. Il y avait eu un bulletin spécial après le premier double meurtre d'il y a trois semaines. Le *Washington Post* avait titré : « Couple mixte assassiné dans un parking », et les autres médias avaient également insisté sur le fait que les deux victimes étaient un homme de race noire et une femme blanche, alors que les journalistes n'avaient aucun moyen de savoir que le tireur agissait pour des raisons raciales. L'éventualité de ce motif abject était trop excitante pour y résister.

Lorsque le meurtre du second couple s'était produit quatre jours plus tard, il avait été brièvement mentionné dans les pages intérieures du journal pour être ensuite oublié. Les troisième, quatrième et cinquième doubles meurtres avaient été accueillis par un silence médiatique total. La raison en était claire : entre le deuxième et le troisième, il était apparu à la gent médiatique que ces massacres avaient un vrai caractère raciste, et ils prirent peur. Ils ne voulaient pas encourager les imitateurs, et encore moins donner l'envie à un bon nombre d'Américains de célébrer toute personne se chargeant de liquider les couples mixtes.

Maintenant ces bâtards doivent vraiment avoir du mal à garder le silence sur cette histoire, pensa Oscar en ricanant. Ils ne pourront pas tenir bien longtemps. Il avait une intuition, presque la

certitude, que le travail de ce soir allait ouvrir une brèche.

En passant du garage à la maison, Oscar hésitait. Il devait finir quelques formalités administratives, et étudier la proposition d'un nouveau contrat avant sa réunion de jeudi avec le colonel Ericsson. Mais pour ce soir, il ne supportait pas l'idée d'un surplus de paperasse, et il était trop tard pour appeler Adélaïde. Il se résolut donc à travailler deux heures au labo avant de se coucher. Content de sa décision, il claqua des doigts et recommença à siffloter en descendant l'escalier de la cave.

De profession, Oscar Yeager était ingénieur consultant, et par passion, bricoleur, voire, occasionnellement inventeur. Après avoir quitté l'Armée de l'Air en 1976, il était retourné à l'école et avait obtenu des diplômes d'études supérieures en génie électrique et informatique. Il avait été embauché en tant que consultant alors qu'il terminait ses études supérieures à l'Université du Colorado. Après cela, il s'était établi négociant aux environs de San Francisco et grâce à un camarade de l'Armée de l'Air chargé des fournitures au Pentagone, avait décroché une série de contrats pour des dessins techniques.

Ce sont ces contrats qui l'avaient conduit à rejoindre la capitale, il y a quatre ans.

Concrètement, Oscar n'avait rien à faire du tout. Les dividendes provenant de l'un de ses brevets d'invention étaient largement suffisants pour satisfaire ses besoins plutôt modestes. Il travaillait, non pas pour entasser rapidement le plus d'argent possible, mais parce qu'il pensait préférable de ne pas perdre la main. Par ailleurs, ses revenus supplémentaires lui permettaient d'améliorer progressivement les équipements de son laboratoire, lesquels étaient sacrément chers. Quoi qu'il en soit, le travail s'harmonisant parfaitement avec ses propres inclinations au bricolage, il gérait son temps en toute liberté et n'avait jamais passé plus de vingt heures par semaine à ses recherches.

Oscar se déplaça facilement entre les rayonnages d'équipements électroniques, évitant soigneusement de trébucher sur les câbles, et se dirigea vers le coin où l'ordinateur ronronnait tranquillement. Il jeta un coup d'œil à la pile de papier que l'imprimante avait lentement déversée toute la soirée, et fut satisfait de constater que les calculs pour le nouveau système d'antennes étaient presque finis. Si les choses continuaient ainsi, il se pourrait que tout soit achevé avant même que le contrat ne soit signé jeudi avec l'Armée de l'Air. Dès lors il pourrait se mettre en quête d'une nouvelle commande.

Pour sûr, il ne le dirait pas à Ericsson, mais se contenterait de rendre ses résultats au compte-gouttes au cours des six prochains mois. De cette façon, il continuerait à donner satisfaction aux militaires et trouverait prétexte à extorquer le financement de ce nouvel analyseur de spectre qui lui faisait envie.

Hormis leur foutue paperasse, cet engagement gouvernemental était idéal, pensa Oscar. Mais le moindre contrat exigeait de remplir scrupuleusement des centaines de pages de formulaire absolument stupides en suivant des instructions terriblement obtuses.

Combien, en pourcentage, ses fournisseurs et sous-traitants au cours des trois dernières années étaient des Noirs ? Le ministère voulait savoir. Combien avaient des noms à consonance hispanique ? Combien étaient des indiens américains ou débarqués des îles Aléoutiennes ? Est-ce que les pourcentages dans chacune des cases ci-dessus mentionnées étaient au moins égaux aux pourcentages des minorités correspondantes sur le marché du travail ? Avait-il jamais utilisé sciemment des fonds pour l'achat de fournitures à une société non conforme aux règlements 148 C §4 ou 156 A §1 de la Commission sur l'Égalité et l'Opportunité de l'Emploi ? Si oui, pourquoi ? Donner des renseignements complets. Et ainsi de suite, à l'infini.

Ces salauds vérifiaient toutes les réponses !

Une fois, Oscar avait essayé de réduire le travail papier en notant « sans objet » à travers une page entière de questions demandant quel pourcentage du budget proportionnel de l'entreprise allait à des médias ciblant spécifiquement le marché des minorités, si le code pictural ou photographique utilisé dans sa publicité dépeignait les employés et clients de la société comme racialement mixtes, et si ça

n'était pas le cas, pourquoi ? Etc.

Un agent de cette Commission sur l'Égalité et l'Opportunité de l'Emploi, qui constituait au ministère un véritable régiment, lui renvoya ses formulaires avec une lettre de huit pages, grassement hypocrite, vantant le caractère essentiel du programme gouvernemental en faveur de la justice raciale, et exigeant que chaque question reçoive une réponse pleine et entière.

Oscar avait finalement dû soumettre les copies de son bilan détaillé, et convaincre les instances moralisatrices que, travaillant seul, il n'avait aucun employé ni client, et n'avait jamais eu recours à la publicité. Il ne pouvait donc pas s'attendre à devoir expliquer pourquoi son inexistante annonce illustrée ne montrait pas le mélange racial requis de sourires noir-beur-asiatique, parmi les visages blancs de ses autres employés.

Lorsqu'il prit conscience de la paperasserie qu'il lui restait à remplir sur le nouveau contrat, il sentit la colère monter. Eh bien, peut-être pourrait-il convaincre Adélaïde de faire tout cela demain soir. Il chassa cette paperasse de son esprit et alluma la lumière dans le labo. Pour ses besoins particuliers, Oscar avait aménagé la totalité de son sous-sol, qui contenait initialement quatre pièces. Le poste informatique et le laboratoire d'électronique occupaient la salle de loisir, le labo de chimie, une des deux chambres, un petit établi bien équipé la seconde, et une chambre noire photographique, la salle de bain. Au total, il avait à sa disposition plus d'un demi-million de dollars de matériel moderne et d'équipements scientifiques, desquels il se servait aussi bien pour travailler que pour jouer, et la frontière entre ces deux types d'activité était souvent assez floue.

Par exemple, ce soir, il avait l'intention de peaufiner un projet qui n'avait rien à voir avec son travail pour l'Armée de l'Air ou avec quelque autre tâche lucrative. Tout était un jeu d'enfant, pensa Oscar alors qu'il ouvrait une armoire pour en sortir un objet cylindrique en métal, examinant avec soin l'extrémité filetée. Satisfait, il plaça cet appareil sur l'établi à côté du plus petit de ses tours de précision.

Il fouilla dans un tiroir au bas de l'armoire et en sortit un objet enveloppé dans un chiffon huileux. Ayant ôté ledit chiffon, Oscar tenait son nouveau pistolet semi-automatique, calibre 22 à canon long. D'une main experte, il démontra l'arme, garda le canon et remit le reste dans le tiroir.

Une heure et demie plus tard, Oscar souriait avec satisfaction tandis qu'il faisait disparaître quelques copeaux métalliques avec un aspirateur. Il inséra ensuite doucement l'objet cylindrique sur le pas de vis qu'il venait d'usiner à l'intérieur du canon : un ajustement parfait ! L'extrémité filetée du tube en alliage d'aluminium glissa jusqu'à l'alésage fraîchement coupé du canon en acier. Un clic indiqua qu'il était en place. Examinant soigneusement l'assemblage, il ne constata aucun défaut d'alignement entre le canon et le silencieux. Il fallait maintenant passer au test.

Oscar remonta le pistolet, le chargea, puis retourna dans le laboratoire d'électronique. Une pression sur un bouton dissimulé au-dessus de la porte fit s'ouvrir un cadre d'1m20 dans le mur du fond qui pivota doucement. En activant un interrupteur dans l'embrasure, il alluma un projecteur à l'extrémité d'un long tunnel bordé d'énormes tuyaux d'égout. Oscar plaça une cible le long d'un fil au bout du tunnel et s'installa confortablement sur le banc de tir qu'il avait construit au sous-sol et qui n'était connu que de lui seul. Une fois refermée la porte insonorisée du réduit, il pouvait tirer avec les armes les plus puissantes, sans qu'aucun son ne puisse être entendu au-dessus, dans la maison. Aucun son non plus ne s'entendait depuis la cour de son insouciant voisin, au-dessous de laquelle les balles allaient se loger dans leurs cible.

Mais comme ce soir-là, le bruit ne serait pas un problème, il laissa la porte ouverte. Il tira une dizaine de salves, produisant chaque fois le son d'une bouteille de champagne qu'on débouche, mais moitié moins fort. Les tirs aboutirent, joliment groupés, dans un cercle de 8 centimètres au centre de la cible, ce qui était presque aussi bien que ce qu'il réussissait avant de modifier l'arme. Oscar était satisfait ; il pouvait à présent changer de mode opératoire.

Note technique : Le silencieux à lui seul ne suffit pas à assurer un bruit faible. Il permet seulement de passer d'un bruit extrêmement fort à un bruit fort. Aussi, il doit être couplé à l'emploi de balles subsoniques – pour éviter le « bang » du franchissement du mur du son qui est particulièrement bruyant. Le bruit restant n'est alors plus qu'essentiellement celui des composants mécaniques de l'arme, ce qui dans une ville avec un certain bruit ambiant passe largement inaperçu. Cela affecte certes la puissance du tir, mais Oscar ne tirant sur ses cibles qu'à bout portant, cela ne remet absolument pas en cause la létalité de ses tirs.

Chapitre II

Les fusillades de la veille s'étaient produites trop tard pour faire la une dans la presse du matin, mais la télévision compensait amplement, tandis qu'Oscar prenait son petit déjeuner. Car finalement, et comme il l'avait prévu, les responsables des médias ne pouvaient plus continuer à maintenir sous silence ses activités nocturnes dans les parcs de stationnement. Très excité, le présentateur aboyait les détails : « ... on recense douze victimes d'un même tueur fou... apparemment, les fusillades auraient des motivations racistes... plus de deux cents agents du FBI s'activent sur l'affaire depuis les deux dernières semaines... le suspect recherché est un homme grand et blond... »

Ce dernier point rendit Oscar pensif. Ainsi, quelqu'un l'aurait déjà aperçu ; cela avait dû se produire lors de la quatrième fois, alors que pour tirer, il était sorti de sa voiture. Il flâna dans la salle de bains et scruta son reflet dans le miroir : de profonds yeux gris, des lignes abruptes et saillantes sur le nez et le menton ; la repousse de poils blonds sur sa lourde mâchoire ; les oreilles un peu trop grandes ; la petite cicatrice descendant en diagonale, le long de sa joue gauche, conséquence d'un accident de ski il y a quelques années ; le front haut et lisse sous ses cheveux ébouriffés, d'un blond doré. C'était là, par malheur, un visage facile à repérer dans la foule.

Il était presque certain que personne n'avait clairement vu son visage, car alors la description eût été plus précise, permettant même l'établissement d'un portrait-robot. En revanche, il se devait d'être plus méfiant à l'avenir. Il avait presque délibérément joué d'imprudences les premières fois. Défier les autorités avait été un motif aussi important que le mépris qu'il ressentait pour ceux qu'il prenait comme cibles. Il y avait eu une autre raison, pensa-t-il, qui avait pesé au moins autant que les autres : la nécessité thérapeutique, le besoin de libérer son esprit du malaise qui l'avait affligé toujours un peu plus, lors des dernières années.

Comment cela avait-il commencé ? Oscar essaya de se souvenir. Était-ce après qu'il eut déménagé, ou cela avait-il commencé plus tôt ? Probablement plus tôt... Il pensait pouvoir remonter jusqu'au Viêt-Nam. Mais c'est bien à Washington qu'il en eut plus nettement conscience.

Là-bas, fondamentalement, ce furent les Vietnamiens qui l'avaient dérangé. Il avait abordé leur pays sans préjugé particuliers, mais il avait rapidement ressenti un profond dégoût pour eux en général. Il n'aimait pas leurs regards, leurs odeurs, leurs idées, leur attitude ou leur compagnie. Il ne pouvait concevoir qu'il y eût une quelconque différence entre une bande d'asiates communistes de Hanoï ou une bande d'asiates capitalistes de Saïgon. Il aurait été tout aussi heureux s'il avait pu les laisser s'entretuer indéfiniment.

Oscar n'était certes pas pacifiste ; généralement, il n'était opposé ni aux guerres, ni aux opérations de *maintien de l'ordre*. Il avait vécu cette période comme dangereuse, mais également stimulante et excitante. Néanmoins, certaines choses commencèrent à l'inquiéter, des idées envahissantes. Comme par exemple, la suprême hypocrisie et la fausseté de la position gouvernementale. Les Sud-Vietnamiens selon toute vraisemblance, étaient les *alliés* de son pays, et les Forces américaines y étaient présentes dans le cadre de l'accomplissement des *obligations d'un traité*. Mais cela n'avait pas de sens. On ne pouvait pas choisir ce genre de créatures comme alliées ; si l'Amérique devait se retrouver dans une impasse par nécessité d'assistance militaire, rien ne subsisterait plus de cette alliance.

A mesure que progressait sa connaissance des Vietnamiens, le baratin bien-pensant officiel au sujet de la *nécessité de préserver la liberté* tendait à l'agacer sérieusement. Ces faces de citron se foutaient de la *liberté* – et même si cela n'était pas le cas, cette liberté ne valait pas la vie d'un seul de ses camarades. Il y pensait chaque fois qu'un des pilotes de son escadrille manquait au retour d'une mission, ou lorsqu'il voyait décharger des sacs mortuaires en plastique d'un hélicoptère.

Si le gouvernement avait avoué publiquement que l'action entreprise là-bas n'était qu'un simple *jeu*

de guerre – une sorte d'exercice pratique à la spartiate pour garder opérationnel l'appareil militaire – et que toutes les restrictions bidon imposées aux soldats faisaient partie de ce jeu, cela lui aurait été plus facile à accepter. Mais soutenir qu'il se battaient pour des objectifs nationaux vitaux, et en même temps tout faire pour éviter la victoire militaire, cela lui donnait la nausée et créait en lui de l'amertume à l'égard des politiciens, les magnats de la presse, et tous ceux qui, chez lui, étaient à la base de ce *Système*.

Une autre chose que lui avait apportée son expérience au Viêt-Nam, c'était un meilleur jugement des gens de son espèce. Tous les pilotes dans son unité étaient de race blanche – de fait, en tant que pilotes, ils constituaient un groupe très sélectif de Blancs, une véritable élite – et Oscar ne pouvait s'empêcher de faire la comparaison entre les troupes de l'Armée républicaine du Viêt-Nam et les soldats noirs si fortement implantés dans l'infanterie. Ce n'était pas seulement sa xénophobie instinctive face à des différences d'aspect et de langage ; c'était quelque chose de plus profond, de plus radical. Les vibrations étaient différentes.

Les Noirs le sentaient, ils utilisaient le mot *âme* pour l'exprimer : un mot juste, renvoyant aux racines spirituelles de toutes les générations passées et futures de sa race. De ces racines proviennent toutes choses, sur les plans physiques, mentaux et spirituels. Elles déterminent non seulement l'apparence d'un individu, sa façon de penser, de se comporter, mais aussi l'ensemble de sa relation avec le monde.

Prenez le mot *fierté*, par exemple, un mot très utilisé par les Noirs. La fierté se manifeste de façon totalement différente selon les diverses races. Pour Oscar et les autres pilotes, cela signifiait, en substance, respect de soi, et cela concernait le sentiment individuel de réussite et d'accomplissement – il s'agissait avant tout de la maîtrise de soi, ce qui impliquait une aura de dignité ou, pourrait-on dire, d'honneur.

Pour les Noirs, en revanche, fierté signifiait une sorte d'insolence bravache, une volonté pugnace d'en remonter aux *petits Blancs*. Cela se manifestait à la façon d'un combat de coqs. Quant aux Vietnamiens, il était difficile de dire si oui ou non, leur langue contenait même un seul mot qui désigne un tel concept. Probablement, le plus approchant qu'ils avaient, était traduisible par face. Pour les Noirs, il s'agissait avant tout d'une disposition sociale dépendant des relations avec les autres individus, tandis que chez les Blancs, il en allait davantage d'un choix de vie personnel, d'une chose intérieure.

Oscar n'avait pas personnellement aimé tous ses camarades aviateurs blancs, il y en avait deux pour lesquels il n'avait jamais eu beaucoup d'estime. Il avait appris à reconnaître les défauts personnels de ses semblables : leurs faiblesses, leurs stupidités, leurs bassesses – la vie militaire révèle la vraie nature d'un homme mieux que toute autre sorte de vie – mais les soldats formaient néanmoins une communauté naturelle. Oscar les comprenait et ils le comprenaient. Ils pouvaient travailler de concert à une tâche commune, et se sentir à l'aise, en dépit de leurs divergences individuelles. Avec les Noirs et les Asiatiques, ni Oscar, ni ses compagnons ne pourraient jamais former une semblable communauté naturelle.

Il ne haïssait ni les uns ni les autres lorsqu'il était au Viêt-Nam, mais une certaine promiscuité lui fit prendre réellement conscience des spécificités raciales. Il prit également conscience de leurs divergences innées, ainsi que des différences entre leurs modes de vie. Il vit dans leurs coutumes et dans leurs attitudes les fruits d'une âme totalement étrangère à la sienne, et cela lui donna un sens de la race que jamais il n'avait ressenti auparavant.

Oscar avait beaucoup lu entre ses missions, tentant de mieux comprendre l'importance de cette très récente et très forte prise de conscience, essayant de la replacer dans une perspective historique. Ce qui commença alors à se faire jour au Viêt-Nam, et qui devait se développer encore davantage à l'université après qu'il eut quitté l'Armée de l'Air, c'était la découverte de l'importance du socle racial de l'Histoire et de tout le progrès humain. Auparavant, Oscar percevait l'Histoire comme une simple succession d'événements – les batailles, les révolutions, les avancées techniques – associées

à des dates et des noms, et il voyait le progrès comme une sorte d'enchaînement, chaque événement politique menant à un autre, comme les réalisations d'un inventeur, ou d'un architecte, qui n'existent que grâce aux travaux de leurs prédécesseurs. Sa nouvelle conception des choses faisait apparaître le contexte humain, avec tous les détails intimes qui étaient essentiels pour comprendre la signification des événements primordiaux.

Prenez, par exemple, la guerre du Viêt-Nam. Oscar pouvait imaginer le point de vue qu'en aurait un étudiant découvrant tout cela au XXVème siècle. Le récit qu'en donneraient les livres d'Histoire, s'ils étaient écrits comme le sont la plupart des manuels scolaires aujourd'hui, parlerait de deux pays, l'un riche et puissant, l'autre pauvre et arriéré luttant pour le maintien de son indépendance, face à la subversion interne et à l'agression externe. Cela raconterait une série de péripéties politiques et militaires dans le pays pauvre, puis l'intervention du pays riche, envoyant des soldats pour l'aider à faire face à ses ennemis ; il y serait décrit les réactions à ces évolutions politiques dans le pays riche ; on analyserait les raisons pour lesquelles ces réactions auraient empêché le pays riche d'utiliser efficacement ses soldats pour aider le pays pauvre ; pourquoi finalement le premier avait dû retirer ses forces et laisser le second faire face à ses ennemis, puis à la défaite. Les dates et les lieux de toutes les grandes batailles, le nombre de troupes impliquées, et les noms des dirigeants des diverses factions politiques dans les deux pays pourraient tous être précisés sans erreur, ni omission. Pourtant, l'ensemble du récit serait dépourvu de signification.

L'étudiant en Histoire du XXVème siècle risquerait de ne rien comprendre à la guerre du Viêt-Nam s'il n'en savait pas plus sur les Vietnamiens, et sur les Américains ; si, notamment, il ne connaissait pas leurs valeurs, leurs comportements, et leurs modes de vie respectifs tels que les avait compris Oscar ; s'il ignorait l'état de déliquescence des mœurs politiques au XXème siècle, caractérisés par l'hypocrisie, le mensonge, le bourrage de crâne, l'occultation, l'irresponsabilité totale des gouvernements, l'ignorance et l'aliénation générales des citoyens, le rôle envahissant des médias, les effets du mouvement pour les droits civiques sur le moral des forces armées, plus une douzaine d'autres choses.

L'Histoire est la chronique de la pensée et de l'action des gens : pas seulement en tant que meneurs politiques, artistes, inventeurs, ou comme individus, mais aussi en tant que membres de communautés – raciales, culturelles et religieuses – avec lesquelles ils partagent des valeurs et des motivations, des attitudes et des tendances, des capacités et des aptitudes, des forces et des faiblesses. Il s'agit, en d'autres termes, d'enregistrer l'évolution et l'interaction des divers types humains. Spécialement et avant tout, des races et des groupes ethniques. Le dossier n'a de sens que s'il présuppose une connaissance complète et détaillée des caractéristiques physiques et psychiques de la réalité humaine du ou des types particuliers impliqués.

A partir du moment où Oscar avait compris cette simple vérité, les choses troublantes qui se passaient autour de lui après son retour du Viêt-Nam commencèrent à prendre un certain sens. La prise croissante de drogues par les jeunes Blancs ; le comportement de plus en plus provoquant des homosexuels, avec la bénédiction de la presse d'information et du spectacle ; l'apparition en public de plus en plus de couples interracialisés – toutes ces choses commençaient à former un schéma cohérent qu'Oscar était en mesure de comprendre. Comprendre que la civilisation de laquelle il se sentait partie prenante était en train de perdre son identité et donc sa capacité à assurer sa pérennité, n'était pas seulement préoccupant et déprimant pour Oscar, mais aussi profondément frustrant, dans la mesure où il était décidé à changer les choses.

S'il avait été plus impliqué dans la politique, Oscar aurait pensé à un poste public, peut-être même à fonder un nouveau parti politique. Mais il ne se sentait pas le courage de mener ce genre de vie. Il éprouvait une profonde répugnance pour tout ce qui touchait la machine démocratique, ainsi que pour les divers politiciens qu'il avait rencontrés en personne, ou qu'il avait vus à la télé. Il ne pouvait, non sans un certain frisson de dégoût, s'imaginer devenant un menteur compulsif et accomplissant toutes les bassesses requises pour obtenir la faveur d'un public dégradé et ignorant, ou celle des médias corrompus, uniquement afin de gagner une élection pour tenter une réforme du

Système de l'intérieur.

Il ne se sentait pas davantage le talent d'un pamphlétaire capable d'ébranler le Système de l'extérieur. Oscar n'était pas seulement un homme de discours, il était aussi un homme d'action. Son intention était de faire quelque chose pour résoudre un problème, et non de se contenter d'en parler.

Ce qu'il fit, lorsqu'il se décida finalement à intervenir, fut de commencer à tirer sur des couples interracialisés dans les parcs de stationnement des supermarchés. Non point qu'il n'y avait pas réfléchi quelque peu au départ : il avait envisagé de nombreux moyens d'utiliser ses connaissances en électronique : s'*introduire* dans les émissions de la télévision commerciale avec un transmetteur pirate et délivrer son propre message ou louer un avion dans un aéroport des environs pour bombarder le Capitole pendant une session du Congrès.

Il avait choisi la fusillade pour trois raisons. Tout d'abord, ce type d'action symbolisait hautement la maladie de laquelle souffrait l'Amérique et le danger pesant sur sa race. Chacun en comprendrait immédiatement la signification et la motivation sous-jacente. En second lieu, il s'agissait d'opérations individuelles et directes, à la valeur nettement plus thérapeutique à ses yeux qu'une attaque impersonnelle contre le Système. En troisième lieu, et par-dessus tout, cela pourrait facilement être imité par d'autres. Très peu d'hommes étaient en mesure de faire fonctionner une station d'émissions pirates, encore moins de mener à bien un bombardement aérien sur le Capitole, mais beaucoup seraient capables de tirer dans la rue sur un couple pratiquant le métissage.

Les maîtres des médias étaient de toute évidence au courant de cette troisième considération et c'était la raison expliquant leur précédent silence sur ses activités. Le voile était maintenant tombé, et ils espéraient prévenir toute velléité d'imitation en déversant leur venin. Avant même d'avoir terminé son petit-déjeuner, Oscar avait entendu, sur trois chaînes différentes, les journalistes dépeindre ses exécutions comme les crimes les plus abominables et les plus répréhensibles qui soient. Il fit la grimace en entendant un quatrième commentateur, prendre un ton grave pour décrire le tireur comme une personne « de toute évidence très malade ». Manifestement, il ne retirerait pas beaucoup de gloire de cette affaire.

Chapitre III

Adélaïde s'activait toujours sur l'ordinateur, dans un coin du salon, quand Oscar remonta du sous-sol. Il s'arrêta un moment derrière elle, le temps d'admirer les contours gracieux de son cou et de ses épaules. Elle était de loin, pensait-il, le côté le plus avantageux de son travail pour l'Armée de l'Air. C'est au Pentagone qu'il l'avait rencontrée, quatre mois auparavant, dans le bureau de son copain de régiment, Carl Perkins, où elle travaillait en tant qu'analyste civile. Elle avait grandi dans une petite ville de province, avait obtenu un diplôme en mathématiques à l'Université, et résidait près de la capitale depuis un peu plus d'un an.

Même si, à vingt-trois ans, elle affichait dix-sept ans de moins qu'Oscar, ils avaient été aussitôt fortement attirés l'un par l'autre, et s'étaient très vite donné rendez-vous. Leur relation s'était développée de façon très agréable et, dernièrement, elle et Oscar se voyaient au moins trois fois par semaine. Brillante, généreuse et serviable, toujours de bonne humeur, elle était un antidote rafraîchissant à sa propre tendance à la morosité.

Il lui aurait demandé sur le champ de venir vivre avec lui – et très certainement elle n'attendait que cela – à ceci près qu'il n'était pas en mesure de concilier ses activités anti-Système avec celles qu'implique ce type de relation étroite ; comment pourrait-il garder ces choses aussi secrètes auprès d'une épouse ? Bien des fois, déjà, il lui avait été délicat d'expliquer pourquoi il était indisponible.

Naturellement, il se pencha pour glisser ses bras autour d'elle, et lui prit les seins à pleine mains. Elle continua à écrire, mais se frotta contre son corps lorsqu'il commença, tout doucement, à lui presser les tétons. Il les sentit ses durcir à travers le tissu de son corsage.

– Dis donc, tu veux que je finisse cette proposition pour toi, ou quoi ? ricana Adélaïde, tentant avec résolution, de poursuivre sa tâche, tout en frottant l'arrière de sa tête sur Oscar.

– Ou quoi ! répondit Oscar avec un large sourire. Il est déjà vingt et une heures, et j'ai fantasmé sur toi toute la journée. Je ne peux attendre plus longtemps. Reste ici ce soir et nous nous lèverons assez tôt demain pour que tu puisses terminer la dernière page avant d'aller au travail.

Il ramena ses mains sous ses épaules et la souleva de la chaise. Une fois debout, elle se retourna et coula tout doucement dans ses bras. Il baisa tendrement sa bouche, son cou, ses oreilles, et revint sur sa bouche. Ses mains tâtonnèrent brièvement le bouton et la fermeture-éclair sur le côté de sa jupe, et le vêtement tomba sur ses chevilles. Il glissa les deux mains dans sa culotte.

Elle se blottit contre lui et lui murmura à l'oreille :

– Allons, mon amour, ne penses-tu pas que nous pourrions tirer les rideaux ou aller dans la chambre à coucher ?

– Oups, les rideaux, j'oubliais !

Oscar rougit et se précipita à la fenêtre, tandis qu'Adélaïde ramassa sa jupe, avant de disparaître dans le couloir.

Il était à peine minuit passé, quand Oscar jeta un coup d'œil à sa montre. Il resta à la porte de la salle de bain pendant quelques instants, la main sur l'interrupteur. Adélaïde était endormie, couchée de côté sur le lit, entièrement nue, et la lumière perçant au-dessus de l'épaule d'Oscar, révélait ses formes harmonieuses dans toute leur beauté. C'était une belle femme, l'une des plus belles qu'il ait jamais vue, longue, mince et souple, à la peau douce et soyeuse, avec des cuisses parfaites surmontées d'une petite touffe rousse luxuriante, un ventre plat, des seins magnifiques, un cou de cygne, et un visage si beau, si pur, si enfantin, paisible et innocent, qu'en la regardant, nichée dans l'oreiller, à moitié dissimulée sous ses longs cheveux cuivrés, il sentit monter dans son cœur un désir semblable à celui qu'éprouvait, lorsqu'il admirait un coucher de soleil particulièrement spectaculaire sur un paysage désertique ou bien lorsqu'en pleine montagne il percevait la beauté grandiose du panorama. Adélaïde est vraiment une merveille de la nature, pensait-il.

Au lieu d'éteindre la lumière, Oscar enjamba le lit, passa sa main dans les cheveux d'Adélaïde, et l'embrassa sur les lèvres, en prenant soin de ne pas la réveiller. La délicatesse d'Oscar ne put empêcher les paupières de s'ouvrir toutes grandes sitôt que leurs lèvres se touchèrent. Un court instant, il contempla la profonde clarté du bleu de ses yeux, puis il sentit les bras d'Adélaïde le ramener vers elle. Il lui fit à nouveau l'amour, de façon plus vigoureuse cette fois, presque animale, puis il se retourna et posa sa tête sur l'oreiller, tandis qu'elle se blottissait contre lui et se rendormait, la tête sur son épaule. La lumière de la salle de bain brillait toujours.

Bien qu'Oscar ait terriblement sommeil, il resta éveillé quelques minutes, pensif. Adélaïde était un véritable rayon de soleil dans sa vie, et il était extrêmement amoureux d'elle. Mais elle représentait quelque chose qui allait bien au-delà de ses sentiments personnels. Elle incarnait le symbole de tout ce qui comptait vraiment à ses yeux. Elle était la beauté, l'innocence et la bonté humaine personnifiées. Elle était l'archétype même d'une femme de sa race. Elle représentait la justification ultime, aux yeux d'Oscar, de sa guerre personnelle contre le Système.

Rien n'était plus important, lui semblait-il, que de veiller à ce qu'il y eût toujours des femmes comme Adélaïde dans le monde. Tout ce qui pouvait menacer leur existence devait être écrasé. Oscar pensait à l'opposition entre ses propres valeurs et toutes celles qui semblaient constituer la norme –ou du moins celles édictées par les responsables des médias. Ils parlaient des droits individuels, de l'égalité et du caractère sacré de la vie. A leurs yeux, un individu abâtardi, au nez épaté, couleur de boue, aux cheveux crépus, et engendré par l'un de ces couples mixtes qu'il assassinait, était aussi valable et précieux qu'une petite fille aux cheveux blonds et aux yeux bleus, qui pourrait, en grandissant, devenir une autre Adélaïde. Plus précieux, en réalité. En dépit de leur bavardage au sujet de l'égalité, il apparaissait clairement à Oscar que selon leur vision de l'avenir, les mulâtres hériteraient de la Terre. Il en éprouva un frisson incontrôlable.

Il se souvint d'une chose à laquelle il avait assisté quelques années auparavant, à l'époque où des foules d'étudiant blancs, de prêtres chrétiens, de militants noirs, de personnalités du monde du spectacle et de politiciens se rassemblaient, presque chaque jour, aux abords de l'ambassade d'Afrique du Sud, brandissant des pancartes et scandant des slogans contre l'Apartheid. Il se promenait tout à fait par hasard près de l'ambassade, au moment où deux Sud-Africaines, qui y travaillaient, entraient dans le bâtiment. Elles s'étaient arrêtées afin de présenter leur laissez-passer à l'un des flics qui formaient, sur le trottoir, le cordon de sécurité nécessaire pour maintenir les manifestants à l'écart. L'une des deux femmes était grande, d'une éclatante beauté nordique, l'autre plutôt brune, d'un type assez banal et de taille moyenne.

Plusieurs des manifestants s'avancèrent pour les invectiver. Notamment, une jeune femme blanche, probablement étudiante, et sans doute, non-dénuée de charme en temps normal, mais dont le figure était tordue de haine. Elle poussait hurlement sur hurlement : « Salope de raciste ! Salope de raciste ! Salope de raciste ! »

Il était clair qu'elle dirigeait sa hargne spécialement vers la grande femme blonde, un peu comme si cette femme, plus que sa collègue, de petite taille et au teint plus foncé, représentait tout ce qu'elle avait été dressée à haïr. A quelques mètres, un prêtre blanc minaudait... approbateur. Sur la pancarte qu'il tenait, on pouvait lire : « Tous les enfants de Dieu, noirs et blancs, sont égaux. » Mais certains, apparemment, étaient plus égaux que d'autres !

Il en allait de même avec toutes les larmes que la gent médiatique versait sur les victimes d'Oscar. Sans arrêt, ils discutaillaient sur le caractère sacré de toute vie humaine et sur le fait que nul n'avait le droit de juger l'autre ou de prendre sa vie. Oscar pensa combien peu de larmes, ces commentateurs avaient dû verser pour les victimes des criminels de droit commun – violeurs, pillards, malfrats – qui tuaient des dizaines de personnes chaque jour. En réalité, certaines victimes les préoccupaient beaucoup plus que d'autres. Il était sûr, par exemple, que tous auraient plaisir à le voir, lui, écartelé ou grillé à petit feu.

Il semblait parfaitement normal, bien entendu, de prodiguer sa sollicitude à une certaine catégorie

de personnes, de protéger les uns, et faire disparaître les autres. C'est cela qui le différenciait d'eux. Il ne tentait pas de nier qu'il désirait protéger les siens et détruire ceux qui les menaçaient, alors qu'ils semblaient haïr les leurs et aimer ceux qui leur étaient totalement dissemblables. Il avait lu suffisamment de littérature du XVIIIème et du XIXème siècle – parfois même de la première moitié du XXème siècle – pour être bien certain que ses valeurs représentaient la normalité. Comment l'inversion s'était-elle produite ? Il secoua la tête, somnolent, c'était là une énigme qu'il n'avait jamais pu résoudre, même en étant bien éveillé. Manifestement, la réponse attendrait. Il savait ce qui lui restait à faire, et il avait l'intention de frapper à nouveau dès le lendemain.

Chapitre IV

– Café, monsieur ?

– Oui, s’il vous plaît, répondit Oscar, en déposant l’argent pour l’addition sur le plateau, reclinant intérieurement devant le montant.

Il se pencha en arrière sur sa chaise et continua à surveiller les autres tables du restaurant. Un loufiat s’approchait pour débarrasser la table. Oscar avait choisi cette table dans un but précis. Elle était située dans une alcôve obscure, partiellement séparée de la salle principale par une très grande plante, de sorte qu’Oscar pouvait voir sans être vu. Ce restaurant à la mode, d’un chic tapageur, se situait à seulement cinq pâtés de maison du Capitole. Il était fréquenté par des démarcheurs de toutes variétés qui venaient rencontrer ici les détenteurs du pouvoir : députés, hauts-fonctionnaires, journalistes, avocats et autres lobbyistes.

Au cours de son dîner, Oscar avait repéré plusieurs cibles intéressantes à d’autres tables. Il reconnut Stephen Horowitz, membre du Congrès, parmi un groupe bruyant, à seulement deux tables de la sienne. Horowitz avait été vu très récemment à la télévision. Son comité statuait afin de présenter un projet de loi qui devait permettre à cent mille nouveaux Haïtiens d’immigrer chaque année. Une semaine auparavant, dans un discours plein d’émotion, il avait dénoncé ceux qui s’opposaient à son projet de loi comme étant les mêmes racistes qui avaient précédemment combattu son autre projet de loi – promulguée depuis – qui interdisait désormais aux Sud-Africains de race blanche de s’installer dans le pays. Que ce petit homme était affreusement laid, pensa Oscar, en sentant sur la détente le doigt qui le démangeait ; une face de rat aux yeux noirs et globuleux rapprochés qui lançaient des regards concupiscent au-dessus de sa large bouche. Mais non, vraiment, le flinguer serait lui faire trop d’honneur. Oscar préférerait attendre une occasion de l’attraper seul, pour l’écorcher lentement avec un pic à glace.

D’ailleurs, il ne voulait pas, pour le moment, changer aussi radicalement de cibles. Il avait pour intention de continuer, du moins pour un temps, à liquider des couples mixtes, mais en les choisissant, cette fois, dans le haut du panier, afin de produire un effet médiatique beaucoup plus fort. Et il y avait justement, à une table de l’autre côté de la salle, une excellente possibilité, qu’Oscar épiait discrètement depuis une demi-heure : un grand mulâtre à la peau claire, avec deux femmes blanches semblant lui être très intimes. Oscar n’avait aucune idée de qui pouvaient être ces deux femmes, mais il avait vu plusieurs fois le mulâtre au journal télévisé. Notamment une fois, lors d’une conférence de presse qu’avait tenue Horowitz, dans une rue en face de l’ambassade d’Afrique du Sud. Il dirigeait une organisation qui faisait pression afin d’obtenir une législation plus sévère contre l’Afrique du Sud, et une aide économique pour les pays africains dirigés par les Noirs. Peut-être les deux femmes étaient-elles ses employées ou plus simplement deux groupies entichées de puissance : une espèce trop répandue dans cette ville.

Le mulâtre paya en fin sa note, puis se traîna jusqu’à la table d’Horowitz pour lui présenter ses respects, une femme suspendue à chaque bras. Oscar se leva et sortit du restaurant, sans regarder vers ses nouvelles cibles. Une fois au dehors, il s’arrêta devant un distributeur automatique pour acheter le Washington Post. Du coin de l’œil, il vit le mulâtre et ses compagnes blanches sortir du restaurant puis tourner à gauche dans une allée aux trottoirs mal éclairés. Oscar les suivit, distant d’une dizaine de mètres.

Dès qu’il fut hors de la zone très éclairée face au restaurant, il sortit de son manteau un pistolet muni d’un silencieux et le glissa sous le journal plié qu’il tenait dans la main droite. Devant lui, le trio tourna à l’angle de la rue. Au moment où Oscar atteignit le coin, ils montaient dans une Cadillac blanche dernier cri, garée au bord du trottoir. Il passa rapidement le secteur en revue et évalua la situation, ressentant cette tension musculaire si familière et la transpiration glacée sous ses aisselles. Malgré l’affluence modérée que le restaurant drainait, il n’y avait aucun véhicule en circulation dans la rue adjacente. Les piétons les plus proches étaient le groupe de cinq personnes qu’il venait

de croiser. Ils s'éloignaient maintenant, à plus de trente mètres derrière lui.

Oscar pressa le pas et arriva au niveau de la Cadillac alors que le mulâtre refermait la portière avant du côté passager sur les deux femmes. Il se tourna brusquement vers la droite et le coinça sur le bord du trottoir derrière la voiture. Le mulâtre leva les yeux avec surprise et agacement vers le grand homme blanc qui, soudainement, lui bloquait le passage. Oscar leva son pistolet, toujours couvert par le journal, et lui tira entre les deux yeux. Le mulâtre tomba lourdement contre le véhicule, sans émettre un seul son, puis se coucha dans le caniveau. Oscar visa soigneusement la tête et tira deux nouveaux coups de feu, puis il fit un pas en avant et ouvrit rapidement la portière de la Cadillac. Les femmes n'avaient même pas réalisé ce qui se passait, quand Oscar leur tira dans la tête : une fois chacune, puis deux fois encore. Puis, il se retourna et se dirigea rapidement vers la rue principale.

Oscar regarda l'heure au moment où il franchissait le fleuve Potomac en direction de la Virginie : tout juste vingt heures – il n'était pas trop tard pour voir Adélaïde. Il lui avait dit qu'il dînait avec des officiers de la base aérienne d'Andrews, et qu'il l'appellerait s'il pouvait s'échapper plus tôt dans la soirée. Cela lui coûtait de lui mentir, mais il ne voyait pas d'autre façon de faire face à cette situation. Elle était intelligente et avait, somme toute, de bons instincts, mais il n'avait pas l'intention de l'accabler – et de lui imposer ainsi, une part de la responsabilité – en la mettant au courant de sa guerre personnelle. Elle n'avait pas, comme lui, l'expérience du combat, pas plus qu'elle n'avait partagé sa longue quête intérieure pour comprendre la signification de toutes ces choses qui arrivaient autour d'eux – comme par exemple, le métissage. Il n'était pas du tout sûr de pouvoir lui faire comprendre la nécessité de ses actes. Comme toutes les femmes, elle serait beaucoup plus susceptible de se concentrer sur les aspects personnels de ces actions – sur ce qui arrivait aux individus qu'Oscar avait choisis comme cibles – plutôt que sur leur côté impératif pour l'avenir de la race.

Oscar avait dû, ce soir-là, durcir sa détermination pour réussir à tuer ces deux filles. Il ne doutait pas du tout que ce qu'il avait fait était juste, mais il se trouvait encore en lui quelque chose qui résistait à l'idée de faire violence à une femme de sa race – dût-elle assurément le mériter. Cela avait été plus facile dans les sous-sols des supermarchés. Toutes ces femmes étaient les plus méprisables de l'espèce – des putes blanches sans valeur qui avaient épousé des Noirs simplement parce que parmi les candidats de leur propre race, aucun n'avait de meilleure situation. Mais les filles de ce soir ne manquaient pas d'attraits, elles avaient même de la classe. Tant pis, après tout...

En ce qui concernait le mulâtre, Oscar avait en définitive éprouvé plus de satisfaction à le tuer lui, qu'à tuer les autres Noirs. Cela s'expliquait en partie par le fait que celui-ci, lors de ses diatribes contre l'Afrique du Sud, s'était déclaré publiquement ennemi de la race blanche, et d'autre part parce qu'il n'était qu'un fanfaron nègre arrogant et prétentieux. Peut-être aussi, parce que les filles qui l'accompagnaient auraient pu aspirer à quelque chose de différent. Quoi qu'il en soit, Oscar supputait que sa satisfaction croissante serait inmanquablement suivie d'une angoisse tout aussi croissante dans les rangs ennemis.

Son intuition fut effectivement confirmée plus tard dans la soirée. Adélaïde et lui étaient assis sur le lit à regarder ensemble les nouvelles de 23 heures, comme ils le faisaient souvent. L'émission du soir était décousue et désorganisée, résultat manifestement dû au fait, que les journalistes avaient reçu un peu tard les images du seul événement important de la journée. Sans préambule, le présentateur commença :

– Il semble que le tueur raciste ait encore frappé !

Oscar remarquait avec fascination comment la caméra filmait la scène à laquelle il avait pris part, à peine trois heures plus tôt. L'endroit fourmillait maintenant d'agents du FBI, d'officiers de police, de journalistes, ainsi que de badauds curieux. Les enquêteurs avaient déjà arrêté un suspect et, selon le présentateur, étaient en train de l'interroger, ce qui amena un sourire bien involontaire sur les lèvres d'Oscar.

L'identité du mulâtre qu'Oscar avait tué était la seule information authentique : Tyrone Jones. On parla à peine des deux femmes blanches, puis il y eut un long éloge de Jones et de son rôle dans la lutte pour *la liberté et l'égalité en Afrique du Sud*. Le député Horowitz fit une brève allocution, mentionnant qu'il s'était trouvé seul avec Jones quelques minutes à peine avant que cet assassinat ne le prive d'*un ami très cher*. Horowitz enchaîna en alléguant qu'il avait l'intention de requérir une enquête du Congrès pour élucider le meurtre de Jones et les autres assassinats de couples mixtes. Puis il se pencha vers la caméra, lui lançant son regard torve.

– Quiconque pense pouvoir arrêter les progrès que nous accomplissons dans les relations raciales, et nos efforts pour briser les vieilles barrières de la haine et des préjugés séparant les races par le recours du meurtre, se trompe terriblement. Nous utiliserons toutes les ressources de notre gouvernement afin de localiser le ou les tueurs fous responsables de ces crimes. L'Amérique continuera son chemin vers une société totalement intégrationniste, et nul ne sera autorisé à y faire obstacle.

Puis cinq secondes furent consacrées au désarroi des parents affolés d'une des deux femmes assassinées. Adélaïde secoua la tête avec sympathie.

– Quelle horreur ! murmura-t-elle.

– Si elle traînait avec un type comme Jones, elle ne méritait que de se faire descendre, répondit Oscar.

– Oh, Oscar ! Comment peux-tu dire cela ? C'est affreux.

Oscar soupira, sans rien dire, mais pensa qu'il allait devoir parler à Adélaïde de certaines choses – bientôt.

Chapitre V

Oscar mit soigneusement de côté la liasse des coupures de presse qu'il avait amassées chez lui, s'étira, bailla, se carra dans son fauteuil, et ferma les yeux. La semaine avait été très chargée, et il avait besoin d'un peu de temps pour réfléchir. Il était presque soulagé qu'Adélaïde eût dû prendre l'avion pour passer le week-end avec sa mère malade. Il avait passé tout le samedi matin à lire les éditoriaux et les commentaires de plus d'une douzaine de magazines et de journaux qu'il avait achetés en kiosque, la veille, après avoir déposé Adélaïde à l'aéroport.

Beaucoup le concernaient – ou traitaient de sujets connexes.

Depuis dix jours, il n'y avait presque rien d'autre comme information. Deux jours après l'assassinat de Jones – le mercredi de la semaine précédente – les médias firent part de l'explosion d'une bombe au domicile d'un couple mixte à Buffalo, et aussi du mitraillage, depuis une voiture, d'un groupe multiracial qui faisait la queue devant une boîte de nuit de San Francisco, un endroit réputé pour sa clientèle diversifiée. Lors de cette dernière agression, sept personnes avaient été tuées et une dizaine d'autres blessées ; la police avait arrêté deux suspects de race blanche. Il n'y avait, en revanche, aucune piste concernant l'attentat de Buffalo.

Le jeudi, noyés sous la vague médiatique occasionnée par la fusillade de San Francisco, quelques articles firent état du meurtre, à Chicago, de deux femmes blanches – deux sœurs – qui se seraient compromises avec des hommes noirs, et du passage à tabac d'un couple mixte dans leur appartement de Philadelphie.

Puis la digue céda. Le vendredi, pas moins de dix-neuf attaques d'envergure furent rapportées à travers tout le pays. Pour la toute première fois, on admettait qu'il y avait plusieurs activistes à l'œuvre, bien que, dans chaque cas, il fût fait référence au *tueur raciste de Washington*, tandis que pour la province, on parlait d'*imitateurs*. Plus de la moitié des cas avaient donné lieu à des arrestations.

Oscar secoua la tête à la lecture des détails, incrédule. La plupart de ceux qui tentaient de l'imiter lui paraissaient agir avec une insouciance incroyable. C'est comme s'ils s'étaient dit, en regardant un reportage TV sur l'un de ses exploits, une bière à la main :

– « Eh ! les mecs, je crois que je vais faire ça moi aussi ! » avant de passer à l'action, sans la moindre préparation ni objectif défini. Y avait-il encore des gens sérieux aux États-Unis ?

Fait nettement plus encourageant, les skinheads avaient brandi la bannière d'Oscar avec un véritable enthousiasme. Ils étaient nombreux, reconnaissables, et c'est sans la moindre hésitation qu'ils s'attaquaient aux groupes multiraciaux à coups de battes de base-ball, de chaînes de vélos, ou de pierres. En tout état de cause, ces actions étaient totalement improvisées et en général, elles n'étaient pas mortelles – bien que dans un des cas, un couple mixte eût été attaqué à coup de poignards en pleine rue de Cleveland par quelques uns d'entre eux. Dans l'ensemble, les métisseurs semblaient plus inquiets à l'idée de croiser le chemin d'une de ces bandes de skinheads que par l'éventualité de faire face à des assassins isolés.

L'inquiétude, en fait, avait atteint un tel point que les couples mixtes exprimaient ouvertement leur crainte d'être vus en public. Un hebdomadaire de Los Angeles rapporta que certaines femmes blanches qui auparavant, amenaient leurs enfants métis faire les courses avec elles, préféraient désormais, les laisser à la garde de leurs voisins. Un restaurateur de Washington estimait que le nombre de couples mixtes fréquentant son établissement avait baissé de plus de 80% depuis que les médias parlaient de ces attaques.

La réaction du Système fut à la fois véhémente, sournoise et massive. Oscar en fut surpris. Il avait prévu l'excitation médiatique, ainsi que le redoublement des efforts de la police, mais jamais il n'aurait pu imaginer un tel élan de rage et de haine. Sous le coup de l'émotion, certains politiciens, ecclésiastiques, éducateurs, etc. s'exprimaient à la télévision de façon presque incohérente. Un

chrétien évangéliste ne put réprimer un tremblement – non de douleur, mais de colère – alors qu’il comparait les attaques sur les couples mixtes à une tentative impie de contrecarrer « le plan de Dieu pour la nation ». Un rabbin, animé de sentiments analogues, en avait littéralement l’écume à la bouche. Le président de l’Université de Yale, Baldwin Giacomo, fondit en larmes lorsqu’il avoua « sa honte d’être blanc et d’avoir la même couleur de peau que ces folles et démentes créatures » qui perpétraient ces agressions racistes.

En regardant cette dernière intervention, Oscar se demanda vaguement comment ce bon professeur réagirait si on lui suggérait que certaines de ces attaques puissent être l’œuvre de séparatistes noirs – spécialement les disciples musulmans de Louis Farrakhan – qui n’avaient pas moins de raisons d’être en désaccord avec le métissage, que tout homme blanc racialement conscient.

Mais Oscar savait que la raison ne prenait aucune part dans ce qu’il voyait. *Lato sensu*, tous ces intervenants étaient motivés par un sentiment religieux, même si quelques uns d’entre eux se déclaraient agnostiques, ou même athées. Ils étaient mus par la conviction religieuse qu’une Amérique métissée valait mieux qu’une Amérique blanche, qu’un enfant mulâtre valait mieux qu’un enfant blanc, qu’une femme blanche qui avait choisi un partenaire noir valait mieux qu’une autre qui avait fait le choix d’un Blanc. Ils le nieraient si la question était posée crûment. Oscar le savait. Ils se révéleraient ni chair ni poisson, tourneraient autour du pot et se perdraient dans des platitudes sur la soi-disant *dignité humaine*, l’*égalité* et ainsi de suite, mais ce qu’ils pensaient vraiment était parfaitement clair.

D’un certain point de vue, dès le début, Oscar savait à quoi s’en tenir. Il repensa à la haine qu’il avait vue sur le visage de la jeune manifestante en face de l’ambassade sud-africaine, ainsi qu’à l’approbation exprimée par celui du prêtre qui se tenait auprès d’elle.

Il n’en restait pas moins toujours surpris. Il savait que l’Amérique avait sombré dans une complète décadence ; que cette décadence avait des racines profondes et que le fort pourcentage de la population qui tirait sa subsistance de ces racines malsaines combattait toute tentative de changement. Mais la réaction à ses attaques contre le métissage allaient bien au-delà de la défense de droits acquis. Oscar hochait la tête, songeur. Il y avait manifestement un gouffre infranchissable – non seulement matériel, mais aussi intellectuel – entre lui et ces gens.

Les commentateurs de la presse écrite avaient plus de cohérence que ceux de la télé, mais ils étaient tout aussi acerbes. Des éditoriaux exigeaient une nouvelle législation prévoyant l’application automatique de la peine de mort pour toute personne reconnue coupable d’une agression à caractère raciste, et l’un des plus passionnés était signé d’un plumitif connu, depuis des années, comme opposant à la peine capitale.

Le président de l’Union Américaine des Libertés Civiques fit valoir, dans une très longue lettre ouverte, que les droits élémentaires de la défense devaient être suspendus si un suspect blanc était accusé d’avoir attaqué un non-blanc, pour des motifs raciaux.

Un troisième signataire – un juriste du Massachusetts – proposait, à cause de la difficulté à établir la motivation raciale, que chaque fois qu’un suspect était blanc et sa victime non-blanche, la charge de la preuve incombe désormais à la défense ; laquelle devrait prouver que les actes de l’accusé n’avaient pas de motivation raciale afin d’éviter les sanctions spéciales prévues contre les *crimes de haine*.

La palme de la mauvaise foi revint cependant à l’auteur d’une chronique quotidienne du *Washington Post* : David Jacobs soutenait dans son intervention de vendredi qu’il était clair, dès les premiers assassinats contre les couples mixtes, que leurs auteurs étaient des hommes blancs sexuellement frustrés qui développaient un complexe en raison de l’attirance sexuelle supérieure que les hommes noirs exerçaient sur les femmes blanches. Esquissant une présentation historique, il alla jusqu’à attribuer à leur impuissance sexuelle, les lynchages que les Blancs firent subir aux Noirs au début du siècle. Puis, tentant une généralisation, Jacobs affirma que tout ce racisme des Blancs trouvait ses racines dans leurs pulsions sexuelles. Ce racisme continuerait d’être le plus

grand mal sur terre tant qu'il subsisterait une race blanche, concluait-il, en foi de quoi la meilleure chose que le gouvernement pouvait faire, était d'en précipiter l'extinction en encourageant plus encore les mariages mixtes. À son avis, un allègement fiscal pour les couples mixtes serait un bon pas dans cette direction.

Cet article avait provoqué la fureur d'Oscar quand il l'avait lu huit jours auparavant. En le relisant aujourd'hui, il se posait toujours des questions au sujet de gens comme Jacobs. Quelles étaient leurs motivations ? Jacobs semblait agir pour des raisons différentes que celles qui avaient provoqué la mortification ayant frappé Baldwin Giacomo, le président de l'Université de Yale, les prêtres et les politiciens. Les mots qu'il avait employés suintaient la haine pure et glaciale. Pour lui, la race blanche était comme une infection particulièrement virulente contre laquelle il était urgent de développer un remède.

Oscar se plut à imaginer, le jour prochain où Jacobs n'écrit plus jamais. Dès la lecture de son article, la semaine précédente, il s'était résolu à hâter cette échéance. Il s'était décidé en peu de temps.

Malheureusement pour Jacobs, son nom figurait aussi vendredi sous la rubrique littéraire. Le journal annonçait la parution d'un nouveau chef-d'œuvre signé par leur collaborateur. Le cocktail de lancement du livre allait se tenir dans son appartement huppé, situé cours Jones. Cette publicité avait attiré l'attention d'Oscar, uniquement parce que l'affreux rictus du député Horowitz figurait sur une photographie montrant certains des invités de cette réception.

Un simple coup de téléphone au *Washington Post* lui avait permis de savoir que Jacobs arrivait rarement au bureau avant deux heures de l'après-midi. Un coup d'œil sur un plan montra que le cours Jones était un cul-de-sac qui longeait un bloc d'immeuble. En fait, il n'y avait qu'un seul bâtiment dans cette rue, ce qui en faisait un endroit idéal pour l'aménagement des lofts à la mode en copropriété. Midi à peine passé, Oscar pénétra, au volant de sa voiture, dans le sous-sol non gardé et repéra rapidement un véhicule qui avait un pare-brise décoré par un autocollant du *Washington Post*.

Une demi-heure plus tard, Jacobs allait monter dans sa voiture ; il n'eut pas le temps de voir venir sa mort.

Plus tard, repensant à l'exécution de Jacobs, Oscar avait encore du mal à croire combien elle avait été facile. Il n'avait même pas ressenti cette nervosité et cette transpiration qui jusque-là, avait précédé chacune de ses opérations. Il avait fait tout cela dans le plus grand calme – presque nonchalamment pourrait-on dire – de la même façon qu'il aurait livré une pizza. C'est sans aucun doute l'enchaînement inhabituel de circonstances favorables qui pouvait l'expliquer en partie. L'obtention précise et rapide de l'adresse où opérer ; l'emploi du temps de Jacobs ; le garage sans surveillance ; sa voiture identifiée grâce à la vignette du personnel ; et en fin son apparition presque immédiate, au moment où n'y avait pas un seul témoin...

La rapidité avec laquelle l'opération fut conclue procura à Oscar un frémissement d'orgueil. Il sourit en pensant à quel point la rapidité de sa réaction avait dû crisper les collaborateurs de Jacobs. Mais la fierté d'Oscar était tempérée par une appréhension : il lui fallait se garder d'un excès de confiance pouvant mener à l'insouciance. Il n'avait jamais poussé la témérité jusqu'à aller abattre une cible en plein jour.

En se remémorant les événements des dernières semaines, Oscar ressentit comme une impression de désœuvrement. Où cela allait-il le mener ? Quelle sorte d'aboutissement final espérait-il ? Est-ce que son activité allait se limiter à une sorte de passe-temps thérapeutique ? Plus encore, maintenant qu'il avait atteint son objectif initial qui était de provoquer une réponse massive du gouvernement, et puisqu'il avait fait un certain nombre d'émules dans le pays, ne devait-il pas en rester là et enfin épouser Adélaïde ?

Il soupira en pensant à cette perspective. Il savait bien qu'il ne pouvait pas abandonner. Il

retomberait dans le même malaise qui s'était emparé de lui auparavant. Il se savait ne pas être du genre à rester à l'écart en assistant, impuissant, à la destruction de sa race et de sa civilisation. Il se devait d'agir.

Suffirait-il alors, se demandait-il, de choisir occasionnellement une cible ? Un David Jacobs, un Tyrone Jones, voire un Stephen Horowitz ? Y en aurait-il jamais assez pour satisfaire sa conscience tout en menant une vie plus ou moins normale avec Adélaïde ?

Il n'en était pas du tout convaincu. En même temps, il ne pourrait pas continuer à n'abattre qu'un couple mixte tous les trois ou quatre jours. Le jeu n'en valait pas la chandelle. S'il devait continuer à prendre des risques, il était disposé à faire monter les enchères et à viser de plus gros gibiers. Mais qui choisir ? Et pourquoi ? Quel devait être le plan d'ensemble ?

Oscar n'avait pas de réponse. Il soupira à nouveau et se tourna dans son fauteuil. Il regarda, songeur, la pile de journaux et de magazines sur la table à côté de lui, et son regard s'arrêta à nouveau sur la photographie qui montrait quelques uns des invités de Jacobs. Il s'empara du journal et fixa la figure du député Stephen Horowitz pendant une bonne minute. Quelle laideur ! Quelle malice absolue ! L'ombre d'un sourire impitoyable se dessina lentement sur ses lèvres, puis il se dit en lui-même : « Mieux vaut ne pas penser au pourquoi ; mieux vaut agir, puis mourir. »

Il reposa le journal. Pour une chose au moins, il avait pris sa décision.

Chapitre VI

Si, pour le moment, Oscar n'était pas capable de remédier à la vacuité de son existence, il était en tous cas déterminé à ne pas laisser la désinvolture devenir un problème. Il avait l'intention de tuer le député Horowitz – en usant d'un luxe de précautions. Il faisait les cent pas en essayant de se concentrer. De plus en plus excité, il se frappait la paume à coups de poing, tandis qu'il envisageait les différentes possibilités et peaufinait déjà son plan.

Le téléphone sonna. C'était Adélaïde.

« Salut mon amour. Ma mère est très malade et les choses ici se compliquent. Je crois que je ferais mieux de rester ici jusqu'à mardi, au moins. Est-ce que cela te dérange ? »

« Oui mon bébé, un peu, mais fais ce que tu dois faire. »

Adélaïde lui demanda de téléphoner à son bureau lundi matin, afin de prévenir qu'elle avait la grippe et se sentait trop malade pour appeler elle-même.

« Comment leur expliqueras-tu ta bonne humeur, ton exubérance et ta gaieté si communicative mercredi ? Si tu dois faire croire que tu sors d'une grippe, il te faudra avoir l'air pâle, fatiguée et atone. »

« Je compte bien sur toi pour produire l'effet recherché en m'épuisant jusqu'à la mort mardi soir, mon amour, dit-elle en riant malicieusement. »

« Allons chérie, tu sais bien que je ferai de mon mieux pour toi. Mais ne t'avise pas d'en profiter ! Plus nous faisons l'amour le soir, mieux tu te portes le lendemain matin, et c'est moi qui suis rincé. L'abstinence totale est la seule façon de te rendre pâle. »

L'appel d'Adélaïde ajouta un nouvel élément au programme d'Oscar. Il ne voulait pas précipiter le projet Horowitz, mais cela serait formidable s'il pouvait en avoir terminé avant qu'elle ne revienne. Il lui devenait de plus en plus difficile d'effectuer son travail de l'ombre sans éveiller sa curiosité, alors qu'elle était en ville.

Horowitz, il le savait, était un oiseau de nuit. Oscar avait plus d'une fois remarqué sa présence sur les photos illustrant les soirées mondaines qui avaient lieu toute l'année, et il avait déjà repéré le parlementaire lors d'un repas dans le même restaurant où il avait repéré Jones. C'était le premier soir où il avait invité Adélaïde à dîner, et il désirait l'impressionner. Mais jamais Oscar n'aurait eu l'idée d'y manger de façon régulière. Il n'y avait aucun moyen de prévoir la date à laquelle Horowitz s'y pointerait à nouveau. En plus, c'était le genre d'endroit où tout le monde regardait tout autour pour voir qui était aux autres tables. La dernière fois, tout seul, même assis derrière une plante, Oscar s'était senti dévisagé en permanence. D'une façon ou d'une autre, il avait besoin de savoir à l'avance où Horowitz ferait sa virée nocturne.

À peine eut-il formulé intérieurement la question que la réponse lui vint. Carl Perkins invitait toujours Oscar à l'accompagner aux cocktails que les fournisseurs de la Défense et des grands cabinets de conseil semblaient organiser chaque soir pour leurs amis du gouvernement.

« Cela te donnera une chance de rencontrer certains de nos dirigeants au sein du Congrès, lui dit Carl en blaguant, car il connaissait son mépris virulent pour les politiciens. Il y en a toujours une bonne douzaine dans ce genre de réception. »

Oscar ne buvait pas, c'était aussi une des raisons pour lesquelles il n'avait jamais accepté les invitations de Carl. Ce dernier lui avait encore proposé de venir à l'une de ces soirées pas plus tard que mercredi dernier. Oscar se rappela que la General Dynamics allait célébrer lundi le nouveau contrat de près d'un milliard de dollars qu'elle venait de remporter.

« Ce sera d'enfer, lui avait dit Carl, tout le monde sera là. »

Oscar pensait que Stephen Horowitz, élu de gauche et président, entre autres, de la commission d'armement, y serait très certainement lui aussi.

Oscar appela Carl à son domicile. Lorsqu'il eut fini de discuter les détails de la paperasserie touchant au contrat actuel – ce qui était le prétexte de son appel – il lui dit :

« Eh bien, je m'attends à avoir quelques résultats préliminaires sur le modèle de la nouvelle antenne lundi après-midi. Peut-être pourrions-nous manger un morceau ensemble lundi soir, et je pourrai te montrer ce qu'il en est. »

« Merci, mon vieux, mais je ne peux pas. Je dois être présent à la réception de la General Dynamics lundi. Pourquoi n'y viendriez-vous pas, Adélaïde et toi ? »

Oscar hésita, comme s'il envisageait d'accepter l'invitation :

« Où est-ce ? »

« Dans un des salons du Shoreham, au rez-de-chaussée. Ça commence à 20 heures. »

« Merci quand même, Carl, mais je pense que je ferais mieux de ne pas venir. Tu sais bien que je fuis ce genre de réception. »

« Tu devrais donner du bon temps à Adélaïde parfois, et te montrer avec elle en public. Même si tu la considères comme trop belle et même si tu tiens à la garder pour toi seul. »

« Elle n'est pas adepte non plus de ce genre de soirées. D'ailleurs, elle a un gros mal de tête et elle pense qu'elle a attrapé la grippe. »

« Ouille ! Il vaudrait mieux lui dire de ne pas venir au bureau jusqu'à ce que cela aille mieux. Je ne peux pas me permettre d'attraper la grippe en ce moment. Je vais avoir beaucoup de boulot jusqu'à ce que les nouveaux crédits soient votés à la Chambre. Il est prévu que je passe la majeure partie de la semaine qui vient à témoigner devant la Commission d'Armement. »

Oscar sourit. Carl l'ignorait, mais Oscar allait s'efforcer de changer son emploi du temps pour lui.

Après le déjeuner, il se rendit à l'hôtel Shoreham afin d'en inspecter les abords. Les possibilités de faire le coup à l'extérieur n'étaient pas satisfaisantes. Il y avait tout autour beaucoup de circulation. Le risque de rester coincé au moment de s'échapper en voiture était trop grand. Toute la partie du trottoir d'en face était exposée, et il y avait des lampadaires partout. Même de nuit, il n'y avait alors aucune zone dans l'ombre. Oscar compta six véhicules de police à moins de cent mètres de l'entrée principale. Trop de personnalités et trop de sécurité dans cet hôtel, en permanence. Quoi qu'il en soit, Horowitz, qui était toujours accompagné de son chauffeur-garde du corps, serait sans aucun doute déposé à cette entrée et repris au même endroit. Aucune chance par ici, à moins d'envisager un attentat suicide.

À l'intérieur, les choses semblaient un rien plus prometteuses. L'accès principal menant aux salons se trouvait dans une galerie adjacente. Oscar se glissa dans la pénombre de la salle qui n'était pas verrouillée, alluma puis examina les issues. Il y avait plusieurs portes de service, mais aucune n'indiquait « Dames » ou « Messieurs ». Cela signifiait que les invités allaient devoir utiliser les toilettes tout au bout du couloir latéral.

Quelles étaient les chances qu'Horowitz ait envie d'aller pisser pendant la soirée ? Au moins, il y aurait beaucoup de va-et-vient entre le salon et les toilettes. Il sera donc beaucoup plus facile de se glisser à l'intérieur sans invitation. Si Oscar parvenait à entrer dans la pièce, il lui serait également possible de s'approcher d'Horowitz autant qu'il le voudrait. Soit, mais après ? Tenter de verser quelque chose dans son verre ?

Oscar fit la grimace. C'était là une connerie digne d'un conte de fées. De plus, en entrant, il prendrait trop de risques ; Carl ou une autre personne du ministère pourrait l'apercevoir, et il voudrait que nul ne remarque sa présence sur place. Si Horowitz était tué, les policiers procéderaient indubitablement à une fouille complète des lieux et de chaque personne ayant assisté à la fête. Il

éteignit les lumières et partit inspecter les toilettes. Un vrai palais : les lavabos étaient posés sur des comptoirs en marbre, et il y avait même une machine pour cirer les chaussures. Il y avait aussi, dans une alcôve, deux rangées de casiers métalliques ; peut-être ce coin servait-il de vestiaire au personnel masculin, leurs vêtements de ville restant dans les casiers. L'espace derrière les casiers était à peine éclairé et pouvait parfaitement servir de cachette, mais Oscar n'aimait pas cette idée. Tout client qui entrait dans les toilettes pouvait regarder derrière les casiers, simplement par curiosité.

Il y avait aussi une porte du côté opposé, tout près de l'entrée, fort probablement un placard de rangement. Oscar tourna la poignée. C'était verrouillé. Heureusement, la serrurerie était l'un des passe-temps d'Oscar. Il tira un petit étui en plastique de la poche de sa veste, choisit un outil, et ouvrit la porte en moins de quinze secondes. C'était un placard assez grand, il était vide ; de la poussière recouvrait les étagères.

Intéressant ! Puisque le placard n'était plus utilisé, il y avait fort peu de risques qu'un membre du personnel vienne l'ouvrir avant ou pendant la fête. Oscar pénétra à l'intérieur et referma la porte. À travers les trous de ventilation dans le panneau supérieur de la porte, il pouvait observer le sol en carrelage sur un angle de deux mètres, de part et d'autre. Il tenta de replier vers l'intérieur un angle de la grille afin d'augmenter son champ de vision, mais le métal était trop rigide pour ses doigts.

Afin d'avoir un peu de lumière, il ouvrit la porte et aperçut une patère vissée au fond de l'armoire : l'un de ses lourds crochets en acier, moulé à l'ancienne. Il le dévissa, coinça l'extrémité entre les deux persiennes puis fit pression. Il ferma la porte et regarda à nouveau. Cette fois, il avait une vue nette de la majeure partie de la pièce, et la plaque d'aération du côté extérieur de la porte ne montrait aucune trace de son intervention. Avant de s'en aller, il déchira une page blanche de son agenda, la plia soigneusement et l'inséra dans l'encadrement de la porte pour coincer le loquet. Il ajusta la position de la bourre afin que la porte, toujours verrouillée, puisse néanmoins être ouverte d'un coup sec.

Oscar s'arrêta de nouveau à l'entrée du salon de réception et mémorisa les lieux. Il n'aimait pas l'idée que sa réussite dépende de la probabilité qu'Horowitz aille aux WC – et en outre, du fait qu'il puisse y être seul pendant au moins quelques secondes – mais il aimait encore moins l'idée d'avoir à se montrer à visage découvert à la fête. Il valait encore mieux attendre Horowitz dans le placard, au risque de le manquer, plutôt que de risquer d'être vu. Si Horowitz n'apparaissait pas, alors il faudrait l'avoir plus tard, dans un autre endroit.

En descendant vers le hall d'entrée, Oscar considéra une autre possibilité : celle de poser une bombe, qui tuerait tous les convives d'un seul coup. C'était une petite salle, d'environ vingt mètres carrés avec un faux-plafond suspendu. Il pouvait se réintroduire dans le bâtiment le soir même avec deux valises remplies de dynamite et, en cinq minutes, y dissimuler une bombe commandée à distance. Quelle que soit l'heure, un inconnu portant des valises dans un hôtel ne devrait susciter aucune curiosité. Sur le chemin du retour, il repensa à la bombe et décida finalement d'abandonner l'idée. D'une part, il n'avait pas d'explosifs sous la main, et il faudrait sans doute plus de deux jours avant de s'en procurer par les voies normales et il ne voulait pas précipiter les choses. D'autre part, il n'aimait pas l'idée d'un massacre aveugle qui tuerait très probablement Carl, mais également toutes les personnes présentes. Pour autant, il pensa judicieux de se constituer un stock d'explosifs en prévision de futures opérations. Il mit cette idée dans un coin de sa tête afin de s'en occuper en temps utile.

Le lundi, Oscar fit quelques emplettes. Il visita deux magasins d'articles de théâtre, y acheta une perruque, une paire de lunettes anti-reflet, une trousse de maquillage et un assortiment de fausses barbes : barbiches, moustaches, favoris, papillotes, et ainsi de suite.

De retour à la maison, Oscar essaya la perruque et se trouva très convaincant en châtain. Un peu de couleur du nécessaire à maquillage sur ses sourcils compléta la métamorphose. Les fausses lunettes changèrent encore davantage son apparence. En examinant la déguisement dans le miroir, Oscar fut

satisfait de tout, à l'exception d'une seule chose : la cicatrice sur sa joue gauche n'avais jamais été aussi visible, et c'était exactement le genre de détail duquel un témoin pourrait aisément se souvenir.

Il colla sur son visage une paire de favoris et ajouta de longues moustaches. De cette façon, la cicatrice était certes recouverte mais l'effet était inattendu, surtout avec ses yeux gris perçants qui émergeaient de sa longue chevelure foncée. Il enleva ses moustaches et commença à tester d'autres accessoires contenus dans son attirail. Il se décida en fin de compte pour une grosse verrue et une douzaine de pustules. Cela ne cachait pas complètement la cicatrice, mais la diminuait suffisamment pour qu'un observateur occasionnel pût n'y voir qu'une banale maladie de peau.

Il était convaincu que les portraits-robots élaborés par la police à partir des descriptions de témoins seraient suffisamment éloignées de la vérité pour ne pas constituer une menace réelle. D'un autre côté, il n'avait aucun moyen de se rendre complètement méconnaissable aux yeux d'une personne qu'il fréquentait – du moins dans un délai aussi court. La forme de sa tête, la taille et la position de ses oreilles, sa stature et même sa silhouette étaient très caractéristiques ; plus d'une fois, des amis l'avaient repéré au loin, dans une foule, simplement en le voyant de dos. Dommage, pensa-t-il, qu'il ne fût pas un de ces quelconques discrets petits gars que personne ne remarque jamais.

Oscar avait choisi ses armes la veille. L'une d'elles était un garrot qu'il avait fabriqué lui-même avec un morceau de câble électrique en acier à haute résistance, aussi solide qu'une corde de piano, mais plus souple, avec un dispositif qui maintenait la boucle serrée sans que la prise ne puisse se libérer. Il comptait l'utiliser s'il trouvait Horowitz seul dans les toilettes. Cela aurait l'avantage d'être tout à fait silencieux.

Son autre arme était une seringue hypodermique montée sur un ressort à l'intérieur d'un stylo à bille. L'aspect extérieur du stylo était tout à fait normal, mais quand le bouton-poussoir était enclenché, une petite aiguille hypodermique sortait sur un centimètre et un puissant ressort faisait se libérer le contenu de la seringue à travers l'aiguille. Oscar avait rempli la seringue avec un millimètre d'une solution concentrée de Syncurine, un puissant curare bloquant rapidement la transmission musculaire.

Si l'on appuyait discrètement la pointe contre la jambe, le dos ou la fesse d'un homme dans une pièce bondée, et si l'on pressait le bouton-poussoir, la victime sentirait la piqure de l'aiguille et la sensation de picotement produite par la drogue. Sans aucun doute, elle pousserait un cri en se retournant pour voir ce qui se passait, ou aurait le réflexe de se frapper à l'endroit de l'injection, croyant avoir été piquée par un insecte, mais elle perdrait rapidement le contrôle de ses jambes et tomberait presque aussitôt impuissante sur le sol pour se voir enfin complètement paralysée dans les trente secondes. Suivrait inévitablement la mort par asphyxie. Si le tueur pouvait garder son calme et feindre l'innocence, les témoins ne remarqueraient probablement même pas le stylo dans sa main.

Oscar utiliserait le stylo si, n'ayant pu se trouver seul avec Horowitz, il parvenait néanmoins à s'en approcher.

La dernière chose qu'Oscar fit avant de quitter la maison fut de pulvériser sur les doigts de ses deux mains un vernis incolore à séchage rapide. La laque rendait ses doigts plus rigides et secs, mais cela lui permettait aussi d'éviter de laisser des empreintes sur tout ce qu'il toucherait. Cela tiendrait bien pendant deux heures. Il avait déjà pris cette précaution avant d'effectuer son repérage de l'hôtel.

En se rendant vers le Shoreham, il ressentit cette fameuse crispation et cette sueur froide, il en était soulagé. Paradoxalement, au moment de tuer Jacobs, il s'était inquiété de leur absence et prit peur, sans elles, de devenir trop téméraire. La différence venait sans doute du fait qu'il avait agi contre Jacobs sous le coup de la colère, alors que toutes ses autres actions – comme celle-ci – étaient nettement plus réfléchies.

Au moment où Oscar atteignit le hall de l'hôtel, peu après 20 heures, la tension et la nervosité avaient toutes deux laissé place à cette sérénité habituelle. Environ une douzaine de personnes se

trouvaient dans le corridor menant au salon de réception, certaines une verre à la main. Oscar remarqua rapidement que tous les invités portaient, collé sur le revers de la veste, un badge à leur nom. Deux hommes, certainement les organisateurs, se tenaient à l'entrée, et en passant devant eux, Oscar vit une table où l'on vérifiait les invitations pour délivrer les badges. Aucune chance de pouvoir entrer pour le moment, mais peut-être, les contrôles se relâcheraient-ils un peu plus tard ? Oscar suivit le couloir jusqu'aux toilettes.

En y entrant, il trouva deux hommes. Il prit place devant un urinoir et attendit leur départ pour pénétrer dans le placard. Malheureusement pour lui, il y avait un constant mouvement d'allées et venues. Il demeura devant le même urinoir pendant plus de cinq minutes sans pouvoir rejoindre sa cachette. Oscar commençait à se sentir un peu trop visible. Il quitta alors l'urinoir et s'enferma dans l'une des cabines.

En regardant par-dessous la porte, il pouvait surveiller le trafic dans la pièce. Après vingt minutes, il commença à désespérer de jamais ne s'y trouver seul, et encore moins d'y être seul avec Horowitz. Il ne pouvait s'empêcher de penser que tout le monde, au cocktail, passait la soirée à boire de la bière.

Enfin, il n'y eut plus de pieds dans le champ de vision d'Oscar. Il se redressa et inspecta la pièce. Une porte de cabine était fermée, mais la pièce semblait vide. Il se précipita vers le placard et avait déjà la main sur la poignée lorsque la porte de la pièce s'ouvrit à nouveau derrière lui. Merde ! Il fit demi-tour, prêt à se retrancher de nouveau dans la cabine.

L'homme qui marchait vers les urinoirs regarda Oscar dans les yeux, le cœur de ce dernier manqua de s'arrêter. C'était le député Stephen Horowitz. Oscar essaya surtout de ne pas laisser l'émotion transparaître sur son visage. De combien de temps disposerait-il avant que quelqu'un d'autre n'entre dans la pièce ou que l'homme assis dans la cabine du fond ne sorte ? Dix secondes ? Il s'estimerait heureux s'il en avait cinq. C'était le moment ou jamais.

Oscar fila silencieusement sur les talons d'Horowitz alors qu'il s'approchait des urinoirs et commençait à descendre sa braguette. Il sortit le garrot de sa veste et lança la boucle par-dessus la tête de Horowitz et très rapidement, tira vers le bas.

Alors que les mains de Horowitz s'agitaient pour libérer sa gorge, Oscar tira de toutes ses forces sur les poignées de l'arme. Le fil étrangleur souleva complètement le petit homme, et ses pieds se mirent à battre frénétiquement l'air. Sans attendre que Horowitz ait cessé de se débattre, Oscar tira violemment le garrot vers l'arrière et entra dans la cabine la plus proche. En maintenant d'une seule main Horowitz qui s'agitait toujours, Oscar s'enferma tandis que la porte des toilettes s'ouvrait de nouveau. Il immobilisa Horowitz sur le siège des WC et s'assit brutalement sur lui. Il espérait que personne n'apercevrait ces quatre pieds dans une cabine.

Bien que cela parût beaucoup plus long, à peine dix secondes s'écoulèrent avant que Horowitz, secoué d'une ultime convulsion, ne cessât de se débattre. Oscar vit une flaque d'urine se répandre sur le sol, la vessie de Horowitz se vidait. Oscar resta immobile pendant encore deux ou trois minutes, puis il prit le pouls de sa victime. Rien. Il tâtonna l'arrière de la tête du cadavre, puis, non sans difficulté, débloqua le collet. Le câble qui avait coupé profondément la chair du cou de Horowitz était dégoulinant de sang, et Oscar l'essuya rapidement avec le rouleau de papier hygiénique.

De l'eau coulait dans les lavabos, mais Oscar ne distingua aucun pied à proximité de sa cabine. Tentant d'éviter l'urine, il parvint à se glisser sous la cloison qui séparait les cabines et se releva dans celle d'à côté. Il avait laissé Horowitz affalé contre le mur, toujours assis sur le siège des toilettes. Avant de quitter sa cabine, Oscar tira la chasse d'eau, pour la forme, puis se dirigea vers les lavabos afin de se laver les mains et d'ajuster sa perruque.

Pendant qu'Oscar, debout devant le miroir, resserrait sa cravate – enfonçant furtivement le garrot plus profondément à l'intérieur de son veston – deux hommes entrèrent dans les toilettes. L'un

d'eux se dirigea directement vers les urinoirs, mais l'autre inspecta la pièce comme s'il cherchait quelqu'un, puis s'adossa contre le mur opposé aux cabines et attendit, les bras croisés. Oscar n'avait jamais vu cet homme auparavant, mais il avait la certitude qu'il s'agissait du garde du corps de Horowitz.

Alors qu'il se séchait les mains, Oscar remarqua que la flaque d'urine en provenance de la cabine où il avait laissé Horowitz, avait coulé au-delà de la porte. En sortant de la pièce, il entendit tirer la chasse d'eau dans l'autre cabine occupée. Les choses allaient devenir intéressantes.

Tournant au bout du couloir et laissant les fêtards derrière lui, Oscar jeta rapidement un coup d'œil à sa montre. Il n'avait passé que trente-deux minutes dans les toilettes, et cinq seulement avec Horowitz.

Chapitre VII

« Oscar, j'aimerais te présenter Harry Keller. Il t'aidera pour la paperasse du contrat concernant la loi sur la discrimination positive. C'est notre expert. Il est également le seul mec que je connaisse qui soit encore plus raciste que toi ».

Carl fit un grand sourire tandis qu'il faisait rentrer un homme massif, aux cheveux foncés et aux énormes mains noueuses.

« Tu te fiches de moi » répondit Oscar en tendant la main au nouveau venu. « Tous les types du Département de la Discrimination Positive avec lesquels j'ai bossé jusqu'à maintenant, étaient des farfelus et des suceurs de nègres ».

« Oscar ! » soupira Adélaïde.

Oscar était descendu au bureau de Carl principalement pour y récupérer Adélaïde, dont la voiture était en réparation, et il en avait profité pour se plaindre à Carl d'une nouvelle série de formulaires qui lui avaient été expédiées par le ministère.

Harry se mit à rire, et Carl ajouta :

« Il y a huit jours, le lendemain même de l'annonce de la mort de Horowitz, Harry distribuait des cigares au bureau alors que tout le monde était atterré. »

« Toi aussi ? » questionna Oscar à l'adresse de Carl.

« Pour sauver les apparences, Oscar, uniquement pour sauver les apparences. Car après tout c'est cet homme qui est responsable de la Commission d'Armement, et donc tous nos salaires dépendent directement de son bon vouloir ».

« Pour certaines personnes, c'était plus que des apparences », précisa Harry. « Dans mon département, cette petite merde de McGann a eu les larmes aux yeux et a sangloté pendant l'éloge d'Horowitz qui suivit l'annonce de son décès mardi. Et quand le Secrétaire d'État arriva pour faire son discours, expliquant combien d'efforts Horowitz avait prodigués pour la promotion de l'égalité raciale dans les Forces Armées, il a remis ça. C'est sûr que c'est un homme qui se soucie réellement de nos *frères* de couleur. »

Oscar claquait des doigts lorsqu'il se souvint :

« McGann ! C'est le nom du mec qui m'a envoyé cette lettre chichiteuse l'année dernière parce que je n'avais pas rempli toutes les cases d'un formulaire sur la discrimination positive ».

« Ça m'a tout l'air d'être lui », répondit Harry. « Il regardait à la loupe les réponses à ses questionnaires, en essayant de débusquer les signes d'une mauvaise attitude vis-à-vis des minorités que le gouvernement entend dorloter ».

« Il essaie juste de faire son travail pour obtenir de l'avancement », répondit Carl. « Il sait ce qu'exige une promotion, au-delà de ce qui peut en être dit. Tu sais ce que ce mec a fait ? » dit Carl à Oscar en pointant son doigt vers Harry. « Puisque beaucoup d'employés de notre département étaient à la réception au cours de laquelle Horowitz a été tué, le FBI a fourmillé dans tout le Pentagone la semaine dernière. Alors que les autres prenaient l'enquête très au sérieux et faisaient le maximum pour répondre à leurs questions, Harry apostrophait tout le monde dans les bureaux en faisant des blagues sur les Noirs. En définitive, son chef de section dut lui adresser un blâme ».

Harry répliqua :

« Hé, Oscar, Kevin et Mumia sont élèves en cinquième, mais lequel des deux a la plus grosse bite ? »

« Désolé, je l'ignore ».

« Mumia... car il a dix-huit ans ! »

Tout le monde se mit à rire, même Adélaïde. Puis Carl baissa la voix et dit : « Pour l'amour du Ciel, Harry, parle moins fort quand tu plaisantes sur les Noirs ici. Je ne veux pas avoir, moi aussi, un blâme dans mon dossier ».

« En fait, Carl, pour toi, il est trop tard désormais. Car je dois maintenant te l'avouer, mon véritable travail consiste à lancer des blagues racistes, puis à noter les noms de ceux qui en rient. Lorsque j'aurai bouclé mon rapport, le seul employé blanc qui restera ici avec moi sera McGann ».

Les rires fusèrent à nouveau.

Harry Keller finit par inviter Oscar et Adélaïde à dîner chez lui afin de dispenser un cours accéléré sur les derniers formulaires ministériels. Colleen, l'épouse de Harry était une femme d'une quarantaine d'années, agréable et détendue. Elle-même venait de rentrer du travail, mais ne semblait pas se formaliser de cette invitation surprise.

Après le repas, ils s'assirent au salon pour savourer un café et bavarder.

« Comment quelqu'un comme toi peut-il s'impliquer dans le programme de discrimination positive ? » demanda Oscar à Harry.

« Les sentiments n'ont rien à y voir. Dans la fonction publique, tu prends ce qu'on te donne. En fait, j'enseignais la sociologie à l'université communautaire de Virginie du Nord. Cela a certainement dû les amener à me sélectionner. Les professeurs en sociologie ont parfois ce genre de réputation. Au cours des deux années qui ont précédé mon recrutement au Département de la Défense, j'ai passé mon temps sur la route à vendre du matériel de diffusion et à prospecter des clients. Colleen et moi étions de ce fait trop souvent éloignés l'un de l'autre – même si c'est cet emploi qui m'a permis de la rencontrer. Elle travaille pour l'un de mes clients à Washington. J'ai alors postulé dans la fonction publique, et je me suis retrouvé dans ce service à vérifier la conformité des contrats. Je bosse toujours au noir pour mon ancienne boîte, mais uniquement par téléphone ».

« Comment es-tu passé de l'enseignement à la vente ? » demanda Oscar.

« L'enseignement pesait trop lourd sur ma conscience. J'en étais arrivé au point où il ne m'était plus possible, comme on me le demandait, de raconter des mensonges et de taire les vérités. Tu ne t'imagines pas le carcan idéologique auquel chaque enseignant en sciences sociales doit faire face de nos jours. Un seul mot susceptible d'offenser un membre d'une minorité hypersensible, et on te met à la porte ».

« D'après ce que dit Carl, il se pourrait que tu te retrouves de nouveau sur les routes très bientôt, répondit Oscar. Je sais d'expérience que les négrophiles avec lesquels tu travailles actuellement font preuve de très peu de tolérance vis-à-vis de ceux qui ne partagent pas leur vision du monde dégénérée ».

« Oh ! Carl exagère. En fait, au bureau, la plupart du temps, je parviens à me retenir. Mais là, j'étais si heureux que ce salaud de Horowitz ait enfin eu ce qu'il méritait que je n'ai plus pu ».

« Eh bien, je ne vois pas comment tu parviens à travailler dans un tel environnement. Je peux comprendre comment quelqu'un comme Carl est capable d'y parvenir, c'est le type le moins sentimental que je connaisse, mais il doit être très dur pour toi d'avoir à garder tes opinions et de ne rien pouvoir faire ou dire. Les gens devraient pouvoir exprimer leurs idées. »

« Je suis entièrement d'accord avec toi Oscar. Et je suis en mesure de m'exprimer. Sauf au travail – ou du moins, pas autant que j'aimerais. En plus de mon travail au Pentagone et de mon travail au noir, je milite à la Ligue Nationale. »

« La Ligue Nationale ? J'ai entendu parler d'eux, un groupe néo-nazi, je crois. Exact ? »

« Tout dépend de ce que tu entends par « néo-nazi ». C'est une de ces étiquettes comme « fasciste » ou « libéral » que les gens collent sur tout ce à quoi ils s'opposent. Ce sont les médias qui nous

qualifient de « néo-nazis », et c'est là, sans aucun doute, que tu as dû l'entendre. Du coup, la plupart des gens pensent aux uniformes, aux drapeaux à croix gammées, au « Sieg Heil ». Mais cela ne nous correspond pas. Je n'ai rien contre les uniformes et les bannières, mais nous n'en utilisons pas. »

« En quoi consistent vos activités ? »

« Diverses choses, tout ce qui peut aider notre cause ».

« À savoir ? »

Harry réfléchit pendant un moment, puis commença lentement :

« Notre cause est d'assurer progressivement un avenir pour notre race. Nous voulons un monde blanc – un monde blanc qui serait conscient de lui-même et de sa mission ; un monde gouverné par les principes de l'eugénisme ; un monde dans lequel le but des familles tout autant que du gouvernement serait l'amélioration de notre race ; un monde plus écologique, avec une moindre population, mais meilleure, vivant plus près de la nature ; un monde dans lequel la qualité prédominerait à nouveau sur la quantité, dans lequel la vie des gens aurait un but, dans lequel la beauté, l'excellence et l'honneur auraient à nouveau une signification et une valeur ».

Avant même qu'Oscar ne pût répondre, Adélaïde intervint :

« Harry, tu parles exactement comme mon grand-père. C'est le raciste de la famille. Il pense que toute la planète est devenue un enfer après la seconde guerre mondiale. Il dit que s'il avait prévu à l'époque ce qui se passe aujourd'hui, il serait allé en Allemagne s'enrôler dans la Waffen-SS au lieu de combattre dans l'armée de Roosevelt ».

« Tu aurais dû passer plus de temps à écouter ton grand-père, chérie », dit Oscar. « J'aime ta cause, Harry. Tu as dit que vous faisiez tout ce qu'il fallait pour la promouvoir. Peux-tu me donner d'autres détails ? »

« Eh bien, en ce moment la majeure partie de nos efforts porte sur l'éducation plutôt que sur la politique. Nous essayons d'élever la conscience des gens sur les questions raciales, puis nous motivons et dirigeons ceux sur lesquels nous avons quelque influence. Nous éditons beaucoup de publications comportant un message raciste : des livres, des magazines, des vidéos. La plupart de nos membres sont des professionnels capables de s'investir d'une façon ou d'une autre. Par exemple, je traduis beaucoup de publications allemandes en anglais pour notre maison d'édition, et je m'occupe de l'équipement de notre studio vidéo. »

« Harry est trop modeste », s'écria Colleen. « Il a construit le studio vidéo à partir de rien et a fourni tout l'équipement. Chaque fois que quelque chose est enregistré, il est ingénieur du son, éclairagiste, caméraman et metteur en scène. En plus, il aide à la reproduction des films. »

Harry haussa les épaules avec modestie.

« C'est un travail facile pour moi. Lorsque j'ai commencé à vendre de l'équipement vidéo, j'ai dû apprendre à m'en servir et à le réparer. Quand nous avons décidé qu'il nous fallait un studio, j'ai pu fournir à l'organisation un bon équipement pour presque rien. »

Changeant de sujet, il poursuivit. « Maintenant, Colleen est responsable de premier ordre. Elle travaille en tant qu'assistante de réalisation pour KZR-TV pendant la semaine, et les week-ends elle s'occupe du secrétariat pour la région Nord-Virginie de la Ligue : achats, paiement des factures, transactions bancaires, contacts avec les membres pour les assemblées, et ainsi de suite ».

« Tu disais traduire l'allemand. Tes parents sont-ils originaires d'Allemagne ? » demanda Oscar.

Il était un peu gêné par le terme *néo-nazi*. Il avait été en tête ces centaines d'images d'archives présentées à la télévision qu'il avait vues lorsqu'il était adolescent : des hommes aux visages cruels en uniforme noir, une lumière scintillant sur leurs monocles tandis qu'ils aboyaient des ordres d'une voix rauque à leurs subordonnés, lâchant les chiens enragés sur des Juifs effrayés. Ce n'était pas

qu'il croyait à toutes les histoires collées à ces images, mais elles l'agaçaient. Oscar avait toujours été dégoûté par la cruauté envers les hommes, comme envers les animaux.

Harry répondit à la question d'Oscar :

« Oui et non. Mes parents sont nés à Pilsen dans ce pays qu'on a appelé ensuite la Tchécoslovaquie. Ils étaient issus d'une famille de fabricants d'instruments établie depuis plus d'un siècle, et puis, ils ont vécu à Prague jusqu'à la fin de la Seconde Guerre Mondiale. Je suis né là-bas en 1945. Mon père et mes sœurs aînées furent lynchés par les partisans alliés à M. Roosevelt qui ont commis d'horribles crimes parmi la population tchèque. Ma mère n'a jamais pu se résoudre à m'en révéler tous les détails, mais elle en eut des cauchemars jusqu'à la fin de sa vie. Elle s'était enfuie avec moi en Allemagne et c'est ensuite que nous sommes arrivés aux États-Unis ».

« Donc, tu es tchèque ? »

« Non, allemand. Tu peux le voir à mon nom ! Il est aussi allemand que le tien. »

Oscar rougit un peu. Il pensait que son nom était anglais – et c'était le cas. Mais il savait également qu'il était allemand. L'unique différence était qu'en anglais, il s'écrivait avec un « Y » et en allemand avec un « J ». Il signifiait *Chasseur*. Maintenant qu'il y repensait, il savait également que Keller était un nom allemand. Il savait bien qu'un Allemand né en Tchéquie n'était pas plus tchèque qu'un Juif né en Pologne n'était polonais ou qu'un Suédois né en Chine ne pouvait être considéré comme chinois. Les Anglais, les Allemands ainsi que les Suédois faisaient partie de la même famille germanique, indépendamment du lieu de leur naissance, tout comme les Juifs étaient des Juifs, et les Chinois, des Chinois, quel que soit l'endroit où ils étaient nés ou le pays duquel ils étaient ressortissants.

Il y a longtemps qu'il avait compris par lui-même toutes ces particularités. Quelquefois, en revanche, s'il n'y prenait pas garde, il retombait dans les vieux schémas de pensée qui lui avaient été inculqués au cours des années d'endoctrinement subies à l'école, avec le concours de l'industrie du spectacle. Grâce à la remarque de Harry, il réalisa que toutes les abjectes connotations de *néo-nazi* s'appliquaient autant à lui-même qu'à Harry. Cette soudaine prise de conscience le mit mal à l'aise, mais en même temps, cela stimula son intérêt à en savoir plus sur Harry, Colleen, et la Ligue Nationale. Il reprit.

« Tu as dit que ton groupe désirait assurer un avenir à notre race à la fois sécuritaire et progressiste. Ne vois-tu pas une contradiction entre ces deux choses ? »

Harry éclata de rire.

« On a émis un tas d'arguments sur ce point. Il est clair que tout au long de l'Histoire – c'est-à-dire au cours de millions et de centaines de millions d'années – les progrès ont été le résultat de luttes, de privations, d'adversités, de l'anéantissement brutal des êtres vivants face aux exigences d'une sévère sélection naturelle ; autrement dit, le progrès est le résultat d'un manque de sécurité. Ceux qui sont en sécurité ne font rien, et ceux qui sont menacés combattent et avancent. D'un autre côté, les races meurent, c'est un fait. Parfois, les conditions deviennent si précaires que toute la race disparaît. Les conditions actuelles sont telles, que notre race est en danger de mort, en partie parce que le taux de natalité chez les Blancs est inférieur à celui des autres races et aussi parce que nous nous métissons et que cela nous menace d'extinction. Il est clair que nous faisons face, maintenant, à une grande insécurité. »

« Mais, répondit Oscar, nous ne devons pas abandonner les principes de base pour la seule raison que tout semble contre nous pour le moment. Si nous ne sommes pas capables de faire face à cette insécurité alors que les autres races le peuvent, ne devrions-nous pas en conclure que le progrès sert mieux leurs intérêts que les nôtres ? »

« Bien sûr que non », répondit Harry avec une pointe d'impatience. « Le progrès arrive lorsque tous les concurrents luttent pour la survie et que le plus doué l'emporte. Notre race ne lutte pas. Elle s'écrase et meurt. Notre tâche est de la réveiller. Quand elle essaie de survivre, elle est en mesure,

même les mains liées dans le dos, d'écraser ses adversaires. En fait, la capacité de survie est un concept nettement plus subtil que l'on pourrait le croire. Il ne s'agit pas seulement de posséder la capacité de survivre, il faut aussi en avoir la volonté. Une volonté à toute épreuve, qui ne faiblira pas face aux concurrents astucieux et trompeurs. C'est le cœur du problème. Nous avons été dupés. Mais maintenant, nous tentons de nous réveiller. C'est la tâche de la Ligue. La question de la compatibilité entre sécurité et progrès se pose lorsqu'on a résolu le problème de la survie raciale. La question est alors de savoir comment éviter de stagner lorsque nous aurons un monde blanc Il y a de nombreuses raisons à cela, et certains de nos théoriciens en débattent entre eux. Mais cela est un tout autre sujet. Peut-être aurais-je dû exposer les choses un peu plus clairement dès le départ, en t'expliquant que nous désirons assurer la pérennité de notre race en la réveillant et en faisant renaître son instinct de survie, pour ensuite réorienter ses valeurs et sa vision des choses afin qu'elle puisse s'améliorer au lieu de végéter une fois la guerre raciale gagnée. La façon d'assurer le progrès sera sans aucun doute de changer nos conditions de vie ainsi que notre attitude, afin de ne pas nous reposer sur nos lauriers, même si cela est tentant. Comme je l'ai dit, les théoriciens ont beaucoup d'idées à ce sujet. »

Oscar était impressionné par la clarté de la pensée d'Harry. Sous son apparence grossière et sa façon de blaguer, il passait pour un péquenot, mais il était, de toute évidence, intelligent et comprenait plusieurs choses qui restaient vagues pour Oscar. Il lui dit :

« Je suis désolé, Harry. Je me faisais l'avocat du Diable en posant cette question. Je ne trouve rien à redire à ta vision des choses. »

« Alors, espèce de vieux *néo-nazi*, sourit Harry, maintenant que tu es sorti du placard, pourquoi ne pas venir à l'une de nos réunions, rencontrer d'autres personnes avec qui tu pourrais t'entendre ? »

Oscar était intrigué par l'idée, mais restait toutefois prudent. Compte tenu de ses dernières activités, il ne pouvait pas se permettre de s'associer à un groupe que le gouvernement avait à l'œil. Il donna à Harry une réponse évasive.

« Merci pour l'invitation, mais je ne suis pas du genre à me cacher. Quoi qu'il en soit, j'aimerais réfléchir à notre discussion de ce soir avant d'être bombardé de plus d'idées nouvelles. Ta logique implacable me met un peu sur la défensive. Mais je ne comprends toujours pas pourquoi les médias vous collent cette étiquette de *néo-nazis* alors que vous ne souhaitez que la survie de la race blanche. Après tout, ils sont blancs également. »

Harry et Colleen se mirent tous deux à parler en même temps.

« Ce ne sont certainement pas des Blancs », lâchèrent-ils de concert. « Pratiquement tous les médias sont contrôlés par les Juifs : ils donnent le ton pour tout le monde médiatique. L'élimination de notre race est en tête de liste sur leur programme. »

Voyant l'air perplexe d'Oscar, Harry enchaîna.

« *Primo*, Oscar, laisse-moi te dire que je ne suis pas un théoricien de haut niveau. Ce de quoi je t'ai parlé ce soir, nous y pensons depuis longtemps au sein de la Ligue. Ce n'est pas que nous soyons plus intelligents que les autres ; simplement, nous demeurons conscients de certaines choses importantes desquelles la plupart des gens ne se soucient guère. S'il en était différemment, ils seraient, autant que nous, en mesure de débattre de ces questions. Je considère qu'un des plus grands avantages de mon adhésion à la Ligue reste son effet sur ma conscience. Cela m'oriente dans la bonne direction et m'incite à me soucier de ce qui compte vraiment dans la vie. »

« *Secundo*, Colleen a tout à fait raison. Les médias et l'industrie du divertissement sont étroitement contrôlés par les Juifs, et les Juifs ne sont pas blancs. Certains d'entre eux peuvent paraître blancs, mais aucun Juif, conscient de sa race, ne se considérera jamais comme tel, et les Juifs forment, et de loin, le peuple le plus raciste de cette terre. Ils appellent leurs ennemis – et cela inclut tous ceux qu'ils ne peuvent pas contrôler – *néo-nazis*, parce qu'ils ont fait beaucoup d'efforts pour que ce terme devienne une étiquette infâmante. Ils l'ont chargé d'intenses connotations, d'émotions et de

sentiments tels, que la plupart des gens y réagissent de manière négative, sans pour autant en comprendre réellement le sens. »

Adélaïde, qui avait écouté sans parler, sortit de son silence. « Voilà, tu parles de nouveau exactement comme mon grand-père. Il a passé des heures à me parler des Juifs, mais je n'ai jamais compris ».

Oscar se leva. Il n'aimait pas le ton que prenait la conversation. Son combat contre le métissage était une chose, mais il ne voyait pas l'utilité de s'impliquer dans l'antisémitisme. Il savait que bien des gens n'aimaient pas les Juifs, mais pour lui, ils étaient blancs, et il en connaissait un ou deux qui haïssaient les Noirs au moins autant que lui. Il se souvenait d'un de ses camarades au Colorado, Dan Levine. Il avait du mépris pour Levine, mais cet étudiant débitait constamment des blagues sur les Noirs, peut-être même plus souvent qu'Harry.

« Harry et Collleen, merci pour le repas. Nous devons partir. Et merci encore pour cette invitation à l'une de vos réunions. J'y réfléchirai et te rappellerai prochainement. »

Chapitre VIII

Malgré son intention d'y réfléchir sérieusement, il se passa deux semaines avant qu'Oscar en repense à sa conversation avec Colleen et Harry. Il était absorbé par le tapagé médiatique et la fureur qu'avaient déclenchés sa campagne anti-métissage et l'assassinat de Horowitz. Cela faisait déjà plus d'un mois qu'il n'avait pas tué de métisseurs – Tyrone Jones et les deux PAN* – et les médias étaient toujours en proie à une frénésie incroyable.

* : PAN signifie pute à nègre

Oscar ne comprenait pas pourquoi leur délire était si profond et durait aussi longtemps. Dans les grandes villes américaines, les séries de meurtres liées au trafic de drogue faisaient chaque semaine plus de morts que sa campagne n'en avait déjà faits depuis le début. Qui plus est, ces victimes de la guerre des gangs étaient presque toutes non-blanches et donc particulièrement précieuses aux yeux des médias. Ainsi, à Washington, une fusillade entre dealers qui tua cinq Noirs et un Colombien, n'occupa pas même une ligne de la première page du *Washington Post*, car celle-ci était réservée à l'exécution d'un couple mixte de Chicago, à une manifestation de couples interracialisés et homosexuels réclamant plus de protection policière, et aux dernières déclarations du FBI au sujet de l'enquête sur le meurtre de Horowitz.

Oscar soupçonnait fort que l'annonce d'une épidémie pouvant emporter un million de victimes en une semaine n'aurait pas eu plus d'importance pour les spécialistes de l'information que l'exécution de Horowitz. Une partie de tout ça, pensait-il, tenait à la perversité toute particulière des professionnels du journalisme. Au-delà du rôle des médias eux-mêmes à attiser le feu, il y avait évidemment plusieurs intérêts particuliers en jeu ; des intérêts menacés par les activités d'Oscar. Il existait – et il fut surpris de l'apprendre – un bon nombre d'associations de couples mixtes dont une regroupant les hommes blancs vivant uniquement avec des épouses philippines. En apprenant l'existence de cette association, il regretta de n'avoir, à aucun moment de ses activités nocturnes, songé à ses membres.

Et puis il y avait les pédés, qui eux, en dépit de leur aversion généralisée envers le monde hétérosexuel, semblaient faire preuve d'affection pour les métisseurs, pourtant bien hétéros. Les groupes féministes semblaient également scandalisés par ces attaques de couples mixtes. Là aussi, il comprenait mal leur connexion avec tout ça. Tous ces gens spirituellement malades, quelque soient leurs maux, avaient-ils des intérêts communs ? Cependant, ce sont les Églises qui restaient les partisans les plus véhémentes des métisseurs. Des plus primitifs des Fondamentalistes, aux plus fades des Unitariens, sans oublier les plus branchés des Épiscopaliens, tous clamaient leur approbation du métissage et affichaient leur solidarité avec ses propagateurs. Des prêtres et des révérends organisaient des veillées presque tous les jours sur les marches du Capitole, à la mémoire des couples assassinés. Seuls un ou deux groupes chrétiens représentant de petites Églises orthodoxes, et dont les congrégations étaient composées de réfugiés vieillissants de l'Europe de l'Est ne soutenaient pas ces manifestations.

Les Églises marchaient donc main dans la main avec les métisseurs, les homosexuels et le reste. Dans le *Washington Post*, une pleine page annonçait une manifestation populaire de soutien devant le Capitole au nouveau projet de loi débattu au Congrès. Cette marche, prévue pour le milieu du mois prochain, était organisée par une nouvelle coalition de dirigeants regroupant une trentaine d'associations. Il s'agissait du Comité du Peuple contre la Haine, l'annonce du *Post* en lisait plusieurs dizaines de membres. Cette liste regorgeait de prêtres, de cardinaux, de rabbins et de révérends.

La proposition qu'ils soutenaient avait été préparée par Horowitz qui aurait dû la présenter à la Chambre des Représentants. Mais c'était sans compter sur le garrot d'Oscar. La loi clé allait porter le nom de Horowitz pour honorer sa mémoire. Elle rendrait illégales toutes les organisations restreignant l'accès aux membres sur des critères raciaux. Elle bannirait tous les livres, les

périodiques, et autres publications faisant la promotion de la haine raciale, et favoriserait la mise en place d'une Commission Fédérale des Publications ayant pour but d'examiner toutes les parutions contre lesquelles des plaintes seraient déposées. Elle pourrait rendre passible de dix ans d'emprisonnement toute personne ayant proféré des injures racistes ou discriminantes, ainsi que quiconque exprimerait de l'hostilité envers des personnes de sa race favorables à la mixité.

Trois à cinq fois par semaine, les médias lançaient des sondages qui montraient une augmentation de l'opinion publique en faveur de l'adoption de la loi Horowitz. Près de 60% de la population selon le dernier sondage. Oscar ne pouvait que hocher la tête en songeant avec quelle facilité les médias manipulaient les Américains. C'était comme si les médias n'avaient qu'à convaincre le public que tout le monde était en faveur de quelque chose, pour que tous les moutons rejoignent le troupeau.

Oscar nota que le Comité du Peuple contre la Haine avait établi ses quartiers généraux dans l'église congrégationaliste de Connecticut Avenue, un peu au nord de Georgetown, dans le district de Washington. Des assemblées y avaient lieu presque tous les jours, regroupant des leaders religieux, des membres du Congrès, des célébrités hollywoodiennes, ainsi que d'autres figures de marque, en tant que conférenciers. L'objectif principal de ces réunions était de tenir en haleine les médias. Des extraits de chaque discours étaient retranscrits par la télévision.

Alors qu'Oscar pensait de plus en plus à attaquer le Comité du Peuple, il se rendit compte que l'assassinat de Horowitz n'avait ralenti ni les métisseurs, ni leurs amis. Au contraire, cela leur avait apporté des munitions pour leur campagne visant à la réduction massive des libertés civiles, inhérente à la Loi Horowitz. Il était à peu près sûr que s'il assassinait un ou deux des plus éminents porte-parole du Comité du Peuple, ou s'il faisait sauter leur quartier-général, les médias en feraient un nouvel argument pour faire promulguer la loi.

Oscar réalisa que ce n'était pas la bonne stratégie. Dans ce type de décisions, il y avait trop de variables possibles auxquelles il était confronté. Il n'avait tout simplement pas le temps, ni les sources d'information nécessaires, pour analyser chaque situation et prévoir les retombées éventuelles de chacune de ses actions. Pour ça, il avait besoin d'une équipe spécialisée. Il avait également besoin d'une ligne directrice, d'un programme, d'un but clairement défini, afin de coordonner toutes ses actions. Pour l'instant, il s'agissait d'instinct, de sentiments profonds, d'impulsions, et autres désignations sans importance.

Eh bien tant pis ! Pour le moment, il continuerait de voler de ses propres ailes et d'agir suivant sa conscience. D'ailleurs, elle lui dictait qu'il valait mieux concentrer ses efforts sur les promoteurs du métissage plutôt que sur ses pratiquants. Il s'était senti si bien après avoir tué Horowitz qu'il avait maintenant une envie folle de descendre un sénateur, un évêque ou un président d'Université. Cela s'inscrivait bien dans son raisonnement général et il se devait de poursuivre l'escalade du conflit, laissant à ses imitateurs les basses besognes.

Ces derniers, récemment, n'avaient pas brillé par leurs performances. Il y avait eu un regain d'activité il y a deux semaines, après l'assassinat de Horowitz. Maintenant, les journaux ne faisaient état que de quatre ou cinq attaques graves par jour sur des couples mixtes à travers tout le pays. L'accalmie était due, en grande partie, aux nombreuses interpellations ; la police subissant d'énormes pressions de la part des médias, mettait toutes ses ressources dans les enquêtes sur les attaques des couples interracialisés. Apparemment, la réserve d'hommes courageux prêts à suivre l'exemple d'Oscar en tuant quelques métisseurs s'épuisait. Les activistes, toujours sur leur garde, commençaient à être prudents. Quelqu'un à Chicago – ou peut-être s'agissait-il de plusieurs personnes – semblait plutôt doué. Dans la région de Seattle, il restait une série de six doubles meurtres, suivant le même mode opératoire, encore non-résolus, mais ailleurs, les exploits se faisaient rares.

Une autre raison – nettement plus encourageante – expliquant le déclin du nombre d'attaques était que malgré la récente manifestation de Manhattan, les métisseurs étaient devenus discrets. Il n'y

avait donc plus autant de cibles dans la rue. Les médias tentaient désespérément d'inverser la tendance. Semaine après semaine, dans les kiosques, les uns des journaux représentaient des couples mixtes célèbres : une Elizabeth Taylor décrépète avec son nouveau compagnon noir, ou la vedette de basket-ball Cleon Brown entouré d'une harde d'admiratrices blondes. Les chaînes de télévision diffusaient sans cesse leur collection de films pro-métissage. Tous les journaux télévisés invitaient des couples mixtes et il devenait difficile de voir un autre genre de personne. Mais un grand pourcentage de métisateurs restait évidemment effrayé et faisait profil bas.

L'église congrégationaliste de Connecticut Avenue se divisait en plusieurs bâtisses de pierre, protégées par une vieille clôture fait de piquets en fer. Oscar passa deux fois en voiture devant le complexe et prit plusieurs photos. Il remarqua la présence de deux policiers sur les escaliers de pierre menant à l'entrée principale et pensa qu'il devait y en avoir davantage à l'intérieur. Puis, il se dirigea lentement vers l'allée derrière les bâtiments. La clôture, d'environ deux mètres d'élévation protégeait également l'arrière de la propriété, mais de haut taillis permettraient d'y pénétrer le soir sans trop de difficultés et sans être vu.

De retour chez lui, Oscar examina les photos du site. Il remarqua des barreaux métalliques sur toutes les fenêtres du rez-de-chaussée : précaution indispensable de nos jours pour le moindre bâtiment du District of Columbia. Chaque fenêtre devait être très certainement reliée à un système d'alarme. Il ne savait pas si le Comité du Peuple tenait ses réunions dans le sanctuaire ou dans une autre salle. Quoi qu'il en soit, seuls deux des bâtiments semblaient assez grands et d'après lui, si l'un d'eux ne servait qu'à l'école du dimanche, les réunions ne pouvaient nécessairement se tenir que dans le bâtiment principal, une structure plutôt imposante. Y avait-il moyen d'y poser une bombe ?

La barrière de l'allée aboutissait à un parc de stationnement derrière un bâtiment annexe. La porte arrière portait un panneau sur lequel on lisait « livraisons ». S'il prétextait effectuer une livraison de matériel de bureau, il serait en mesure de transporter une bombe dans l'annexe sans éveiller les soupçons. Comme l'existence d'un escalier descendant derrière une porte et plusieurs vasistas grillagés le laissaient deviner, le bâtiment principal abritait un sous-sol. Mais là aussi, des barreaux et la présence certaine d'un système d'alarme ne rendrait pas l'accès plus facile qu'au rez-de-chaussée. Pouvait-il grimper sur le toit et y trouver un accès non protégé ?

Oscar effectua une seconde reconnaissance, de nuit cette fois. Des projecteurs fixés au toit illuminaient tout le tour de l'édifice plus ou moins uniformément. Une assemblée était en cours, et à en juger par l'éclairage des fenêtres, elle avait lieu dans le sanctuaire, au rez-de-chaussée. Trois vasistas du sous-sol, côté façade, laissaient filtrer la lumière, les autres étant sombres.

Vers l'arrière du bâtiment, il y avait de la végétation et on pouvait envisager qu'un buisson masquait un vasistas. Oscar continua jusqu'à un pâté de maisons au-delà de l'église, se gara dans une rue transversale, puis retourna à pied vers l'allée qui se trouvait derrière le complexe. À l'endroit où de hauts arbustes protégeaient la clôture, il se hissa par-dessus et se dirigea vers un amas de buissons proche du bâtiment. Accroupi, il se fraya un chemin dans le taillis et comme prévu se retrouva face à un des vasistas du sous-sol. Passant son bras entre les barreaux de sécurité et tâtant de ses doigts le cadre de la fenêtre, il s'aperçut que celui-ci était en bois.

En plaquant sa lampe de poche contre la vitre, il illumina l'intérieur de la salle sur laquelle elle donnait. C'était une pièce meublée, avec des tableaux au mur, mais des cartons s'empilaient sur le sol et sur une étagère en acier collée au mur du fond. Selon toute vraisemblance, cette pièce servait de dépôt. Elle mesurait environ huit mètres de long et s'étendait sur toute la largeur du sanctuaire. Le fond de la pièce donnait sans doute directement en dessous de la chaire. Les trois murs possédaient chacun une porte fermée.

De retour à sa voiture, il regarda sa montre et se souvint qu'Adélaïde et lui avaient prévu de dîner ensemble. Tandis qu'il se dirigeait vers l'appartement de sa compagne, il peaufinait son plan d'attaque de l'église.

Chapitre IX

« Chérie, je crois que tu as la plus belle paire de seins de la côte Est », affirma Oscar avec admiration, en regardant Adélaïde se pencher sur la table pour lui servir une tasse de café.

La lueur de la chandelle accentuait le contraste entre les courbes et les cavités de son corps nu. Aucun des deux n'avait pensé à se rhabiller après avoir fait l'amour.

« Dis donc, tu fais un sondage ? »

Avant qu'Oscar ne puisse lui renvoyer une réponse appropriée, Adélaïde poursuivit.

« Tu dois sûrement passer tes soirées sur quelque chose de fascinant. Si ce n'est pas un sondage sur les seins, qu'est-ce donc ? Te rends-tu compte que ces trois derniers soirs, tu m'as fait attendre jusqu'à vingt et une heures ? Tu as dit que nous irions dîner ce soir, même si ton boulot te retenait, et que tu serais ici aux environs de vingt heures au plus tard. Il est vingt-deux heures, et je dois réchauffer ton repas. Je sais que tu n'étais pas à la maison, car j'ai appelé une heure avant que tu n'arrives. »

« Je suis vraiment désolé, chérie, répondit Oscar d'un air confus. J'ai eu beaucoup à faire ces derniers jours. J'ai passé toute la journée sur l'ordinateur à travailler au nouveau contrat, et plusieurs corvées m'ont retenu ce soir. »

« C'est bon chéri. Je n'ai pas pensé que tu étais avec une autre femme, d'autant que tu étais excité au plus haut point quand tu es arrivé. Je voudrais seulement que tu organises ton temps pour que nous puissions en passer plus ensemble. Ça commence à me peser d'être seule dans mon appartement soir après soir. Pourquoi ne pas faire tes corvées quand je suis au travail ? Connaissant les Forces aériennes comme je les connais, je suis convaincue qu'aucun contrat avec eux ne peut t'occuper autant que tu sembles l'être. »

Oscar avait du mal à regarder Adélaïde dans les yeux. Il se contenta de répondre : « Je vais faire de mon mieux, chérie. C'est promis. Comment s'est passée ta journée ? »

Adélaïde lui parla depuis la cuisine, tout en continuant à préparer leur repas. De temps à autre, Oscar lui lançait un commentaire ou une réponse, mais son esprit était préoccupé par cette question plus grave touchant leur relation. Y avait-il une façon de partager avec elle ses sentiments ou ses inquiétudes ?

Il se souvint d'une conversation qu'il avait eue avec certains pilotes au Viêt-Nam. C'était à l'époque où les médias présentaient des plans et des propositions visant à accroître le rôle des femmes dans les Forces armées. Les féministes et leurs partisans gauchistes en étaient les principaux instigateurs. Leur position consistait à faire valoir que les femmes n'étaient différentes des hommes que par la constitution de leur appareil génital et qu'elles pouvaient accomplir pratiquement tout ce que les hommes pouvaient faire, y compris le pilotage d'avions, et tout aussi bien qu'eux. Mais les choses ne se passaient pas ainsi dans la société, à cause du sexisme, qui d'un côté érigeait des barrières de coutumes et de lois contre les femmes, et d'un autre sabotait leur capacité en leur lavant le cerveau et en les forçant du même coup à n'accepter que les rôles traditionnels destinés aux femmes. Si les règles changeaient et que les jeunes filles étaient élevées comme les jeunes garçons – en leur donnant des battes de base-ball et des pistolets à bouchons au lieu de poupées – elles grandiraient de façon à pouvoir devenir béret vert ou pilote de chasse.

La position adverse était représentée par ceux dont l'unique argument était que « la société n'était pas encore prête pour que les femmes aillent au combat ». Ils étaient les seuls opposants aux féministes à être admis au sein du débat dans les médias, ce qui laissait croire que les gens refusant un rôle féminin dans les combats militaires n'avaient aucune justification. Il n'en fallut pas plus pour que les politiciens et les bureaucrates dans le vent, soutenus par certains chefs militaires mus par une ambition politique, brandissent à leur tour la bannière des féministes.

L'opinion la plus répandue parmi les camarades pilotes d'Oscar tenait la position féministe pour insupportable. Il y avait bien une ou deux exceptions, mais il s'agissait d'hommes superficiels à l'humeur irritante qui, toujours, tenaient à se situer à contre-courant : plus c'était étrange, mieux cela valait. Oscar était sûr qu'aucun homme ayant participé à un combat aérien ne croyait qu'une femme puisse exceller en tant que pilote de combat, quelle que soit la rapidité de ses réflexes, la qualité de sa coordination ou son acuité visuelle.

Les féministes clamaient que l'unique avantage des soldats résidait dans leur masse musculaire et que cet avantage disparaissait dans ces situations de combat où la capacité musculaire n'était pas décisive, comme par exemple les combats aériens. Mais Oscar devinait que les hommes n'étaient pas meilleurs combattants parce qu'ils avaient un plus fort appareil musculaire, mais qu'ils avaient plus de masse musculaire parce que cela leur conférait un avantage dans leur rôle naturel de combattants. Chez les femmes, bien qu'elles puissent faire des athlètes accomplies, les hormones du combat étaient absentes, et plus que ça : l'instinct agressif de l'homme, ses prédispositions élémentaires innées pour la lutte avaient été affûtées grâce à des milliers d'années d'évolution, pendant lesquelles les mâles avaient été des chasseurs et des guerriers, et les femelles, des nourricières.

La façon ingénieuse mais tordue avec laquelle les médias s'étaient penchés sur la question renforça la méfiance d'Oscar pourtant déjà bien développée envers la profession journalistique. Mais le débat l'avait intéressé et l'avait amené à penser aux différences d'ordre psychique entre les hommes et les femmes, ainsi qu'aux racines profondes de ces différences venues du passé héréditaire de la race.

Adélaïde était une fille intelligente, l'une des plus brillantes qu'il ait connues, et cela n'était pas pour lui déplaire. Elle pouvait même discuter avec lui de certains aspects spécifiques de son travail ; allant même jusqu'à lui suggérer un meilleur algorithme que celui qu'il avait utilisé pour une série de calculs sur les radiations. Elle était également pleine d'esprit et très cultivée pour son âge : en parlant avec elle, il pouvait utiliser des références historiques afin d'illustrer une opinion, et elle se montrait capable de répliquer sur le même terrain. Son intelligence faisait d'elle la meilleure des compagnes.

Néanmoins, son esprit ne fonctionnait pas dans le même sens, et Oscar était au fait de ces différences subtiles et minimes, autant que pouvait l'être un observateur débutant. En premier lieu, son univers mental était plus petit, son horizon plus étroit. Ce qui était concret aux yeux d'Adélaïde, c'était l'ici et le maintenant ; elle considérait le passé et l'avenir comme des paysages lointains, nettement moins intéressants que le présent. C'était une travailleuse active et pragmatique sur des projets à court terme, mais la conception de perspectives historiques mondiales, et le fait de concocter des plans dans le but de les transformer risquait de paraître abstrait à ses yeux.

Par ailleurs, Adélaïde avait une capacité de synthèse limitée. Son attention portait sur les arbres, pas sur la forêt. Elle voyait les gens en tant qu'individus. Lui aussi, bien sûr, mais il les voyait également en tant que représentants de leur race, de leur classe sociale, de leur religion, de leur groupe d'intérêts. Pour comprendre un homme, il fallait considérer ce qu'il était, où se trouvaient ses racines, et les intérêts vitaux auxquels il s'identifiait – et non pas seulement ses caractéristiques individuelles.

La sagesse populaire se trouvait sans doute du côté d'Adélaïde. Tout le monde était censé voir les autres seulement en tant qu'individus. Mais il était certain qu'elle ne se conformait pas simplement à cette norme artificielle. Adélaïde n'était pas une fille insignifiante, bien au contraire. Elle n'avait pas d'attrait pour la prétention ou l'attitude conventionnelle. Elle était parfaitement immunisée contre tous ces courants à la mode et branchés, tant sur le plan politique qu'au point de vue social.

Il se souvint de sa réaction lorsque deux hommes, ostensiblement gays, étaient entrés dans le restaurant où ils prenaient leur repas, s'étaient assis près d'eux et avaient parcouru le menu en se tenant par la main. En dépit de l'engouement duquel les homosexuels jouissaient, elle avait

manifesté une répugnance naturelle devant ce spectacle. Elle riait aux blagues sur les Noirs et les Juifs, à condition qu'elles fussent vraiment drôles. Lors d'une discussion sur la différence d'intelligence entre les Noirs et les Blancs, et plus généralement des différences d'esprits entre les deux races, Adélaïde avait trouvé Oscar très convaincant.

Mais lorsqu'un couple mixte était assassiné, elle voyait deux personnes tuées, et non un couple porté au métissage. Sa réaction était purement naturelle et féminine, mais non idéologique. Il avait remarqué le même genre de tendance chez les autres femmes. Cela ne signifiait pas qu'Adélaïde ne puisse pas être amenée à accepter – voire approuver – ce qu'il faisait, mais ça ne serait pas facile. Il décida toute de même d'essayer.

« Mon cœur, supposons que nous ne nous connaissions pas l'un l'autre, et qu'un Noir du Pentagone te propose un rendez-vous – disons, ce capitaine noir qui te dévore des yeux chaque fois qu'il entre dans le bureau de Carl – comment réagirais-tu ? »

Adélaïde s'assit, et répondit en servant les derniers plats.

« En fait, il m'avait justement fait une proposition la semaine de mon arrivée. Et je lui ai dit très gentiment 'Merci, mais je dois d'abord voir avec mon médecin si tout va bien. Mon test pour le SIDA s'est révélé positif et je ne sais pas si je suis contagieuse ou pas'. Je suppose que l'histoire a dû faire le tour du bâtiment, car je l'ai plus jamais reçu aucune proposition de Noir et ça, depuis plus d'un an. Les autres filles blanches sont sans cesse importunées par eux. »

« Tu ne m'en avais jamais parlé. Je suis ravi que tu lui aies répondu par une pirouette si efficace. »

« C'est ma réponse automatique à ces Noirs lubriques. C'est l'une des premières choses que j'aie apprises à l'Université. Il n'y a que ce genre de réponse qui fonctionne. Ils ne se contentent pas d'un simple 'Non'. Il faut que ça soit quelque chose comme 'Dégage, sale nègre' ou un truc du genre de ma réplique sur le SIDA. Durant ma première année à l'Université de l'Iowa, ils constituaient un réel problème. Je n'étais pas le moins du monde préparée à tout cela, car il n'y avait pas un seul Noir dans mon lycée – ni d'ailleurs, dans tout le voisinage où j'ai grandi. Mais à l'université, il y en avait beaucoup, la plupart venaient d'autres États. Ils me tournaient tellement autour que je me sentais poursuivie par une horde d'animaux en rut. Et je ne voulais pas non plus en fréquenter un seul. Je n'étais tout simplement pas attirée par eux. En plus, il était de notoriété publique que les filles fréquentant des Noirs étaient violées si elles ne se donnaient pas volontairement. Ils appelaient cela autrement mais c'était un viol – très souvent un viol collectif. L'administration de la fac ne soutenait jamais les filles. Elle n'admettait même pas qu'il y eût un problème. Fort heureusement, ma camarade de chambre connaissait bien tout ça. Elle m'a aidée à y faire face. »

« Il n'y avait pas de groupe de soutien pour les filles blanches sur le campus ? Pas de groupe religieux non plus ? »

« Penses-tu ! Les groupes religieux étaient les pires de tous. Pour eux, la mission était de sauver du racisme les filles comme moi, et non de les protéger du viol. Ils organisaient toujours des soirées dansantes et d'autres activités sociales en prenant bien garde que les filles blanches se collent toujours aux Noirs. On faisait sentir aux hommes blancs qui se présentaient à ces soirées qu'ils n'étaient pas les bienvenus. C'était si évident de leur part ! Sur le campus, seuls les groupes féministes s'occupaient des problèmes de viols, mais ils en occultaient l'aspect racial, bien entendu. »

« Bien sûr. Mais je parie que les conditions raciales sur le campus font grossir leurs rangs. »

« C'est fort possible. Un grand nombre de femmes ayant eu de mauvaises expériences avec les hommes – particulièrement avec les Noirs – étaient remplies de colère et se sentaient seules. Personne ne les aidait, c'est pourquoi elles se tournaient vers les associations et autres groupes féministes. »

« Comment as-tu réussi à éviter leurs pièges et à ne pas éprouver, comme elles, de haine envers les hommes ? » demanda Oscar à moitié sérieux.

« J'ai été tentée de rejoindre un de ces groupes, simplement pour avoir un soutien moral. À l'époque, comme toute étudiante de première année, je me sentais plus démunie. Je l'aurais probablement fait, sauf que le combat des féministes, même dans les groupes les moins militants, allait bien au-delà du simple soutien moral aux femmes. Beaucoup de leurs adhérentes ne se fâchaient pas seulement de la façon dont les femmes étaient traitées, elles se fâchaient avant tout d'être des femmes et non des hommes. Mais ça, elles ne l'auraient jamais avoué. Elles faisaient campagne contre le viol, mais lorsqu'on commençait à mieux les connaître on comprenait qu'elles ne supportaient tout simplement pas de ne pas avoir le dessus. Pour l'expliquer plus crûment, elles désiraient être les violeuses plutôt que les violées, baiseuses au lieu d'être les baisées. Et puisque j'ai toujours été heureuse d'être en-dessous, pour autant qu'il y ait l'homme approprié au-dessus, je ne pouvais pas me ranger de leur côté. »

« Je t'en suis reconnaissant, chérie. Quelle grande perte pour la race si tu étais devenue lesbienne ! »

« En tous cas, une perte pour moi, j'imagine », lui dit-elle en souriant. « Je ne sais pas si je travaille beaucoup pour la race. »

« Hum... C'est bien vrai. On devrait faire quelque chose à ce sujet. Nous devrions penser à faire un bébé. C'est un crime contre la Nature que quelqu'un avec tes gènes n'ait pas au moins cinq ou six enfants ».

« Je suis ouverte à toute proposition. »

« Il semble que je me sois mis de nouveau dans l'embarras », sourit Oscar. Puis il fronça les sourcils.

« Tu sais, ma chérie j'ai des choses en cours. Avec mes horaires actuels, nous n'avons guère le temps de nous installer ensemble. J'espère pouvoir en terminer dans les prochains mois afin de m'investir pleinement et en toute conscience, en tant qu'époux et bientôt en tant que père. »

« Chéri, c'est vrai que ton emploi du temps m'exaspère bien des fois. Mais partout dans le monde, des couples élèvent des enfants dans de pires conditions. »

« J'apprécie ta compréhension, chérie. L'une des raisons pour lesquelles je t'aime est que tu sembles être en mesure de faire face, sans te plaindre, à toute forme de problème. Mais je pense vraiment être sur le point de pouvoir apporter des changements bons pour nous deux – et pour nos enfants. J'ai juste besoin de concentrer mon énergie pour quelques temps encore. »

Oscar voyait la déception et la douleur dans les yeux d'Adélaïde, et son cœur en souffrait. Il ne voulait pas lui mentir, mais c'était pourtant ce qu'il était en train de faire. Car il n'avait en réalité aucune idée précise de ce qui l'attendait. Que pouvait-il espérer avoir résolu dans les prochains mois ? S'il accentuait encore sa guerre contre le système, il pourrait très bien finir en prison. D'autre part, il était difficile d'imaginer l'ampleur de la guerre que lui mènerait le Comité du Peuple contre la Haine. Mener cette guerre sur un front légal – ou moins risqué – semblait être la seule possibilité. Mais comment ? Sa pensée se perdait dans le brouillard chaque fois qu'il réfléchissait à ces questions.

Il ne savait pas quoi dire d'autre à Adélaïde. Il n'y avait aucune raison de lui révéler exactement ce qu'il faisait. Même si elle était psychologiquement et idéologiquement prête à accepter cet aveu, elle ne pourrait pas lui venir en aide ; elle ne pourrait qu'être effrayée et inquiète. Cependant, il sentait qu'il devait lui dire quelque chose. Il ne voulait pas qu'elle pensât qu'il se dérobaient ou qu'il ne voulait pas l'épouser. Il désirait lui faire comprendre ses motivations, lui faire partager sa conviction qu'il fallait combattre le mal qui menaçait leur existence.

Il essaya de nouveau, la voix grave et un peu hésitant.

« Tu sais ce que je ressens, ma chérie, au sujet de tous ces changements qui ont lieu dans ce pays. Je t'ai parlé de la majorité d'entre eux : l'accroissement du métissage, le flot d'immigrants non-blancs grouillant dans les villes, l'augmentation évidente de la malhonnêteté et de l'irresponsabilité des

politiciens, les tendances destructrices des médias et du monde du divertissement, l'effondrement de la morale dans tout le pays, le déclin de la discipline et des valeurs partout, la perte de toute conscience raciale et culturelle chez la majorité des Blancs, etc. Je suppose que la plupart des gens ont la tête plus dure que la mienne et ne se laissent pas embêter par ces choses. Mais moi, elles m'embêtent – énormément. »

« Ces choses me contrariaient tellement, qu'il m'est difficile de prendre au sérieux tout le reste. Mon boulot n'est plus à mes yeux qu'une manière de faire du fric. Je ne peux pas m'y investir lorsque je vois tant de choses se produire – des choses nettement plus importantes et plus terribles. Il m'est donc difficile de me projeter, de penser à une carrière, lorsque l'avenir ressemble à un endroit dans lequel je ne voudrais pas vivre – ou voir vivre mes enfants. Je dois combattre ça, chérie, je sens que je dois le combattre. Rien d'autre ne me semble plus important. Rien d'autre à part toi. Quand je me retrouve avec toi, je peux tout oublier l'espace de quelques heures. Je peux penser à nous deux. Au moment présent. Je peux te voir, sentir ta présence, t'entendre, respirer ton odeur. Je peux jouir de ta beauté, de ta douceur, de ta féminité, de ta sensualité, de ton amour. Mais lorsque nous parlons mariage et enfants, je dois y penser plus sérieusement. Je dois donc trouver comment combattre et en même temps, être un bon époux et un bon père. Voilà mon problème, chérie et je tente de trouver une solution. »

Il y eut un long silence, et tous deux se regardaient dans les yeux. Puis Adélaïde prit la parole.

« Tu es un homme hors du commun, mon chéri. Tu n'es pas comme les autres hommes que j'ai connus. Je crois que ton attitude est irréaliste. Je n'aime pas non plus la plupart des choses qui surviennent de nos jours. Je n'aime pas la direction vers laquelle va le monde, et je changerais tout si je le pouvais. Mais je ne le peux pas, et toi non plus. Nous ne pouvons rien faire. Nous n'avons pas à nous occuper de la planète, mais plutôt, à nous occuper de nous-mêmes. Il y a pas mal de saloperies un peu partout, et nous n'y changerons rien. Mais nous pouvons faire en sorte que nos vies et celles de nos enfants soient réussies. C'est tout ce que nous pouvons faire. »

« Rien n'est moins sûr, chérie. Bien entendu, je pense que toi et moi pouvons nous préserver de tout cela. Mais les choses s'écroulent assez rapidement un peu partout, et je ne suis pas du tout sûr que nous serons en mesure d'assurer une vie paisible et sans problèmes à nos enfants. Ils grandiront dans un pays où leur race sera à peine majoritaire – et une majorité fortement fractionnée et divisée, face aux minorités unies et organisées. Et je ne parierais pas sur le fait que nous puissions faire quoi que ce soit pour éviter la catastrophe. Mais je ne suis pas aussi certain que toi que rien ne puisse être fait dans ce sens. Il est possible que je sois irréaliste, mais pour moi, tant qu'il y a de la vie, il y a de l'espoir. Et je dois essayer. J'aimerais tellement te faire comprendre combien il est nécessaire de faire tout ce que l'on peut, indépendamment des chances de réussite. » Oscar réfléchit un instant, puis il reprit.

« Je suppose que tu es au courant des viols collectifs de jeunes filles blanches dans le secteur par des bandes de jeunes noirs. Naturellement, les médias n'en parlent pas, mais ces agressions sont en réelle augmentation. La semaine dernière par exemple, dans le parc de rock Creek, une joggeuse a été violée par une vingtaine d'adolescents noirs, deux heures durant, sur le bord de la route. Puis ils lui ont coupé la gorge et l'ont laissée pour morte. Cela n'aurait pas tant fait de bruit dans les médias si elle n'avait pas été la nièce d'un sénateur. Supposons un instant que toi et moi nous nous étions trouvés dans le parc à ce moment-là. Supposons que je n'eusse pas d'arme et que la cabine la plus proche se fût trouvée à plus d'un kilomètre. Certains hommes, je pense, diraient que la seule chose à faire était de se précipiter vers la cabine téléphonique, dans l'espoir que les flics s'amèneraient vingt à trente minutes plus tard. Mais pour moi, il n'y aurait pas le choix. Si cette fille était de ma race, j'aurais dû charger ces animaux négroïdes et faire tout ce qui était humainement possible pour lui venir en aide. En m'enfuyant, je me serais condamné à vivre avec un souvenir insupportable. Je me sentirais sali, déshonoré pour toujours. C'est comme ça que je vois les choses. C'est mon monde, le monde de ma race qui subit un viol collectif. Je me sentirais déshonoré, je ne pourrais plus être en paix avec moi-même, si je ne faisais pas mon devoir – même si, ce faisant, nous étions en désaccord

toi et moi. »

Adélaïde sourit.

« Je ne pouvais pas t'aimer, ma chère, autant que j'ai aimé l'honneur », cita-t-elle.

« Excatement, ma belle Lucasta, exactement. »

[référence au poème *À Lucasta, sur le chemin de la guerre* de R. Lovelace]

Adélaïde revint à la réalité.

« Bien, chéri, je suis toujours convaincue que tu es irréaliste et que tu ne peux absolument rien faire pour changer le cours de l'Histoire. Mais je veux que tu saches – la voix d'Adélaïde se fit plus basse et plus grave – que si tu te décidais à partir en guerre contre le monde entier, je serais ton aide de camp pour te satisfaire. Et si tu te lançais désarmé contre les portes de l'Enfer, je courrais de toutes mes forces à ta suite car je sais que tu m'aimes toujours. »

Des larmes brillaient dans les yeux d'Adélaïde, et Oscar en eut la gorge serrée au point de ne plus pouvoir parler. Il hésita un long moment à la rejoindre pour lui prendre la main. Maladroïtement, il renversa le chandelier qui tomba par terre. Puis il se leva rapidement de sa chaise, courut vers Adélaïde et l'enlaça fermement. Ils restèrent là, silencieux et immobiles, telle une colonne vivante, éclairés par la flamme vacillante de la dernière bougie.

Chapitre X

Deux nuits plus tard, Oscar était prêt à agir contre le Comité du Peuple. Il avait préparé son matériel, ses vivres et le temps était idéal : la pluie retiendrait les gens chez eux et étoufferait les bruits qu'Oscar pourrait faire par inadvertance.

En outre, le Comité avait fait pas mal de publicité pour l'assemblée de ce soir. Les gouverneurs du Massachusets et du Winsconsin seraient là pour présenter des résolutions au nom de leurs États respectifs, exhortant le Congrès à entériner la Loi Horowitz. Le cardinal O'Rourke et le rabbin Rosen, du Conseil Interreligieux judéo-chrétien y seraient les principaux orateurs, et le maître de cérémonie serait un certain Barry Shapiro, de la Ligue Anti-Diffamation du B'naï B'rith. Plusieurs membres du Congrès seraient présents.

Les médias y seraient aussi représentés, ce qui était une bonne chose. Plus il crèverait de ces fils de putes, mieux ça serait. Malheureusement, il y aurait probablement une importante présence policière. Le seul souci d'Oscar résidait dans le fait que des policiers patrouillent dans la ruelle derrière l'église.

Il se rendit d'abord au nord du complexe religieux. Son cœur s'arrêta quand il arriva au niveau de l'entrée. Un fourgon de la police y stationnait, bloquant tout accès. Il fit le tour du pâté de maison. De l'autre côté, tout était désert. La pluie était devenue assez violente, il ne pouvait plus du tout voir le fourgon de là où il était. Il trouva une place libre dans une rue à vingt mètres de la ruelle : c'était une chance, compte tenu du grand nombre de participants à l'assemblée. Oscar n'avait pas trouvé à se garer plus près. Et il avait eu peur de devoir transporter son équipement, lourd et encombrant, sur une trop grande distance.

Avant de sortir de sa voiture, il fouilla les poches de son imperméable ; tous les outils dont il avait besoin s'y trouvaient. Puis il fit le tour jusqu'au côté passager, glissa une longue corde sous son manteau et, lentement, prit deux bonbonnes d'acétylène de quarante-cinq kilos fixées par un harnais de sécurité. Il se redressa, et les recouvrit avec son manteau. Elles pesaient tant sur la sangle qu'il ne pouvait même pas marcher normalement. À l'évidence, il ne passerait pas un banal contrôle d'identité sans éveiller les soupçons. Le mieux qu'il puisse faire, était de déambuler ainsi d'une allure fort maladroite.

Il était très tendu quand il atteignit le bon endroit de la clôture en fer, cent mètres plus bas dans la ruelle. Bien heureusement, le fourgon de police était encore assez loin et il pouvait l'apercevoir régulièrement, chaque fois qu'une voiture l'éclairait de ses phares en passant dans la rue transversale. Tant que les flics restaient dans leur véhicule, ils ne pourraient pas voir Oscar.

Il se dégagea de son harnais et poussa les bonbonnes, une à une, à travers la clôture. Elles passaient très difficilement, et l'une d'elles resta coincée entre les barreaux. Il dut employer toutes ses forces pour écarter les piquets afin de la dégager. Puis il se hissa au-dessus de la clôture, plus difficilement que la première fois, en faisant attention de ne pas perdre le contenu de ses poches. Il se reposa quelques minutes, tapi dans la sombre moiteur des buissons, avant d'enrouler la sangle autour de ses épaules et de ramper encore vingt-cinq mètres jusqu'au bâtiment.

Dès qu'il put se frayer un chemin à travers les buissons qui cachaient le vasistas du sous-sol, il put enfin souffler de nouveau. À partir de là, c'était du gâteau. S'il n'avait pas eu si froid et s'il n'avait pas été aussi trempé, il aurait même pu s'en amuser. Tout d'abord, il sortit de sa poche de droite sa perceuse sur batterie, puis une mèche d'un centimètre. En la plaçant sur la perceuse, il laissa tomber la clé et dut la chercher dans la boue et l'obscurité pendant plus d'une minute avant de la retrouver. La couche de plastique sur ses doigts les rendait maladroits et diminuait également son sens du toucher.

Percer un trou à travers le cadre de la fenêtre en bois ne prit que quelques secondes. Puis Oscar passa l'extrémité du tuyau en plastique à travers le trou. L'autre bout du tuyau était connecté à l'une

des bonbonnes d'acétylène, reliée à son tour à l'autre bonbonne par une autre tuyau en caoutchouc de plus d'un mètre de long. Il ouvrit complètement les valves des deux bonbonnes, les tuyaux se tendirent et le gaz rugissant se propagea dans le sous-sol. Le bruit lui semblait aussi assourdissant qu'un train de marchandise lancé à toute vitesse, mais grâce à la pluie cela était à peine audible pour quiconque passant dans la ruelle – ou se trouvait au rez-de-chaussée dans le sanctuaire.

Il s'apprêtait à ranger la perceuse, le temps que les bonbonnes se vident, mais la puissance du gaz fit que le tuyau se tordit et s'enroula si violemment qu'il dut le tenir pour l'empêcher de sortir du cadre de la fenêtre. Au bout de cinq minutes, la pression dans les bonbonnes tomba suffisamment pour lui permettre de relâcher le tube.

Oscar estima qu'il y avait environ 10% d'acétylène dans l'air de la grande pièce du sous-sol. Au-delà de 2,5%, l'explosion devenait possible. Lorsque les bonbonnes seraient complètement vides, le taux d'acétylène dans la pièce atteindrait 12%, en supposant que les fuites sous les portes ne soient pas excessives. Il avait remarqué, lors de sa première reconnaissance des lieux, que le système de chauffage qui alimentait toute l'église se situait dans une autre partie du bâtiment : c'était en effet, le seul bâtiment doté d'une cheminée. Cela le rassura quant à l'éventualité d'une explosion prématurée à cause d'une fuite de gaz au sous-sol où une chaufferie aurait pu se trouver. Mais il ne voulait pas s'attarder plus longtemps, parce que le gaz s'infiltrait dans d'autres parties du sous-sol et qu'une étincelle provenant d'une source quelconque pouvait déclencher la déflagration.

Il sortit un explosif de sa poche et le programma pour qu'il se déclenche trente minutes plus tard. C'était un engin qu'il avait fabriqué lui-même, calqué sur le même type de dispositifs de mise à feu qu'il avait vu au Viêt-Nam. Il s'agissait d'un tube en métal de quinze centimètres de long et d'un peu moins de deux centimètres et demi de diamètre. Il suffisait de dévisser un bouchon pour qu'une douille devienne accessible. Il avait commencé par coller, avec du ruban adhésif, une clé anglaise autour de l'explosif, afin de ne pas perdre de temps à la chercher dans sa poche. Il fallait simplement tourner la douille pour régler l'heure de l'explosion. Chaque *clic* correspondait à cinq minutes, pas de *clic* correspondait à l'allumage instantané, mais en pratique, ça vous laissait trente secondes. Il suffisait ensuite de fixer l'explosif sur une surface dure et de casser l'ampoule d'acide à l'intérieur du tube pour commencer le compte à rebours.

Oscar venait tout juste de poser la clé sur la douille, comptant entièrement sur son sens du toucher gravement amoindri, quand la lumière du sous-sol s'alluma. Il s'immobilisa, pétrifié, attendant l'explosion. Cependant, il comprit que s'il avait dû y avoir une explosion, celle-ci aurait été instantanée. L'interrupteur était probablement moderne, doté d'un dispositif au mercure scellé dans un tube en verre. Avec un vieil interrupteur mécanique, Oscar serait probablement mort, l'étincelle suivant la manipulation de l'interrupteur aurait mis le feu au mélange explosif.

Toutes ses pensées lui traversèrent l'esprit en une fraction de secondes. Il lui fallait agir très rapidement. De toute évidence, on avait ouvert la porte de la pièce. Il était possible que quelqu'un ait détecté l'odeur de l'acétylène au rez-de-chaussée, ou qu'on ait entendu le bruit émis par le gaz qui s'échappait. Quoi qu'il en soit, l'alarme serait alors donnée et l'église évacuée. De plus, avec une porte ouverte, la concentration de gaz dans la pièce ne pourrait pas se maintenir au niveau nécessaire à la déflagration pendant plus d'une minute ou deux. Sans réfléchir davantage, il laissa tomber la clé anglaise et frappa l'extrémité de l'explosif contre le mur de pierre. Puis il retira d'un coup sec le tube d'acétylène du cadre de la fenêtre et poussa l'engin explosif dans le trou. Celui-ci s'écrasa sur le sol de la cave alors qu'Oscar se redressait. Pas le temps de récupérer les bonbonnes presque vides. Il les abandonna dans les buissons et courut à toute vitesse vers la clôture.

Il avait déjà escaladé la clôture et se trouvait à mi-chemin de sa voiture lorsque le sol gronda sous ses pieds. Un instant plus tard, l'onde de choc traversait les airs, provoquant une terrible détonation. Il semblait à Oscar que moins de trente secondes s'étaient écoulées depuis qu'il avait activé l'explosif. Il ne se retourna pas vers l'église avant d'avoir atteint son véhicule. Le bâtiment était toujours debout, mais il était obscurci par un énorme nuage de fumée noire. Il n'y avait aucune flamme apparente, mais seulement cette épaisse fumée qui s'échappait des fenêtres du sanctuaire –

ce qui signifiait que l'explosion avait dû produire un trou assez grand dans le plancher.

Alors qu'il rentrait chez lui, trempé mais heureux, il croisa les véhicules d'urgence, toutes sirènes hurlantes. Il lui fallut attendre le lendemain matin pour entendre un bulletin d'informations à peu près exact sur les effets de l'explosion. Il apprit que, non seulement le pupitre des conférenciers, mais aussi toute l'estrade étaient passés à travers le toit de l'église.

Toutes les personnalités qui s'y trouvaient – deux gouverneurs, trois parlementaires, un sénateur, un cardinal, deux évêques, un rabbin très influent, un animateur de débats télévisés, deux acteurs en vogue à Hollywood, une actrice féministe très appréciée, le responsable d'une association pour les droits des homosexuels, le président de la NAACP, Shapiro du B'nai B'rith et quatre autres personnes – avaient péri. Des morceaux de cadavres étaient restés dans les ruines du sanctuaire. Parmi l'assistance et les journalistes, il y eut quarante et un morts, la plupart asphyxiés par la fumée. Les bonbonnes vides d'Oscar avaient été retrouvées, et l'attentat à la bombe était déjà qualifié de *crime haineux du siècle*.

Ce qualificatif constituait un défi pour Oscar. Que pourrait-il faire de mieux maintenant, qui éclipserait son balayage du Comité du Peuple ? Il aurait le temps de creuser la question puisqu'il avait attrapé un rhume ce soir-là – dû, pensait-il, à son exposition prolongée sous l'averse qui avait fait rage.

Nous étions maintenant samedi, et Adélaïde arriva très tôt. Lorsqu'elle le vit dans cet état, elle insista pour qu'il reste alité à la maison tout le week-end, afin qu'elle lui prodigue les soins nécessaires. Il obtempéra aussitôt, content de pouvoir se reposer et appréciant d'être l'objet de toutes ses attentions. Avec elle comme infirmière, avoir un rhume devenait presque un plaisir.

Plus que jamais, il désirait donner un sens à sa vie, lui apportant sécurité, bonheur et enfants. Et plus que jamais, il se sentit obligé de combattre les forces du mal qui étaient en train de ruiner les bases de l'existence future de son espèce. Durant une bonne partie de la semaine suivante, il fut aux prises avec ce dilemme, imaginant quel genre d'actions pourrait aboutir à un résultat.

Oscar pensait constamment qu'il n'avait fait, jusqu'à présent, que trancher quelques têtes d'une hydre géante. Il demeurerait incapable de lui infliger une blessure mortelle, et plus il frappait fort, plus la bête devenait effrayante. Les demandes pressantes, suite à l'attentat, de plusieurs membres du Congrès pour faire voter la Loi Horowitz en étaient l'illustration parfaite. Il y avait à l'évidence plus de gens qui méritaient la mort qu'il ne pourrait jamais en tuer dans une seule vie. S'il ne trouvait pas rapidement un organe vital à atteindre, tous ses efforts finiraient par être contre-productifs.

Mais que fallait-il entendre par organe vital ? Le Congrès ? Pas vraiment ; il semblait n'être qu'un instrument des forces du déclin plutôt qu'une volonté directrice. D'ailleurs, il pourrait tuer des centaines de politiciens, que l'institution du Congrès n'en poursuivrait pas moins son travail de sape. Il en allait de même pour les médias d'information ; quel que soit le nombre de journalistes qu'il tuerait, la presse et les réseaux télévisés persisteraient dans la même direction funeste. S'il ne pouvait pas détruire un organe vital, peut-être pouvait-il au moins en contrôler un. Les journaux pouvaient être achetés et revendus, tout comme les chaînes de télévision. L'ennui était que les sommes d'argent nécessaires pour les acquérir étaient tout simplement hors de portée ; les journaux des grandes villes changeaient de mains pour des centaines de millions, voire plus, les chaînes de télévision pour des milliards. Il pourrait braquer des banques ou faire marcher une presse à faux billets pendant cinquante ans sans être en mesure d'accumuler assez d'argent pour se payer le *Washington Post*.

Le jeudi après-midi, il n'avait toujours pas de réponse. Le lundi suivant, Adélaïde était en congé, et il lui avait promis de l'amener skier pendant son week-end de trois jours. Ils allaient partir pour la station de ski le lendemain après-midi et Oscar profiterait de la matinée pour faire quelques courses. Ce soir, il lui fallait obtenir de nouveaux résultats pour Carl. Cet après-midi, il devait amener la voiture au garage pour un parallélisme et une révision. Il ne revint chez lui que peu après dix-neuf

heures.

Chapitre XI

Oscar accrocha son manteau dans la penderie de l'entrée, puis se dirigea vers la cuisine pour se verser un verre de jus d'orange, avant de s'attaquer aux tâches du soir. À mi-chemin entre l'entrée et la cuisine, il comprit que quelque chose ne tournait pas rond, avant même qu'il n'entende une voix.

« Plus un geste, Yeager ! FBI ! Les mains en l'air et face au mur ! Maintenant, recule d'un pas, penche-toi vers l'avant et mets tes mains contre le mur ».

Oscar était paralysé. Pendant une fraction de seconde, il envisagea de passer à l'attaque.

L'homme qui se trouvait derrière lui, devinant ses pensées, lui cria : « Essaie et tu es mort, Yeager ».

L'homme le fouilla, et retira le Smith & Wesson Airweight .38 Special qu'Oscar avait à la ceinture.

« C'est bon, Yeager, tu peux te retourner maintenant – lentement. Assieds-toi sur cette chaise. Nous allons avoir une longue conversation ».

Oscar put enfin voir l'homme qui l'avait désarmé. L'air robuste, il avait les cheveux gris, la cinquantaine passée, plus petit que lui d'une dizaine de centimètres, et les yeux d'un bleu dur comme l'acier. Il portait un costume d'homme d'affaire et pointait fermement son revolver sur Oscar. Il ressemblait en tous points à un agent du FBI, mais Oscar sentait qu'il était là pour autre chose qu'une simple arrestation. Pourquoi était-il seul ? Le FBI n'opérait jamais de cette façon. Oscar ne resta pas longtemps dans le flou.

« Bien, Yeager, allons droit au but. Je suis au courant de tes activités, depuis au moins deux semaines, avant même que tu ne réduises en cendres ce youpin de Shapiro et ses compères dans l'église de Connecticut Avenue. Bon sang, c'était du bon boulot ! »

L'homme eut un petit rire approbateur, mais son revolver restait pointé sur la poitrine d'Oscar.

« J'aurais pu t'arrêter lorsque tu as tué Horowitz et laissé tes empreintes dans les chiottes de l'hôtel Shoreham. La seule raison pour laquelle tu es encore libre, c'est que j'aime ton style, Yeager. De plus, j'ai du boulot pour toi – du vrai boulot, pas des enfantillages avec lesquels tu as perdu ton temps jusqu'à maintenant ».

« Êtes-vous en train de me dire, demanda Oscar, incapable de cacher son incrédulité, que le FBI approuve ce que j'aurais prétendument accompli ? »

« Bordel, bien sûr que non, Yeager ! Si qui que ce soit d'autre au FBI était au courant de ce que je sais, tu serais en ce moment-même enchaîné dans l'une des cellules de haute sécurité au sous-sol du bâtiment Hoover. Le fait est que je n'ai rien dit à personne. J'ai gardé mes informations sur toi pour moi seul. Je me suis débrouillé pour refiler aux autres agents des indices ne pouvant mener nulle part, et j'ai gardé pour moi la seule preuve qui pouvait nous mener quelque part – à savoir, l'empreinte de ton pouce droit retrouvée sur une page de ton carnet d'adresse qui t'a servi à coincer la gâche du placard dans lequel tu as attendu Horowitz. J'ai parcouru notre base de données, et je suis tombé sur ton nom et ton immatriculation des Forces aériennes ».

« À ce moment-là, j'ai eu le pressentiment que tu étais peut-être, j'ai bien dit peut-être, la personne que je cherchais. De ce fait, il aurait été dommage de t'épingler pour le seul plaisir de partager un peu de gloire avec mes collègues. J'ai donc fait de toi mon exclusivité personnelle, laissant les autres chercher dans la mauvaise direction. Je me suis glissé chez toi, un soir où tu étais chez ton amie, et je suis tombé sur tes installations au sous-sol. C'est là que j'ai su. J'aurais pu organiser une descente chez toi avec le SWAT, les caméras des grandes chaînes de télévision et une déclaration bien préparée dans la presse. J'aurais triplé mon salaire. Au lieu de ça, j'ai passé deux semaines à tout apprendre sur toi : les endroits où tu as vécu, tes dossiers scolaires, ceux de l'Armée de l'Air, ton passage à l'Université du Colorado. J'ai parlé avec deux des filles que tu as fréquentées là-bas,

prétextant que c'était pour un certificat de sécurité. Je te connais mieux que ta propre mère, maintenant. Puis, je t'ai collé au train, pour te voir accomplir le boulot contre Shapiro et le Comité du Peuple contre la Haine. »

« Mais pourquoi ? » demanda Oscar.

« Eh bien, cela mérite quelques explications. »

Le quinquagénaire s'enfonça dans sa chaise. Il tenait toujours son revolver à la main, mais ne visait plus la poitrine d'Oscar, l'ayant posé sur ses genoux. Il soupira.

« Je suis au FBI depuis trente-trois ans. Je suis également responsable de la Section anti-terroriste depuis neuf ans. J'ai gravi les échelons très vite ; à l'époque, j'étais fier d'appartenir au FBI. Sais-tu que mon père a travaillé vingt-six ans pour le Bureau avant que je devienne agent spécial ? Nous avons bossé ensemble sept ans jusqu'à ce qu'il prenne sa retraite. Il est mort, il y a deux ans ».

« Je vous reconnais maintenant », répliqua Oscar, un peu soulagé. « Vous étiez aux informations du soir sur CBS l'année dernière, quand le FBI surveillait tous ces gens du Ku-Klux-Klan. Vous étiez responsable de l'équipe du FBI. Votre nom, c'est Ryan – William Ryan ».

Ryan ne répondit pas immédiatement à Oscar. Il fit une pause pour rassembler ses idées, puis recommença à parler, avec plus d'emphase.

« J'ai vu le FBI, qui était une agence d'application de la loi de premier ordre, devenir cette bureaucratie politisée, abâtardie, de police secrète de seconde zone, avec le niveau moral et l'efficacité digne d'une agence du Panama ou du Nicaragua. Ces quinze dernières années, les Juifs ont pris le contrôle de la machine et on tout bousillé. Eux, tu ne risques pas de les voir dans les rues en train d'arrêter les mafieux, ou de s'impliquer dans une fusillade contre des trafiquants de drogue colombiens, comme nous le faisons. Non, ils sont bien trop occupés à donner des cours de *sensibilisation raciale*. Trop occupés à ramper comme des larves dans la Section de contre-espionnage, afin de couvrir leurs cousins d'Israël qui volent les secrets militaires américains. Les choses ne vont pas vite au gouvernement : d'un jour à l'autre, il n'y a pas beaucoup de changement. Mais ça va loin. Il était rare qu'un agent perde sa carte. Certes, Hoover mettait un agent à la porte parce qu'il avait tenté d'annuler un PV ou émis un chèque en bois, mais ces deux dernières années, par exemple, dix-neuf de nos agents ont été reconnus coupables d'infractions graves – de la vente de stupéfiants à l'espionnage en faveur de la Russie, en passant par le proxénétisme. Sur ces dix-neuf agents, huit se sont vus retirer les charges contre eux, et quatre sont toujours au FBI ».

« Oui, j'ai lu plusieurs articles sur ces affaires dans les journaux », rétorqua sèchement Oscar.

« Mais bordel ! Il y a à peine un dixième de ces affaires qui soit publié ! » explosa Ryan. « Nous réussissons à tenir secrète la majeure partie de tout ça. Sais-tu ce que j'ai vu, il y a tout juste une semaine ? Je suis descendu à notre laboratoire d'analyse pour vérifier les résultats d'un test sur des preuves provenant d'une scène de crime. Il n'y avait personne dans le labo, mais j'ai entendu un bruit provenant de la salle de stockage. En ouvrant la porte, j'ai découvert un de nos agents spéciaux noirs, en train de baiser la technicienne blanche du labo sur la table. Et tu sais quoi ? Je ne pouvais absolument rien faire. Ni à l'un, ni à l'autre ! Bien entendu, j'ai rédigé un énième rapport, mais de nos jours, la bureaucratie trouve ça aussi insignifiant que de glander à la machine à café ».

Ryan fit une nouvelle pause. Il examina le visage d'Oscar avant de poursuivre.

« Ce qu'on voit au FBI n'est que le reflet de ce qui se produit partout ailleurs. Quand les États-Unis commencèrent à sombrer, le FBI n'a pas su éviter le naufrage. Si je t'ai bien suivi, Yeager, tu as eu la même réaction face au déclin général du pays, que celle que j'ai éprouvée pour la débâcle du FBI. La seule différence était que tu as essayé d'y remédier, et pas moi. J'ai enduré tout ça, année après année, et j'ai laissé la pression s'accroître ».

« Alors, il y a encore de bons éléments au FBI ! » s'exclama Oscar, avec surprise. « Je pensais que vous étiez tous passés de l'autre côté ».

« Justement, Yeager, nous sommes bel et bien passés de l'autre côté, crois-moi ! Seulement, tu n'imagines pas la mentalité qui règne dans les services secrets », ricana Ryan. « On ne peut se confier à personne au FBI. Nombreux sont ceux qui parmi nous, particulièrement chez les plus anciens, dont les instincts restent sains, qui haïssent les mêmes pourritures que toi, et qui aimeraient voir grandir leurs enfants dans le même monde que celui que tu veux pour les tiens. Mais nous travaillons pour ceux qui nous payent et nous devons abattre quiconque se dresse contre le Système auquel nous appartenons. Nous nous réjouissons secrètement lorsque vous butez un partisan du métissage dans un parking, mais chacun de nous s'efforcera, coûte que coûte, d'être le premier à vous épingler. Nous sommes les mercenaires des Juifs, et nous méritons notre sort. Et nous nous sentons personnellement offensés quand un fils de pute comme toi nous défie ».

Oscar réfléchit un instant, puis répondit : « En d'autres termes, vous avez fait condamner plus de cent cinquante membres du Klan l'an dernier, sur accusation de complot visant à violer les droits civiques des Noirs, parce que vous êtes payés pour ce travail, mais vous n'avez pas apprécié le résultat autant que vous l'avez fait croire aux journalistes... »

« Erreur ! » interrompt Ryan. « Tu ne comprends toujours pas la position des services secrets. J'ai aimé diriger l'arrestation de ces merdes, plus que bien d'autres que j'ai pu effectuer pour le Bureau. Je ne jouais pas du tout la comédie lorsque je les ai décrits comme *la lie de l'humanité*. Je sais ce que tu penses, Yeager. Tu penses que le cœur de ces membres du Klan battait pour la bonne cause, qu'ils faisaient à leur manière ce que tu fais à la tienne. Mais ces gens sont des minables et des ratés. De vrais abrutis. Ils ont commis l'erreur de croire qu'ils étaient plus malins que nous. Ils nous ont défiés. Ils ont agité leurs bites ; on leur a coupé les couilles ».

« Compris. J'en déduis que je vous ai, moi aussi, défié. Alors maintenant, qu'allez-vous faire, Ryan ? »

« Cela dépend de toi, Yeager. Si tu es un homme raisonnable, qui sait quand on le tient par les couilles, et qui l'accepte, alors nous pouvons travailler ensemble. En revanche, si tu joues au plus malin, je te cloue au pilori et j'appelle immédiatement les médias, pour qu'ils me présentent au journal de ce soir, en train de t'escorter menottes aux poignets ».

« Je me considère comme un homme raisonnable. Quel genre de boulot envisagez-vous ? »

« C'est le genre de réponse que je voulais entendre », jubila Ryan. « Ne t'inquiète pas pour le boulot. Tu vas adorer. Ça sera dans la même veine que ce que tu as déjà fait. Sauf qu'à partir de maintenant, c'est moi qui choisis les cibles ».

Il s'arrêta un court instant, ses yeux avaient cessé de pétiller. Lorsqu'il reprit, sa voix était dure et glaciale : « Avant d'entrer dans les détails, je tiens à te préciser que je suis un homme prudent, Yeager. Un homme très prudent. Il n'y a pas d'autre moyen de t'en sortir que de faire exactement tout ce que je te dirai. Si tu tentais de me doubler, il ne serait pas du tout question de menottes – tu irais droit au cimetière. Et ne pense même pas une seconde que tu auras l'avantage un jour sur moi ; cela ne résoudra pas le problème qui nous concerne. Si personne au Bureau ne sait rien sur toi, j'ai tout de même pris mes précautions pour que, s'il m'arrivait quelque chose, mes collègues soient au courant dans la minute ».

Il y eut un silence, Ryan marquait une nouvelle pause afin de rassembler ses pensées. Oscar demeurait impassible, mais il restait sur ses gardes. La dernière assertion de Ryan l'avait peu convaincu ; l'homme ne lui paraissait pas du genre à perdre son temps avec une banale vengeance post-mortem. Il n'irait pas jusqu'à laisser des preuves dans son bureau au FBI, là où d'autres agents pourraient les trouver prématurément, ce qui n'entraînerait que des complications pour lui et Oscar. S'il avait vraiment posé des jalons, il les aurait clairement énoncés à Oscar. Seule la crédibilité pouvait rendre ses dispositions effectives et dissuasives. À supposer que Ryan ait laissé une enveloppe scellée à sa femme, que pourrait-elle contenir pour un tribunal, alors qu'Oscar n'avait besoin que d'une journée pour se débarrasser de toutes les preuves compromettantes, comme son artillerie ?

L'empreinte d'un pouce ne saurait, à elle seule le condamner. Il s'en voulut intérieurement, en repensant à cette empreinte. Il avait été si attentif à ne laisser aucune trace lors de ces actions. Et il en avait laissé une lors d'un simple repérage, pour finalement ne pas utiliser la pièce dans laquelle elle avait été trouvée !

Se concentrant de nouveau sur Ryan, Oscar se dit que si l'agent du FBI baissait sa garde, ne serait-ce qu'une seconde, il pourrait lui sauter dessus, le tuer, puis se débarrasser du corps et prendre des mesures afin de prévenir toute enquête – si tant est qu'il y en ait une. Si rien ne se passait pendant un mois ou deux, il pourrait alors reprendre ses activités.

Cette façon de procéder lui convenait beaucoup mieux que de servir Ryan comme tueur à gage privé. Il s'efforça de ne pas laisser son visage trahir cette nouvelle résolution. Sauter sur Ryan ne serait pas facile. Il lui faudrait d'abord jouer de l'effet de surprise.

Chapitre XII

« Je pense que tu vas te débarrasser de Kaplan en premier », ajouta Ryan, comme s'il pensait à haute voix. « Il s'agit de David Kaplan, un petit youtre, numéro trois de ma section. Les autres youpins du FBI font tout pour qu'il prenne ma place à la Section Anti-terroriste, pour qu'il en prenne la tête quand ils auront viré le responsable actuel qui n'arrive pas à t'épingler ».

« C'est donc pour cela que vous voulez vous débarrasser de lui ? » demanda Oscar, qui se permit un léger sourire. « Vous voulez être à la tête de la Section Anti-terroriste ? »

« Tu me juges mal, Yeager. Ce n'est pas parce qu'il est une menace pour ma carrière que je veux le buter. Quel genre de con crois-tu que je suis ? »

Ryan était exaspéré.

« C'est un Juif, bordel ! C'est un de ces *schmols* qui tentent de contrôler le FBI ».

Oscar hésita, sa stupéfaction devenait évidente.

« Vous avez mentionné les Juifs deux ou trois fois. Qu'avez-vous donc contre eux ? »

C'était au tour de Ryan d'être stupéfait.

« Comment ça, qu'est-ce que j'ai contre eux ? Je les hais pour les mêmes raisons que toi. Ne perdons plus de temps maintenant, et commençons à bosser. Prends ce calepin sur le bureau – doucement. Je vais te faire un topo complet sur Kaplan – description physique, horaires de travail, trajet quotidien, habitudes personnelles – et je veux que tu prennes des notes ».

Oscar leva la main.

« Un instant, Ryan. Si je dois assassiner des gens pour vous, je dois d'abord avoir une idée concrète de vos motivations. Je fais partie de ces gens un peu agaçants qui ont besoin de connaître le motif, avant d'accomplir une mission. Et dans le cas présent, je n'en ai pas la moindre idée. Vous pensez que je sais des choses qu'en réalité j'ignore. Pour commencer, je n'ai jamais été fou des Juifs en tant que groupe, mais je ne les hais pas, et je ne comprends pas vos insinuations quant à leur volonté de s'emparer du FBI. Pourquoi feraient-ils cela ? »

L'expression stupéfaite du visage de Ryan s'était changée en profond étonnement. Il fixait Oscar, les yeux écarquillés.

« Bordel de merde ! Je n'arrive pas à le croire ! Je n'arrive pas à croire ce que j'entends ! Tu parles comme un goy ignorant, qui a appris tout ce qu'il sait à la télévision. Tu parles comme l'Américain moyen. Tu ne peux pas être aussi stupide. Tu n'as sûrement pas descendu Horowitz uniquement parce que c'était un sale bâtard. Tu n'as pas fait sauter Shapiro, le chef du B'naï B'rith, juste parce qu'il puait de la gueule. Tu n'as certainement pas liquidé Jacobs, ce journaliste du *Washington Post* juste parce que ces opinions étaient trop libérales à tes yeux. Tu ne vas quand même pas me dire que c'est par pure coïncidence qu'ils étaient tous juifs ? Et puis quoi encore, Yeager ? ! »

Oubliant un instant sa décision de sauter sur Ryan à la première occasion pour laisser exploser sa colère, Oscar se pencha en avant et pointa son doigt vers lui.

« En fait, si. Il s'agit bel et bien d'une coïncidence. Je ne savais même pas que Jacobs était juif. Je l'ai flingué parce qu'il était le rédacteur le plus abject traitant la question raciale au *Washington Post*. Je ne visais pas vraiment Shapiro lorsque j'ai commis l'attentat sur le Comité du Peuple ; il n'était qu'un des participants à la conférence quand j'ai fait sauter l'église. Et je n'ai pas tué Horowitz parce qu'il était juif, je l'ai tué parce qu'il était le principal porte-parole des partisans de la mixité à la Chambre des Représentants ».

« Tu as tout dit ! Mandelbaum, lui, c'est au Sénat qu'il est le leader des partisans du métissage. Peut-être vas-tu vouloir me faire croire que tu n'as pas remarqué que c'est également un de ces

foutus youpins », grommela Ryan par dérision.

« Et puis, même s'il en était un ? Qu'est-ce que ça prouve ? Il y a des milliers de métisseurs qui ne sont pas juifs », répliqua Oscar, quelque peu sur la défensive.

« Oh ! Mon Dieu, dire que je croyais ce mec sérieux », se lamenta Ryan en se frappant la main sur la tête et en roulant des yeux. « J'imagine que tu n'avais pas réalisé que Shapiro tirait toutes les ficelles, tandis qu'au sein du Comité du Peuple contre la Haine, depuis le début, tous ces prêcheurs, ces tantouses et autres starlettes ne faisaient que de la figuration ? »

Oscar ne répondit plus, il devint tendu, prêt à se lancer violemment sur son interlocuteur. Mais l'agent ne le quittait pas des yeux, et bien que la main droite de Ryan fût toujours posée négligemment sur sa jambe, le canon de son pistolet restait pointé vers Oscar.

« Peut-être t'ai-je surestimé, Yeager ? Peut-être n'es-tu pas assez intelligent pour ce que j'ai à l'esprit ? Un bon tacticien, probablement, mais certainement pas un bon stratège », ajouta Ryan, songeur. « Mais justement, un bon tacticien, c'est tout ce dont j'ai réellement besoin. Je serai le stratège. Tu n'as pas à comprendre les raisons pour lesquelles tu agis ».

« Mettez-moi à l'épreuve », rétorqua Oscar. « Dites-moi en quoi les Juifs sont plus impliqués que n'importe quel autre groupe religieux dans les efforts entrepris pour imposer le métissage de l'Amérique. Expliquez-moi le rapport entre ça, Kaplan, et le complot juif visant à contrôler le FBI. Je vous écoute. Il est même possible que je comprenne ».

Ryan regarda sa montre et soupira.

« Yeager, si tu as vécu quarante ans en croyant que les Juifs ne sont qu'un groupe religieux, il n'y a aucun espoir que tu perçoives quoi que ce soit. Il te faudrait déjà une semaine entière pour que tu commences à saisir qui sont les Juifs. J'ai supposé que tu avais pénétré leur nature, mais je m'aperçois que j'avais tort ».

Ryan secoua la tête tristement. Pendant un instant, il demeura indécis puis il soupira de nouveau, s'adossa à sa chaise et se remit à parler.

« D'accord, Yeager, tu as quand même remarqué que les Juifs étaient plus impliqués que les autres dans les tentatives d'encouragement du métissage. T'es-tu aussi rendu compte de leur implication dans les médias d'information et de divertissement ? »

Oscar rougit, il se sentait comme un étudiant attardé.

« Bien sûr. Tout le monde sait qu'il y a beaucoup de juifs dans les médias. C'est leur chasse gardée ».

« Ouais ! Bien sûr, leur place-forte. C'est leur forteresse, leur citadelle, leur poste de commandement stratégique pour leur campagne d'extermination de notre race », répliqua Ryan, incisif. « J'imagine que tu crois que si les Juifs possèdent tout à Hollywood et dans l'industrie du spectacle, c'est qu'ils ont le chic, le truc, pour ce genre d'activités. Pas vrai ? Et j'imagine aussi que tu crois qu'en tant que groupe religieux, il sont appris tout ça à la synagogue, en assistant à des cérémonies. Ou peut-être grâce à leur bouffe casher ? Peut-être... »

Oscar rougissait de plus en plus.

« Eh bien, ils ont toujours été de bons hommes d'affaires. Certaines familles ont créé de bonnes entreprises, et leurs descendants ont su les faire prospérer, comme les Krupp dans l'armement ou les Vanderbilt dans les chemins de fer », répondit timidement Oscar.

« Tu brûles, mon gars, tu brûles. C'est assez naturel pour un fils de reprendre l'entreprise familiale. Il n'y a rien de mal à ça. Mais lorsque tous les fils d'une même famille se dirigent vers d'autres entreprises du même secteur d'activité, possédées par des familles très différentes de la leur, lorsqu'ils commencent à les racheter, à s'en emparer, et aident leurs cousins à faire la même chose, c'est que cette famille essaie de contrôler le secteur d'activité en question. Et lorsque l'on voit

d'autres familles apparentées de façon bien précise à celle-ci – de la même origine ethnique, disons-le – faire la même chose, dans le même domaine, n'y a-t-il pas de raisons d'être suspicieux ? Les Juifs ne constituent pas la seule minorité à agir ainsi dans le pays, bien entendu. Il y a les Hindous avec les motels, par exemple – ou les Tziganes avec les voitures d'occasion. Mais là encore, posséder un motel – ou une chaîne de motels – ne donne pas à quelqu'un le même pouvoir que de posséder une grande compagnie de production hollywoodienne, ou le *New York Times*, n'est-ce pas ? Penses-y, Yeager. Je sais que tu n'es pas pratiquant et que ta famille était luthérienne. Maintenant, faisons marcher notre imagination.

Oublions le monde réel une minute, et supposons que tous les Luthériens d'Europe – tes propres ancêtres – formaient un groupe solidaire, une communauté bien organisée, et que la majorité non-luthérienne les méprisait, les haïssait cordialement, tout cela, à cause de plusieurs siècles de mauvaises relations réciproques. Supposons également qu'il y a à peine une centaine d'années, une poignée de Luthériens débarquèrent dans ce pays – des éclaireurs, pourrait-on dire – et que ces hommes, envoyés en mission de reconnaissance, passèrent le mot aux Luthériens d'Europe, leur disant que les bénéfices à faire aux Etats-Unis étaient grands et faciles, que les durs combats contre les Indiens et la nature sauvage appartenaient au passé, et qu'il était temps de venir pour prendre d'assaut le pays. Et maintenant, admettons que trois ou quatre millions de ces Luthériens s'installèrent dans ce pays sur une période de trente ans, restant tout aussi unis que lorsqu'ils habitaient en Europe, nourrissant la même haine virulente contre le reste du genre humain, et déterminés à avoir le dessus.

La première chose qu'ils auraient à faire, bien sûr, serait de s'établir un point d'appui. Ils s'empareraient alors des créneaux disponibles – l'industrie du pousse-pousse, le commerce de chiffons ou le prêt sur gage – puis à partir de là, se lanceraient dans des secteurs plus lucratifs, comme les manufactures de vêtements, le négoce de fourrures, les chaînes de magasins et la distribution en gros ou en demi-gros. Ils finiraient par s'établir dans le pays, tout en amassant un gigantesque butin, apprenant les us et coutumes, et se fondant dans le paysage autant que possible pour enfin se préparer à gouverner. Comment pourraient-ils y parvenir ? Toi, comment ferais-tu ? Choisirais-tu d'investir dans les fabriques de tire-bouton ou bien tenterais-tu de t'établir un monopole dans la proctologie ? »

Oscar garda le silence et laissa Ryan poursuivre son monologue.

« Bien sûr que non, Yeager, tu le sais aussi bien que moi. Ils commenceraient par s'emparer des médias. En Europe, nos Luthériens avaient affirmé leur contrôle grâce à l'argent, par le biais des banques. Ils ont commencé en bas de l'échelle pour finir au sommet, en devenant des usuriers indispensables aux dirigeants. Les choses ici sont différentes, plus démocratiques. Ici, la personne qui contrôle l'opinion publique détient nettement plus de pouvoir que le banquier. Bien sûr, les Luthériens ne se gênaient pas pour prendre le contrôle de l'usure, ici aussi. Mais admettons que leur but ne se limite pas à acquérir de la richesse. S'ils s'entendaient pour dominer, puis détruire la majorité non-luthérienne parmi laquelle ils vivaient, ils tenteraient avant tout de mettre la main sur autant d'industries de divertissement et d'information possibles. Ils opteraient pour Hollywood et tenteraient le coup à Broadway. Ils choisiraient la radio ; ils prendraient les journaux, les magazines, les BD et toute l'édition. Puis, bien sûr, à l'arrivée de la télévision, ils sauteraient dessus. »

« Bien, j'admets que les Juifs sont autant collés à Hollywood que des puces sur un chien, mais... »

Ryan l'interrompt, hors de lui.

« Bordeeeeeeeeeel, Yeager ! Arrête avec tes foutaises sur le peuple juif, ou je me mets à vomir ».

« D'accord. Donc, les Juifs contrôlent Hollywood. Il est vrai que les divertissements que Hollywood produit de nos jours sont plutôt pro-métissage et prônent la dégénérescence. Mais... »

« Il n'y a pas de *mais* qui tienne, Yeager », l'interrompt de nouveau Ryan.

« Je ne vois pas comment vous pouvez en être aussi sûr. La Mafia inonde notre société de drogues

certainement très destructrices, pourtant il est évident que le but de la Mafia n'est pas de détruire la société, mais plutôt de faire de l'argent. Ils profitent simplement d'un vice qui a toujours existé. Comment pouvez-vous affirmer que les Juifs ne sont pas, eux aussi, simplement motivés par l'argent ? »

Avant même que Ryan réponde, Oscar poursuivit.

« En fait, je n'ai même pas à parler des Juifs avec vous. Certains juifs tirent avantage des vices de notre société pour faire de l'argent. Mais la plupart des juifs ne sont pas comme ça. Mon dentiste, le docteur Steinberg est juif, il me semble. Le kiosque à journaux où j'achète des magazines appartient à un juif. La personne qui s'occupe d'un des mes contrats au Pentagone est juive, tout comme l'était un de mes meilleurs professeurs au Colorado. Je ne peux pas accepter votre théorie selon laquelle ces personnes feraient partie d'une gigantesque conspiration ayant pour but de détruire notre race. Je crois que vous émettez beaucoup d'hypothèses non fondées. Notre race est très certainement en train de mourir. Mais nous en sommes les seuls responsables. Nous nous sommes laissé aller à la décadence. Nous en avons perdu notre sens de l'identité et notre raison d'être. Nous nous vautrons dans nos propres vices et nous nous sommes laissé exploiter par le premier venu. Si vous voulez stigmatiser quelqu'un, vous pouvez blâmer les politiciens cupides, dégonflés, menteurs, et les bureaucrates qui dirigent le gouvernement pourri pour lequel vous travaillez ».

Ryan haussa les épaules.

« Yeager, je suis d'accord avec toi sur pas mal des choses que tu as dites. Le peuple américain est décadent. Les politiciens sont tarés – et crois-moi, j'en ai plus vu que tu ne pourrais jamais l'imaginer, même dans tes cauchemars les plus fous. Le gouvernement est pourri, et nous sommes responsables en grande partie du mal qui nous arrive. Mais je ne suis pas du genre à émettre des hypothèses qui ne soient pas fondées. À cet égard, je suis un vrai disciple d'Ockham. Je ne serais pas arrivé là où j'en suis au FBI si j'avais été un théoricien cinglé. Des preuves solides, irréfutables et sans ambiguïté existent de ce que je dis des Juifs – et elles abondent pour qui sait où creuser. Si j'en crois les livres qui figurent dans ta bibliothèque, tu as une certaine culture historique.

Cependant, je ne suis pas étonné que tu en saches peu sur les Juifs. Pour mieux suivre la trace des Juifs, c'est entre les lignes qu'il faut être capable de lire dans la plupart des bouquins publiés ces cinquante dernières années. C'est un sujet tabou. Beaucoup de livres anciens fournissent des informations capitales à leur sujet. Tu les trouveras dans les bibliothèques des plus grandes universités, mais certainement pas en librairie. Si ça t'intéresse, je te donnerai une liste de quelques titres. En passant, savais-tu que j'avais décroché une maîtrise d'Histoire à l'Université de Georgetown ? Tu vois, Yeager, je ne suis pas un simple flic débile ».

Ryan fit une courte pause avant de poursuivre.

« Bien sûr, tu as raison quand tu dis que ton dentiste et le Juif du kiosque à journaux en bas de chez toi ne participent pas à une conspiration pour nous détruire. Je suis certain que les Juifs de ce pays, dans leur grande majorité, ne pensent qu'à encaisser les loyers de leurs immeubles pour payer les études de chirurgie dentaire à leurs gosses. Ça ne leur laisse pas beaucoup de temps pour conspirer. Mais tu as tort également. Tout n'est qu'une question de point de vue. Par exemple, les États-Unis ont fait la guerre à l'Allemagne il y a quelques années. Une guerre difficile et sanglante. L'une des plus graves jamais menée. On a dit aux Américains que l'Allemagne était leur ennemi. Nous avons tué des millions d'entre eux, et ils ont tué des centaines de milliers d'entre nous. Je suis sûr que parmi les Allemands, beaucoup étaient dentistes, professeurs d'université ou propriétaires de kiosques à journaux qui ne haïssaient pas les Américains et ne complotaient pas contre eux. Ils étaient des Allemands ordinaires, gagnant durement leur vie pour nourrir leurs familles. Certains d'entre eux devaient même être en désaccord avec la politique de leur gouvernement. Est-il juste de prétendre que tous ces Allemands étaient nos ennemis ? »

Ryan marqua une pause, puis répondit à sa propre question.

« Bien sûr, ils l'étaient. Ils étaient nos ennemis parce qu'ils ont payé avec leurs impôts les munitions de leurs soldats. Même s'ils ne se trouvaient pas dans les tranchées ou sur les chars d'assaut, ils tenaient le front chez eux, d'une manière ou d'une autre. Ils se savaient membres de la nation allemande, et nous étions en guerre contre la nation allemande. Tu vois l'idée, Yeager ? Ton dentiste juif paie, lui aussi, ses impôts, versant ainsi sa contribution à l'appel du syndicat juif. Il n'est peut-être pas en première ligne avec les gars du B'naï B'rith, mais tu peux être sûr qu'il paie son écot, discrètement à l'arrière.

Il vote pour les politiciens qui à leur tour, votent pour que tes impôts partent en Israël. Il écrit des lettres de soutien au rédacteur en chef du *Washington Post*. Il est probablement très citoyen, engagé dans une association de parents d'élèves, où il peut garder un œil sur les enseignants embauchés par la commission scolaire ; peut-être est-il aussi bénévole à la bibliothèque locale, où il peut influencer sur les livres que la bibliothèque achète ; en tant qu'abonné au musée ou au théâtre, il peut s'assurer qu'il y a assez de masques africains et de tambours exposés, et que les pièces créées sur scène respectent la discrimination positive. Il est certes possible que ce dentiste soit l'un des très rares Juifs qui ne portent aucune attention à ce que dit le B'naï B'rith et qui n'achètent pas de bons du trésor israélien mais, ne t'y trompe pas, au fond de lui, il est toujours un membre du peuple juif, et le peuple juif – ou la nation juive, la race juive, peu importe le nom qu'on lui donne – est en guerre contre notre peuple. Je suis resté en première ligne dans cette guerre assez longtemps pour en avoir une assez bonne compréhension. En vérité, j'ai commencé à comprendre avant même de rejoindre le FBI.

À table, mon père nous parlait souvent de son travail pendant et après la Deuxième Guerre mondiale. Avant, il avait travaillé essentiellement sur la subversion interne, puis il fut affecté dans la section du contre-espionnage. C'est là qu'il en a appris beaucoup sur les Juifs. De nos jours, chaque fois que les gens entendent parler d'espionnage pendant la guerre, ils pensent à des agents allemands arrivés en sous-marin avec des cartes de nos installations de défense, ou à des Japs équipés d'émetteurs-radio secrets, ce genre de choses. En fait, pendant la guerre, les agents du contre-espionnage du FBI ont passé à peine 10 % de leur temps à attraper des espions nazis ou japonais, car ils ont passé 90 % de leur temps à faire en sorte que les Juifs ne volent pas nos informations pour les révéler à l'Union Soviétique. Mon père n'a jamais digéré le fait que nous nous battions pour aider les Juifs, tandis que, dans le même temps, ceux-ci nous vendaient aux rouges. Si tu as retenu quelque chose de ces livres d'Histoire, tu sais que Roosevelt a fait tout son possible en 1940 et 1941 pour provoquer les Allemands et les inciter à entrer en guerre.

Le FBI dénonçait les agents allemands présents ici aux Britanniques, qui étaient en guerre avec l'Allemagne depuis 1939, et il fermait les yeux lorsque ces agents étaient assassinés. Roosevelt faisait repérer les navires allemands par la Navy, et livrait les rapports de leurs positions aux Britanniques pour qu'ils puissent être coulés. Il a laissé son Secrétaire du Trésor, le juif Morgenthau, s'emparer des avoirs allemands dans ce pays. Puis finalement, il ordonna à la Navy de tirer à vue sur tous les navires allemands. Hitler, cependant, ne céda pas à la provocation. Roosevelt dut alors nous faire entrer en guerre par la porte de derrière, en nous laissant *surprendre* par la riposte à notre blocus qu'à Pearl Harbor les Japonais ont déclenchée. Et pendant tout ce temps, une cabale de *conseillers* juifs – Morgenthau, Baruch, Frankfurter, Rosenman, Cohen – lui disaient exactement quoi faire et quand le faire. Eux, étaient au téléphone tous les jours avec les sommités juives de New York, Londres et Moscou. Hoover avait des micros sur la moitié des téléphones de Washington, il était au courant de tout. Après l'attaque des Allemands en Union Soviétique en 1941, les Juifs de chacun de nos bureaux au Département de la Défense commencèrent à voler des documents secrets pour les donner aux Soviets. Hoover s'en plaignit à Roosevelt, mais ce dernier ne lui permit pas de les arrêter.

Tout ce que Hoover pouvait faire était d'avertir discrètement certains des haut gradés de l'armée et les principaux industriels travaillant pour la Défense, afin qu'ils mutent leurs subordonnés juifs dans des secteurs moins sensibles, pour renforcer la sécurité. Après Pearl Harbor, évidemment, l'Union Soviétique devint officiellement notre *alliée*. Mais, même si Roosevelt continua à protéger

les Juifs, Hoover maintint le FBI au-dessus de tout ce qui se passait, récoltant les preuves et attendant son heure. Puis, à la mort de Roosevelt en 1945, Hoover laissa tomber le couperet sur les youpins. Le FBI arrêta des centaines d'entre eux, tous impliqués dans diverses activités d'espionnage pour les Soviétiques. C'est alors que mon père vit combien les Juifs étaient organisés, combien ils œuvraient ensemble, et combien ils se soutenaient. De très grandes pressions furent exercées sur Hoover pour que cessent les arrestations de Juifs accusés d'espionnage. Il aurait fini par céder s'il n'avait pas passé tant d'années à rassembler des preuves pour se protéger. Il possédait des dossiers confidentiels sur la plupart des politiciens.

L'un d'eux avait reçu un appel de Morgenthau, ou d'une autre figure juive, réclamant avec colère que quelque chose soit fait afin de faire plier le FBI. Le politicien appela à son tour Hoover, qui l'invita à lui rendre visite au FBI pour un entretien amical. Hoover lui montra alors quelques pièces de choix tirées de son dossier personnel. Du coup, le politicien oublia alors l'idée de faire pression sur Hoover pour qu'il mette fin aux enquêtes sur les espions juifs. Plus tard, cependant, Hoover fut contraint de faire des compromis avec les Juifs. Des douzaines d'entre eux, pris la main dans le sac – les plus connus étant les Rosenberg et leurs complices – furent traînés en justice et condamnés. Les dossiers d'enquêtes sur des centaines d'autres furent discrètement classés.

C'est de cette époque que date la détermination des Juifs à s'emparer du FBI. Mais tant qu'Hoover était vivant, ils ne pouvaient pas faire grand chose. Pour endiguer leurs actions, il établit de nouveaux barrages à l'intérieur de l'administration du FBI qui résistèrent au-delà de sa mort en 1972. Malgré tout, ces bâtards entêtés sont bel et bien sur le point de diriger entièrement le Bureau. Et peu importe, désormais, la personnalité du directeur ; ils contrôlent les rouages internes du FBI – du moins ce qu'il en reste – et ils feront ce qui leur plaira. Je les ai combattus comme j'ai pu, mais j'ai une famille, et je ne suis pas du genre martyr. Tout ce que j'ai fait n'aura été qu'un corps à corps bureaucratique. J'ai dû jouer selon les règles. Heureusement, la providence t'a mis sur ma route. Tu vas donc faire certaines des choses que je voulais faire sans le pouvoir ».

Ryan regarda de nouveau sa montre.

« Commence à prendre des notes, Yeager. Je n'ai pas toute la nuit ».

Chapitre XIII

S'occuper de Kaplan avait été facile. Possédant une connaissance détaillée des habitudes de cet homme et de son emploi du temps, une description de son véhicule, et une tonne de détails personnels, Oscar prépara rapidement son plan.

Ryan lui avait dit que Kaplan était accro à la pornographie. Il gardait un paquet d'images obscènes dans son bureau et les montrait régulièrement à tous les agents du département. En dépit du fait que la plupart d'entre eux ne partageaient pas ses obsessions, beaucoup regardaient avec une curiosité malsaine sur quelles nouvelles perversions bavait le Juif en ce moment. Ryan avait dit, avec un dégoût évident, que Kaplan était si dépendant à l'égard de tout ça, qu'il s'attardait tous les mercredis soirs en rentrant chez lui, dans un sex-shop à quelques pâtés de maison du bâtiment Hoover ; le magasin recevant, en principe, ses nouveaux arrivages ce jour-là.

L'idée de profiter des vices de Kaplan pour provoquer sa chute plaisait à Oscar. Le sex-shop ne semblait cependant pas être l'endroit idéal pour agir. Il s'agissait d'un local assez étroit, au beau milieu d'un quartier très vivant, sans possibilité de stationner. En outre, le fait que Kaplan passe au magasin après son travail contraignait Oscar à opérer en plein jour. Néanmoins, il décida d'être là au prochain passage de Kaplan.

Il s'affubla de la même perruque, des mêmes fausses lunettes et du même attirail qu'il avait utilisé à l'hôtel Shoreham, et s'arma d'un nouveau pistolet équipé d'un silencieux – une copie de celui qu'il avait employé contre Jones et Jacobs – logé dans un étui sous son manteau. Il pénétra chez Hyman, magasin pornographique, afin de jeter un rapide coup d'œil, trente secondes avant que Kaplan ne quitte son bureau. Il avait dû se garer six pâtés de maisons plus loin.

Il ne comprenait pas pourquoi Kaplan avait une préférence particulière pour ce sex-shop. Il y en avait trois autres, dans le même secteur, plus grands, mieux éclairés et mieux fournis. Il est possible que cela soit dû au fait que l'endroit était relativement moins fréquenté, et qu'un client inquiet d'être vu dans un tel établissement pourrait donc se sentir plus à l'aise ou alors, le magasin distribuait du matériel pervers que les autres n'avaient pas. Parcourant les rayons, il découvrit un assortiment d'à peu près toutes les perversions imaginables : sado-masochisme, pédérastie, zoophilie, sexe interracial et de nombreuses autres déviances sexuelles si étranges qu'il était difficile d'imaginer quiconque en retirer du plaisir. Les seules choses qui semblaient manquer étaient des vidéos et des magazines présentant des relations normales entre un homme et une femme de même race.

Derrière son comptoir, le cigare aux lèvres, un bonhomme à la peau mate, obèse, mal attifé, crasseux, scrutait Oscar attentivement. Lui, regarda sa montre, sortit et se posta deux boutiques plus loin, faisant mine de regarder des livres dans la vitrine d'une librairie, mais en gardant un œil sur l'entrée du magasin Hyman.

Il aperçut Kaplan quelques maisons plus loin quittant sa voiture qu'il venait tout juste de garer devant une bouche d'incendie. Si Oscar devait le flinguer quand il reviendrait à son véhicule, il y aurait beaucoup trop de témoins.

Il prit une décision rapide. Il y avait peu de va-et-vient aux abords du magasin, et il savait que personne ne se trouvait à l'intérieur, mais qu'il était probable que cela change dans les minutes à venir. Aussitôt, Oscar retourna en vitesse dans l'établissement, environ quinze secondes avant Kaplan.

Il entra, son arme à la main, et tout en avançant, tira deux balles à bout portant dans la tête du tenancier. L'homme s'écroula derrière le comptoir. Le pistolet était muni d'un silencieux le corps fit, en tombant, plus de bruit que les coups de feu. Oscar était sûr qu'aucun passant n'avait entendu quoi que ce soit. Il continua sur environ trois mètres dans la travée unique du magasin et fit demi-tour au niveau d'un

présentoir de magazines, dont il se servit pour cacher son arme. Oscar était penché sur le présentoir, comme s'il était en train de feuilleter un livre, mais il regardait par-dessus ses lunettes Kaplan qui pénétrait dans le magasin.

Kaplan jeta un coup d'œil étonné sur le comptoir désert, s'arrêta un instant, puis avança dans le magasin avec hésitation, en direction d'Oscar. Quand il fut à deux mètres de lui, Oscar leva sa main et tira six coups, très rapidement, dans la poitrine et la tête de l'homme. Kaplan tomba face contre terre, puis Oscar se pencha et lui tira deux autres coups dans la nuque.

Oscar éjecta le chargeur vide et en introduisant un autre, se pencha sur le comptoir et tira quatre nouveaux coups dans la tête du propriétaire du magasin avant de ranger son arme dans son étui. Pour finir, il sortit deux petits sachets de poudre blanche de la poche de son manteau, s'agenouilla près du corps de Kaplan, et pressa les doigts sans vie de celui-ci sur les petits paquets à plusieurs reprises, avant de les glisser dans une poche de la veste du cadavre. Cédant à une idée soudaine, il prit le portefeuille de Kaplan.

La cocaïne – tant l'idée que les sachets – provenait du Ryan, qui jugeait préférables de noircir quelque peu le portrait de Kaplan, laissant un indice tel que son assassinat se rapporterait à une simple histoire de drogue, et non à son travail. À Washington, en moyenne deux meurtres par jour étaient reliés à la drogue, et les enquêteurs ne se poseraient pas beaucoup de questions.

Oscar reboutonnait son pardessus et sortit dans la rue. En bifurquant au coin du pâté de maison, il se retourna brièvement. Personne ne se trouvait près de l'entrée du sex-shop. Une fois dans sa voiture, il constata qu'il s'était écoulé moins d'une heure depuis son départ de la maison. Il avait encore une course à faire avant de rejoindre Adélaïde et il devait avoir fini avant sept heures trente ; horaire qu'il lui avait promis de respecter.

Il put encore passer à la Bibliothèque du Congrès, car il eut la chance exceptionnelle de trouver une place de stationnement à seulement deux rues de là. Il avait essayé d'obtenir certains livres dans les librairies de banlieue, mais comme Ryan l'en avait averti, il était difficile de les y trouver. Il comptait donc ici, sur une recherche plus fructueuse.

Après sa rencontre avec Ryan, il passa quatre jours à tenter de s'acclimater au changement de situation, examinant les diverses possibilités qui s'offraient alors à lui. C'était là quelque chose à laquelle il fallait s'habituer. Ces journées de ski avec Adélaïde l'avaient aidé à se réorienter. Il avait passé plusieurs heures à parler avec elle de la race et de la qualité humaine, du rapport entre race et Histoire, des conditions raciales aux États-Unis, des perspectives raciales d'avenir, et de son besoin personnel d'agir contre le mal manifeste du génocide en train de se produire, tout cela, sans entrer dans les détails précis de ce qu'il était en train d'accomplir.

Il était pensif au sujet de ce nouveau paramètre ayant surgi dans le paysage : les Juifs. Après avoir entendu ce que Ryan en avait dit, sa première réaction fut de considérer ces affirmations comme l'expression de l'antisémitisme d'un frustré, et il les rejeta, tout comme il avait rejeté les idées comparables de Keller. Il connaissait suffisamment cette bigoterie niaise, et ne pouvait plus la supporter. Ryan, avec son conservatisme d'Irlandais catholique à l'ancienne, avait probablement été imbibé dans sa haine des Juifs par un de ces Jésuites arriérés enseignant dans les écoles provinciales qui persistaient à raconter que les Juifs étaient *les tueurs du Christ*, par défiance envers la nouvelle ligne idéologique du Vatican. Et Keller était lié à ce groupe néo-nazi, ce qui justifiait ses propres théories sur les Juifs.

Ni Ryan, ni Keller ne ressemblaient à l'idée qu'il se faisait des religieux bornés, ce qui rendait la question persistante dans l'esprit d'Oscar. Les deux hommes étaient, à l'évidence, assez intelligents et bien informés. Keller était un bûcheur acharné, et il en allait de même pour Ryan ; l'agent du FBI n'avait montré aucune sorte d'étroitesse d'esprit, ni aucune de ces superstitions religieuses qu'Oscar avait pu observer chez les chrétiens, protestants ou catholiques, les plus primitifs. Keller n'était même pas de confession chrétienne. Et avec ses manières posées et décontractées, il n'était pas du tout du genre *haineux psychotique* qu'Oscar s'attendait à voir chez un antisémite.

Au-delà de ces considérations, il y avait une certaine part de vérité dans ce que disaient les deux hommes et cela le dérangerait vraiment. Il était certain qu'il y avait un *hic* quelque part – que la cohérence apparente de leurs affirmations s'écroulerait au terme d'une analyse plus approfondie. Jusqu'ici, toutefois, en reprenant leurs arguments un par un, et en se référant à des livres de sa bibliothèque il n'avait pas pu trouver la faille. Il avait une liste d'environ une dizaine de livres de référence qu'il désirait consulter à la Bibliothèque du Congrès dans le but de mieux comprendre la question.

C'est en revenant du ski le lundi soir, au cours du long trajet, alors qu'Adélaïde dormait la tête sur ses genoux, qu'il réfléchit aux raisons pour lesquelles il était troublé par l'antisémitisme de Ryan et Keller. Jusque-là, il avait accepté sans trop y réfléchir les clichés négatifs que les médias colportaient sur les *antisémites*. Visiblement, il y avait un conflit avec ses propres idées sur la race et l'Histoire. Et pourtant, elles ne s'étaient pas imposées à lui par pur hasard, pas plus qu'elles n'allaient facilement disparaître.

Il réalisa que par le passé, il avait eu sûrement tendance à être unidimensionnel dans ses réflexions. Désormais, il y avait d'autres perspectives. L'opinion d'Oscar était que l'espèce humaine pouvait être simplement hiérarchisée selon l'intelligence des races. Les individus étaient différents, bien sûr, mais dans l'ensemble on pouvait avec exactitude juger de l'intelligence des races en tenant compte de leurs réalisations historiques – ou en observant un éventail assez large d'individus à une époque déterminée. Dans cette perspective, les Noirs constituaient une race inférieure, et en mélangeant les Blancs et les Noirs, cela ne pouvait que nuire aux premiers. Il était clair, par ailleurs, que les Juifs se montraient aussi intelligents que n'importe quel autre Blanc – et même davantage encore, si on les jugeait selon les performances courantes plutôt que selon les réussites historiques, qui, il devait l'admettre, étaient plutôt modestes, malgré leur vantardise aussi vaine qu'inutile d'être les inventeurs du monothéisme, et d'avoir été la lumière des nations à travers les âges.

Plus il examinait sa vision de la hiérarchie raciale, plus il en voyait les failles. C'était vraiment trop simple. Il y avait trop de faits qu'elle ne prenait pas en compte. Les orientaux, par exemple, étaient nettement différents des Blancs, tant sur le plan physique que sur le plan psychique, mais pouvait-on dire, en toute justice, que les uns étaient inférieurs aux autres ? Certainement pas en se fondant sur l'intelligence, telle que la mesurent les tests de quotient intellectuel. Comment, dès lors, établir une hiérarchie ?

De toute évidence, la réalité des différences raciales était multi-dimensionnelle. L'intelligence moyenne était seulement l'une des nombreuses caractéristiques qui différaient d'une race à l'autre. En fait, ce qu'il appelait l'*intelligence* était sans doute une spécificité composite, qui devait se partager en un grand nombre de facteurs ; certaines races semblaient plus douées dans un domaine que d'autres, et inversement.

Les Noirs par exemple, ont une capacité de mimétisme verbal et gestuel qui cache souvent un manque réel d'intelligence cognitive. Il avait découvert ce mimétisme à l'école, où il avait observé un grand nombre de Noirs ayant remarquablement bien développé leurs aptitudes sociales, qui étaient à même de se fondre dans les cercles blancs, et donnaient l'impression d'être alertes et capables. Ils parlaient comme les Blancs et s'habillaient comme eux ; ils s'étaient émancipés de leur race et paraissaient plus proches du Blanc que du Noir, si l'on occultait les différences physiques évidentes.

Cependant, quand ils étaient mis à l'épreuve, aucun d'entre eux n'atteignait les normes intellectuelles de la race blanche. La plupart d'entre eux semblaient être conscients de ce fait, et évitaient donc les situations où ils allaient devoir faire leurs preuves. Ils évitaient comme la peste les disciplines difficiles, se concentrant sur les matières basiques. Les rares d'entre eux ayant choisi les mathématiques, l'ingénierie, ou les cours de science, n'eurent que de très médiocres résultats.

Donc, si l'on devait évaluer les races sur leur capacité à être bons acteurs ou bons imitateurs, les Noirs auraient une meilleure cote que s'ils étaient jugés sur leur capacité à traiter des concepts

abstraits ou à résoudre des problèmes. On devait donc user avec prudence des concepts de *supériorité* et d'*infériorité*. Les mots n'avaient de sens que lorsqu'ils faisaient référence à une particularité spécifique, dans un cadre bien défini. Une race jugée inférieure selon telle caractéristique pourrait être jugée supérieure selon telle autre.

C'était très bien ainsi. Oscar avait grandement besoin de redéfinir ses conceptions. Il avait été trop simpliste par le passé. Plutôt que d'analyser les choses soigneusement et objectivement, il avait régi avec trop d'ardeur aux foutaises énoncées par les médias et l'industrie du spectacle, qui tentaient de persuader tout un chacun que les Noirs étaient les égaux des Blancs, en intelligence, en originalité, en créativité et en esprit d'entreprise ; que leurs sentiments, leurs tendances et leurs processus mentaux étaient exactement identiques à ceux des Blancs – ou étaient exactement comme ceux qu'auraient les Blancs s'ils étaient dans la même situation qu'eux. Par réaction, il s'était concentré sur l'élément le plus facilement démontable de la propagande médiatique, à savoir que les Noirs avaient la même intelligence cognitive, en moyenne, que les Blancs.

Quelles étaient alors les implications d'une vue plus réaliste, plus éclectique des différences raciales ? Comment le rôle des Juifs affecterait son jugement ? Keller et Ryan étaient tous les deux en désaccord avec sa position selon laquelle les Juifs étaient racialement blancs. Quelques-uns des livres qu'il cherchait traitaient de l'histoire des Juifs du point de vue racial. Il voulait d'abord considérer les faits et ensuite, réfléchir sur leurs implications.

L'Histoire ainsi que leur origine proche-orientale avaient-elles donné aux Juifs un héritage génétique sensiblement différent de celui des Blancs d'origine européenne ? Keller et Ryan l'avaient suggéré en affirmant que dès le berceau les Juifs possédaient une méchanceté innée, une misanthropie génétiquement ancrée ; lesquelles s'exprimaient dans leur lutte perpétuelle, bien qu'ingénieusement occultées, contre leurs concurrents blancs. Aux yeux d'Oscar, cela semblait incroyable.

Keller et Ryan avaient plus spécifiquement fait allusion au contrôle des Juifs sur les médias ou l'industrie du spectacle en général et sur la manière qu'ils avaient d'en user. Si cela était vrai, ces allégations pèseraient beaucoup en faveur de leur combat contre les Juifs. Dans le cas contraire, Oscar éluderait la question en toute bonne foi. Plusieurs des livres qu'il cherchait à la Bibliothèque du Congrès concernaient les hommes qui se trouvaient à la tête des grands médias.

Chapitre XIV

Ce qu'Oscar avait abordé comme un simple et rapide projet de recherche – la vérification de quelques douzaines de faits, peut-être la lecture d'un livre ou deux – se révéla n'être ni simple, ni rapide. Il avait quotidiennement passé six heures, durant les dix derniers jours, plongé dans les trois cents photocopies qu'il avait faites à la Bibliothèque du Congrès, ainsi que sur une bonne vingtaine de livres auxquels ces photocopies l'avaient renvoyé – livres obtenus grâce au prêt interbibliothèques via celle d'Arlington.

Nous étions maintenant samedi après-midi, et Oscar était inquiet. Non seulement il n'avait pas réussi à réfuter la thèse de Ryan et Keller concernant les Juifs, mais en plus, il s'était convaincu qu'ils avaient en partie raison.

Il avait vérifié plusieurs de leurs affirmations sur ce que les Juifs faisaient actuellement et sur ce qu'ils avaient fait par le passé ; quoi qu'il en soit, il était toujours loin d'accepter leur affirmation selon laquelle les Juifs, dans leur ensemble, conspiraient et agissaient de concert pour détruire la race blanche. En fait, il avait même découvert quelques cas où les Juifs semblaient clairement divisés en plusieurs groupes aux prises les uns avec les autres. Et il y avait aussi de longues périodes de l'Histoire pendant lesquelles ils avaient été puissants dans certains pays, sans forcément chercher à éliminer leurs hôtes.

Il s'était penché en particulier sur les rôles des Juifs dans les médias, parce qu'il s'agissait d'une question de haute importance et plutôt facile à vérifier. Il s'aperçut alors que ce n'était pas seulement Hollywood que les Juifs contrôlaient, mais pratiquement toute l'industrie du spectacle. Dans chaque secteur du divertissement qu'il avait examiné – films, radios, télévisions, magazines à grande diffusion, livres – la présence juive était dominante, et cela dépassait la simple présence de quelques cadres juifs au sommet. Par exemple, tous les directeurs et tous les subordonnés immédiats du plus important producteur d'émissions de divertissement pour la télévision, la gigantesque compagnie MCA, Inc., étaient juifs.

La situation était la même dans le secteur de l'information : chaque organisme, et à peu près toutes les subdivisions de tous ces organismes étaient soit directement, soit indirectement sous contrôle juif. Ce qui étonna vraiment Oscar, c'était l'étendue et la profondeur de l'influence juive dans les médias. Dans la presse d'information, par exemple, les trois plus grands journaux du pays, en termes d'influence – le *New York Times*, le *Washington Post* et le *Wall-Street Journal* – étaient tous dirigés par des juifs. Il existait plusieurs petits journaux indépendants appartenant à des non-juifs, et également quelques journaux plus importants, mais même dans ceux-là, il trouva avec surprise un fort pourcentage de Juifs occupant les postes-clés dans les éditoriaux.

En outre, il apprit que ce n'était pas les derniers des abonnés qui payaient le salaire des rédacteurs et faisaient les profits des éditeurs – c'était les revenus provenant de la publicité. Oscar remarqua que les plus gros annonceurs des grands journaux étaient les chaînes de magasins et les supermarchés, où la présence juive était très importante, de sorte que si les hommes d'affaire juifs d'une ville quelconque n'étaient pas satisfaits de la politique éditoriale du journal local, ils pouvaient provoquer sa faillite, rien qu'en retirant leurs publicités.

Évidemment, tout ne sautait pas immédiatement aux yeux. Il avait dû faire énormément de recherches afin de rassembler tous les faits, passant en revue à maintes reprises des listes de directeurs, pour les comparer aux références biographiques de ses livres afin de déterminer l'ethnicité des cas douteux. À titre d'exemple, en jetant un coup d'œil sur l'industrie du film à Hollywood, il pensait avoir trouvé un cinéaste non-juif aux studios Walt Disney. De plus amples vérifications révélèrent qu'en dépit du fait que le fondateur de la compagnie, monsieur Walt Disney était un goy, il ne fallut que quelques années aux Juifs après sa mort, pour racheter les studios aux héritiers Disney et les enjuiver autant que le reste d'Hollywood. Il en allait de même pour certaines autres entreprises dans le monde des médias : les noms des Gentils se mêlaient à ceux des Juifs de

façon évidente, mais en y regardant de plus près, on constatait qu'ils ne dirigeaient que de petites filiales, dépendantes des Juifs.

Qu'est-ce que tout cela signifiait ? Il devenait clair aux yeux d'Oscar que les Juifs, à travers leur contrôle des médias, étaient potentiellement de redoutables adversaires pour la race blanche, comme Ryan et Keller l'affirmaient. Et de ce fait, ne devenaient-ils pas des adversaires ? Les médias n'étaient-ils pas la force la plus destructrice pour la race dans le monde actuel ?

Dès l'époque de la guerre du Viêt-Nam, il avait considéré les responsables des journaux et de la télévision comme une bande de fripouilles sounoises ayant contribué de façon délibérée à empêcher la victoire de l'Occident. Il avait alors attribué ça à un parti-pris pro-communiste. Mais aurait-on pu envisager que leur acharnement à empêcher la victoire ait répondu davantage à leur parti-pris anti-blanc plutôt qu'à leur penchant communiste ?

Le problème était que la majorité des informateurs, les reporters de base, n'étaient pas juifs ; ils étaient blancs, et déjà il se souvenait d'eux comme d'une bande d'enfoirés pervers, menteurs et dégueulasses, qui cachaient à peine leur joie à la vue d'une défaite américaine et se faisaient un point d'honneur de déformer grossièrement la réalité dans leurs reportages. Avaient-ils agi de la sorte sur ordre de leurs patrons juifs ? Oscar ne le pensait pas. Il connaissait suffisamment la nature humaine pour reconnaître les petits indices qui signifiaient que leur comportement était volontaire.

Et on aurait pu en dire autant de nombreux aspects de la désintégration de la société blanche après la guerre du Viêt-Nam. Les médias firent avec enthousiasme la promotion de toute forme de dégénérescence et de folie, mais la population blanche n'avait manifesté aucune opposition à cet égard. Pouvait-on, en toute bonne foi, imputer aux seuls médias le mélange des races, le déclin des normes comportementales et de l'intelligence, le féminisme, le libéralisme, l'explosion de l'homosexualité, l'anti-art moderne, le remplacement de la musique traditionnelle blanche par le rock et d'autres styles de musique non-blancs, la propagation des drogues, et un millier d'autres maux, au simple constat que dans tous ces domaines, la presse revendiquait une tolérance militante ? Se pouvait-il que tout le monde, le rédacteur comme le lecteur, juif inclus, main dans la main, l'ait tout simplement accepté ? Si tel était le cas, le plus grand reproche que l'on ait pu adresser aux Juifs était de ne pas avoir utilisé leur pouvoir sur les médias pour combattre les tendances à la dégénérescence dans la population : en d'autre terme, il s'agissait d'un péché par omission, plutôt que d'une compromission active.

Il avait vraiment besoin d'en parler. Il appela donc Harry Keller et ils convinrent d'un rendez-vous pour le dimanche après-midi.

Il appela ensuite Adélaïde pour lui dire qu'il avait terminé son travail de la journée et qu'ils pouvaient se voir pour dîner.

« Je sais qu'il n'est que quatre heures, ma chérie, mais pourquoi ne viendrais-tu pas maintenant ? J'ai passé mon temps à me casser la tête sur un programme d'étude concernant les collisions, et j'ai vraiment besoin de te voir. »

« Mouais ! Dis-moi carrément que tu as besoin de mon corps. »

« Eh bien, il y a de ça. »

« Oscar, ça fait une semaine que tu m'as promis de m'aider à me trouver une nouvelle paire de skis. Pourquoi ne pas le faire maintenant ? »

Il y avait une tonalité légèrement plaintive dans sa voix. Mais elle avait raison : ses skis étaient trop grands pour elle, et elle avait du mal à en garder le contrôle. De plus, les fixations n'étaient pas au point. C'était ses premiers skis, et elle n'y connaissait rien lorsqu'elle les avait achetés. Après une vingtaine de chute qu'elle fit, lors de leur séjour deux semaines auparavant, il lui avait promis d'acheter de nouveaux skis et de nouvelles fixations dès leur retour à la maison. Il avait déjà différé à deux reprises. Une fois parce qu'il travaillait sur le dossier Kaplan et une autre parce qu'il était absorbé dans ses recherches.

« D'accord, ma chérie, nous irons. Et nous ferons l'amour après le dîner. Amène tes bottes, et nous allons voir ça. Je crois que le magasin est ouvert jusqu'à dix-huit heures. »

Ryan appela tout de suite après. Il ne se présenta pas, mais la voix ne laissait aucun doute.

« Viens me voir à l'entrée de la station de métro Clarendon dans vingt minutes. »

« Est-ce vraiment nécessaire ? J'ai un autre rendez-vous. On ne peut pas faire ça demain matin plutôt ? »

« Yeager, tu ferais mieux d'être à la station de métro dans vingt minutes. »

Puis Ryan raccrocha.

Merde ! Il devait vraiment trouver le moyen de se débarrasser de Ryan le plus tôt possible. La situation était délicate. Regardant cela du point de vue de Ryan, si Oscar se faisait éventuellement prendre – par la police locale, par exemple – comment pouvait-il être certain qu'Oscar ne le balancerait pas dans le but d'en retirer quelque avantage ? Oscar pourrait raconter une histoire assez convaincante sur l'exécution de Kaplan, et sur la personne qui lui avait fourni tant de détails à propos de sa future victime, etc. Non, il était clair que Ryan ne pouvait plus se permettre de lui donner d'autres missions, et qu'il ne pouvait pas non plus se permettre de procéder lui-même à son arrestation. En fait, si l'agent du FBI voulait dormir sur ses deux oreilles, il ne pouvait pas laisser Oscar en vie trop longtemps. Oscar allait devoir s'occuper de Ryan, avant que Ryan ne s'occupât de lui.

D'ailleurs, le rendez-vous ordonné par Ryan cet après-midi pouvait servir à cette fin. Oscar, cependant, n'y pensait pas. Ryan avait été très froid et péremptoire au téléphone. Si l'intention de Ryan avait été d'attirer Oscar dans un piège mortel, il se serait montré plus amical et plus expansif, afin de déjouer ses soupçons. Il comptait sur le bien-fondé de ses intuitions tandis que, le cœur lourd, il rappelait Adélaïde afin de remettre une troisième fois leurs emplettes à plus tard.

Il aperçut Ryan à l'entrée de la bouche de métro. Ryan lui fit signe de le suivre et tandis qu'ils commencèrent à descendre vers le quai du métro, Oscar pressait son bras gauche contre l'arme rassurante fourrée dans son étui. Ils se placèrent à l'abri d'une colonne au bout du quai, dos au mur, où ils purent parler sans être entendus et sans se faire remarquer.

« Félicitations, Yeager. Tu as fait du boulot de première classe sur Kaplan – non seulement en laissant de la coke dans sa poche comme je te l'avais suggéré, mais aussi en le flinguant dans cette boutique porno dégueulasse. Les détails font les potins dans tout le FBI. Je te le dis ! Les youpins qui ont présenté cette merde perverse au FBI comme un cadeau de Yahvé se tiennent tranquilles en ce moment », fit Ryan, avec un sourire de satisfaction.

« Maintenant, écoute-moi attentivement. Ta prochaine cible est un homme du nom de Daniel Feldman. Il a trente-trois ans, les cheveux bruns et les yeux marron foncé. Il a la tignasse courte et frisée, à ras du crâne, comme les cheveux crépus des nègres. Le teint un peu mat, couleur *olive*, de taille moyenne pour environ soixante-douze kilos. Son nez n'est pas gros, mais tout à fait juif, si tu vois ce que je veux dire. »

Ryan fit une pause, en regardant Oscar dans les yeux. Oscar ne disait rien, et Ryan sortit une photo de sa poche pour lui montrer.

« Regarde bien ce visage. Tu ne peux pas garder la photo, retiens bien les détails. Regarde son sourire arrogant. Cet enfoiré est toujours en train de sourire. C'est sa marque de fabrique. Au début, je pensais que c'était parce qu'il était nerveux, peu sûr de lui. J'ai aussi pensé ça à cause de son agitation permanente et de sa façon très rapide de parler, comme s'il était toujours sous pression. Mais maintenant, je pense que ce sourire est calculé ; c'est la façon de Feldman de gagner la confiance des gens. Laisse-moi te prévenir, Yeager, il est plus dangereux qu'un serpent à sonnettes, donc sois prudent. C'est un adversaire à sang froid, et un seul faux mouvement suffirait à signer ta perte. Il ne suit absolument aucune règle. S'il venait seulement à penser que tu l'as dans ta ligne de

mire, même sans la moindre preuve, il t'écraserait devant cinquante témoins et trouverait facilement à se justifier. »

« Pour qui travaille-t-il ? La mafia ? »

« Non, crois-le ou non, c'est l'un des nôtres », répliqua Ryan sur un ton qui donnait l'impression que lui-même avait du mal à le croire. « C'est l'un de nos spécialistes des coups tordus. Le Bureau fait beaucoup de choses qu'il ne devrait pas faire, des choses qui ne sont pas tout à fait légales – en fait, des choses carrément illégales. Feldman a été formé dans les forces armées israéliennes. Il possède la double citoyenneté, comme plus de la moitié de nos agents qui sont impliqués dans les sales coups. »

« Je te raconte l'un des services qu'il a rendu au FBI. Lorsque nous avons arrêté, l'an dernier, les membres du Klan sur accusation de complot, l'opération n'était pas aussi nette que tu as pu le penser. Nous en avons d'abord chopé quelques-uns et les avons soumis à une pression telle qu'ils ont dû dénoncer trois ou quatre de leurs camarades, nous avons soumis ces camarades aux mêmes pressions pour qu'ils nous en donnent d'autres et ainsi de suite, jusqu'à ce que nous les ayons tous. La plupart de ces timbrés du Klan sont faciles à impressionner ; en règle générale, ceux qui parlent le plus fort et qui ont le plus de flingues à la maison sont les plus faciles à faire cracher. Tu n'as qu'à leur dire combien d'années ils risquent et les foutre en cellule avec une trentaine de nègres pendant toute une nuit. Le lendemain, ils sont prêts à témoigner contre leur propre mère. Mais certains de ces enfoirés sont têtus, et nous devons y aller plus fort. Un des plus faibles nous balança qu'un de ses potes planquait une caisse de grenades, mais lorsque nous avons mis la main dessus, il n'a rien voulu lâcher. »

« Je suis allé au domicile de ce type avec Feldman et trois autres agents. Nous avons aussi menotté sa femme, considérée comme complice. C'est la procédure habituelle. Nous devons, en principe, libérer la femme après, mais nous avons plus de poids pour inciter un homme à parler si nous détenons aussi sa femme. Les deux enfants du mec étaient là aussi : un garçon de sept ans et une fille de quatorze ans, un joli brin de fillette. Quand le mec refusa de parler, Feldman commença à déconner avec la gamine, lui disant des saloperies, lui pinçant les nichons et lui pelotant les fesses. Rapidement, elle se mit à chialer, elle était terrorisée, elle n'en pouvait plus. Je retenais le gars avec un agent et un autre tenait sa femme. Le type faisait tout un bordel, il gueulait et nous insultait, mais il ne nous disait toujours pas où étaient les grenades. Sans prévenir, Feldman sortit sa bite, chopla la gamine par les cheveux, se mit à l'injurier, et la força à se mettre à genoux. Puis, devant le gars, sa femme et leur gosse, il appuya son flingue sur la tempe de la gamine et l'obligea à lui tailler une pipe. Le mec péta un plomb ! Avant même que Feldman ne mette sa bite dans la bouche de la gamine, le père nous avait avoué où il avait enterré les grenades. Mais Feldman continua jusqu'à ce que la fille termine. Ça m'a vraiment rendu malade. »

« Vous y étiez aussi, Ryan. Vous êtes aussi responsable de ce qui est arrivé. »

« Ouais ! Et c'est pourquoi Feldman doit y passer. Nous en avons d'autres tout aussi pourris, mais Feldman est le seul avec qui j'ai bossé directement. Il est le seul dont je puisse réellement affirmer qu'il a vraiment enfreint les règles. Il incarne la seule menace qu'il peuvent exercer contre moi si je lève le petit doigt contre les Juifs du FBI. »

« Bordel, que fait un service de police comme le FBI avec des détraqués comme Feldman sur le terrain ? »

« Putain, Yeager, tu es vraiment un bel abruti ! Feldman n'est pas un détraqué. C'est juste un juif. Il ne perd jamais son calme. Ce qu'il a fait à cette fille – comme tout ce qu'il fait – était calculé c'est de la perversion froide. À ton avis, pourquoi ne l'a-t-il pas violée ou frappée ? Parce qu'il y aurait eu des preuves tangibles. Elle aurait pu aller voir un médecin, qui aurait confirmé sa version. Les journaux se seraient emparés de l'affaire et nous aurions été dans la merde. Ce qu'il a fait n'a laissé aucune marque sur la gamine. Il a employé la terreur pour arriver à ses fins, sans laisser la moindre trace de blessure ou de mauvais traitement. Qui pourrait croire la gamine et ses parents ? Des culs-

terreux blancs et racistes, ce qu'il y a de plus vil aux yeux des médias. Les journalistes se moquent d'eux lorsqu'ils se plaignent de certaines de nos méthodes. Bien entendu, je n'approuve pas les tactiques de Feldman. Il va beaucoup trop loin. Dans la plupart des cas, nous pourrions avoir les mêmes résultats avec beaucoup moins de brutalité. »

« Et pourtant, chaque service de police a besoin de gens violents et peu soucieux des règles, sinon, nous perdrons toute prise sur la situation. Il nous faut être plus durs et plus impitoyables que ceux auxquels nous faisons face, sans quoi nous ne pourrions pas les contrôler. Le problème de nos jours, c'est que les gens qui aimeraient que notre pays aille mieux sont beaucoup trop mous. Les Blancs que nous recrutons au FBI et qui sortent des universités sont, pour la plupart, des mauviettes. Ils ont grandi en croyant au Flower Power et à l'égalité des droits pour les criminels. Ce sont des mauviettes avec des flingues et des insignes de police, mais des mauviettes quand même. C'est pourquoi nous avons, au FBI, beaucoup de ces youpins à double citoyenneté qui viennent du Département de la Défense israélienne pour faire le sale boulot. Ils ont le don d'être vicieux. Ils se sont faits la main sur les Palestiniens avant que nous les embauchions. »

« Putain, tu devrais entendre certaines des histoires que Feldman raconte sur les techniques qu'ils utilisent lors des interrogatoires en Israël. Ils procèdent comme il l'a fait sur le gars du Klan – c'est-à-dire qu'ils forcent le pauvre type à regarder pendant qu'ils tabassent sa femme et ses gosses – mais en pire. Là-bas, ils n'ont pas à s'inquiéter des marques sur les corps. Ils peuvent utiliser aussi bien la force que la terreur. Violer les épouses des Palestiniens et leurs filles est une de leurs techniques les plus douces. Il m'a raconté comment ils ont castré un jeune palestinien de onze ans afin de le forcer à dénoncer un terroriste présumé – ils ont coupé les couilles du gosse avec une paire de ciseaux sous les yeux de son père. Comme je te l'ai dit, je n'approuve pas ce genre de choses. Si tu continues à faire du bon boulot pour moi, comme celui que tu as fait sur Kaplan, nous pourrions nous débarrasser de tous les youpins du genre de Feldman au FBI. »

« Je dois dire, Ryan, que ce que vous m'avez raconté sur Feldman ferait de cette mission un vrai régal. Mais combien de temps pensez-vous que notre petit partenariat va durer ? Vous ne pensez certainement pas que je vais tuer tous les agents juifs du FBI ? »

« Notre partenariat durera aussi longtemps que je le désirerai, Yeager – sauf si tu développes des tendances suicidaires avant que j'en ai terminé avec toi », répondit Ryan, glacial.

« Vous n'y allez pas par quatre chemins, mais que vous le vouliez ou non, Ryan, je ne vous laisserai pas m'utiliser indéfiniment », dit Oscar d'une voix calme, mais ferme. « Vous croyez me tenir par les couilles. Mais je suis sûr que vous savez que je vous tiens également par les couilles maintenant. Si vous commencez à serrer, je commencerai, moi aussi, à serrer. Peut-être pensez-vous me liquider sans problème lorsque vous en aurez fini avec moi, ou lorsque je commencerai à vous poser problème – me tuer alors que je résiste à mon arrestation par exemple ? Mais sachez, pour votre bien, que je ne trouve pas cette perspective très agréable, et que je ne suis pas homme à attendre que cela se produise. Je pourrais décider de vous éliminer le premier et en assumer les conséquences. Écoutez, Ryan, je vous ai secondé ces dix-sept derniers jours, mais j'ai décidé de m'accorder une promotion et de devenir un partenaire à part entière. Ou vous m'expliquez en quoi consistent vraiment vos plans, et alors nous déciderons s'il est profitable pour nous deux de continuer à travailler ensemble, ou nous mettons fin à notre partenariat dès maintenant – avec ou sans effusion de sang. Que pensez-vous de cela, partenaire ? »

« Tu es vraiment un casse-couilles, Yeager. Je ne te dois fichtrement rien Tu me dois tout. Je t'ai sauvé les miches. »

Ryan passa de la menace à l'exaspération.

« Ce n'est ni le moment, ni le lieu pour parler de plans à long terme. Si tu veux vraiment connaître les raisons qui se cachent derrière les missions que je te confie, je te le dirai plus tard, quand nous aurons plus de temps pour parler. Maintenant, le meilleur endroit où tu peux choper Feldman... »

Oscar l'interrompit avec impatience.

« Je vois que vous n'avez pas saisi ce que je viens de vous dire, Ryan. Au revoir. »

Oscar s'éloigna. La main droite de Ryan se porta sur le bras gauche d'Oscar, qui l'intercepta, et ils s'empoignèrent. Oscar se tourna du côté gauche de Ryan, cherchant de sa main droite l'arme qu'il gardait sous son manteau pour la pointer sur la poitrine de Ryan.

« Espèce de fils de pute ! »

Cette fois, il y avait de la fureur incontrôlée dans la voix de Ryan.

« Du calme, mon gars ! » répliqua Oscar. « C'est moi qui ai le dessus maintenant. Souvenez-vous, j'ai dit que cela se ferait avec ou sans effusion de sang. Poussez-moi encore à bout et je vous descends illico. »

Pendant presque deux minutes, les deux hommes restèrent immobiles et nerveux, prêts à l'action. Puis la fureur s'effaça lentement des yeux de Ryan, qui relâcha sa prise sur le bras d'Oscar.

« C'est bon, Yeager », soupira-t-il. « Nous allons parler. »

« Bien. Maintenant, je vais vous lâcher doucement, afin que personne sur le quai n'ait de fâcheuse impression à notre sujet, mais je pointe toujours mon flingue vers vous. N'essayez même pas de mettre vos mains dans votre manteau. »

Ryan s'éclaircit la gorge.

« Voilà la situation : mon patron – Vic Rizzo, chef de la Section Anti-terroriste – a reçu un ultimatum. Le FBI subit d'énormes pressions pour t'épingler, le Directeur a donc fixé une date limite à Vic. Les Juifs du Bureau nous canardent, Vic et moi, depuis un bon bout de temps, discréditant continuellement notre travail, en particulier celui de Vic. Ils avaient espoir de placer Kaplan au-dessus de moi dans la Section, aussitôt qu'ils se seraient débarrassés de Vic. Quand tu as commencé à buter des couples interracialisés en janvier, ils ont vraiment mis la pression sur lui – puis ils ont laissé entendre dans la presse que son incompetence était la raison pour laquelle tu n'avais pas été arrêté. Maintenant, bien sûr, ils ont perdu leur candidat. Et à moins que tu ne fasses quelque chose de vraiment stupide, je suis en mesure d'empêcher ta capture. En d'autres termes, dans environ un mois je deviendrai le chef de la Section Anti-terroriste. »

« Ça n'aurait pas d'importance si Vic prenait position contre les Juifs, mais il ne le fera pas. Nous avons discuté de la situation une centaine de fois. Il a peur d'eux. Il sait qu'ils tentent de se débarrasser de lui depuis des années, mais il ne se battra pas. Moi je le ferai – mais très discrètement bien sûr. Depuis une dizaine d'années, la Section Anti-terroriste est devenue l'un des plus importants départements au FBI. Et à en juger par la direction vers laquelle la société américaine se tourne, il deviendra le plus important d'ici peu. C'est pourquoi les Juifs brûlaient d'avoir Kaplan à sa tête. Le fait est que, à l'exception de la Section de Contre-espionnage, tout ce de quoi le FBI s'occupe tient de la criminalité ordinaire : braquages de banque, drogue, enlèvements, fraudes informatiques et tout le reste. La Section Anti-terroriste, elle, est aux prises avec les actes à teneur politique – le genre de choses que tu as commencé à faire, les choses que les nationalistes portoricains font encore et toujours, depuis cinquante ans. »

« Le FBI a évolué pour devenir une police politique de miliciens à qui l'on ne demande plus principalement de combattre ou d'élucider les crimes, mais de protéger le Système contre ceux qui voudraient le renverser ou simplement le réformer par des moyens révolutionnaires. Nous devenons une version américaine du KGB. Le pays est en train de se disloquer, et notre travail est de le maintenir uni – ou du moins, de ralentir ce processus. Avec l'entrée de pratiquement deux millions d'immigrants non-blancs dans le pays chaque année – hispaniques, haïtiens, asiatiques – avec nos centres urbains envahis par les revendeurs de drogue, les hordes de Noirs échappant à tout contrôle, les petits Blancs élevés dans les jungles scolaires où ils sont les proies des autres, sans compter la corruption politique endémique à Washington, dans chaque capitale d'État et dans chaque localité,

plus toutes les autres merdes qui se produisent actuellement, la majorité blanche qui était la colonne vertébrale de ce pays est en train de se briser et de perdre sa domination. Nous avons perdu notre esprit communautaire et notre esprit de solidarité. Désormais, les gens ne s'occupent plus de leur pays, ils ne s'intéressent qu'à eux-mêmes et à leurs familles. Le pays est divisés en un million de factions, revendiquant pour elles-mêmes sans se soucier du reste. Il y a des gens qui tentent d'obtenir ce qu'ils veulent en utilisant leur argent ou leur influence politique. D'accord. D'autres utilisent les menaces ou la violence. Ce n'est pas correct. C'est du terrorisme. »

« C'est pour enrayer cela que nous sommes payés. Le terrorisme vient en grande partie de la gauche : les contestataires opposés à la guerre faisaient sauter les banques et incendiaient les centres d'entraînement des officiers de réserve dans les années soixante. Après la guerre du Viêt-Nam, la droite intervint à son tour : les Blancs contre la déségrégation, les attentats contre les centres d'avortement, les manifestations contre les impôts. C'est là que les Juifs décidèrent que cela devait cesser. Ils ne voulaient pas non plus que les Arabes importent la lutte palestinienne dans le pays. Quoi qu'il en soit, le gouvernement ne peut plus survivre sans une force anti-terroriste efficace. Depuis quelque temps, il y a des rumeurs au FBI selon lesquelles la Section Anti-terroriste va être séparée du reste du Bureau pour constituer la base d'une agence fédérale toute nouvelle. Nous allons devenir les nouveaux prétoriens et j'aurai mon mot à dire sur les missions qui nous seront confiées. Je vais m'assurer que les bons éléments occupent les postes-clés partout dans mon département, afin qu'il n'y ait aucune chance de voir les Juifs risquer de s'en emparer. Feldman doit y passer pour la raison que j'ai déjà mentionnée. Puis il faudra probablement régler le sort de trois autres afin que je puisse avoir le champ libre. Ne t'inquiète pas, tu n'auras pas à tuer tous les *schmols* du FBI. »

« Certainement, Ryan, mais il y a toujours quelques éléments de votre plan de carrière qui me laissent dubitatifs », rétorqua Oscar. « D'abord, vous fondez tout sur l'hypothèse selon laquelle il existe réellement une conspiration juive pour s'emparer du FBI et pour l'utiliser contre notre race. Depuis notre dernière rencontre, j'ai vérifié un certain nombre de points au sujet des Juifs, et s'ils ont en mains assez de choses pour inquiéter un homme raisonnable, je ne suis toujours pas convaincu qu'il y ait une conspiration, ni même de mauvaises intentions. De plus, je ne peux imaginer que le FBI deviendrait, sous contrôle juif, plus hostile envers notre race qu'il ne l'est en ce moment. Il m'est donc difficile de concevoir comment le fait d'abattre quatre agents juifs de plus pourrait faire avancer ma cause – si tant est que j'en ai une. »

« Deuxièmement, il me semble que si j'étais à votre place, la première chose que je ferais après ma nomination en tant que chef de la Section Anti-terroriste, serait de mettre Oscar Yeager hors d'état de nuire et d'en tirer parti. Je ne pourrais pas me permettre de le laisser foutre le bordel et d'être blâmé pour ne pas avoir été en mesure de mettre la main dessus. J'aurais peur de finir comme Rizzo. Et je ne prendrais pas le risque de laisser quelqu'un d'autre l'attraper et découvrir ce qu'il sait. Je le capturerais alors tout seul, puis je le descendrais lorsqu'il tenterait de m'échapper. À mon sens, cela résoudrait quelques problèmes et prouverait en même temps à mes supérieurs qu'ils auraient fait le bon choix en me donnant le poste de Rizzo. Que dites-vous de cela, partenaire ? »

« Bordel, Yeager, si tu ne peux pas imaginer le FBI devenir une plus grande menace pour la survie de notre race qu'il ne l'est actuellement, c'est que tu n'as pas beaucoup d'imagination. À l'heure actuelle, tout ce que fait le FBI, c'est de renforcer les lois sur les droits civiques que tu ne sembles pas beaucoup apprécier. Si les Juifs s'en emparent, ils l'utiliseront pour exécuter toutes les personnes qu'ils considèrent comme une menace pour leur plan – et quand je dis toutes les personnes, j'entends celles qui obéissent à la loi, comme celles qui s'y opposent. »

« Ce sera donc exactement comme dans l'Union Soviétique des années vingt et trente, lorsque les commissaires politiques juifs de la police secrète comme Yagoda et Yezhof, faisaient assassiner tous ceux qui possédaient dans leur bibliothèque des ouvrages hostiles aux Juifs, toutes les personnes dénoncées pour avoir tenu des propos antisémites, ou les gens qu'ils jugeaient trop patriotes, trop fiers de leurs familles, ou trop honorables. Ce que je veux dire, bordel, c'est que pour l'instant, on

ne s'en sort pas trop mal malgré quelques détails, mais ça ne durera pas. Nous devons prendre garde à ne pas nous trouver du mauvais côté aux yeux des médias. Si les Juifs investissaient totalement le FBI, il n'y aurait aucune limite, les médias n'entreprendraient rien contre eux. Des ordures comme Feldman ne s'arrêteraient pas à de simples bouseux du Ku-Klux-Klan, ils pourraient faire ce qu'ils veulent à n'importe qui. »

« Un instant, Ryan. Je déteste interrompre, mais vous venez de faire référence à Yagoda – Guenreikh Yagoda, je crois que c'était son nom – le fameux commissaire de la police secrète soviétique. Comme je vous l'ai dit, j'ai effectué des recherches sur certaines choses. Je suis tombé sur un tract antisémite qui affirmait également qu'il était juif, mais ce document ne donnait aucune information confirmant cette assertion. Il y était aussi affirmé que d'autres commissaires soviétiques étaient également juifs. Savez-vous vraiment si Yagoda était juif ? »

« Bien sûr. Son vrai nom était Herschel Yehuda, et environ la moitié des commissaires étaient juifs pendant les années trente, et cela, dans un pays où les Juifs représentaient 1 % de la population. Mais, évite les tracts antisémites quand tu veux vérifier les trucs comme ça. La plupart de ces documents sont merdiques. Les gens qui les rédigent sont malheureusement connus pour négliger les faits. Il faut aller à la source. Les publications juives elles-mêmes à cette époque se vantaient de ce qu'en Russie, leurs frères étaient aux commandes. Chaque fois que l'un d'entre eux recevait une importante promotion, cela était rapporté dans les journaux juifs et dans les bulletins annuels. Nous avons tous ces trucs sur microfilms dans la bibliothèque du FBI, ça date de l'époque où une partie de notre boulot consistait à garder un œil sur les rouges. Tu peux aussi les trouver à la Bibliothèque du Congrès, si tu sais où chercher. »

« Quoi qu'il en soit Yeager, c'est ce que tu devrais faire si tu crois toujours que c'est une coïncidence que les Juifs soient toujours au beau milieu de chaque action anti-blanche et anti-occidentale et ce, depuis l'Empire romain jusqu'à leur contrôle actuel des médias et de l'industrie du divertissement. Il n'y a rien que je puisse dire de plus cet après-midi qui pourra te convaincre que tout cela est planifié et accompli avec malveillance. Tu devras t'en convaincre par toi-même en examinant les preuves, pièce par pièce, jusqu'à ce que tu en aies assez vu pour te rendre à l'évidence. »

Ryan s'arrêta un moment, puis reprit.

« En ce qui concerne ta deuxième inquiétude, tu peux le voir de la façon suivante : tu ne continueras pas à foutre le bordel comme une armée à toi tout seul lorsque je serai devenu le chef de la Section Anti-terroriste. Tu as raison, je ne pourrais pas me le permettre, tu es bien trop intelligent pour gaspiller tes talents comme ça. Jusqu'à maintenant, tu n'as fait que frapper aveuglément. Bien entendu, Horowitz était un élément-clé, et un bon stratège aurait certainement décidé de le rayer de la carte, mais tous les autres que tu as flingués – à l'exception de Kaplan – étaient des cibles d'opportunité. Tu ne faisais que réagir, et tu ne préparais rien. Tu faisais ce qui était le plus facile, en éliminant ceux qui t'irritaient sur le moment, sans penser à un objectif final valable. Désormais, nous pouvons tout planifier ensemble. J'ai accès à des informations que tu ne pourrais jamais obtenir par toi-même : de ces informations qui font l'efficacité d'une organisation. Nous savons tout sur tout le monde dans les ordinateurs du FBI. Nous pouvons, ensemble, non seulement trouver les bonnes cibles, mais je peux aussi considérablement améliorer tes chances de réussite et te permettre de t'en tirer facilement. Tu as un beau petit atelier dans ton sous-sol, mais je peux te fournir des trucs que tu ne peux même pas fabriquer en rêve. »

« N'essayez pas de m'amadouer, Ryan. Vous ne me convaincrez que lorsque vous serez à la tête de la Garde prétorienne du Système, et que vous m'aidez à déterminer la meilleure façon de déstabiliser celui-ci en me fournissant le soutien logistique pour effectuer le travail le plus efficacement possible. »

« Tu ne comprends pas, Yeager ? Je n'essaie pas de t'entuber. Lorsque je dirigerai la Section Anti-terroriste, j'aurai encore plus besoin de toi qu'auparavant. En fait, j'aurai autant besoin de toi que

toi de moi. Comme je te l'ai dit tout à l'heure, aucune police secrète moderne ne peut combattre le terrorisme avec succès sans recourir à son propre terrorisme. Souviens-toi que lorsque l'Armée argentine combattait les terroristes communistes il y a quelques années, elle n'aurait jamais pu les battre si elle avait refusé de se salir les mains. La même chose est vraie ici, de nos jours, et c'est pourquoi le FBI utilise des types comme Feldman. À l'avenir, j'aurai besoin de recourir à des mesures avec lesquelles même Feldman ne pourrait s'en tirer. En essayant d'accomplir tout cela avec des gens du FBI, je prendrais trop de risques. Les Juifs pourraient crier au loup à chaque fois qu'ils le voudraient. Les médias pourraient se retourner contre moi, et je serais traîné devant les tribunaux comme les généraux argentins l'ont été. C'est pourquoi j'ai besoin de toi – quelqu'un avec qui je n'ai aucun lien connu. Quelqu'un qui peut accomplir des choses pour lesquelles personne ne m'accusera. Tu vois ? »

Oscar ne répondit pas. Il voyait ce que Ryan voulait dire, mais il se demandait s'il croyait vraiment qu'il se laisserait utiliser en tant qu'homme de main contre ces pauvres cons du Klan ou contre des gens qui imitaient ses propres attaques sur les couples mixtes. Il était évident que les deux hommes pouvaient s'aider mutuellement, mais il n'était pas sûr du tout qu'ils aient le même objectif final. Il décida de ne pas soulever cette question pour l'instant.

Ryan reprit.

« Je n'ai vraiment pas besoin de te coincer pour rester dans les bonnes grâces du directeur. De toute évidence, personne n'est vraiment certain qu'un homme seul est responsable de tout ce que tu as fait. Tu as accompli des actions spectaculaires, mais comparé à tous les événements reliés au terrorisme qui se passent dans le pays, tu représentes peu de choses. Je peux retirer toute la gloire qu'il me faut, uniquement en chassant du menu fretin. D'ailleurs, tu vas désormais cesser avec tous ces trucs de grande envergure. Je trouverai quelqu'un d'autre sur qui rejeter la responsabilité de l'explosion au Comité du Peuple contre la Haine, quelqu'un qui n'a pas de bon alibi pour ce soir-là. Cela fera le bonheur des médias. Mais revenons à Danny Feldman... »

Chapitre XV

« Harry, ces deux dernières semaines, j'ai passé le plus clair de mon temps à apprendre des choses à propos des Juifs : leur rôle dans la création et la promotion du mouvement communiste au cours du dernier siècle, leurs manigances pour embarquer les États-Unis dans la Première Guerre mondiale, leur contrôle des médias, tant d'informations que de divertissement. Plus j'en apprend, plus je me rends compte que je ne sais rien. Mais j'apprends. Par contre, il y a une chose qui m'échappe, c'est le sens de tout cela. Je suis tout à fait convaincu que les Juifs ont une influence dans les affaires nationales et mondiales plus grande que ce que l'on croit. Mais est-ce une chose qui doit nous préoccuper? Nous mettent-ils dans une situation pire que si un autre groupe – comme les Baptistes, par exemple – avaient leur pouvoir ? »

Oscar avait maintenu son rendez-vous avec Harry Keller. Il avait aussi fini par tenir son engagement auprès d'Adélaïde et lui avait acheté une nouvelle paire de skis. Après sa rencontre avec Ryan, la veille, il avait foncé vers l'appartement d'Adélaïde, surprise, pour l'amener au magasin, une demi-heure avant la fermeture, puis il l'avait invitée dans un restaurant chic pour dîner.

Il voulait se faire pardonner de l'avoir négligée la semaine précédente, mais il était toutefois déterminé à passer le plus de temps possible à en apprendre sur les Juifs. À cet effet, il s'était glissé hors de son lit à six heures du matin sans la réveiller, s'était préparé un bon café et avait étudié ses ouvrages pendant plus de trois heures, jusqu'à ce qu'elle se lève et leur prépare un déjeuner. Il avait réussi à disposer encore d'une heure et demie après le déjeuner, pendant qu'Adélaïde, prenant garde de ne pas le déranger, faisait un grand ménage dans son appartement.

Maintenant, elle était assise à ses côtés sur la banquette d'un glacier, faisant face à Harry et Colleen Keller. La salle était bondée et très éclairée. Ce n'était pas vraiment l'endroit le plus adéquat pour une discussion confidentielle, mais les banquettes environnantes étaient occupées par des adolescentes et le bruit de fond provenant des discussions accordait une certaine intimité au quatuor.

« Putain, Oscar, je serais inquiet si les Baptistes gouvernaient le pays – et je suis sûr que toi aussi. »

« Eh bien, j'imagine que ce n'était pas le meilleur exemple. Il y aurait probablement des mandats d'arrêts pour nous tous ici, qui ne sommes pas à l'église ce matin », ricana Oscar.

« Le fait est que n'importe quel homme qui craint pour son avenir doit s'inquiéter lorsqu'un groupe autre que le sien détient un pouvoir qui trouble sa vie quotidienne », répondit Harry. « Tout groupe qui cherche le pouvoir a un programme. C'est vrai pour n'importe lequel, que ce soit les Baptistes, les ornithologues, les Martiens ou les Juifs. Et puisque le programme de chaque groupe est basé sur les intérêts de ce groupe, celui qui a le pouvoir de mettre en application son programme a un avantage considérable sur les autres. C'est comme ça que le monde marche et c'est comme ça qu'il a toujours marché. Bien sûr, on entend beaucoup d'inepties sur la *démocratie pluraliste*. On nous raconte que dans ce pays, nous avons un système conçu pour empêcher un groupe quelconque de prendre le pouvoir pour lui-même. En d'autres termes, personne n'aurait de programme, et si l'on observe le fonctionnement de notre gouvernement, il est facile de le croire », dit-il avec un rictus de dégoût.

« Mais la nature a horreur du vide : c'est un fait dans le domaine des affaires humaines comme dans le domaine physique. Une société sans projet est incomplète. En fin de compte, un groupe quelconque réussira à imposer le sien à la société, en le dissimulant aux personnes qui n'en font pas partie. Il peut même décider d'altérer son programme pour éviter d'entrer en conflit avec un autre groupe de la société : 'Ne me remets pas en question et je te donnerai les plus grosses miettes'. Dans tous les cas, la question de savoir quel groupe doit avoir la prépondérance dans la société est vitale pour chaque individu de cette société. Chaque groupe essaiera de défendre ses propres intérêts, son propre programme, c'est tout naturel. Nous voulons que notre groupe – qui est composé de personnes ayant les mêmes intérêts, le même programme – l'emporte, et non un autre

groupe. C'est plutôt simple, mais tu serais surpris de voir combien de gens ne s'en rendent pas compte ou sont en désaccord avec moi. Parmi eux, il y a les chrétiens, qui croient qu'il vaut mieux se faire chier dessus que de chier sur quelqu'un, et un paquet de cinglés multiculturalistes, qui se veulent pas qu'un groupe domine, le leur en particulier. Pour répondre à ton autre question, nous devons émettre quelques hypothèses sur le programme de certains groupes. J'imagine que tu seras d'accord avec moi pour dire que si notre groupe ne domine pas, un autre dominera, et qu'il nous importe de savoir lequel. Autrement dit, nous devons nous intéresser aux intentions des gens qui ont un pouvoir ou une influence sur nos vies. N'est-ce pas ? »

« Assurément », répondit Oscar. « Mais je crois que nous devons faire attention à ne pas exagérer le pouvoir détenu par un groupe quelconque. Je doute vraiment que nous puissions dire que les Juifs dirigent notre pays, malgré leur influence considérable dans certains domaines, notamment les médias. »

« Dans un sens, je suis d'accord, Oscar. Il n'y a certainement aucun groupe en Amérique qui possède un pouvoir direct et total sur toutes nos institutions. Pour que cela soit possible, tous les membres du Congrès, tous les juges des Cours fédérales, tous les gens de la Maison Blanche, les attachés parlementaires, les magnats des médias, les gros banquiers et tous ceux dont les décisions ont un impact majeur sur le pays devraient appartenir au même groupe et aller dans la même direction. Au lieu de cela, il y a de nombreux groupes allant dans plusieurs directions différentes : l'idéal pluraliste. Nous pourrions passer le reste de l'année à discuter de la complexité du pouvoir en Amérique : qui a le pouvoir sur quoi et à quel point ? Mais en dépit de ces difficultés, il est clair que certains groupes imposent, la plupart du temps, leur programme dans des affaires qui nous concernent directement. Par exemple, nous pourrions regarder le pouvoir détenu par les Juifs, en tant que groupe, et voir quels en sont les effets. Nous pourrions aussi analyser leurs motivations. Puisque tu as étudié le sujet récemment, tu as peut-être déjà une bonne idée du pouvoir juif. »

« Ce que j'ai, c'est plus une abondance de faits qu'une idée claire », répondit Oscar. J'avais espéré que notre conversation m'apporterait des éclaircissements me permettant d'organiser ces faits pour en tirer quelques conclusions. Je sais par exemple que les Juifs ont une grande influence sur les médias et que ces médias ont une influence décisive sur l'opinion et l'attitude des gens, politiquement et socialement parlant. Mais les Juifs agissent-ils de concert et orientent-ils l'opinion des gens dans certaines directions de façon délibérée, ou agissent-ils de façon indépendante, selon l'humeur générale et le cours des événements pour, en bons hommes d'affaires qu'ils sont, proposer au public ce qui se vendra le mieux ? Et dans ce dernier cas, pourquoi penser qu'un autre groupe d'hommes d'affaires agirait de façon plus responsable ? »

« D'accord, Oscar. C'est un bon début. Je crois que nous devrions commencer par parler du programme des Juifs. Ça va te permettre de comprendre dans quelle mesure ils travaillent en tant que groupe, pourquoi ils sont si concentrés dans les médias et ce qu'ils veulent faire de ce contrôle médiatique. J'aimerais te montrer quelques textes qu'ils ont écrit à ce sujet. Pourquoi Adélaïde et toi ne viendriez-vous pas chez nous ? »

« Bien sûr, si cela ne vous dérange pas », dit Oscar en regardant Colleen.

« Pas du tout. »

« Hey ! je ne peux pas finir ma crème glacée ? » protesta Adélaïde.

« Prends ton temps », répondit Harry. « Bon sang, je vais me faire plaisir », rit-il en se frottant les mains. « À chaque fois que j'ai essayé de parler des Juifs avec quelqu'un, soir il les haïssait déjà instinctivement et était prêt à croire n'importe quoi à leur sujet, sans se poser de questions, soit c'était un de ces bâtards sans âme, un de ces..., ces..., il réfléchit un instant, essayant de trouver le mot juste. Tu sais, un de ces Monsieur Tout le Monde qui n'a jamais lu autre chose que des best-sellers présentés par le *New York Times* et qui n'a jamais eu une opinion qui n'avait pas l'aval d'au moins trois chaînes de télévision. Je suis sûr que tu en as rencontré des tas, il y en a des millions. Ils savent que les gens qui n'aiment pas les Juifs sont méprisés par leur animateur télé préféré, et sont

donc conditionnés à ne rien croire de mauvais sur les Juifs. Et peu importe le nombre de preuves que tu leur montreras. Ils sont aussi imperméables à la raison que les femmes. Sans vouloir vous offenser, les filles. Mais toi, Oscar, si je peux me permettre, tu es un homme de raison. Peu importe à quel point tu es attaché à une idée, je peux te la faire oublier, si je te démontre des faits qui la contredisent. Peu importe à quel point tu peux avoir peur d'une idée, peu importe que tu y résistes ou non, je peux te la faire accepter, tout simplement en te convainquant. Ça va être très amusant. Tu vas être mon premier converti. »

Harry riait de nouveau.

« Eh bien, on verra ! » s'exclama Oscar. « Je peux être séduit par la raison, mais il me faut du temps pour m'habituer à une nouvelle idée, raison ou pas. Si je ne me sens pas à l'aise avec une quelconque explication ou si mon intuition n'est pas d'accord, la raison seule ne suffira pas. »

« Hum mm, à mes yeux, c'est une mentalité de femme », dit Colleen, qui s'était sentie attaquée par les insinuations de son mari à propos de la gent féminine.

« Je n'ai aucun problème avec l'intuition, ma chérie, féminine ou pas », dit Harry en essayant de calmer le jeu. « Je ne me suis jamais opposé à l'intuition féminine – ni même à quoi que ce soit concernant les femmes, d'ailleurs. Je les aime telles qu'elles sont. Mais tu dois admettre que les femmes ne voient pas les choses de la même façon que les hommes. Ce n'est pas un dénigrement de la femme, mais c'est indigne d'un homme de ne pas penser comme un homme. Nous devons croire les preuves plutôt que ce que nous sommes censés croire. Nous vivons dans une ère de conformité idéologique rigide, dans laquelle les hommes préfèrent se soumettre aux idées *approuvées*, plutôt que d'avoir le courage de penser par eux-mêmes. La soumission ne permet pas de devenir un homme. »

Oscar ne dit rien, mais il était émerveillé par les paroles de Harry qui reflétaient presque parfaitement ses propres pensées – pensées qui n'étaient pas toujours courantes de nos jours. Sa sympathie pour Harry ne cessait de croître, tout comme le sentiment qu'il pourrait à l'occasion devenir un allié précieux.

Chapitre XVI

Harry ouvrit un livre relié en noir qu'il venait de sortir de la bibliothèque de son salon. Il y avait dans cet ouvrage de multiples petits papiers faisant office de signets.

« J'aimerais te lire certains passages lumineux qui t'apprendront comment les Juifs traitent les non-Juifs. L'auteur est un juif très respecté dans la communauté. Je pourrais même te dire qu'il fait autorité dans le monde juif. Et crois-moi, pour un sujet aussi controversé que les Juifs, il vaut beaucoup mieux les écouter eux-mêmes, pour avoir des informations, plutôt que leurs ennemis – qui, je dois le dire, manquent un peu d'objectivité. »

« Quelqu'un m'en a averti récemment », répondit Oscar.

Harry leva son livre et déclara :

« Voici notre autorité juive s'adressant à son peuple à Jérusalem. » Et il commença à lire : « Les fils de l'étranger rebâtiront les murs, et leurs rois seront tes serviteurs... Tes portes seront toujours ouvertes..., elles ne seront fermées ni le jour ni la nuit, afin de laisser entrer chez toi les trésors des Nations, et leurs rois avec leur suite. Car la nation et le royaume qui ne te serviront pas périront, ces nations-là seront exterminées... Les fils de tes oppresseurs viendront s'humilier devant toi, et tous ceux qui te méprisaient se prosterneront à la plante de tes pieds... Tu suceras le lait des Nations... Des étrangers seront là et feront paître vos troupeaux, les fils de l'étranger seront vos laboureurs et vos vignerons... Vous mangerez les richesses des Nations, et vous vous glorifierez de leur gloire... »

Harry referma le livre et fit remarquer :

« J'ai sauté certains passages, mais ce n'était qu'un extrait des chapitres soixante et soixante et un du Livre d'Isaïe. As-tu jamais entendu parler d'une attitude aussi fondamentalement parasitaire à l'égard du reste du monde ? »

Oscar, toujours entêté, répondit :

« Harry, l'Ancien Testament est un gros livre. On peut y trouver à peu près tout ce qu'on veut. Il est vrai que ce que tu as lu suggère une attitude parasite de la part des Juifs, mais je ne vois pas en quoi ces passages sont plus fondamentaux ou importants pour la compréhension de la motivation juive que les milliers d'autres pages que tu n'as pas lues et qui ne suggèrent pas cette attitude prédatrice. »

« Ah, mais le parasitisme est fondamental pour le judaïsme. Cette religion, si on peut appeler ça comme ça, se base sur l'exploitation des Gentils par les Juifs. À travers les textes juifs, on a le sentiment que tout leur est dû et que le monde n'en a pas fait assez pour eux. Dis-moi, quelle est la croyance fondamentale du judaïsme ? En quoi les Juifs s'estiment-ils différents des autres ? »

Oscar réfléchit quelques instants et se lança, en hésitant :

« Bon, je ne suis pas expert en religion, mais je dirais que c'est parce qu'ils croient être le peuple *élu*. »

« Donnez-lui un cigare ! » s'exclama Harry. « C'est tout à fait exact. Bien entendu, les Juifs forment un peuple tribal, plus ethnocentrique qu'aucun autre groupe racial ou national, plus encore que les Japonais. C'est peut-être compréhensible, compte tenu de la grande ancienneté de leur religion. Elle prend ses racines dans leur existence de nomades nuisibles, parcourant le désert, liés par le sang. Au cours des derniers millénaires, ils ont donné à leur divinité Yahvé, ou Jéhovah comme les Chrétiens l'appellent, un aspect universel. Mais à l'origine, c'était un dieu strictement tribal, un dieu spécifiquement juif ; l'esprit animiste d'un volcan dans le désert du Sinaï, un esprit censé s'être manifesté à Moïse sous la forme d'un buisson ardent sur les pentes du volcan en éruption. Maintenant, si tu as fait l'école du dimanche dans ta jeunesse, tu seras peut-être à même de me dire

ce qui arriva lorsque le buisson ardent a parlé à Moïse. »

« En fait, je crois qu'ils ont passé une sorte d'accord avec Yahvé pour devenir le peuple *élu* », répondit Oscar.

« C'est encore exact ! Mon cher, tu es un vrai théologien. Peux-tu m'en dire un peu plus sur cet *accord* que tu viens de mentionner ? »

« Je suis désolé, je ne me souviens pas des détails. Je crois qu'ils appellent ça *l'alliance*. »

« Oui, l'alliance. En fait, ce mot était souvent utilisé dans la Bible pour parler d'un accord, ou d'un contrat entre différentes parties. Mais l'alliance – celle gravée dans la pierre et transportée dans une boîte spéciale, l'arche – est le contrat prétendument passé entre Moïse, au nom de toute sa tribu, et Yahvé sur le Sinaï. C'est sans conteste la base du judaïsme. C'est pour cette raison que les Juifs se considèrent comme le *peuple élu*. Les Juifs pratiquants ont différentes façons de se rappeler ce contrat. Par exemple, ils placent des petites boîtes à l'entrée de leur maison, qui contiennent des bouts de parchemins sur lesquels sont inscrits les détails de l'alliance, tels que décrits dans le Deutéronome de Moïse. On nomme cette boîte *mezouzah*. D'autres petites boîtes contenant des fragments de parchemins similaires sont attachées à leur tête et leurs bras durant des célébrations religieuses. Il s'agit des *tefillins*. »

« J'ai déjà entendu parler de ça », répondit Oscar.

« Peu importe, je pense que tu seras d'accord avec moi si je te dis que ce contrat, cette alliance est fondamentale. Nous devrions tirer des leçons d'un peuple qui a gardé la mémoire de cette alliance et de ses détails pendant trois mille ans. Qu'en penses-tu ? »

« Eh bien, les peuples créent souvent les dieux à leur propre image », commença prudemment Oscar. « Dans le cas d'une religion véritablement autochtone – qui émane de l'esprit, de l'âme d'un peuple, plutôt que d'un conquérant qui l'a imposée – elle peut nous en apprendre sur le caractère d'un peuple. »

« Je suis d'accord. Maintenant, écoute les détails de cette vieille entente entre Yahvé et son peuple élu. Je vais sauter certains passages, parce que l'alliance est très longue, parsemée ici et là de détails répétitifs, et paraphrasée dans plusieurs chapitres du Deutéronome. »

Harry ouvrit le livre à la première page et recommença à lire. « Et ces commandements, que je te donne aujourd'hui, seront dans ton cœur. Tu les inculqueras à tes enfants, et tu en parleras quand tu seras dans ta maison, quand tu iras en voyage, quand tu te coucheras et quand tu te lèveras. Tu les lieras comme un signe sur tes mains, et ils seront comme des frontaux entre tes yeux. Tu les écriras sur les poteaux de ta maison et sur tes portes. »

Il releva la tête et expliqua. « Il s'agit des ordres commandant d'utiliser les mezouzah et les tefillins. Maintenant, écoute ce que les Juifs obtiendront de Yahvé s'ils respectent leur accord. »

Il reprit alors sa lecture.

« L'Éternel, ton Dieu, te fera entrer dans le pays qu'il a juré à tes pères, à Abraham, à Isaac et à Jacob, de te donner. Tu posséderas de grandes et bonnes villes que tu n'as point bâties, des maisons qui sont pleines de toutes sortes de biens que tu n'as point remplies, des puits que tu n'as point creusés, des vignes et des oliviers que tu n'as point plantés. »

Il interrompit de nouveau sa lecture et tourna quelques pages.

« Il y a plusieurs trucs que les Juifs doivent faire en échange du butin des Gentils. La partie suivant celle que je viens de te lire explique qu'ils doivent craindre Yahvé, jurer par son nom, le servir, et ne rien avoir à faire avec les dieux des autres peuples – « c'est parce que ton Dieu est un dieu jaloux ». Ah ! nous y sommes. C'est le chapitre onze. C'est à peu près la même chose que ce que j'ai lu au chapitre six, notamment à propos des tefillins, etc. puis vient la récompense. »

Il reprit sa lecture.

« Car si vous observez tous les commandements que je vous prescris, et si vous les mettez en pratique pour aimer l'Éternel, votre Dieu, pour marcher dans toutes ses voies et pour vous attacher à lui, l'Éternel chassera devant vous toutes les Nations plus grandes et plus puissantes que vous. Tout lieu que foulera la plante de votre pied sera à vous... Nul ne tiendra contre vous. L'Éternel, votre Dieu, répandra, comme il vous l'a dit, la frayeur et la crainte de vous sur tous les pays où vous marcherez. »

« Je peux jeter un œil ? » demanda Oscar.

« Bien sûr. Il y a beaucoup de verbiage superflu là-dedans, mais les passages que j'ai lus – ceux qui sont au cœur de l'alliance entre les Juifs et Yahvé – sont indiqués dans la marge. Pendant que tu y es, pense à ce que les Juifs demandent à leur dieu comparé à ce que nos ancêtres attendaient de leurs dieux païens. Nous pouvions demander du courage sur le champ de bataille, parfois même la victoire sur nos ennemis, ou une récolte fructueuse – mais peux-tu imaginer nos ancêtres demander le fruit du travail des autres, sans même y avoir contribué ? »

Harry passa sa Bible à Oscar. Oscar lut silencieusement pendant quelques minutes tandis qu'Adélaïde discutait avec Colleen. Puis Harry alla dans la cuisine chercher la cafetière et plusieurs tasses.

« Je pense, commenta finalement Oscar, que parmi les choses que les Juifs sont obligés de faire pour avoir ces « grandes et bonnes villes » livrées clé en main, ils doivent commettre un génocide. Au chapitre sept, je lis : « Tu dévoreras tous les peuples que l'Éternel, ton Dieu, te livrera, ton œil sera sans pitié pour eux. Tu ne serviras pas leurs dieux, car ce serait pour toi un piège. » Quelques chapitres plus loin, le commandement est répété : « Quant aux villes de ces peuples dont l'Éternel, ton Dieu, te donne la propriété, tu n'y laisseras la vie à rien de ce qui respire. » Puis, un certain nombre de tribus sont désignées pour être exterminées, jusqu'au dernier enfant et jusqu'à la dernière femme, apparemment parce que ces tribus ont la malchance de vivre dans les villes convoitées par le peuple élu du Yahvé. Je me demande si de nos jours ils sont gênés par cette exhortation au génocide compte tenu de leurs accusations envers les Allemands pour ce qu'ils leur ont prétendument fait durant la Seconde Guerre mondiale. Bien sûr, tout ça a été écrit il y a plus de trois mille ans. Je présume qu'ils ne prennent pas tout au sérieux, et il serait injuste de leur en vouloir. »

Harry versa le café dans la tasse d'Oscar avant de lui répondre.

« En fait, ils prennent cela très au sérieux. Les Juifs ont les religieux les plus conservateurs du monde. Ils sont tout aussi déterminés à nous écraser qu'ils l'étaient à exterminer les Jébuséens, les Amorrites et les Cananéens de l'époque. Rappelle-toi que ce que tu lis est une partie de l'alliance entre les Juifs et leur dieu. Il leur a promis le monde, et nous sommes sur leur chemin. Il est vrai, en revanche, que plus de la moitié des Juifs, aujourd'hui, se considèrent comme non-religieux. Mais si tu suggérais publiquement que des parties de leur alliance avec Yahvé sont répugnantes pour des hommes et femmes épris du justice et devraient être abolies, tu aurais les juifs athées sur le dos, autant que ceux qui vont à la synagogue. Si tu y réfléchis un instant, Oscar, tu sais déjà que c'est vrai. C'est le genre de réaction que l'on attend des Juifs. Si jamais tu en regardes un de travers, ils se mettent tous à se plaindre et à crier à l'entisémisme. Lorsque leurs intérêts sont en jeu, ils ne sont capables d'aucune objectivité. Donc, ils ne voient rien d'anormal ou d'illogique à réclamer vengeance envers les Allemands tout en chérissant simultanément leur alliance génocidaire. De plus, ils ont eu le culot de demander aux Chrétiens de changer certains versets du Nouveau Testament hostiles aux Juifs. »

Harry reprit la Bible des mains d'Oscar et tourna rapidement les pages.

« C'est ici, Matthieu, chapitre vingt-sept. Pilate, le gouverneur romain de Judée essaye de parlementer avec un groupe de Juifs qui veulent la mort de Jésus accusé d'avoir transgressé la loi juive. Pilate essaye de faire libérer Jésus, mais la foule, haranguée par des rabbins et des prêtres, demande sa mort. « Pilate leur dit : *'Que ferai-je alors de Jésus, qu'on appelle Christ ?'* Tous

répondirent : *'Qu'ils soit crucifié !'* Le gouverneur alors : *'Mais quel mal a-t-il fait ?'* Et ils crièrent encore plus fort : *'Qu'on le crucifie !'* Pilate, vit qu'il ne gagnait rien, mais qu'au contraire le tumulte croissait. Il prit de l'eau et, devant le peuple, se lava les mains. *'Je suis, dit-il, innocent du sang de ce juste. Cela vous regarde.'* Et tout le peuple répondit : *'Que son sang retombe sur nous et sur nos enfants !'* »

« C'est un langage plutôt clair, mais il y a quelques années, les Juifs ont commencé à s'en plaindre parce qu'une minorité de gens ici et en Europe prennent encore le christianisme à coeur – et considèrent que les Juifs sont collectivement responsables de la mort de Jésus. D'après les Juifs, l'antisémitisme vient de là. Alors ils demandèrent que les églises chrétiennes changent leur enseignement à ce sujet. Ce qu'elles firent ! Maintenant, elles disent que Matthieu avait tort, et que la mort de Jésus n'était pas imputable aux pauvres Juifs, innocents et sympathiques, mais bien à l'humanité entière. Mais imagine les protestations si un théologien chrétien déclarait qu'il est temps désormais pour les Juifs de renoncer aux enseignements les plus intolérants et sanguinaires de Yahvé. »

Oscar s'esclaffa.

« Je suis sûr que tu as raison. S'il y a une chose que j'ai remarqué chez eux, c'est qu'ils ont toujours une raison de se plaindre. A chaque fois qu'il y a un conflit, c'est toujours ta faute, jamais la leur. Peu importe à quel point tu t'agenouilles devant eux, ce n'est jamais assez. Ils veulent toujours plus, et ils agissent comme si tu le leur devais. Je crois que c'est cette attitude du *tout m'est dû* qui pousse la plupart des gens à les haïr. Mais s'ils se rendent aisément détestables, ça n'en fait pas des parasites pour autant. Ils sont travailleurs, créatifs, intelligents, et il me semble que leur contribution à notre société compense les dégâts causés par leurs médias. »

« Oscar, pense à ce que tu es en train de dire. Ton image du parasite est trop réductrice. Tu penses tout de suite à une grosse négresse entourée de sa horde de chiards qu'elle nourrit à coup d'aides sociales. Mais c'est là un type plutôt bénin de parasite, comparable à un ver de terre. Dans la nature, il y a des parasites un peu moins inoffensifs : par exemple, une chauve-souris du type vampire porteuse de la rage. Les parasites ne sont pas seulement des êtres sans âme et passifs comme les vers ou les mamas africaines. Ils peuvent aussi être aussi agressifs qu'intelligents, assez pour exister grâce à leurs propres efforts. Mais si leur caractère premier est de *sucer le lait des Nations* – s'ils sanctifient cette ambition et s'en servent comme base de leur existence spirituelle, comme base de leur alliance avec leur divinité tribale – et s'ils ont une histoire vieille de quelques milliers d'années durant lesquelles ils ont infiltré et détruit des sociétés les unes après les autres, en vivant parmi elles comme une minorité privilégiée, il est juste de les considérer comme des parasites. »

« Aucune personne qui les connaît un peu ne niera le fait que les Juifs travaillent dur lorsqu'ils sentent l'appât du gain – plus dur que tant de Gentils qui les critiquent – et qu'ils sont intelligents. Mais si tu fais la balance entre leurs contributions et leurs actes dévastateurs – et fais-le prudemment – je crois que tu changeras d'idée en ce qui concerne leur apport à notre civilisation. Mais les Juifs contrôlent une bonne partie des informations nécessaires pour faire le calcul, et ils ne se gênent pas pour se vanter ou exagérer leur mérite. Et cette vantardise est réellement scandaleuse. Ils ne cessent de nous rappeler qu'ils sont les créateurs de la religion occidentale et d'une partie hautement disproportionnée de la littérature, de la musique, de l'art et de la science. Ils l'ont tellement répété que maintenant, la plupart des Gentils considèrent Jésus, Marx, Freud et Einstein – tous juifs – comme les plus grands penseurs des deux mille dernières années. Même certains, qui sont censés être cultivés, ont fini par y croire. Je suis sûr que tu as déjà entendu pareille vantardise des centaines de fois. As-tu simplement pris ça pour argent comptant ou t'es-tu déjà interrogé ? »

Oscar rougit et balbutia.

« Eh bien, à vrai dire, je... »

Harry lui coupa la parole et reprit son monologue là où il l'avait laissé.

« C'est pareil pour presque tout le monde. Le fait que les Juifs s'en sortent sans que leur bravades soient remises en question s'explique par leur habileté colossale à mentir. Il suffit juste d'y penser. Il ne fait aucun doute que Jésus, si l'on se base sur les enseignements et sa supposée histoire dans le Nouveau Testament, était un réformateur religieux exceptionnel et charismatique, mais la religion créée par ses disciples n'est en rien une religion occidentale. C'est une religion qui a pris racine parmi les esclaves et autres éléments étrangers d'une Rome en déclin et qui a été imposée à nos ancêtres saxons par le sang et par l'épée. Bien entendu, elle s'imprégna, les millénaires suivants, de notre propre culture raciale, rendant cette religion bien différente du dogme subversif de Saul de Tarse qui visait à saper le pouvoir de Rome. Ces cinquante dernières années par contre, ses origines anti-occidentales ont refait surface, et on peut maintenant classer le christianisme au même rang que le Gouvernement fédéral et les médias en ce qui concerne la destruction de la race. C'est une religion égalitaire, la religion de la faiblesse, de la régression, du déclin, de la soumission, de l'abandon et de l'oubli. »

« Si notre race survit au prochain siècle, ce sera parce que nous aurons réussi à nous débarrasser du christianisme et que nous seront retournés à une forme de spiritualité occidentale. Les Juifs peuvent clamer que Jésus est un des leurs, mais à long terme je doute qu'on leur en soit reconnaissant. Quand à Marx, l'avoir inclus dans leur fameux quadrige est très imprudent de leur part. Il n'y a aucun doute sur sa judaïté ; il vient d'une famille de rabbins. Et il n'y en a pas davantage sur le fait qu'il a eu un impact sur la civilisation occidentale : ses disciples ont tué plus de gens que n'importe qui dans l'Histoire – trente millions dans la seule Russie. Pire encore, ils ont souvent ciblé leurs assassinats, tuant délibérément les meilleurs éléments de notre race, parce que c'étaient eux qui résistaient le plus aux théories absurdes de Marx. Devrions-nous leur en être reconnaissants ? »

« La doctrine de Marx est aussi anti-occidentale que celle de Jésus. Elle aussi était façonnée de manière à plaire à la lie de la société occidentale, attirant les pires éléments de notre race pour ramener les meilleurs à leur niveau. Pour les Juifs, c'est peut-être un grand homme, mais en tant que théoricien politique, c'était un zéro : le communisme a toujours été un échec lorsqu'il fut imposé parmi les Blancs. C'est tout simplement irréalisable et ces échecs démontrent que son créateur est un escroc. Heureusement, Freud n'a pas causé autant de dommages que Jésus et Marx, mais ce n'est pas faute d'avoir essayé. Quelques-une de ses théories bizarres à propos des pulsions humaine qu'il a diffusées chez les Gentils sont encore véhiculées par ses émules. Imagine combien de millions de dollars les femmes névrosées ont payé aux charlatans freudiens se faisant passer pour des médecins ou des thérapeutes ! »

« Tu vois le point commun entre les influences respectives de ces trois juifs sur notre race ? Ils étaient tous les trois des marchands d'illusion. Dans chacun des cas, le Juif concerné concoctait une illusion, et ses disciples juifs en faisaient la promotion auprès de notre peuple. À chaque fois, cela provoqua des désastres. Il y avait bien plus de talent pour le commerce de l'illusion que pour l'illusion elle-même. Ces illusions auraient tout bonnement disparu s'il n'y avait pas eu une bande d'escrocs professionnels pour s'en occuper et nous les vendre. Dans le cas du christianisme, l'escroc numéro un est Saul de Tarse, alias Paul ; c'est lui qui a infecté les bas-fonds de Rome de cette gangrène. Pour le marxisme, c'est Bronstein, alias Trotsky, qui est venu à New York recruter des Juifs pour aller répandre le virus en Russie. Ils ont eu la chance d'avoir l'aide de Lénine, un demi-juif très talentueux, qui était à la fois un véritable organisateur, un stratège et un escroc. Et je n'ai pas besoin de te dire que la majorité des hommes qui ont colporté les foutaises de Freud étaient juifs, comme c'est encore le cas aujourd'hui. Dans chaque cas, les Juifs ont vu une faiblesse dans le monde des Gentils et l'ont exploité ; dans chaque cas, ils se sont servi d'une illusion en guise de levier pour forcer leur passage. »

Oscar l'interrompit. « Et Einstein ? Était-il lui aussi un simple escroc ? »

Une pointe de sarcasme était palpable dans sa voix.

« Non, mais plusieurs de ceux qui ont promu son image comme le plus grand génie que le monde ait connu l'étaient. Einstein était un scientifique doué. Même s'il s'était appelé Smith ou Jones, il

serait encore très respecté par les scientifiques d'aujourd'hui, mais son nom n'aurait pas une si grande résonance. Mais c'était parce qu'il était juif, ses compères juifs ont mis l'appareil de promotion en marche, lorsqu'il a commencé à se démarquer. Et c'est la principale raison pour laquelle il est logique de le classer avec les trois autres : ce qu'ils ont en commun, c'est qu'une clique d'arnaqueurs juifs ont persuadé les Gentils qu'ils étaient bien plus que ce qu'ils n'étaient en réalité. Je ne suis pas physicien, mais un membre de notre Ligue qui en est un m'a dit que même s'il a droit à notre reconnaissance, une bonne part de ce qu'on attribue à Einstein provient du travail d'autres scientifiques. Par exemple, les médias – et même les manuels scolaires – lui donnent tout le crédit de la théorie de la relativité générale, en le considérant comme celui qui nous a appris que $E = mc^2$ et qui nous a donc conduit à la découverte de l'énergie nucléaire. »

« Mais c'est tout simplement faux. D'autres mathématiciens et physiciens avaient, dans le passé, travaillé sur les concepts de la relativité, bien avant Einstein. Les équations de base de la relativité nous viennent d'un Néerlandais, Lorenz, et d'un Anglais, Fitzgerald, avant qu'Einstein n'entre en scène. Même $E=mc^2$ n'est pas d'Einstein. C'est un résultat qui fut publié en 1904 par l'Allemand Hasenörl dans ses travaux sur l'équivalence de l'énergie et de la masse. Einstein a utilisé les travaux de ces hommes comme base et les a améliorés. Il a fourni de nouvelles explications. Pour cela, il mérite d'être reconnu. C'est compréhensible que ses camarades juifs aient voulu s'en vanter, mais ils sont allés bien plus loin. Les escrocs juifs ont vu là l'occasion d'offrir une nouvelle idole à vendre aux Gentils, et ils l'ont fait. Ils ont exagéré, ils ont déformé, ils ont fait de la réclame. Et ils ont conçu une nouvelle illusion que même les scientifiques – supposés en connaître davantage – ont continué à répandre. Les spécialistes des travaux de Lorenz, Fitzgerald, Hasenörl et des autres pionniers de la relativité ont apparemment choisi de se taire, par politesse, à propos des exagérations sur le rôle d'Einstein. »

« À côté d'Einstein, d'autres Juifs ont apporté de réelles contributions – mais comme pour Einstein, il faut être prudent en regardant ce dont ils revendiquent la paternité. On doit essayer de faire la balance entre ces apports positifs et la masse importante de juiverie qui a détruit et endommagé notre civilisation et notre culture. Il suffit de penser à ce que sont devenus notre musique et notre art depuis que les Juifs s'en sont mêlés. Ils se glorifient constamment de leurs réalisations dans ces domaines. Ils disent : « Regardez combien de récompenses et de prix ont gagné nos écrivains. » As-tu déjà lu une de ces merdes juives qui remportent toujours le prix Nobel ou le Pulitzer ? »

« Euh, j'ai travaillé sur *L'Homme de Kiev* de Malamud à l'université. Un écrivain compétent je suppose, mais son livre est loin d'être remarquable. J' imagine que je pourrais en dire autant du *Docteur Jivago* de Pasternak. Je n'ai jamais compris ce que les gens leur trouvaient, à ces deux-là. Je me suis également plongé dans quelques romans de Norman Mailer et j'ai dû lire la moitié de *Portnoy et son complexe* de Philip Roth. Bien plus mauvais que Malamud et Pasternak – de vraies merdes. En fait, pire que des merdes, des œuvres malades. Des œuvres de malade, avec une vision malade d'un monde malade. Au moment où je les ai lues, je ne les avais pas choisies parce que leurs auteurs étaient juifs, mais parce que les médias en faisaient l'apologie – tout comme mes professeurs et mes camarades – et voyaient en ces livres, des œuvres de grande portée. Au bout de mon cinquième ou sixième roman juif, je me suis vu contraint de constater qu'il s'en dégageait simplement un parfum d'écriture juive qui ne me convenait pas. »

Oscar se pencha en avant et parla avec bien plus d'intensité, ses pensées étant, à l'évidence, stimulées par le sujet.

« En réalité, je ne pouvais m'identifier à aucun des personnages. Parfois, je trouvais certaines parties de ces romans juifs vaguement drôles, voire intéressantes. Le style était souvent bon, quoique pas toujours. Mais rien, dans aucun d'entre eux, ne m'a réellement touché. Et ceux que j'ai réussi à finir m'ont toujours laissé un sentiment de légère dépression. Et ce n'est pas que je sois illettré ou insensible à la bonne littérature. Je n'ai pas honte de dire que j'ai pleuré en lisant Shakespeare. Et de ce que j'ai lu de lui, il y a vingt ans, est encore présent dans mon esprit. Je peux citer de mémoire de longs passages de *Jules César* ainsi que d'une demi-douzaine d'autres de ses

pièces. Putain, il en va de même pour *l'Iliade*. »

Oscar se mit à rire.

« Je suppose que c'est peu élégant d'attendre des autres écrivains qu'ils se tiennent sur les mêmes hauteurs que Shakespeare et Homère. Mais il y a une multitude d'auteurs moins illustres qui m'ont aussi ému. »

« As-tu déjà lu de la poésie juive ? » lui demanda Harry.

« Malheureusement, oui, un peu. J'ai bien dit que Mailer et Roth étaient malades ? Bon sang, je ne sais pas quel mot employer pour décrire les poètes juifs qu'il m'a été donné de survoler. Il me faut un terme plus fort que malade. Quand j'étais étudiant de premier cycle, la lecture d'Allen Ginsberg était obligatoire. Je ne comprends toujours pas comment le professeur pouvait nous affirmer sans broncher que la saloperie de Ginsberg était de la poésie. Il y en avait deux ou trois autres dont je ne rappelle plus les noms : quelques versets sur l'Holocauste, des trucs vraiment sans substance, toujours insignifiants. Mais vu le nombre de romanciers juifs sur lesquels je suis tombé, je suis surpris qu'il y ait si peu de poètes juifs. »

« La poésie ne paye pas beaucoup. »

« Si tu essaies de me faire remarquer que l'écriture juive est aliénée et inconsistante dans la plupart des cas, je suis d'accord. Mais il y a aussi beaucoup de foutaises écrites par des Gentils, des choses vraiment dégoûtantes dont le New York Times fait l'apologie au même titre que les romans juifs. Donc, je ne te suivrai pas si tu veux imputer aux Juifs le déclin de la littérature anglaise. »

« Mais c'est exactement ce que j'ai l'intention de faire. Il faut voir ça comme ça, Oscar, il ne s'agit pas seulement de la littérature, mais de toute notre culture. Au XIX^{ème} siècle, notre culture produisait quelques-unes des plus belles musiques jamais composées : Wagner, Beethoven, Tchaïkovski, Schubert, Brahms, Chopin, Dvorak, Bizet, Liszt, Schumann et des douzaines d'autres. Le XIX^{ème} siècle fut aussi un grand siècle pour la littérature et la poésie – même chose pour la peinture. Pourquoi tout ça s'est-il subitement arrêté au XX^{ème} siècle ? »

« Vraiment ? Il me semble que de la bonne musique a été écrite depuis 1900. Que penses-tu de Sibelius ? Il y a eu aussi de bons écrivains. Steinbeck en est un, ou bien encore Shaw. Et je suis sûr qu'en me concentrant une ou deux minutes, je pourrais te trouver une demi-douzaine d'autres écrivains contemporains qui ont réalisé des œuvres remarquables. »

« Tu aurais aussi pu mentionner Richard Strauss », ajouta Adélaïde. « Dans l'ensemble, il est un peu trop moderne pour moi, mais certains côtés de sa musique sont plutôt bons. »

« D'accord, d'accord, j'admets avoir quelque peu exagéré », reprit Harry. « Mais le fait demeure, malgré Sibelius, Shaw, Steinbeck, Strauss et quelques autres, qu'il s'est produit un formidable déclin de créativité artistique au cours de ce siècle. Contestez-vous réellement cela ? »

« Je pense être d'accord avec toi en ce qui concerne la poésie », enchaîna Oscar d'un ton qui se voulait conciliant. « Quelques poèmes d'Eliot sont magnifiques, ainsi qu'un ou deux œuvres de Pound, mais il n'y a pas grand chose qui m'interpelle tant soit peu de ce qui fut publié ces soixante dernières années, et je dois admettre que cela contraste énormément avec la poésie anglaise du XIX^{ème} siècle, qui, je l'avoue, me passionne énormément. Je suis aussi d'accord avec toi sur l'art. Il y avait quelques bons sculpteurs en Allemagne avant la guerre – Breker en particulier – mais la majeure partie des peintures et des sculptures d'aujourd'hui sont franchement affreuses. Bien entendu, tout cela est strictement subjectif. Et il me faudrait penser davantage à la littérature en prose et à la musique avant de pouvoir dire si, oui ou non, je suis d'accord avec toi là-dessus. »

« Nom de Dieu, Oscar, tu ne devrais pas avoir à y penser. La musique du XIX^{ème} siècle est représentée par Beethoven et Wagner, des géants. Sibelius et Strauss peuvent avoir été de bons compositeurs, mais ils n'étaient pas des géants. En outre, ils ne représentent pas la musique du

XXème siècle, ils constituent de rares exceptions, mais non la norme du XXème siècle ; ce sont des prolongements du siècle précédent. La littérature du XIXème siècle est représentée par Dostoïevski et Dickens. Qui s'en approche au XXème ? »

« Quand j'y pense, ce n'est pas tant, me semble-t-il, qu'il n'y ait pas eu de bons romanciers au XXème siècle », répliqua Oscar. Quelques noms me sont revenus en tête pendant que tu parlais, *L'Éveil de la Glèbe* de Hamsun s'est montré à la hauteur du XIXème siècle, *La Servitude Humaine* de Maugham était de premier ordre, et quelques récits de Conrad n'étaient pas mal du tout, même s'ils ne méritent pas le qualificatif de géants. Un livre écrit après la Seconde Guerre mondiale, a aussi eu un grand impact sur ma vie : 1984 de George Orwell. Et je suis sûr qu'il y en a beaucoup d'autres. Non, je pense que le problème n'est pas tant le manque de bons ouvrages, mais plutôt le fait qu'ils soient noyés dans un tel flot de merde. »

« Tu est têtue, Oscar. Je ne nie pas qu'on ait écrit de bons livres depuis la Première Guerre mondiale – sans doute même, dans une faible mesure, depuis la Seconde Guerre mondiale – mais en littérature, tout comme en peinture ou en musique, on met la barre de plus en plus bas. Ce n'est pas seulement qu'il y ait un tel flot de merde, c'est surtout que cette merde soit présentée comme la norme. C'est cette merde qui gagne les prix ; c'est cette merde sur laquelle les jeunes auteurs se calquent. Tu veux bien en convenir ? »

« Soit, d'accord. Je pourrais pinailler sur les détails, mais je pense que, grosso modo, tu as raison : les normes sont en baisse. »

« Bien, et pourquoi sont-elles en baisse ? »

« Si je devais te donner une seule raison, je te dirais que c'est dû au niveau croissant de la démocratie économique. Au XIXème siècle, les normes étaient fixées par l'élite ; il n'y avait pas de radio, de juke-box, de phonographes ni de chaînes Hi-Fi. Les compositeurs écrivaient de la musique pour qu'elle soit jouée dans les salles de concert. Ce n'étaient pas le beauf moyen et sa femme qui y allaient. Les gens qui s'y rendaient avaient un sens critique plus aigu que les gens qui, aujourd'hui, achètent un disque ou une cassette. Les livres étaient achetés par cette même élite. Les chroniqueurs et les critiques littéraires écrivaient aussi pour cette élite, non pour la masse. Aujourd'hui, le niveau de vie du beauf moyen s'est élevé. Sa semaine de travail est plus courte, il a plus de temps pour les loisirs. Il achète les journaux, il allume la radio, il peut même lire un livre de temps en temps et ses gosses écoutent leur musique. Le pouvoir d'achat de sa classe est bien plus grand que celui de l'élite porteuse de culture. De sorte que la musique et les livres s'orientent vers lui plutôt que vers l'élite. Cette explication te convient-elle ? »

« Tu as en partie raison. Il se trouve que même s'il n'y avait aucune autre raison à la chute des normes, elle se produirait de toute façon, à cause de la plus grande quantité d'argent et du temps de loisir à la disposition des éléments les moins critiques de la société. Mais tu surestimes l'effet de la démocratie économique, et il y a bien d'autres raisons pour expliquer ce qui est arrivé. Crois-tu vraiment que l'art exposé dans les musées soit laid à ce point, pour la simple et unique raison que le beauf moyen n'est qu'un plouc ? Doit-on blâmer la femme pour tous ces textes bizarres qui gagnent les prix de poésie de nos jours ? Je suis certain que si tu faisais un sondage, tu constaterais que le beauf moyen et sa femme préfèrent de loin les sculptures de Breker à celles de Picasso ou de Henry Moore. Et ni le beauf, ni sa femme n'achètent assez de romans juifs pour faire la différence dans les caisses des éditeurs. Non, les normes n'ont pas simplement suivi la baisse du niveau intellectuel des consommateurs ; elles ont été délibérément rabaissées. »

« Dans un sens, Harry a raison », intervint Adélaïde. « L'élite d'aujourd'hui – ceux qui se désignent eux-mêmes sous ce nom – préfère favoriser les merdes culturelles que la masse réclame. Ils pensent maintenir le niveau en agissant ainsi. C'est le mouvement vers le modernisme, dans lequel toutes les anciennes valeurs ont été inversées. Du moins, c'est le cas pour la littérature, la peinture et la sculpture. Pour la musique, Oscar est probablement plus proche de la vérité. Le goût des masses va plus au rythme qu'à la musique structurée. La musique primitive, la musique nègre, s'est fait une

place déterminante à la radio parce que les auditeurs des radios ont des goûts plus primitifs que ceux qui vont aux concerts. »

Harry et Oscar la regardaient tous deux.

« D'accord. C'est une autre façon d'expliquer les choses », dit Harry. « C'est vrai que de nos jours, les gens qui consomment de l'art suivant les tendances, fréquentent les musées et courent dans les librairies acheter des éditions reliées des dernières merdes de Roth et Mailer dès qu'elles sont publiées, sont des abrutis sans cervelle. Ils représentent la nouvelle élite culturelle. Et ils suivent servilement la ligne du modernisme tracée par les critiques littéraires et les chroniqueurs. Un artiste ayant reçu l'approbation des critiques peut présenter une assiette remplie de bouse de vache lors d'une exposition, il sera élevé au rang divin pour sa nouvelle forme d'art majeur, et les membres de la nouvelle élite se pâmeront en hochant la tête d'un air réfléchi et ils discuteront entre eux de toute la sensibilité de laquelle l'artiste a fait preuve en disposant la bouse dans l'assiette. Le beauf moyen se contenterait de rire. Il ne dispose pas du minimum de critères culturels permettant d'apporter son soutien, alors il se fiche éperdument des critiques. Mais la nouvelle élite n'a pas décidé elle-même que les merdes que l'on présente aujourd'hui comme de l'art contemporain seraient de l'art. Les pauvres pantins qui considèrent toute forme d'art figuratif comme *fasciste* n'ont pas développé cette opinion par eux-mêmes. Ils ne rendent pas un culte à la laideur uniquement parce qu'ils sont mentalement malades. Ils le font parce que leurs facultés de discernement ne dépassent guère celui du beauf moyen – et parce que les critiques les ont persuadés qu'en vouant ce culte, ils seraient plus intelligents, plus à la mode et plus futés que le beauf moyen et sa femme. Le mouvement moderniste a été créé par la critique – autrement dit, par les médias. Et c'est juste une autre manière de dire qu'il a été créé par les Juifs. »

« Oh là, attends une minute », protesta Oscar. « Les Juifs n'ont pas inventé le mouvement moderniste. Cette tendance sévissait déjà au XIX^{ème} siècle. Certaines des personnes impliquées là-dedans étaient manifestement malades ou gravement perturbées, et leur art reflète leur maladie. D'autres ne semblaient pas avoir le talent ou la maîtrise requis pour faire de l'art, alors ils ont mis les règles de côté et ont simplement fait ce qui leur semblait simple et facile à réaliser. Parmi les adeptes du modernisme, beaucoup n'étaient pas juifs. Picasso n'était pas juif, Henri Moore non plus. Les gens qui, dans leur majorité, prennent au sérieux ces embrouillaminis dénués de sens et leur donnent le nom de poésie, ainsi que ceux qui voient de la peinture là où il n'y a que quelques tâches sur une toile, sont des Gentils. »

« Eh, je n'ai pas dit que les adeptes du modernisme étaient tous juifs – même si l'importance des Juifs dans ce mouvement dépasse de loin ce que donnerait à croire le pourcentage de leur présence dans l'ensemble de la population. Bien sûr, cette tendance a toujours été présente. Il y a toujours eu un certain nombre de gens paresseux et incompetents – où à l'émotivité perturbée – dans toute profession. Autrefois, les gens de bon goût se contentaient de les ignorer. Ce qui s'est passé au cours des cent dernières années, c'est que les Juifs ont pris le contrôle de tous nos organes de presse. Et cela, en même temps que croissait l'importance des médias du fait de la démocratie économique. Avant ce siècle, il n'y avait pas de critique ou de chroniqueur juifs. Aujourd'hui, la majorité d'entre eux le sont. Ceux qui ne le sont pas suivent la ligne tracée par les Juifs, parce que leurs employeurs le sont. Et ce n'est pas tout ; le marché culturel est contrôlé par les Juifs de bien d'autres manières. Aujourd'hui, tu peux écrire n'importe quelle sorte de roman ou de poème. Tu peux même le faire publier – si tu es prêt à prendre à ta charge les frais de publication. Mais si tu veux que quelqu'un d'autre le publie pour toi – un grand éditeur, ayant accès aux réseaux de distribution – alors tu devras adapter ta créativité littéraire à ce que veulent les éditeurs. La même chose se vérifie pour les arts graphiques et plastiques. Si les propriétaires de galeries n'aiment pas tes œuvres, personne ne s'y intéressera et tu crèveras de faim. Les Juifs ont sélectionné les êtres malades et indisciplinés du monde artistiques non-juif, éléments jusque-là toujours promus et encouragés. Ils ont ajouté leurs propres artistes à ces éléments. Ils ont coupé les éléments sains de tout contact avec le public autant que possible. Et ils ont fait un boulot remarquable pour convaincre une classe superficiellement éduquée de consommateurs d'art et de littérature que les vieilles

normes devaient être abandonnées ; que la laideur devait être glorifiée et la beauté méprisée, que le chaos était admirable et l'ordre méprisable, que l'art qui reflète la vraie vie de leur peuple était raciste et n'était pas digne du respect témoigné envers chaque babiole exotique pondue par les négros, les chinetoques ou les bougnoules. »

« Mais pourquoi, bon sang ? Qu'est-ce que les Juifs y gagnent ? Pourquoi tenteraient-ils d'étouffer la culture du peuple au milieu duquel ils vivent et de promouvoir à sa place la dégénérescence et le chaos ? Cela n'a pas de sens. C'est tout juste bon à s'attirer des ennuis. Promouvoir les meilleurs éléments de notre culture serait moins risqué pour eux. »

Oscar perdait patience.

« Pourquoi ? Je vais te le dire, pourquoi. »

Il prit de nouveau sa Bible, l'ouvrit à une page marquée d'un signet, et commença à lire. « J'exciterai l'Égypte contre l'Égypte, ils se battront, chacun contre son frère, chacun contre son prochain, ville contre ville, royaume contre royaume. L'esprit de l'Égypte s'évanouira en elle, et je confondrai son conseil. On consultera les faux dieux et les enchanteurs, les spectres et les devins. »

Harry leva les yeux et lui demanda :

« Cela ne te fait pas penser à ce qui se passe aujourd'hui ? C'était la formule d'Isaïe il y a deux mille sept cents ans pour détruire une nation, mais il me semble que l'on pourrait appliquer cela à ce qu'ils font dans notre pays depuis cinquante ans. En fait, si tu considères le tableau dans son ensemble, la formule d'Isaïe pourrait très bien décrire le comportement des Juifs envers le monde blanc – chez nous et en Europe, mais aussi en Russie – durant plus d'un siècle. »

« Eh bien, il est incontestable que les maîtres des médias ont réalisé un travail impressionnant pour détruire les valeurs du peuple américain », répliqua Oscar, « mais je ne peux pas considérer ce que tu viens de dire comme la preuve que ce fut délibéré, et je ne vois pas le rapport avec leur partialité envers le modernisme. »

Harry revint à la charge.

« Les paroles d'Isaïe sont un peu bizarres, mais leur application à la situation actuelle va au-delà de la simple destruction de notre capacité à raisonner et à comprendre comment nous sauver en tant que peuple. « Chacun contre son frère, chacun contre son prochain » : n'est-ce pas une bonne façon de décrire l'atomisation sociale qui s'est instaurée dans la société blanche ? L'anéantissement de notre conscience raciale et de notre solidarité communautaire ? Et y-a-t-il jamais eu une telle prolifération de bonimenteurs et de charlatans vendant leur venin spirituel, comme dans l'Amérique d'aujourd'hui ? Quant au modernisme, qu'est-ce donc sinon le rejet de notre culture, de cette culture que nous avons partagée avec tous les autres Blancs tout au long de notre Histoire ? Ce que les Grecs ont écrit et sculpté, il y a 2500 ans, nous parle aujourd'hui pour les mêmes raisons qu'à l'époque. Nous réagissons à la beauté et à l'ordre de la même façon. Les sentiments exprimés par Homère et Sophocle sont nos sentiments. Ce que Dostoïevski a écrit s'adressait autant aux Anglais ou aux Allemands qu'aux Russes ; Dickens s'adressait aussi bien aux Russes qu'aux Allemands, tout comme Goethe publiait aussi bien pour les Russes que pour les Anglais. Une peinture de Rembrandt, de Turner ou de Friedrich dit la même chose à tous les Européens, au même titre qu'une symphonie de Beethoven. En revanche, nous ne réagissons pas de la même façon à de la musique chinoise ou aux sculptures nègres – non plus qu'aux romans juifs. C'est notre culture qui nous a liés les uns aux autres. Elle nous a rendu conscients de notre patrimoine commun – et a mis en évidence ce qui nous différencie d'avec ceux qui ne la partagent pas. Et cet éternel marginal – le Juif – tentant de s'introduire dans notre société ne pouvait pas le tolérer. Il devait nous briser, détruire notre solidarité, nous faire croire que nous n'avions plus de points communs entre nous autres que nous n'en avons avec le nègre ou le Chinois – ou que le Juif. Le modernisme est la stratégie essentielle du parasite. »

Oscar bondit sur ses pieds et frappa du poing droit sur sa paume gauche, en proie à une agitation

visible.

« Mais enfin, tu ne m'as encore rien prouvé. Tu continues à me lire des passages très suggestifs de la Bible, des passages qui laissent croire à une attitude hostile et parasitaire de la part de sJuifs. Mais des preuves sorties de la Bible ne valent que pour des esprits simplistes. Tu peux prouver ce que tu veux avec la Bible. La seule chose que m'a apportée cette discussion, c'est que je dois maintenant réexaminer, repenser et réexplorer des points que je tenais pour acquis. Dans certains cas, il me faudra convenir, je le suppose, que je me suis laissé manipuler par les Juifs ou par la presse qu'ils contrôlent. Mais je ne vais certainement pas me laisser convaincre par une théorie de conspiration globale et de parasitisme dirigée par les Juifs à cause de quelques phrases écrites il y a des milliers d'années. »

« Bravo, Oscar ! Si ce de quoi nous avons discuté t'amène à repenser certains points, eh bien, j'aurai complètement gagné. Et je suis sûr que tu y repenseras, car il est évident que tu considères ces questions avec le sérieux qu'elles méritent. Tu ne prends pas ces choses à la légère. Le moindre soupçon sur ce que j'affirme te dérange profondément. C'est ainsi que ça devrait toujours être. Trop souvent, j'ai perdu mon temps à discuter avec des hommes qui ne voyaient dans notre débat rien d'autre qu'un exercice intellectuel, un défi amusant. Souvent des hommes intelligents, mais sans âme, ni sens de la responsabilité. Que j'eusse raison ou tort à propos des Juifs ou de tel autre sujet de discussion n'avait pas grande importance à leurs yeux ; ce n'était pas réel. La seule chose qui était réelle pour eux, c'était leur pitoyable confort, leur propre sécurité, leur petit bien-être. Ils ne ressentaient aucune responsabilité envers le monde environnant, aucune responsabilité à l'égard de leur race. Ils étaient de simples consommateurs de leur vie – des spectateurs et non des acteurs. Mais toi, je suis sûr que tu es un acteur de la vie. Convaincre ces autres camarades de la vérité ne faisait, à la longue, aucune différence, parce qu'ils ne sont restés rien de plus que des spectateurs. Mais quand je t'aurai finalement aidé à te convaincre toi-même de la vérité, ça sera différent. Tu agiras en conséquence. »

Oscar se détendit un peu et se força à sourire.

« J'apprécie ta confiance en moi. Vraiment, j'ai appris pas mal de choses aujourd'hui et tu as soulevé d'autres choses que j'ai l'intention d'approfondir. Même les passages de la Bible que tu m'as montrés fournissent matière à réflexion. Ils ont toujours été sous mon nez, mais je ne les avais jamais regardés – ou du moins, je ne les avais jamais vus tels que tu me les as présentés. Comment en as-tu appris autant sur Moïse et sur Isaïe ? Tu ne me donnes pas l'impression d'être le genre de type à étudier la Bible. »

Harry s'esclaffa.

« Eh bien, merci pour le compliment ! Récemment, un des membres de notre Ligue, Saul Rogers, étudiait la Bible et il m'a convaincu que ce livre était une mine d'informations sur les Juifs, et ce, sans égard à l'ancienneté de sa rédaction, ni à la proportion de ceux qui y croient encore. Si Adélaïde et toi pouvez revenir dimanche prochain, je vous présenterai à Saul. Mais s'il te plaît, ne pars pas d'ici avec l'impression que c'est sur la Bible que je base mes convictions sur les rôle des Juifs dans les affaires mondiales. Comme tu l'as dit, c'est purement suggestif. Ça ne prouve rien. Mais je pense que tu avais besoin de quelques suggestions. Les preuves sont plus difficiles à amener. Il n'y a pas une seule chose qui prouve réellement ce que sont les Juifs et ce qu'ils font maintenant. Les *Protocoles des Sages de Sion* sont le genre de choses qu'on eût souhaitées avoir comme preuve globale. Malheureusement, cet ouvrage n'est probablement pas ce qu'il prétend être. C'est trop beau pour être vrai, et la vérité est rarement aussi nette. Je crois que sur un sujet aussi complexe et difficile que les Juifs, la vérité ne peut prendre forme que de façon graduelle, en accumulant toujours plus de preuves, à partir de plusieurs sources. L'Ancien Testament est une de ce sources. Peut-être es-tu prêt à aller un peu plus loin, maintenant. Voyons voir : tu viens d'étudier leur rôle dans les médias et dans l'industrie du divertissement, ce qui est certainement essentiel. Que penserais-tu d'un peu d'histoire récente – disons, la Seconde Guerre mondiale ? »

« Oui, c'est quelque chose qui m'intéresse, et j'ai l'intention de m'en occuper rapidement. »

« Bon, j'ai quelques livres que tu devrais emporter avec toi pour commencer. Viens par ici. »

Harry lui ouvrit la voie vers son bureau. Il tira un livre d'une étagère et le tendit à Oscar.

« Si tu aimes l'art de Breker, ce livre te fera bouillir le sang. Il décrit quelques-unes des choses que notre gouvernement a faites pour rééduquer les Allemands après la guerre. L'une d'elles consistait à envoyer des troupes de G.I.s armés de masses pour démolir les sculptures de Breker. Quant aux dessins et aux tableaux, ils étaient soit brûlés, soit confisqués. La moitié des tableaux ornant les musées allemands et les bâtiments publics fut ainsi pillée par des équipes spéciales de rééducation et enfermée dans les coffres du gouvernement. Art *nazi* disaient-ils. Et je ne parle pas des trucs avec des croix gammées. Ils ont saisi ou détruit tout ce qui, dans l'art du XXème siècle, ne correspondait pas à leur image moderniste, tout ce qui était naturel et sain, tout ce qui reflétait le mode de vie allemand. L'ensemble du programme a été chapeauté par les Juifs. Leurs noms sont tous dedans. »

Harry sélectionna quatre autres livres et les donna à Oscar.

« Ceux-ci feront une bonne introduction. Tu peux passer facilement six mois rien que pour explorer les origines de la guerre, les facteurs politiques ayant influé sur son déroulement et ses conséquences, qui ne sont jamais traitées dans les livres chroniqués par le *New York Times*. »

Chapitre XVII

Adélaïde et Oscar ne rendirent pas visite à Colleen et Harry le dimanche suivant. En fait, il s'écoula près de trois semaines avant qu'ils ne revissent leurs nouveaux amis. Durant ce laps de temps, Oscar eut fort à faire.

D'abord et avant tout, il y avait son projet d'étude. Il poursuivit ses efforts pour comprendre les Juifs en lisant les livres que Harry lui avait prêtés et en allant chercher en bibliothèque d'autres ouvrages auxquels ces derniers faisaient référence. Et en même temps, il élargit le champ de son étude, pour essayer de répondre à la question fondamentale qui consistait à savoir ce qui s'était passé dans le monde occidental ces cent dernières années, au point de rabaisser sa race à son triste état actuel. Était-ce un défaut intrinsèque à la civilisation occidentale, était-ce les Juifs, ou s'agissait-il d'une combinaison de différents éléments ?

L'intuition d'Oscar lui dictait que, indépendamment de ce qu'il avait conclu quant au rôle des Juifs, il devait y avoir des erreurs fondamentales commises par son propre peuple. Il lui fallait trouver des réponses et développer quelques idées sur les changements à effectuer pour remettre sa race dans le droit chemin. Il ne pensait pas pouvoir changer le cours de l'Histoire tout seul, mais il devait avoir une direction claire pour ses futures activités ; il devait savoir que ce qu'il faisait avait un sens dans le cadre d'un plan plus vaste. Ryan, après tout, était dans le vrai. Il avait réagi, sans réfléchir, s'attaquant à chaque cible attirant son attention. Mais il ne pouvait pas se permettre de continuer de cette manière, et ce, pour plusieurs raisons. La première étant Adélaïde, et la seconde Ryan. Le plus important était son besoin de savoir que lorsqu'il risquait sa vie, il le faisait pour les bonnes raisons, et non pas pour soulager sa frustration, en frappant aveuglément un ennemi qu'il n'avait pas encore clairement identifié. Alors, il étudia et réfléchit.

Et il tua Danny Feldman pour Ryan... Il avait décidé qu'il accomplirait au moins cette mission. Il avait pensé disposer de quelques semaines pour le faire, après avoir élaboré un plan bien détaillé, mais le mercredi suivant sa visite chez les Keller, Ryan lui téléphona. Et une fois de plus, ils se rencontrèrent dans le métro.

« Tu dois t'occuper de Feldman, tout de suite. »

« J'avais l'intention de le faire assez rapidement. Pourquoi pas à la fin de la semaine prochaine ? »

« Non, nous devons le mettre hors-circuit dans les prochaines quarante-huit heures. Il ne doit pas être encore en vie vendredi, après seize heures. »

« Merde, Ryan, je dois penser aux détails du boulot avant tout. Pourquoi cette précipitation ? »

« La précipitation vient de ce qu'au Bureau, les choses bougent plus vite que je ne l'aurais pensé. Rizzo est mis sur la touche la semaine prochaine, au plus tard mercredi, et le nouveau chef de la section sera alors nommé. Le directeur veut faire ça avant les audiences du Sous-Comité Sénatorial sur la Sécurité et le Terrorisme de jeudi prochain. Ça pourrait être un prélude à ce que j'ai évoqué la semaine dernière : une nouvelle agence anti-terroriste. Je sais que le directeur a discuté de cette possibilité avec le sénateur Herman, président du Comité Judiciaire. Le problème, c'est que l'information a été divulguée auprès des youpins du Bureau. Ça vient probablement du conseiller en chef du Comité, qui est juif. Depuis, ils se démènent pour me coiffer au poteau et m'empêcher d'obtenir le poste de Rizzo. Je sais qu'en fin de semaine, il seront tout, y compris Feldman, à une assemblée dans un motel d'Alexandria. Nous écouterons ce qui se dit durant cette rencontre, mais il est essentiel de réduire Feldman au silence avant cette date. S'il y participe, je sais exactement ce qu'il dira. Il donnera tous les détails à propos de l'opération contre le Klan l'an dernier et ils s'en serviront contre moi. C'est la seule et unique possibilité de me contrer.

« Au lieu de procéder au compte-gouttes, pourquoi ne faites-vous pas tout simplement sauter l'immeuble ? Ça réglerait votre problème juif au Bureau pour de bon. »

« Es-tu cinglé ? Nous ne faisons pas ce genre de choses. Et je ne peux pas me permettre de te laisser faire ça non plus. Bordel, tu imagines la merde que ça causerait – surtout après Kaplan ? Ils sont déjà très suspicieux sur ce qui est arrivé. Si tout le reste des youpins du Bureau se faisait dégommer subitement, chaque Juif du Congrès, chaque organisation juive du pays, et chaque juif du monde de la presse hurlerait à la mort. Je ne peux pas me permettre d'éveiller les soupçons avec Feldman – et ça ne devrait pas arriver, si tu fais ton boulot correctement. »

« Donc, je dispose de quarante-huit heures pour planifier et exécuter le plan. Vous m'en demandez beaucoup, Ryan. »

« J'ai foi en toi, Yeager. Le plus important est que ce qui va arriver à Feldman n'ait pas l'air d'un coup monté. Compris ? Ça doit ressembler à un accident. Je peux t'aider là-dessus pour te faire gagner du temps. Quand tu partiras d'ici, tu prendras la mallette qui est à mes pieds. À l'intérieur, tu y trouveras un de nos joujoux spéciaux. C'est un pistolet à fléchettes qui a une portée de quinze mètres, mais il vaut mieux être le plus prêt possible. Il y a deux projectiles avec. Ils sont chargés d'une drogue très spéciale : un puissant stimulant cardiaque qui va littéralement lui arracher le cœur. L'autopsie attribuera la cause du décès à une crise cardiaque. La drogue est tellement hydrolysable qu'après douze heures, elle devient indétectable dans le sang de la victime. Tout ce dont tu dois te rappeler, c'est de récupérer la fléchette une fois qu'il se sera effondré. »

« Il me semble qu'il y a un petit problème. Comment dois-je l'empêcher de me descendre pendant que la drogue fait son effet ? »

« La drogue agit très rapidement. Son cœur se mettra à convulser dans les quinze secondes après l'impact. Il aura tellement mal qu'il ne pourra rien faire d'autre que se rouler par terre. Son cœur aura subi des dommages irréparables après trente secondes et il tombera inconscient. Je suis sûr que tu seras capable de rester hors d'atteinte pendant les dix ou quinze premières secondes. »

« Pour quelles raisons le FBI utilise-t-il des joujoux comme ce pistolet ? Vous livrez-vous réellement à des assassinats, comme vous en accusent certains gauchistes paranoïaques depuis des années ? »

« Non. En fait, nous avons emprunté celui-ci aux Israéliens. Ils l'utilisent contre les leaders palestiniens lors des manifestations dans les territoires occupés ; ils les flinguent directement dans la foule sans attirer l'attention et sans causer d'émeute. Ils l'utilisent probablement aussi pour des assassinats dans d'autres pays. Une rumeur circule selon laquelle ils se seraient servi d'armes similaires pour éliminer d'anciens membres du Parti nazi à travers le monde. »

« Fascinant. Mais vous me demandez de descendre Feldman ce soir ou demain soir. Je ne peux pas simplement entrer dans votre quartier général et l'abattre dans son bureau pendant qu'il bosse. »

« Tu peux le faire demain matin, avant qu'il se rende au travail – ou vendredi matin, mais ne les fais pas plus tard que ça. Bonne chance, Yeager. Et rappelle-toi, sois prudent ! Ce bâtard est dangereux. »

Ryan sourit et tourna les talons, s'engouffrant dans un des wagons du métro qui venaient de s'arrêter sur le quai. Oscar ramassa la mallette. De retour chez lui, il commença à étudier les quelques notes qu'il avait sur Feldman. L'homme avait quarante ans, marié – à une israélienne – et avait quatre enfants. Il vivait avec sa famille à Silver Spring, une banlieue du Maryland. C'était un buveur modéré aux habitudes régulières qui n'avait pas de vices majeurs, comme Kaplan pouvait en avoir. Sa seule faiblesse connue était le poker. Il jouait habituellement le jeudi soir avec quatre coreligionnaires, se réunissant alternativement dans des lieux différents. Sa femme et lui faisaient le voyage jusqu'aux casinos d'Atlantic City ou de Las Vegas au moins quatre fois par an.

Oscar se creusa la tête. Pour choper cet homme à l'extérieur, il devrait trouver une planque près de sa maison et attendre qu'il en sorte le matin, ou qu'il y revienne le soir après le travail. Ça pourrait être un bon plan d'utiliser son fusil ; il trouverait une place discrète pour stationner et le descendre sans quitter son véhicule. Mais ça causerait de sérieux problèmes à Ryan. À moins qu'il n'y ait des

arbustes près de la porte d'entrée pour s'y planquer, comment diable allait-il faire pour se trouver à quinze mètres d'un homme armé, un cinglé de la gâchette comme Feldman, et utiliser son pistolet à fléchettes ? Il soupira. La première chose à faire était de se rendre à Silver Spring pour évaluer la situation.

La résidence des Feldman était une grande maison moderne située à une trentaine de mètres de la rue, au beau milieu d'une pelouse très entretenue. L'allée de graviers décrivait une courbe vers le côté de la maison où Oscar aperçut une porte de garage et plus loin dans le jardin, un court de tennis. De toute évidence, le Bureau semblait bien payer ses petits protégés. Une douzaine de grands saules parsemaient la pelouse, mais aucun arbuste utilisable, ni près de la porte d'entrée, ni près de celle du garage – tout juste quelques plantes ornementales très basses. De plus, il était presque certain que la porte du garage s'ouvrant avec une télécommande, Feldman ne sortait de sa voiture qu'une fois à l'intérieur, et rentrait chez lui par une porte de garage donnant directement dans la maison. Merde !

Puis Oscar aperçut quelque chose du coin de l'oeil qui fit jaillir l'étincelle de l'inspiration : un vélo d'enfant était appuyé contre l'un des poteaux soutenant le filet de tennis. Il fallait faire comme ça ! Il se trouve une place de stationnement quelques blocs plus loin et s'arrêta pour consulter de nouveau ses notes. D'après les informations de Ryan, les soirées de poker du jeudi soir commençaient vers vingt heures et duraient habituellement jusqu'à minuit. Cela signifiait que Feldman quitterait son domicile entre dix-neuf heures trente et dix-neuf heures quarante-cinq, le lendemain soir – bien après le coucher du soleil – sauf si cette semaine, la partie se déroulait chez lui. Il y avait une chance sur cinq pour que ça soit le cas.

Il se demanda si Ryan avait cette information, mais il décida aussitôt de ne pas essayer de le contacter ; il n'y avait aucune raison de l'importuner pour le moment. La partie de poker était sa seule chance d'attraper Feldman après la tombée de la nuit ; et il n'y avait rien à perdre à essayer. Si Feldman se sortait pas le lendemain soir, Oscar devrait alors essayer le vendredi matin – une entreprise beaucoup plus risquée. Il retourna vers la maison et s'approcha d'un arbre qu'il avait aperçu en arrivant : un gros chêne, situé à mi-distance de la rue et de l'entrée, dix mètres sur la droite. Maintenant, il ne lui restait qu'une chose à faire avant le lendemain soir : voler un vélo d'enfant.

Il en trouva un sur le chemin du retour : un peu vieillot et rouillé, trois fois plus petit qu'un vélo d'adulte, avec des garde-boue rouges et des stabilisateurs. Il le repéra, appuyé sur le mur en parpaing d'un petit centre commercial, et se gara juste à côté. Il le mit dans son coffre et repartit en moins de trente secondes. Il passa le reste de la journée à étudier, jusqu'à l'arrivée d'Adélaïde pour le souper, à six heures.

Le lendemain soir, il était exactement dix-neuf heures lorsqu'il se gara à l'endroit qu'il avait préalablement choisi. Il sortit le vélo de son coffre et l'amena vers la demeure de Feldman. En s'approchant de la maison, il réalisa avec effroi que les trottoirs du quartier étaient extrêmement éclairés, et il se reprocha de ne pas être venu faire une reconnaissance nocturne la veille, afin de prévoir ce genre de problèmes. En fait, il y avait pensé, mais Adélaïde avait été plus affectueuse que d'habitude, et après une série d'acrobaties des plus énergiques et des plus plaisantes, il s'était endormi pour ne se réveiller qu'à six heures trente, lorsqu'elle lui tira les couvertures.

Le trottoir se terminait une centaine de mètres avant l'allée de la résidence Feldman, la maison était éclairée par des lampadaires de jardin ; le réverbère le plus proche se trouvait à soixante mètres et le chêne qu'il avait choisi était dans l'ombre.

« Dieu prend soin des pécheurs », murmura-t-il avec soulagement.

Il venait à peine de se poster derrière l'arbre lorsque la porte du garage s'ouvrit. Feldman partait plus tôt qu'il ne l'avait prévu. Il plaça rapidement le vélo dans l'allée de graviers, et retourna dans l'ombre. Comme il l'avait prévu, Feldman freina brusquement et s'arrêta juste au niveau de son arbre. Il entendit la portière de la voiture s'ouvrir, quelques jurons de Feldman et des pas dans les

graviers. Oscar se positionna alors que Feldman, éclairé par ses phares, se penchait sur le vélo.

Lorsqu'il se redressa, une fléchette l'atteignit entre les omoplates. Il jura fortement en hébreu tout en regardant autour de lui, le vélo toujours à la main. Mais, aveuglé par ses phares, il ne pouvait rien voir dans la direction d'Oscar. Il laissa tomber le vélo, sortit un revolver et courut pour rentrer dans sa voiture, toujours en jurant. Oscar, caché derrière son arbre, attendait toujours. En quelques secondes, les jurons s'arrêtèrent et Oscar entendit un cri étouffé suivi de râles inintelligibles, comme des bruits d'animaux.

Feldman était plié sur le gazon, près de la porte conducteur, le visage violacé. Oscar localisa rapidement le pistolet du mourant sur le sol et souleva le corps pour remettre l'arme dans son étui. Il retira la fléchette du dos de Feldman, ramassa la bicyclette, et la fit rouler jusqu'à sa voiture, en sifflotant soucement. Il devait l'admettre : il aimait vraiment ce genre d'actions ; qui plus est, il était plutôt bon dans ce qu'il faisait.

Sur le chemin du retour, il repassa par le centre commercial, et remit soigneusement le vélo là où il l'avait trouvé la veille.

Chapitre XVIII

Au cours des jours qui suivirent, Oscar fut obligé de consacrer une partie de son temps à la rédaction d'un rapport intérimaire sur la conception de son antenne pour l'Armée de l'Air. En fait, ça faisait des mois qu'elle était achevée, mais il devait présenter une partie du travail et des calculs dans son rapport de recherche. La tâche était compliquée par la nécessité de camoufler suffisamment les méthodes utilisées pour que le travail de conception paraisse plus difficile qu'il ne l'était en réalité. Il désirait faire durer ce contrat aussi longtemps que possible, ainsi que les subventions qui allaient avec, bien entendu. Heureusement, l'Armée de l'Air était conciliante en la matière.

Le reste de son temps était pris par son projet d'étude. Il avait atteint le niveau où, pour clarifier ses idées, il en discutait avec Adélaïde, qui l'aidait aussi chaque soir à la rédaction de son rapport sur l'antenne. Il voyait aussi dans leurs discussions, une manière de réveiller la conscience raciale d'Adélaïde.

« Chérie, tu n'imagines pas comme il est compliqué de découvrir la vérité sur la question juive », dit-il en reposant le livre qu'il était en train de lire.

Elle finissait d'agréer les cinq copies du rapport.

« J'en suis à mon quatrième livre sur la révolution bolchévique en Russie. Il est plus qu'évident que les Juifs y ont joué un rôle déterminant. En fait, la révolution n'aurait jamais vu le jour sans leur participation. Ses principaux théoriciens, à commencer par Marx, étaient juifs ; tout fut financé par des capitalistes juifs ; la plupart de ses théoriciens et de ses acteurs appartenaient aussi à la tribu. Sans eux, Lénine, pratiquement seul, aurait été vaincu. Il n'aurait eu aucun fonds pour opérer et aucun lieutenant pour mener à bien ce projet. Ce qui n'est pas complètement clair, c'est leur motivation. Harry Keller disait que la révolution était un simple stratagème juif pour prendre le pouvoir en Russie. D'un autre côté, tout ce que les Juifs eux-mêmes ont écrit à propos de leur attrait pour le communisme prend prétexte de leur soif de justice sociale. Leurs cœurs souffraient pour ces travailleurs opprimés ; ils éprouaient un sentiment d'indignation. Leur morale réprouvait la corruption et les abus de pouvoir du régime tsariste. Quelques auteurs juifs ont même été jusqu'à affirmer que la religion juive les poussait à prendre la défense de la classe ouvrière et à promouvoir l'égalité. En d'autres termes : leur motivation était purement altruiste. »

« À l'évidence, ces proclamations humanistes des Juifs se sont heurtées à la froide réalité factuelle. Dès que les bolchéviques prirent le pouvoir, les assassinats et actes de barbarie se multiplièrent, plus sauvages que tout ce qui s'était vu depuis les invasions mongoles sept cents ans plus tôt. Ils ne massacrèrent pas seulement les propriétaires, les chefs militaires, les élèves-officiers, les fonctionnaires, les aristocrates ou ceux qui pouvaient être vaguement considérés comme des *opresseurs*, mais aussi des millions de paysans et de simples ouvriers. Ils ne peuvent vraiment pas prétendre que la révolution leur aurait échappé, pour être détournée par des agents ne partageant ni l'altruisme juif ni les nobles motifs des débuts du bolchévisme. Les faits sont très clairs : ils démontrent que les Juifs sont restés les maîtres des terroristes et des meurtriers même après la révolution, comme ils l'avaient été à ses débuts. Le système des *goulags*, ces camps de travail pour détenus réduits en esclavage, fut créé par un juif. Parmi les commissaires politiques, les meurtriers les plus sadiques étaient juifs. Il en est exactement de même dans la police secrète. Jusqu'en 1941, vingt-quatre ans après la révolution, 41% des membres du Soviet Suprême étaient juifs. Cette statistique figure dans le rapport du Gouvernement américain préparé par les chercheurs de la Bibliothèque du Congrès », dit-il, fâché, en brandissant un livre à la couverture verdâtre. « Peux-tu imaginer ça ? Près de la moitié du Soviet Suprême, alors qu'ils n'étaient qu'1% de la population. »

Adélaïde le regarda attentivement, mais ne parla pas, sachant qu'il n'avait pas encore fini. Il poursuivit.

« Vers la fin des années vingt, Staline était au pouvoir en URSS, et le gouvernement soviétique était toujours largement juif. Comment peuvent-ils échapper à la responsabilité des crimes du régime soviétique dans les années vingt et trente ? Ce qui est drôle, c'est qu'ils n'essaient même pas. À lire ce qui est écrit sur la période précédant les années cinquante, tout était rose. Ce n'est que lorsque Staline s'intéresse à eux, et commence à les évincer de la bureaucratie, qu'ils critiquent l'Union Soviétique. Aujourd'hui, ils se plaignent continuellement d'avoir été *persécutés* là-bas, mais quand on étudie les faits, il est clair qu'ils ont été mieux traités que la plupart des autres citoyens soviétiques. Ils ont accaparé une part disproportionnée d'emplois considérés comme des planques. Ce qu'ils entendent par *persécutés*, c'est qu'ils n'ont pas eu tout ce qu'ils voulaient à ce moment-là. Ils disent qu'ils n'ont pas eu le droit d'émigrer, mais en fait, beaucoup plus de juifs ont pu émigrer que n'importe quel autre groupe ethnique. Tout ce qui a été écrit par les Juifs à propos de l'Union Soviétique ces vingt dernières années ne déplore que deux choses : la grande purge du Parti communiste vers la fin des années trente, lorsque des milliers de bureaucrates juifs ont été virés de leurs postes de ronds de cuir du Parti, pour être envoyés dans les camps de travail par Staline, et le résultat du prétendu complot des *blouses blanches* en 1953, lorsque Staline mourut subitement au moment où il se préparait, pense-t-on, à envoyer encore plus de ses concurrents juifs au *goulag*. Mais pas un mot sur les millions d'Ukrainiens massacrés en 1931, les milliers de Baltes torturés à mort en 1940, et les centaines de milliers de personnes, de toutes nationalités, liquidées en 1945 ! »

« J'ai du mal à savoir s'ils essaient délibérément de manipuler les lecteurs en leur faisant croire que ces choses n'ont jamais existé, ou s'ils estiment simplement que ces atrocités ne valent pas la peine d'être mentionnées parce que les victimes ne sont pas juives – et d'ailleurs, moins on en dit à ce sujet, mieux c'est, puisque les Juifs ont une grande responsabilité dans ces actes. Dans le premier cas, ils sont les plus grands menteurs de l'Histoire, et dans le second, ils sont à ce point arrogants et égocentriques qu'on en a le souffle coupé rien qu'à y penser. C'est comme dire que je suis en droit de commettre un crime contre toi parce que tu n'es pas élue par Dieu, et que le simple fait que tu penses à commettre un crime contre moi est un génocide et un blasphème. Mais ce ne sont pas des juifs fanatiques religieux qui écrivent ces livres ; ce sont des juifs universitaires, pour la plupart athées. »

« Quand j'ai commencé à étudier le sujet, j'étais déterminé à ne pas accepter la thèse qu'Harry Keller et un autre ami tentaient de me vendre : celle selon laquelle la révolution communiste n'était qu'un coup de force du pouvoir juif depuis le début. Je pensais que j'y trouverais un trop grand nombre d'incohérences et de contradictions. Il y avait le mouvement sioniste, c'est une chose. Si tous les Juifs utilisaient le communisme pour sucer le lait des nations, pour paraphraser Isaïe, pourquoi étaient-ils autant, en Russie, à être impliqués dans le sionisme ? Pourquoi n'ont-ils pas travaillé tous ensemble pour repousser le communisme ? Un des documents les plus intéressants qu'il m'ait été donné de voir à la Bibliothèque du Congrès est une copie d'un article que Winston Churchill avait écrit à propos des juifs dans l'*Illustrated Sunday Herald* de Londres en 1920. Churchill, qui était certainement prompt à connaître les faits, a clairement désigné le communisme comme un mouvement juif de domination mondiale. »

Oscar attrapa un papier sur la table à côté de sa chaise.

« Voilà, écoute ce qu'il dit, c'est l'édition du 8 février 1920, à peine un peu plus de deux ans après leur arrivée au pouvoir en Russie. »

Il rechercha le passage qu'il voulait, puis se mit à lire.

« Ce mouvement parmi les Juifs n'est pas nouveau. Depuis le temps de Spartacus Weishaupt à ceux de Karl Marx, en passant par Trotski en Russie, Bela Kun en Hongrie, Rosa Luxembourg en Allemagne et Emma Goldman aux États-Unis, cette conspiration à l'échelle mondiale pour le renversement de la civilisation et pour la reconstitution d'une société figée par l'arrêt du développement, une société que la jalousie malade obligerait à promouvoir une impossible égalité, a été en croissance constante. Dans la création du bolchévisme aussi bien que dans leur apport réel à la révolution russe, il n'est pas besoin d'exagérer la part jouée par ces juifs

internationaux – et pour la plupart athées. Elle est assurément très grande ; elle dépasse probablement en importance toutes les autres. Auprès de Lénine, la majorité des personnages dirigeants sont des Juifs. Plus encore, l'inspiration principale et le pouvoir dirigeant viennent des dirigeants juifs. »

Puis il continue en parlant du sionisme comme d'une sorte d'antidote au communisme.

« Les bons Juifs, dit-il, sont sionistes, et les mauvais sont communistes. Je me demande s'il aurait tenu le même discours, en ayant su comment les Juifs traitaient les Palestiniens après s'être emparé de leur pays. Les Israéliens d'aujourd'hui se comportent envers les Palestiniens exactement de la même façon que les Juifs bolchéviques se comportèrent avec les Ukraïniens et les Russes après leur prise du pouvoir. De toute façon, même si Churchill reconnaissait que le communisme était un mouvement juif, il était assez prudent pour dire que seule une partie de la population juive mondiale était impliquée. Eh bien, c'est évident ; imagines-tu tous les membres d'un groupe ethnique ou racial en train de partager les mêmes idéologies politiques ou sociales ? »

« Mais ce qui me trouble dans tout ça, c'est que je suis tombé sur une multitude d'indices qui laissent penser que les Juifs sionistes n'étaient pas du tout hostiles aux Juifs communistes. Par exemple, quand les communistes ont pris le pouvoir en Russie, ils ont détruit des milliers d'églises chrétiennes, mais sans toucher aux synagogues. Churchill mentionnait aussi ce fait. Il y avait en outre, dans notre pays, des capitalistes juifs qui donnèrent des millions de dollars aussi bien aux communistes qu'aux sionistes. Tout cela entretient le soupçon que les Juifs ont simplement eu recours à une stratégie à deux vitesses, certains d'entre eux asseyant leur pouvoir par la voie du sionisme et d'autres par la voie du communisme. Il se peut que je me trompe sur ce point. Mais la preuve de loin la plus accablante est l'opinion propagée par les médias et auteurs juifs vis-à-vis du communisme. »

« Comme je l'ai dit, avant 1950, il n'y avait pas que des goys comme Churchill pour reconnaître la judaïté du communisme. Les Juifs eux-mêmes s'en vantaient – mais ils prétendaient qu'il ne s'agissait que d'altruisme, d'une chance pour la classe ouvrière et ainsi de suite. Pas un mot sur les atrocités monstrueuses que le communisme avait commises. Puis, quand la prétendue *guerre froide* débuta et que le communisme cessa d'être à la mode en Occident, il ne fut plus édité aucun livre dans lequel les Juifs reconnaissent leur rôle dans le communisme ; en contrepartie, ils ont commencé à pleurnicher, racontant qu'ils étaient des victimes du communisme – ses principales victimes même, à les en croire ! J'imagine que c'est par pure coïncidence que la guerre froide débuta lorsque Staline brisa le pouvoir d'une autre faction juive du gouvernement soviétique, et que les Russes commencèrent à reprendre le pouvoir dans leur propre pays. »

Il réfléchit un instant à ce qu'il venait juste de dire et poursuivit.

« À bien y penser, peut-être n'est-ce en rien une coïncidence ? Peut-être le changement d'attitude de l'Occident envers l'Union Soviétique a-t-il été orchestré ici par les médias, en réponse au changement de situation pour ces Juifs en URSS ? Je devrais lire un peu plus en gardant cette idée à l'esprit. De toute façon, ce n'est que dans les dernières années que les atrocités du régime soviétique ont été véritablement admises en Occident. On pouvait toujours découvrir dans les bibliothèques des travaux académiques ou les rapports officiels sur l'extermination des *koulaks* en Ukraine, ou sur le massacre des officiers polonais dans la forêt de Katyn, mais jamais rien ne pouvant influencer sur l'opinion publique. Maintenant, c'est plus ouvert – mais aucun des documents qui circulent massivement ne laisse croire à la responsabilité des Juifs. La seule exception, peut-être, reste les ouvrages de Soljenitsyne sur le système des goulags, mais je ne suis pas sûr qu'il y ait vraiment beaucoup de gens à les avoir réellement lus. Et même là, on doit lire entre les lignes pour véritablement comprendre le message. Tu vois, s'ils montraient ne serait-ce qu'un petit geste de franchise et de regrets, je ne serais pas si suspicieux. Si seulement ils arrivaient et disaient simplement : *Eh bien, nous avons pensé que le communisme serait une bonne chose pour tout le monde. Qu'il viendrait en aide aux opprimés. Nous l'avons donc mis au point et lancé avec lui la révolution russe. Mais nous avons fait alors des choses terribles, et nous en sommes désolés. Nous*

n'aurions jamais dû fricoter avec le communisme. S'ils en venaient à s'exprimer ainsi, alors je leur manifesterais un peu plus de sympathie. Mais aucun d'eux ne l'a fait. »

« Au lieu de cela, tout ce qu'ils ont écrit sur le sujet n'était que manœuvres tortueuses. Tout. Ils ont d'abord reconnu leur rôle dans le communisme, mais ils en ont nié les atrocités. Maintenant, ils admettent les atrocités, mais ils nient leur rôle. Sur ce sujet, je suis tout à fait convaincu. J'ai enfin mis à jour suffisamment de preuves. Et à présent, je les suspecte d'avoir utilisé la même ligne de conduite pour tout ce qui les concerne : le Seconde Guerre mondiale et le soi-disant holocauste, par exemple. Mais je commence à désespérer de ne jamais connaître l'entière vérité sur ces choses. Il m'a fallu des semaines d'études pour arriver à seulement quelques conclusions solides sur le rôle des Juifs dans le communisme. Pour ce résultat, j'ai dû creuser et dégager, couche après couche, les obstructions, les mensonges et les contradictions diverses. Et encore, j'ai en tête des douzaines de questions importantes à propos du communisme, du sionisme et de leurs relations mutuelles, mais les réponses vont dans une multitude de directions différentes. C'est très frustrant. C'est comme si ces sujets avaient délibérément été camouflés, pour que des gens comme moi aient du mal à découvrir la vérité. »

« Hé ! Ça me rappelle quelque chose que j'ai entendu en Iowa », s'exclama Adélaïde, interrompant ainsi le monologue d'Oscar. David Schwarz, un des chargés de travaux dirigés de ma deuxième année de maths, était juif. Il était marié, mais essayait quand même de me draguer. En fait, c'était une vraie calamité. Chaque fois qu'il m'apercevait au foyer des étudiants, il s'approchait et commençait à me parler. Il parvint à trouver mon numéro de téléphone et m'appela aussi à mon appartement. C'était un moulin à parole. Il aimait principalement parler de politique et d'économie – des trucs ésotériques, généralement, notamment comment le prix de l'or montait chaque fois que les Démocrates avaient de bons espoirs de gagner une élection. J'étais dans une situation plutôt délicate. J'avais peur de l'offenser, et je me suis dit qu'aussi longtemps que je le gardais à une distance raisonnable, je pouvais le laisser parler. Je lui ai même parfois posé des questions. Une fois, je lui en ai posé une à propos de la dette nationale. Il m'a donné une explication d'une vingtaine de minutes qui m'avait laissée totalement confuse. Une partie de ce qu'il disait semblait en contredire d'autres. »

Je lui ai dit : « Seigneur, je suis perdue. Pourquoi est-ce que tout doit être aussi compliqué ? » Il me regarda un instant et me déclara ensuite d'un ton très sérieux, comme s'il me révélait un lourd secret : « Ce doit être compliqué, sinon trop de gens comprendraient ce qui se passe réellement avec notre économie. » Il se pencha vers moi et murmura : « Entretenir la confusion peut être la meilleure protection. Lorsque tu veux atteindre un objectif quelconque, tu dois diviser tes forces et les envoyer dans deux directions opposées, alors personne ne te comprendra et ne saura où tu veux en venir et tu seras en mesure, par la même occasion, de prévenir toute résistance. Une fois ton objectif atteint, explique ce que tu as fait avec tant de contradictions que personne ne sera certain de ce que tu voulais vraiment au départ. »

« Je ne sais pas ce que ces sages paroles avaient à voir avec la dette nationale. Je crois qu'il essayait seulement de m'impressionner avec son discours sophistiqué – machiavélique avec ça – et le fait que j'ai avoué ma confusion a dû, pour ainsi dire, déclencher une association d'idées dans son esprit. Il a fait un lien avec quelque chose d'autre, vraisemblablement politique. Malgré tout son verbiage, David n'était, à vrai dire, pas aussi intelligent qu'il voulait le faire croire. Mais il était bizarre ; il pensait que l'explication de tout ce qui se passait provenait d'une conspiration de quelque groupe d'intérêt et que les choses n'étaient jamais ce qu'ils semblaient être. Il doit avoir ramassé, je ne sais où, cette petite maxime sur l'utilité de la confusion. Je ne lui ai pas demandé à l'époque, mais c'est resté gravé dans le mon esprit et ce que tu viens de dire me l'a rappelé. »

Chapitre XIX

Il va probablement neiger au cours de la journée, pensa Oscar tandis qu'il ramassait le journal sous le porche. La température tournait autour de moins un degré et le ciel était très couvert. Il s'étira, bâilla et huma l'air dans l'obscurité du petit matin. Il venait de rentrer chez lui après avoir passé, une fois de plus, la nuit chez Adélaïde. Il sentait qu'il avait besoin d'au moins une heure de sommeil en plus. Pourquoi devait-elle aller travailler si tôt ?

Ce n'est que quand il retira le plastique du journal et le posa sur la table à manger que le titre de la une attira son attention. Sa somnolence disparut instantanément. L'adoption de la Loi Horowitz faisait la première page du *Washington Post*. Il se versa une tasse de café et se mit à lire plus en détail.

À la page quatre, se trouvait également un article beaucoup plus petit annonçant l'approbation d'une nouvelle agence gouvernementale pour combattre le terrorisme. Les deux législations passées exactement en même temps, cela relevait d'une coïncidence parfaite, pensa Oscar. Les deux affaires dans le *Post* étaient traitées indépendamment, mais il soupçonnait ceux qui tiraient les ficelles législatives d'être parfaitement conscients de leur connexion. Il se promit de questionner Ryan sur ce sujet la prochaine fois qu'il le verrait.

Le *Post* indiquait qu'il faudrait probablement deux mois, voire plus, pour que les mesures de la Loi Horowitz puissent entrer en application. Le Président, qui l'avait promulguée immédiatement, avait déjà désigné un panel d'éminents chefs religieux ainsi que des représentants des minorités pour superviser la mise en place de l'appareil bureaucratique, l'impression des brochures expliquant la prévention et celles des formulaires pour la dénonciation des comportements jugés menaçants, et ceux qualifiés de haineux.

Il y avait un entretien avec le directeur de l'Union Américaine pour les Libertés Civiques, qui laissait entendre que son groupe émettait des réserves au sujet de la nouvelle loi. Quelque chose devait définitivement être fait pour briser l'élan des propagateurs de haine, disait-il, mais il espérait que le Congrès n'irait pas trop loin et que la nouvelle loi ne serait pas administrée de façon à restreindre la liberté d'expression ou de la presse. Oscar eut un ricanement de mépris après avoir lu ce passage.

« Quel gardien de nos libertés ! » maugréa-t-il.

L'article relatif à la nouvelle agence anti-terroriste était, lui, d'un plus grand intérêt, spécialement le dernier paragraphe : « L'homme choisi pour piloter la nouvelle agence est William Ryan. La semaine dernière, il venait à peine d'être promu directeur de la Section Anti-terroriste du FBI après avoir servi neuf ans dans ses rangs comme chef-adjoint du Bureau. M. Ryan a d'excellents états de service. Sa plus remarquable opération est survenue au début de l'année dernière, lorsqu'il dirigeait les forces d'intervention qui mirent un terme aux agissements de près de deux cents membres du Ku-Klux-Klan et d'autres organisations suprémacistes blanches impliquées dans un complot visant à porter atteinte aux droits civiques des non-blancs. Sa nomination devrait être confirmée par le Comité Judiciaire du Sénat cette semaine. »

Oscar passa de la cuisine au salon, où il s'installa dans son fauteuil, mit la tête en arrière et ferma les yeux. Donc, les choses avaient marché exactement comme Ryan l'avait prévu, pensa-t-il. Il ne pouvait s'empêcher de ressentir un brin de fierté lorsqu'il considérait à quel point ses efforts avaient été essentiels pour obtenir un résultat si parfait, mais sur cette fierté pesait l'ombre d'un pressentiment. Le problème de sa relation avec Ryan avait désormais pris une plus grande importance et il devenait urgent de le régler. La semaine précédente, il avait continué à étudier, mais il s'étaient préoccupé de questions autrement plus larges que celles strictement associées aux Juifs. Il était maintenant plus que convaincu que la mainmise des Juifs sur les médias et l'industrie du divertissement devait être brisée, sans égard avec le fait d'être pleinement d'accord ou non avec

Ryan et Keller sur leur rôle dans la société blanche.

Mais que faire ? Par quels moyens ? Il avait besoin d'une stratégie dès maintenant, et il était déterminé à en trouver une avant d'agir, que ce soit de sa propre initiative ou pour le compte de Ryan.

Une chose était claire, ces actions en solitaire n'auraient pas d'importance concrète à long terme. Et jamais elles ne pourraient déposséder les Juifs de leur contrôle des médias ; elle ne pouvaient pas arrêter la désintégration de la société blanche ou de la civilisation occidentale ; elles ne pouvaient même pas faire obstacle au métissage. S'il devait dépasser les actions solitaires, alors il avait besoin d'une organisation. Le groupe de Keller, la Ligue Nationale, était le seul qui lui donnait l'impression de se pencher sérieusement sur les maux sociaux et raciaux qui le concernaient. Mais c'était une organisation strictement éducative ; Keller avait insisté auprès de lui lors de leur dernière rencontre sur le fait qu'ils évitaient toute activité illégale pour se concentrer plutôt sur l'édition et la distribution de livres, de brochures, de magazines, de vidéos, et autres matériels pédagogiques. Il semblait à Oscar que la Loi Horowitz mettrait rapidement fin aux activités de la Ligue Nationale, à moins que celle-ci, changeant de politique, ne commence à défier la loi en recourant à l'édition clandestine.

En réalité, n'importe quelle association constituant une menace sérieuse pour les personnes au pouvoir souffrait de la même vulnérabilité : elle courait tout simplement le risque d'être interdite. Pour contourner cela, il fallait être prêt, dès le début, à enfreindre la loi, et on devait être capable de le faire avec une certaine impunité. En d'autres termes, il fallait d'un côté une activité organisée, et de l'autre, la capacité d'action qu'Oscar avait développée. La relation unique qu'il entretenait avec Ryan pourrait sûrement lui être utile à ce niveau, pensa-t-il.

Il élaborait un scénario dans sa tête : il y avait l'organisation de Keller, publiant du matériel, comme l'article sur les Juifs écrit par Churchill en 1920, qu'il avait trouvé si révélateur ; on utiliserait ses canaux de distribution à destination du public, et l'on recruterait, grâce à cette structure, de nouveaux écrivains, imprimeurs et activistes parmi les personnes mises en éveil par les publications. Lui, réglerait les problèmes créés par la Loi Horowitz, en relayant les avertissements concernant les interventions éventuelles de la police grâce à Ryan, en liquidant, le cas échéant, les informateurs et en s'acquittant des autres tâches particulières nécessaires à la survie d'une organisation éducative, clandestine et illégale.

Mais il fallait plus que ça – beaucoup plus. Aucun pouvoir, aussi bien installé que celui qui dirigeait l'Amérique ne pourrait être ébranlé par un groupe extérieur venant crier sous ses fenêtres. Le moindre espoir de changer les choses avec suffisamment d'ampleur pour renverser le cours de la décadence, exigeait qu'on eût des gens à l'intérieur ; des gens ayant un réel pouvoir.

Il se leva et commença à arpenter la pièce, les mains dans le dos. Quels étaient les leviers du pouvoir qui pourraient leur être accessibles ? Il y avait le gouvernement lui-même, bien sûr. N'importe quelle organisation réussissant à faire entrer un ou plusieurs de ses adhérents au Congrès disposerait aussitôt, en plus des moyens de protection officiels, d'une tribune nationale, dût-elle n'avoir aucune influence réelle sur le processus législatif. Ensuite, il y avait la branche exécutive. La nouvelle agence de Ryan pourrait se révéler utile – en tant que vigie et peut-être même comme base, pour déclencher un jour un coup d'État, si se réalisaient les prédictions de Ryan selon lesquelles ses membres allaient constituer bientôt une véritable garde prétorienne. C'était là, certainement, un facteur important pour définir les termes d'une collaboration future avec Ryan.

Il y avait aussi d'autres leviers : les grands syndicats, les Églises, les plus grosses banques et autres compagnies basées sur le capital. Mais il n'y avait rien, dans le gouvernement ou ailleurs, qui pût rivaliser avec la puissance des médias. Il ne voyait pas comment un groupe pouvait espérer gagner et tenir une partie importante du pouvoir si les médias y étaient vigoureusement et solidement opposés. D'un autre côté, si une organisation ou un individu avaient le soutien, ne serait-ce que d'une partie d'entre eux, ils auraient un avantage considérable dans leur quête du pouvoir. Il devait

y avoir un moyen d'entrer dans les médias, mais Oscar n'avait aucune idée précise pour y parvenir. Keller lui avait dit que la Ligue Nationale était en train de développer ses propres médias qui viendraient un jour concurrencer ceux que les Juifs contrôlaient, mais cela semblait, aux yeux d'Oscar, d'un optimisme délirant. Combien de temps demanderait un tel développement ? Trente ans, peut-être ? Resterait-il alors quelque chose à sauver ?

Les pensées d'Oscar furent interrompues par la sonnerie du téléphone. Il se demanda qui pouvait appeler si tôt. Au moment où il se saisit du combiné, il devina qui c'était. Le timbre de la voix confirma son intuition.

« Bonjour. J'ai besoin de te parler. J'ai appelé très tôt pour être sûr de te joindre et te permettre de prévoir environ une heure avec moi, ce soir entre dix et onze heures. La station de métro n'est plus un endroit fiable pour nous à cause de ma nouvelle notoriété ; des journalistes pourraient nous apercevoir. Viens me retrouver au parc de stationnement sud du Pentagone. Je serai dans une Ford noire à l'extrémité sud-ouest du parking. »

Chapitre XX

Oscar arriva au parc de stationnement une heure avant le rendez-vous et se choisit une place parmi une rangée pleine de voitures à plus de cent mètres du coin sud-ouest, d'où il pouvait attendre sans être aperçu, tout en ayant vue à la fois sur le coin en question et sur l'entrée la plus probable par laquelle arriverait Ryan. Étant l'endroit le plus éloigné du Pentagone, le coin sud-ouest et ses environs étaient plutôt vides à cette heure de la soirée, si l'on exceptait les ordures qui jonchaient l'énorme étendue d'asphalte. Une légère bruine avait commencé à tomber et il devait garder sa fenêtre ouverte pour éviter d'embuer le pare-brise.

Il aperçut la voiture de Ryan qui s'engouffrait dans la voie d'accès au parc dix minutes avant dix heures. Il ramassa les jumelles sur le siège passager et fixa le véhicule. La voiture n'avait qu'un seul occupant. Ryan fit lentement le tour complet du parking. Il ne dut pas remarquer la voiture d'Oscar, car il retourna se garer dans le coin sud-ouest, éteignit ses lumières et attendit. Il semblait excessivement prudent.

Oscar n'avait aucun moyen de savoir ce que Ryan avait en tête ce soir, mais le ton anormalement amical de sa voix au téléphone l'avait mis sur ses gardes. Il attendit cinq minutes, vérifia que son pistolet était bien dans son étui, quitta silencieusement son véhicule et marcha vers celui de Ryan en se dissimulant autant que possible derrière les autres voitures garées. Ryan le vit venir alors qu'il n'était plus qu'à quinze mètres et il se pencha pour déverrouiller la portière du côté passager. Avant d'entrer dans le véhicule, Oscar jeta un rapide coup d'oeil à l'arrière pour vérifier que personne n'y était caché.

Le geste n'échappa pas à l'oeil exercé de Ryan.

« À quoi penses-tu, Yeager – que je t'ai invité ici pour un voyage sans retour ? » ricana-t-il. « À vrai dire, je suis plutôt content de toi. Sans ton travail plus que professionnel, le Président nommé à la direction du Comité pour la Sécurité Publique serait sûrement quelqu'un d'origine hébraïque, au lieu de ton ami sincère. »

« Était-ce un simple lapsus de votre part, Ryan, lorsque vous avez prononcé le mot comité au lieu d'agence ? »

« Bordel ! Est-ce que j'ai dit ça ? Je vais vraiment devoir faire attention maintenant. Tu sais, je n'ai rien à voir avec le choix de la dénomination, et je suis resté bouche bée qu'ils aient choisi quelque chose d'aussi suggestif et qui ressemble autant au Comité pour la Sécurité d'État des Soviétiques, connu sous le sigle russe KGB. Ça m'a trotté dans la tête toute la journée. »

L'humeur maussade de Ryan disparut rapidement et son exaltation à peine contenue refit surface.

« La similitude entre les deux appellations est appropriée », crois-moi. J'ai assisté toute la semaine à des conférences avec des pontes du Congrès, le Directeur du Bureau et les conseillers du Président. Cette nouvelle agence va être unique en son genre, et les gros bonnets l'ont planifiée depuis longtemps. Sais-tu que je vais avoir rang de ministre ? Ça ne sera pas annoncé avant quelques mois, mais à partir de maintenant, je serai présent à toutes les réunions du Gouvernement et je rendrai mes rapports au Président lui-même. En d'autres termes, malgré ce que les journaux peuvent raconter aujourd'hui, le Ministère de la Justice va perdre la tutelle qu'il exerçait sur mon agence. »

« Alors vous allez vraiment être le commandant de la Garde prétorienne ? »

« Ça semble prendre cette direction, mais évidemment, personne n'ira jusqu'à le désigner ainsi. Il y a eu des pressions de plusieurs côtés pour aller dans ce sens. Quand les Palestiniens ont commencé à éliminer des youpins célèbres et à faire sauter des bureaux sionistes aux États-Unis l'an dernier, les Juifs exigeaient que le FBI laisse tomber toutes ses enquêtes pour attraper ces Palestiniens. Nous en avons coincé quelques uns, mais ce n'était pas assez pour les Juifs, et ils se sont mis à se plaindre aux échelons supérieurs de ce que le Bureau avait une administration trop lourde et inefficace pour

pouvoir combattre le terrorisme arabe efficacement dans ce pays.

Ils voulaient introduire le Mossad ici avec totale liberté d'action. Tout le monde était hésitant face à cette proposition, mais par pure coïncidence, quelques personnes de l'entourage du Président travaillaient déjà avec un groupe au Congrès – sous la conduite du sénateur Herman – pour former une nouvelle agence capable de combattre le désordre social lors de la prochaine crise économique. Ils maintenaient le taux de chômage au-dessous de 8% en usant de rideaux de fumée et de miroirs aux alouettes depuis deux ans. Toutes les informations qui se propagent dans le monde ne leur permettront pas de continuer ainsi bien longtemps. Ils s'attendent à une longue période d'augmentation du chômage, à partir de cet été. Cela pourrait durer cinq ans ou plus – et pendant cette période, le taux de chômage pourrait atteindre 15%, voire davantage. C'est la conséquence de notre laxisme aux frontières et envers les Jaunes qu'on laisse partir avec la moitié de notre industrie de base. Ils vont mettre au point toutes sortes de plans à long terme pour stabiliser les choses en abaissant d'un cran le train de vie des Américains, mais ils craignent des désordres sociaux avant que la poussière ne retombe. »

« Vous voulez dire des émeutes de la faim, comme en Argentine et au Brésil ? »

« Pire que ça, en fait. Ils peuvent contrôler les émeutes de la faim en envoyant la Garde nationale utiliser les gaz lacrymogènes et tirer sur quelques émeutiers. Ce qui leur fait vraiment peur, c'est la révolution : pas juste de simples soulèvements spontanés, mais des troubles fomentés par des gens qui visent à renverser le gouvernement. Ils veulent une seule agence gouvernementale qui puisse servir à la fois de police secrète pour maintenir sous surveillance les activités subversives et de force de frappe contre-révolutionnaire. Ils ne veulent pas confier ce travail au Bureau parce que, pour tout dire, ils n'ont pas été très satisfaits de son rendement ces temps derniers. Ils se foutent qu'on laisse passer quelques braqueurs de banques ou quelques faussaires, mais ils ont une peur bleue de la violence politique – qui ne manquera pas de les viser. »

Tes activités et l'appel à l'action du gouvernement qu'elles ont suscité chez les forces pro-minorités ont accéléré le processus de planification et les ont persuadés qu'il était temps d'annoncer la création d'une nouvelle agence, puisqu'en plus, ils pouvaient compter sur l'appui des médias sur ce coup. De toute façon, ils se sont rendus compte qu'il serait plus facile de créer une nouvelle agence plutôt que de réorganiser le Bureau. En plus, j'aurai une liberté d'action extraordinaire, liberté qu'ils ne veulent pas donner au Bureau, qui a déjà pas mal de pouvoir pour les crimes courants. Ce qui les inquiète, crois-moi, c'est que le Bureau puisse commencer à surveiller leurs propres communications, mettre des micros dans leurs bureaux et intercepter leur courrier. La moitié du gouvernement se retrouverait en prison. »

Ryan ricana de nouveau.

« Ainsi, mon agence aura la liberté de mettre sur écoutes sans mandat et d'utiliser les moyens de pressions sur les suspects, mais notre mission ne consistera pas à attraper les escrocs en col blanc du Congrès ou ceux de la bureaucratie fédérale ; il s'agira simplement d'éviter au gouvernement d'être renversé. »

« Êtes-vous satisfait de votre mission ? »

« Oui, Yeager, je le suis. Ce dont le pays a besoin, c'est d'un peu d'ordre et de discipline, et je serai heureux de pouvoir lui filer un coup de main. Le rôle de mon agence s'élargira avec la récession économique des prochaines années, et il s'amplifiera encore plus par la suite. Le pays va changer de façon radicale. Le gouvernement ne pourra pas exister sans l'appui de l'Agence pour la Sécurité Publique. L'action révolutionnaire va être une caractéristique permanente de la vie américaine à partir de maintenant : qu'il s'agisse des Arabes, de la gauche, de la droite, des Noirs ou des Latinos. Le pays a perdu toute forme de cohésion. Il n'y a plus que les gros chèques pour maintenir les choses en état désormais. Quand y a de la merde dans le ventilateur, les choses ne peuvent plus rester les mêmes. Le Président et le sénateur Herman ne s'en aperçoivent pas – du moins pas entièrement – mais moi, si. Il y a malheureusement un juif dans la combine, comme on dit, et c'est le point

important qu'il me faut voir avec toi. Les youpins remuent ciel et terre pour empêcher ma nomination à la nouvelle agence. Le sénateur Herman m'a pris à part après une réunion cet après-midi et il m'a dit : « Quel est votre origine ethnique, fiston ? »

Ryan imitait la voix rauque et caverneuse du vieux législateur.

« Irlandais catholique », lui ai-je répondu, et il m'a dit : « Eh bien, c'est ce que je pensais, vous savez, j'ai eu tous les Juifs du Sénat au téléphone – une bonne douzaine d'entre eux – plus environ seize délégations de rabbins et d'hommes d'affaires juifs pour me dire que vous n'étiez pas l'homme qu'il fallait pour ce travail. Ils pensent que votre mentalité est celle d'un nazi allemand. Quand je leur ai demandé ce qu'ils avaient contre vous, personne n'avait rien de concret à dire, mais ils avaient tous un autre candidat de chez eux. »

Ensuite, le vieux croulant s'est penché vers moi pour me chuchoter à l'oreille : « Je veux juste que vous sachiez que si les Juifs vous sont si fortement hostiles, alors je suis de tout coeur avec vous, et j'ai l'intention de voir votre nomination approuvée. »

Et le Président a le même sentiment. Il soumettra cette question au vote de son comité demain, puis l'enverra au Sénat immédiatement, avant que les Juifs ne puissent faire quoi que ce soit pour me bloquer. L'homme qu'ils veulent, maintenant qu'ils n'ont plus Kaplan, c'est Sherman Davidson, le procureur général qui dirige le Bureau des Enquêtes Spéciales, l'organe suprême chargé d'entretenir le mensonge de l'Holocauste en chassant les supposés criminels de guerre encore en vie après la Seconde Guerre mondiale. Bordel, ça fait plus de cinquante ans ! Peux-tu croire ça ? »

« Donc, vous pensez à arranger une crise cardiaque fatale pour Davidson ? »

« Non, je pense que ça ne sera pas nécessaire. Je crois que tout va bien se passer demain et que nous n'aurons plus à nous soucier de lui par la suite. Mais nous aurons un problème persistant avec les Juifs. Je crois que ce sont les seuls, à part moi, à véritablement comprendre l'importance de cette nouvelle agence, et ils sont conscients du pouvoir qu'elle détiendra à l'avenir. Je te dis toutes ces choses en tant que partenaire, Yeager, afin que tu puisses comprendre la situation dans son ensemble. Je ne sais pas quand j'aurai besoin de toi pour une autre opération spéciale, mais je suis sûr que ce sera pour bientôt. Ce qu'il faut savoir à propos des youpins, c'est qu'ils n'abandonnent jamais. À mon avis, notre prochaine opération devra viser le Mossad. »

« Leurs agents ont infiltré le gouvernement à tous les niveaux. Le FBI en a déjà découvert plus de la moitié, mais il n'a pas le droit d'intervenir contre eux. Ils sont protégés aux plus hauts niveaux. Je n'aurai pas davantage l'autorisation de les éliminer – du moins pas directement, vu la situation actuelle. Même le sénateur Herman me tournerait le dos si je commençais à liquider des agents du Mossad, parce que les youpins mobiliseraient leurs moutons de Fondamentalistes chrétiens qui représentent la moitié de sa base électorale, et ils gémisseraient sur le sort de ces pauvres petits Israéliens sans défense. Les médias sous contrôle demanderaient ma tête. Mais le Mossad est une organisation terroriste que je n'ai pas l'intention de laisser opérer sur mon territoire. D'ailleurs, étant donné que les Juifs ne seront arrivés à leur fin ni avec Kaplan, ni avec Davidson, ils essayeront probablement d'utiliser le Mossad pour me mettre des bâtons dans les roues et me discréditer. En tout cas, j'envisage de débarrasser le pays des agents du Mossad – tous autant qu'ils sont. Je suis prêt à le faire le plus tôt possible, avant qu'ils n'aient le temps d'engager des actions contre moi. Et tu vas devoir m'aider. Je pense que tu trouveras ce défi intéressant. »

Ryan se retourna et attrapa un gros paquet sur le siège arrière.

« J'ai réuni un maximum d'informations pour toi. Certaines de ces informations – comme le descriptif du nombre d'agents d'Israël en opération clandestine – ont été déclassées, mais la majorité d'entre elles sont secret-défense. C'est tout ce que le Bureau possède sur le Mossad, il y a les noms, des adresses, des photos et toutes les informations sur les agents que nous connaissons dans le pays. Je l'aurais dans l'os si tu te faisais prendre avec ce genre de choses, alors garde ça dans un endroit sûr, mais étudie-les, spécialement les informations personnelles. Mémorise les noms, les adresses et

les visages. Nous devons être plus prudents à l'avenir, c'est pourquoi je ne te remets ce matériel que maintenant. Nous ne pouvons plus nous permettre de nous rencontrer. Je ne serais pas surpris si le Mossad se mettait à me surveiller continuellement, mais je ne crois pas qu'ils aient déjà eu le temps de s'organiser pour ça. Je sais qu'ils essaieront d'intercepter tous mes appels téléphoniques, c'est donc la première chose à laquelle j'ai remédié en installant une ligne téléphonique absolument sûre chez moi. La compagnie de téléphone n'a pas la moindre idée de son existence. Elle part de mon bureau et passe à travers les égouts... bon, les détails ne sont pas importants. Voici le numéro. »

Il remit à Oscar un petit bout de papier.

« Ne m'appelle pas, à moins que ce soit véritablement important, et arrange-toi pour ne m'appeler qu'entre cinq heures et demie et six heures du matin, ou le soir, entre onze heures et onze heures et demie. Quand j'aurai d'autres documents ou d'autres joujoux un peu spéciaux pour toi, je les laisserai en lieu sûr et je t'appellerai pour que tu puisses aller les récupérer. Eh, Yeager, plus d'action en solo, d'accord ? Il ne doit absolument pas y avoir d'opérations de ta propre initiative que je n'aie pas préalablement autorisées : pas d'exécution de couples mixtes, pas de liquidation de journalistes véreux, pas d'assassinat de membres du Congrès et pas d'explosion d'églises. Compris ? »

Oscar était irrité par le ton de Ryan et ressentait une puissante envie de le remettre à sa place et de lui dire de se mêler de ses affaires. Une seconde de réflexion l'empêcha de devenir vulgaire, puis il rétorqua :

« Je pensais à changer d'activité de toute façon, pour quelque chose de plus éducatif. »

« Que veux-tu dire par là ? » demanda Ryan, d'une voix lourde de soupçons.

« J'ai fait beaucoup de recherches depuis que vous m'avez incité à réfléchir sur les Juifs. Je n'ai pas pris pour argent comptant tout ce que vous m'avez dit, mais j'ai découvert des preuves troublantes à propos de plusieurs choses, tels que le rôle des Juifs dans l'essor du communisme au cours de la première moitié du XXème siècle, et l'influence plus que disproportionnée des Juifs dans la presse dite d'information et dans l'industrie du divertissement. Beaucoup de choses que j'ai trouvées à la Bibliothèque du Congrès pourraient aisément être adaptés en pamphlets ou même en affiches en vue d'une distribution massive. Je crois que ça pourrait réellement ouvrir les yeux du public et que ça aiderait à contrer la mainmise des Juifs sur les médias. »

Il se fit un silence de quelques secondes, Ryan fixant Oscar, incrédule. Puis il éclata de rire. Quand il se reprit, il secoua la tête et dit, toujours en riant :

« Yeager, pour un gars si doué pour éliminer les méchants, tu es une vraie catastrophe quand il s'agit de les éduquer. »

Oscar rougit fortement, tant l'incapacité de Ryan à saisir ses intentions le choquait et l'irritait.

« Eh bien, je ne veux pas dire que les choses que j'ai à l'esprit pourraient éduquer complètement le peuple sur les origines du communisme ou les raisons de la partialité des médias. J'ai moi-même encore beaucoup à apprendre sur ces sujets. Mais il y a certainement là de quoi faire réfléchir les gens. J'ai trouvé par exemple un article de Winston Churchill publié en 1920 dans un gros journal anglais... »

Il fut interrompu par une nouvelle explosion de Ryan.

« Faire réfléchir les gens ! Est-tu sérieux mon gars ? Crois-tu vraiment que ces gens-là en soient capables ? Penses-tu qu'ils se soucient de savoir qui est responsable de l'assassinat de tous ces pauvres bougres en Russie ? Crois-tu honnêtement qu'ils changeraient quelque chose à leurs habitudes, si tu pouvais d'une manière ou d'une autre leur fourrer dans la tête la vérité sur ce que les Juifs ont fait dans ce pays ? »

« Eh bien, je... je ne suis pas sûr de ce que vous voulez dire, Ryan. » Oscar sentait à nouveau monter sa colère. « C'est grâce à ces preuves que j'ai ouvert les yeux. Je sais que, souvent, la masse n'est pas très brillante, mais il doit y en avoir beaucoup d'autres comme moi qui parmi elle, ils

auront envie d'en savoir plus quand ils seront confrontés à des faits comme ceux mentionnés dans l'article de Churchill. Et je veux leur faciliter la tâche, avec des références menant à des livres qui leur en apprendront plus. Tout ce qu'ils auront à faire, c'est d'aller à la bibliothèque... »

Oscar fut interrompu une troisième fois par le rire de Ryan qui retentit plus fort encore et le laissa à bout de souffle, des larmes coulant sur ses joues.

« Aller à la bibliothèque ! Combien d'électeurs de ce pays ont, selon toi, jamais vu l'intérieur d'une bibliothèque depuis qu'ils ont quitté l'école ? Moins de 3% selon l'Association Américaine des Bibliothécaires, et pratiquement tous le font uniquement pour y trouver des romans de gare. Les Américains ne lisent tout simplement pas de livres sérieux. Mais ce n'est même pas le pire. Écoute, tu pourrais contourner le problème de la bibliothèque en laissant tomber les livres de référence pour seulement rassembler les faits dans un pamphlet. Une trentaine de pages devraient suffire pour présenter les faits à propos du contrôle des médias. Tu pourrais te tenir au coin d'une rue avec une pile de pamphlets, les poches pleines d'argent et proposer vingt dollars aux gens pour qu'ils les lisent devant toi. Tu trouverais preneur, mais ça ne ferait pas un iota de différence. »

« Comme je te le disais, ils s'en foutent. Ils s'en branlent complètement. Les idées ne les intéressent pas, la vérité non plus. Ce sont des moutons et ils ne pourraient pas reconnaître un loup, même s'il leur fonçait dessus et leur mordait les fesses. En plus, ils n'assimileraient pas l'information pour la glisser à quelqu'un d'autre au détour d'une conversation quelconque, parce qu'ils ont été programmés pour ne pas retenir ce genre de chose. Tu dis qu'il doit y en avoir beaucoup d'autres comme toi, mais c'est faux. Tu es unique. Tu n'aimes pas le métissage qui gangrène notre pays, tu as donc agi en conséquence. Tu as commencé par abattre des couples mixtes. Tu as étranglé le plus grand promoteur du métissage au Congrès. Tu as réduit en poussière un comité de gros bonnets pro-métissage. »

« Il y a des millions d'autres personnes un peu partout qui n'aiment pas non plus le mélange des races. Le dernier sondage Gallup que j'ai pu lire établit que 27% des Américains blancs désapprouvent les mariages entre Blancs et Noirs, et je crois personnellement que le véritable pourcentage est nettement plus élevé. Mais qu'est-ce que ces gens ont fait à ce sujet ? Rien. Pas la moindre petite chose. Pas même l'un de ceux qui deviennent vraiment fous quand ils voient une Blanche avec un nègre. Ils n'ont pas de couilles. Ils n'ont aucune imagination. Ils sont incapables de faire quelque chose d'original. Crois-tu vraiment que ce pays serait dans l'état déplorable où il se trouve si ses citoyens pouvaient penser ? Je veux dire réellement penser et agir en conséquence, comme des individus rationnels. »

« Ils ne sont même pas capables d'avoir des couilles ; tout ce qu'ils auraient à faire, c'est d'agir rationnellement dans l'intimité des isolements. Ce que tu ne comprends pas, Yeager, c'est qu'ils ne sont pas des individus rationnels ; c'est une bande d'animaux tout juste bons à copuler, et je te parle autant des professeurs d'université et des dirigeants de grandes firmes que des femmes au foyer et des chauffeurs de taxi. Ils ne pensent pas ; ils ne font que ressentir et réagir selon une série de réflexes conditionnés. »

Ryan fit une pause pour reprendre son souffle, puis les mots lui vinrent plus calmement.

« Bien sûr, tout le monde sait qu'il y a beaucoup de gens intelligents, des gens qui peuvent tirer des coups quand ils veulent, savoir combien d'impôts ils doivent ou faire ce qu'ils veulent avec un ordinateur, des gens qui trouvent des solutions aux problèmes. Mais pas d'individus rationnels. Je vais te donner un exemple : cet article du *Illustrated Sunday Herald* qui t'a tant impressionné, où Churchill parle des Juifs. Ne sais-tu pas que les partisans de la droite ont fait réimprimer cet article pendant plus de soixante-dix ans, sans que cela fasse la moindre différence pour les Juifs ? Mon père fut le premier à me donner une copie de cet article, il y a près de quarante ans, lorsque j'étais adolescent. Si les gens étaient rationnels ils auraient fait quelque chose à propos des faits mentionnés dans cet article. Ils auraient au moins mis les Juifs en quarantaine, ils les auraient enfermés dans des ghettos avec des limites très strictes à leurs activités, comme les Européens le

faisaient au Moyen-Âge. »

« C'était rationnel, même si cela est présenté comme de la superstition et des préjugés dans nos médias actuels. C'était fondé sur la reconnaissance du danger que les Juifs représentaient, et sur la détermination à se préserver de ce danger. Les papes et les empereurs qui ont enfermé ces Juifs dans leurs ghettos étaient des personnes rationnelles qui reconnaissaient les faits et agissaient en conséquence. Je vais te donner un autre exemple : pour toi, le contrôle des médias par les Juifs est une grande et toute récente découverte. Mais ce n'est rien de nouveau pour quiconque se trouve au gouvernement. C'est l'une des réalités les plus largement reconnues à Washington. Tout le monde le sait, mais personne n'y change rien. Et, crois-le ou non, certaines personnes s'inquiètent vraiment de ce qui se passe dans ce pays. Ce n'est pas rationnel. Les gens se comportent vraiment comme s'ils avaient été programmés. À quelques exceptions près, même ceux qui sont capables de reconnaître une vérité ne sont pas en mesure d'agir en conséquence, pour peu que l'action exige de s'arracher à l'ornière de leur comportement conditionné et de faire quelque chose de nouveau ou de différent. Ou, pour déplacer momentanément la charge d'irrationalité de la droite vers la gauche, regarde le cas de l'Afrique du Sud et de l'Israël. Les Palestiniens en Israël et dans les territoires occupés sont traités de façon infiniment plus cruelle que l'étaient les nègres durant l'Apartheid. Mais as-tu déjà entendu l'un de ces curetons au grand coeur ou une de ces célébrités larmoyantes qui manifestent contre l'Afrique du Sud prononcer une seule critique à l'égard d'Israël ? Ce n'est pas que les faits ne soient pas connus, et dans la plupart des cas, ce n'est même pas de l'hypocrisie. Beaucoup de ces négrophiles pleureraient autant sur les Arabes que sur les Bantous, mais ils devraient d'abord surmonter leur conditionnement. »

« Essayez-vous de me dire, répliqua Oscar, dont la voix exprimait incrédulité et défi, qu'il n'y a aucun avantage à essayer d'éduquer les gens et que ça ne sert à rien de leur montrer leurs erreurs et de leur exposer les faits ? »

« Je suis en train de te dire que tu ne peux pas les éduquer – c'est-à-dire que tu ne peux pas changer leur comportement – avec des pamphlets. La seule façon de persuader la population de ce pays qu'elle doit changer sa façon de faire, c'est de lui donner de bons coups de pieds au cul – au minimum, des centaines de fois. Les gens ont besoin d'être reprogrammés, et c'est là une affaire d'ordre et de discipline, non de livres ou de tracts. »

« Ryan, vous avez une vision joliment étroite de la nature humaine. »

« Foutaises, Yeager ! Ma vision est réaliste. Je sais comment les gens fonctionnent, aussi bien individuellement qu'en masse. Faire ce que je veux des gens, que ce soient des criminels violents durant une prise d'otage ou mes propres subordonnés au Bureau, c'est mon boulot depuis presque aussi longtemps que tu es né, et la raison pour laquelle je m'en suis si bien tiré, c'est que j'ai toujours eu une vision réaliste de la nature humaine. Je suis même un peu trop optimiste, ce qui explique pourquoi je suis aussi enthousiaste à propos de mon nouveau boulot. Je pense que je vais pouvoir faire un peu de bien. »

« En bottant le cul des gens ? »

Oscar était clairement sarcastique. Ryan le regarda un instant, soupira en secouant la tête et dit :

« Je suis vraiment impressionné par le boulot que tu as fait sur Kaplan et Feldman. Si je ne savais pas que tu avais fait ce boulot, je ne t'en croirais pas capable. Tu parles comme un foutu intellectuel, le pire des intellos, celui qui ne veut pas affronter la vie telle qu'elle est réellement. Je viens de t'exposer quelques réalités de la vie. Au lieu de m'en être reconnaissant, tu es rempli d'amertume. »

Il marqua une courte pause, puis continua.

« Permits-moi de t'offrir une petite perle de sagesse : Tout ce qui est nécessaire est bon. Tout ce que le Bon Dieu crée dans notre monde est bon. Essaie de changer les choses qui peuvent l'être, si tu penses qu'elles ont besoin d'être changées. Mais ne sois pas hargneux envers les choses qui, de par

leur nature même, sont immuables. Tu penses que c'est terrible que les gens ne soient pas rationnels, qu'ils se comportent comme des animaux et qu'ils soient manipulés comme des animaux. Tu voudrais que tout le monde soit comme toi. Mais c'est de l'égoïsme infantile. Si tout le monde était comme toi, il ne pourrait y avoir aucune société, aucune civilisation, tout se détériorerait. S'il y avait ne serait-ce qu'un millier d'hommes comme toi dans ce pays, il serait ingouvernable. Ce n'est qu'un hasard extraordinaire si je t'ai mis la main dessus, alors que la moitié du Bureau s'arrachait les cheveux depuis des mois à cause de toi. S'il y en avait cinquante comme toi au travail à Washington, cinquante à Chicago et cent à New York... nous serions totalement incapables de faire face à la situation. Vous feriez tomber le gouvernement. »

« Toi qui aimes la lecture, tu devrais être heureux que la plupart des hommes ne soient pas rationnels, car il faut une horde impressionnante d'animaux irrationnels pour fournir la main d'œuvre nécessaire à une presse d'imprimerie. Pour pouvoir nous offrir un seul philosophe, nous avons besoin d'un million d'abeilles opérant grâce à leurs réflexes conditionnés. Alors réjouis-toi de ce que les gens soient manipulés plutôt qu'éduqués. C'est comme ça que le Seigneur créa les choses. Le gouvernement accepte cela et agit en conséquence – du moins cette partie du gouvernement, dit-il, en se frappant la poitrine du pouce. Ainsi font les Juifs. Si ça offense ta sensibilité humaniste de réformer le comportement du peuple américain à coup de famine, de coups de pied au cul ou à coups de fusils, eh bien, il y a des méthodes plus douces et plus éducatives. »

« Si tu avais les chaînes de télévision sous ton contrôle, tu pourrais nourrir le public d'une toute nouvelle bouillie et accomplir une bonne partie de ce qui doit être accompli en vingt ou trente ans. Tu pourrais changer le contenu des idées qu'ils se répéteraient les uns aux autres comme des perroquets. Tu pourrais faire en sorte qu'ils pleurent pour ce qui arrive aux Palestiniens et réclament le boycott d'Israël, au lieu de les faire manifester contre le racisme. Tu pourrais remettre au placard les pédales et les autres tarés. Tu pourrais réduire le métissage à presque rien. Tu pourrais faire tout ça – reprogrammer une bonne partie du troupeau – en changeant les histoires des feuilletons et la subjectivité des émissions de variété, en retravaillant les dialogues et en faisant bien attention aux choix des bandes dessinées pour enfants, et en disant à des présentateurs de journaux télévisés quand ils doivent être émus et quand ils ne doivent pas l'être lors de la lecture des grands titres du soir. Bien sûr, il te faudrait encore donner à la majorité des gens un bon coup de pied au cul pour les contraindre à rompre avec bon nombre de mauvaises habitudes qu'ils ont développées. »

Ryan mit la main sur le bras d'Oscar et prit un ton paternel.

« Mais comme tu ne contrôles pas les réseaux de télévision, nous devons faire les choses à ma façon. Sois heureux, la chance est de ton côté. Il n'arrive pas souvent que deux hommes raisonnables soient capables de travailler ensemble sur un projet si intéressant. Et, pour l'amour du Ciel, oublie ces histoires de pamphlets. »

Oscar était abasourdi. Il ne voulait pas admettre ce que Ryan venait de lui dire. Il s'y opposait. Mais il savait qu'il finirait par en admettre une bonne partie. Il savait que les choses n'étaient pas aussi tranchées que Ryan les décrivait, mais l'ensemble de son message portait le sceau de l'infailible vérité. C'était une vérité qui dormait, cachée au fond de lui, et les mots brutaux de Ryan venaient simplement de la réveiller. Ce fut au tour d'Oscar de soupirer. Dans la mesure où sa stratégie personnelle était en cause, il lui fallait tout reprendre à la base.

Ryan regarda sa montre, puis sourit et tapota le bras d'Oscar.

« Je vais être très occupé pendant quelques semaines. Révises tes leçons et je t'appellerai quand j'aurai besoin de toi. »

Chapitre XXI

Oscar n'était pas prêt à abandonner immédiatement ses désirs pamphlétaires, malgré la douche froide que Ryan leur avait fait subir. Si l'éducation était aussi inefficace que Ryan le pensait, alors la Ligue Nationale, l'organisation de Harry, aurait dû l'avoir remarqué. Le lendemain de sa rencontre avec Ryan, il passa un coup de fil à Harry, qui l'invita à une réunion de membres du coin, à huit heures, le soir prochain, qui tombait un vendredi. Il n'eut pas de mal à convaincre Adélaïde de l'accompagner, et il lui promit de l'emmener dîner après la réunion.

Elle eut lieu chez un membre, dont Harry lui avait donné l'adresse. La maison, beaucoup plus grande que celle de Harry, se trouvait dans le quartier planté d'arbres d'Arlington, parsemé de grandes propriétés et de riches demeures.

Une douzaine d'autres personnes, neuf hommes et trois femmes, dont Harry et Colleen, étaient là quand il arriva avec Adélaïde. La réunion elle-même, qui ne dura qu'une bonne heure, consistait essentiellement en rapports d'activité informels des différents membres, suivis dans chaque cas d'une brève discussion, les autres convives faisant des suggestions ou posant des questions. L'un d'eux expliqua qu'il avait pu obtenir une liste d'adresses de 50.000 acheteurs habituels d'ouvrages historiques, d'un commercial qui avait initialement refusé de lui donner la liste, pour des motifs politiques. Un autre rapporta ses préparatifs en vue de l'envoi des catalogues de livres de la Ligue et d'autres matériels de promotion.

Une membre, qui était artiste commerciale, leur montra une affiche qu'elle venait de faire et parla d'autres possibles affiches. L'affiche qui était terminée frappa beaucoup Oscar. Sous le slogan « Sauvons les espèces en voie de disparition », elle montrait divers animaux en péril : sur un côté, une baleine à la surface des eaux était harponnée depuis un bateau de pêche ; d'un autre côté, un léopard dans la jungle se faisait tirer dessus par un braconnier nègre, alors qu'en fond, on voyait un magasin de fourrures à New York avec un manteau en léopard derrière la vitrine, à la porte de laquelle se tenait son propriétaire à l'air huileux, comptant des billets de banque. Et au centre, plus grande que le reste, l'image d'une famille blanche – un homme, une femme avec son bébé dans les bras, et un petit enfant, tous ayant de beaux traits nordiques. Les Blancs, posés sur un rocher, se serraient les uns contre les autres, le visage frappé par une peur et une détresse évidentes, alors qu'autour d'eux se pressait une masse menaçante et compacte de non-blancs, comme un courant ascendant prêt à les submerger, des bras marron, noirs et jaunes dressés vers eux pour les saisir aux jambes. Quelqu'un remarqua que toutes les organisations écologistes seraient effrayées par l'affiche, mais qu'elle pourrait bien se vendre aux étudiants, qui pourraient l'acheter pour son thème controversé.

Trois autres membres travaillaient sur un film. Celui qui avait écrit le script et mettrait en scène le film était en train de rechercher les comédiens et demandait aux autres de lui proposer un acteur pour un rôle qui n'était pas encore pris. Une autre, son épouse, s'occupait des costumes. Le troisième construisait des décors dans son garage. Quand ils en eurent fini avec la réunion, Harry leur présenta Oscar et Adélaïde. Ils firent la connaissance de Kevin Linden, ingénieur en communications, qui coordonnait le groupe local. Harry fit excuser Saul Rogers, absent ce soir-là, mais qu'il aurait voulu présenter à Oscar. « Saul est professeur de collège, ils lui infligent souvent des tâches extra-scolaires. Ce soir, il doit fouiller les élèves à l'entrée d'un match de basket scolaire, pour vérifier qu'ils n'amènent ni drogues ni armes à feu. »

Oscar remarqua le haut degré de professionnalisme qu'il voyait parmi les membres. « Ce n'est pas exactement ce à quoi je m'attendais, venant d'une bande de révolutionnaires néo-nazis à moitié cinglés », plaisanta-t-il. « Les gens qui nous intéressent en ce moment – en fait, les seules personnes dont nous pouvons faire quelque chose – sont ceux qui veulent bien faire quelque chose et qui en sont capables », lui dit Kevin. « Et si notre activité principale est de propager des faits et des idées, il faut des gens ayant les compétences spécifiques qui sont utiles pour ce travail. Il y en a toute une

gamme, des écrivains et des artistes, jusqu'aux ingénieurs et hommes d'affaires, mais je reconnais que dans cette phase de notre programme, nous avons un pourcentage plutôt élevé de cadres, et relativement peu de combattants de rue et de poseurs de bombes, malgré l'image que donnent de nous les médias aux ordres. En fait, Harry est le seul poseur de bombes qui soit là ce soir », acheva-t-il en riant et en s'excusant de leur fausser compagnie. Oscar se tourna vers Harry et lui demanda : « Est-ce que tu penses que la Loi Horowitz pourra gêner votre production et votre distribution de matériels ? »

« Quelques opérations doivent devenir clandestines, mais la majorité des choses que nous faisons ne sera pas affectée », lui répondit Harry. « Nous avons toujours mis l'accent sur le positif, pour élever la conscience raciale de notre peuple, au lieu de faire remarquer les insuffisances des autres. La liste des livres que nous distribuons commence par l'Enéïde et Beowulf, et comprend beaucoup de classiques d'histoire et de légendes européennes. La plupart de ces ouvrages étaient bien connus des diplômés de nos meilleures universités, avant que la démocratie n'arrive dans le monde universitaire et ne fasse tomber les exigences au point que les Hottentots et les bougnoules pourraient y réussir eux aussi. Par conséquent, les égalitaristes ont systématiquement désherbé tous les livres qui pourraient être considérés comme écrits du point de vue de l'homme blanc – raciste et sexiste, n'est-ce pas ? » fit Harry d'un air guindé et convenablement outragé. Puis il passa au sarcasme ouvert. « Un livre dont l'auteur n'est pas une lesbienne militante, une amérindienne revancharde ou une négresse sidaïque convertie au judaïsme, est un livre suspect. Comme exception, il n'y a que les livres sur 'l'Holocauste', dont les auteurs juifs et hommes, même hétérosexuels, sont acceptables. »

« Aujourd'hui, certains classiques sont difficiles à trouver, même en bibliothèque universitaire, ce qui fait que nous rendons un service utile en les rendant disponibles à partir d'une source unique. Je ne crois pas que le gouvernement soit déjà prêt à incarcérer ceux qui lisent l'Iliade. Ils pourraient tenter d'interdire certains de nos livres qui concernent les Juifs, si nous ne vendions que de cela. Nous avons aussi des livres qui apportent un éclairage sur certains sujets sensibles – la Deuxième Guerre mondiale par exemple – plus précis historiquement que les livres officiellement approuvés. Ceux-là, ils aimeraient beaucoup pouvoir les faire disparaître dans les flammes. Mais je doute qu'ils en aient après beaucoup de nos livres. J'imagine qu'en nous attaquant pour l'un de nos titres, ils craindraient d'attirer l'attention sur tous les autres et de soulever des questions qu'ils préfèrent tenir sous le boisseau. »

« Ils vont commencer par s'en prendre aux derniers groupes du Klan et à ceux qui publient des matériaux bas du front ou anti-juifs, des choses comme les Protocoles des Sages de Sion ou les quelques livres crûment anti-noirs qui circulent ici et là. Les pseudo-intellectuels du genre libertariens ne pousseront pas les hauts-cris pour ces censures-là, et cela permettra aux brûleurs de livres d'établir un précédent bien utile. Ensuite, au bout de trois ou quatre ans, ils viendront nous chercher, mais nous nous en inquièterons le moment venu. En ce moment, nous mettons sur pied des circuits de distribution alternative pour nos matériels les plus vulnérables – surtout nos cassettes vidéo. Nous avons fait quelques films en vidéo qui sont assez puissants, et les Juifs cherchent à les éliminer de la circulation. Mais comme nous les produisons nous-mêmes et que nous ne dépendons pas d'appuis extérieurs, nous avons beaucoup plus de liberté pour modifier notre façon de faire et pour rendre le travail du gouvernement encore plus difficile. »

Harry s'interrompit un instant et eut un rire étouffé. « En fait, c'est ironique. Le matériel que le gouvernement va interdire avec la Loi Horowitz pendant les années qui viennent, c'est justement ce qui ne fait pas peur aux Juifs, pour l'essentiel. Ils n'ont pas vraiment peur des Protocoles ou des tracts religieux qui cherchent à prouver qu'ils sont de la descendance de Satan. Ce qui leur fiche la trouille, c'est l'Enéïde et nos autres livres qui aident les Blancs à comprendre qui ils sont. Ils savent que si suffisamment de gens parmi nous commencent à développer un sens historique et un intérêt pour nos racines raciales, et que cela mûrisse en sentiment d'identité raciale et de responsabilité raciale, nous échapperons au sortilège de l'égalité-fraternité qu'ils ont si soigneusement tissé autour de nous, et alors leurs carottes seront cuites. C'est pour cette raison qu'ils ont mené une telle

bataille contre les classiques à l'université. »

« Tu es un optimiste, Harry. C'est très bien d'éduquer les gens, de les éveiller, d'élever leur niveau de conscience. J'ai pensé moi-même de cette façon : pendant que je découvrirai des matériels intéressants en lisant sur les Juifs, je me suis dit que je pourrais les rendre plus facilement accessibles, peut-être en travaillant avec la Ligue, puisque vous avez une expérience en édition ; mais dernièrement, j'ai eu des doutes sur l'efficacité de tels efforts. Plus j'y pense, plus il me semble qu'il n'y a pas plus d'un pour cent des blancs de ce pays qui peut être amené à éteindre son poste de télévision, le temps de lire un pamphlet, sans parler de l'Enéide. Même si l'on parvenait à éduquer tous ceux qui peuvent l'être, que pourraient-ils faire, tant qu'ils restent inorganisés ? Dès qu'on commencera à organiser des gens, le gouvernement se servira de la Loi Horowitz pour nous neutraliser. »

« Tu dois faire référence à la partie de la loi qui interdit les organisations ayant des critères raciaux dans leur recrutement », répondit Harry. « Cela ne nous inquiète pas, puisque nous ne sommes pas une organisation ayant des membres. »

« Qu'est-ce que tu me chantes-là ? Que sont ces gens que je vois réunis ? Et la dernière fois que nous nous sommes vus, tu m'as parlé de deux personnes qui étaient membres de cette unité », lui répondit Oscar, presque indigné. « C'était la dernière fois », fit Harry avec un petit rire. « Est-ce que tu as entendu le mot 'membre' être prononcé ce soir ? » Oscar s' impatientait.

« Quel jeu d'énigmes tu me joues là ? »

« C'est un jeu qui s'appelle la survie », répondit Harry, reprenant son sérieux. « Les gens qui sont là ce soir sont tout simplement mes amis. Nous nous retrouvons pour discuter de nos passions communes. Si tu étais un agent de police du gouvernement, tu ne trouverais aucun élément pour prouver le contraire. »

« Mais bien sûr que si », répondit Oscar, contrariant. « Il me suffirait de faire une demande d'adhésion. Et après avoir reçu ma carte de membre, j'irai trouver les autorités. Les cadres de la Ligue seraient cités à comparaître et interrogés. S'ils n'ont pas le caractère racialement discriminatoire de l'organisation, on leur demanderait de montrer les noms des membres noirs, juifs et asiatiques. Comme ils ne pourront en citer aucun, ce sera la fin de la Ligue. »

« Tu te trompes », fit Harry patiemment. « Tout d'abord, tu ne trouveras aucune carte de membre. Ensuite, les cadres, s'ils étaient cités à comparaître, refuseraient de répondre aux questions, en citant le Cinquième Amendement. Et s'ils voulaient parler, ils pourraient expliquer que la Ligue est une association à but non-lucratif sans membres, ce que tous les documents officiels prouveraient. Mais, par principe, nous refusons de répondre aux questions des autorités. Le gouvernement pourrait nous poursuivre s'il le voulait, mais il n'aurait rien à se mettre sous la dent pour dresser un acte d'accusation qui tienne la route ».

« Mais qu'en est-il des cotisations ? Il leur suffit de jeter un œil sur vos comptes bancaires. Et qu'en est-il de l'élément isolé qu'aucun membre n'a rencontré ? Comment pourrait-il vous rejoindre sans remplir un bulletin d'adhésion ou quelque chose qui indique son intention de devenir membre ? » Oscar persistait avec obstination.

« Il n'y a pas de cotisations parce qu'il n'y a pas de membres », poursuivit Harry. « Bien sûr, nous demandons à nos amis de soutenir le travail de la Ligue en envoyant régulièrement des dons. L'association accepte ces dons et se sert de l'argent pour payer les impressions, les courriers et d'autres dépenses, y compris les salaires des coéquipiers. Si un ami oubliait de faire son don, un autre ami le lui rappellerait. Et en ce qui concerne l'élément isolé qui veut devenir membre, ah excuse-moi, qui veut participer à notre travail, nous détachons quelqu'un pour correspondre avec lui et faire une évaluation préliminaire. Pour savoir s'il a l'air compatible avec notre petit cercle d'amis, ou s'il peut participer en solo, nous organisons un entretien avec lui. Mais à aucun moment nous ne remplissons de fiches d'adhésion, en tous cas aucune que le gouvernement pourrait saisir.

Crois-moi, Oscar, nos conseillers juridiques ont bien travaillé là dessus, avant même la Loi Horowitz. Ils ont sondé toutes les possibilités et anticipé pour que nous nous adaptions aux nouvelles conditions, sans que cela puisse perturber un seul de nos projets. »

Oscar secoua la tête. « Alors peut-être que vous pourrez éviter la prison, mais pour quoi faire ? Vous ne pourrez jamais construire une organisation politique significative sous de telles contraintes. »

« Politiquement significative ? Qu'est-ce qui te fait penser que nous essayons de faire quoi que ce soit de politiquement significatif ? » Harry s'arrêta, esquissa un sourire, puis reprit. « Bon, évidemment, c'est ce que nous voulons, mais dans le long terme. Mais si tu penses à des manifestations de rue avec beaucoup de monde, à des campagnes électorales, et ainsi de suite, il faudrait une autre organisation. Nous la construirons en son temps. Pour le moment, nous tâchons de faire autre chose. » Il fit une pause à nouveau. « Il y a deux minutes, tu estimais que moins d'un pour cent de la population blanche de ce pays portait assez d'intérêt au monde environnant pour prendre le temps de lire un pamphlet. Tu ne dois pas être loin de la vérité. La plupart de nos concitoyens n'ont absolument aucun sens civique et aucun sens de la responsabilité raciale. C'est comme s'ils croyaient que le monde extérieur à leur enveloppe corporelle n'était qu'une galerie d'images posée là pour leur divertissement personnel. Comment dit-on déjà ? Ah oui, du solipsisme. »

« Et presque tous ceux qui s'engagent politiquement ne font que se conformer aux pressions sociales qui s'exercent sur le segment social qui est le leur ; ils braillent les mêmes slogans que ceux qui sont à côté d'eux, et tout aussi mécaniquement. Tu ne trouveras presque personne qui s'est impliqué pour une cause suite à un examen minutieux de la situation, parce qu'il a décidé que quelque chose devait être fait et qu'il a pris personnellement l'affaire en mains, soit seul, soit dans le cadre d'un groupe. Pour moi, c'est cela qui définit l'être humain : son acceptation de la responsabilité. Selon ce critère, la plupart des gens ne sont que des animaux – des animaux qui pensent, mais toujours des animaux, dépourvus de l'essence humaine. »

Oscar sentit ses poils se dresser sur sa nuque en entendant ces mots de Harry, qui lui rappelaient ceux que Ryan lui avait dits il y a si peu de temps. Comme il était troublant que deux hommes aussi différents que William Ryan et Harry Keller – l'un défenseur juré du régime, prêt à user des méthodes les plus extrêmes contre ses ennemis, et l'autre qui se vouait au renversement de ce même régime à cause de sa politique racialement destructrice – puissent en venir à exprimer les mêmes opinions terriblement peu orthodoxes sur la grande masse de leurs frères humains ! Il s'étonnait d'avoir vécu quarante ans sans jamais avoir entendu de tels propos, et soudain de les entendre à quelques jours d'intervalle ! Pendant qu'Oscar s'émerveillait de cette coïncidence, Harry continuait. « L'affaire qui nous occupe est d'éduquer et de recruter des êtres humains, et seulement des êtres humains. Pas besoin de mouvement de masse pour ce faire. En fait, nous ne pouvons pas construire ou contrôler un mouvement de masse avant d'avoir une organisation beaucoup plus forte, faite de gens responsables, ah pardonne-moi encore, avant d'avoir beaucoup d'amis responsables qui travaillent ensemble. Donc, c'est vers cette portion des un pour cent que nous nous dirigeons, le petit nombre qui est plus proche du seuil que les autres. »

« Du seuil ? » demanda Oscar.

« Oui, au sens de Nietzsche », répondit Harry. « Le seuil entre l'animal et l'homme, ou entre l'homme et l'homme supérieur, si tu préfères. En tout cas, entre l'irresponsable et l'inconscient d'un côté, et le conscient et le responsable d'un autre, qui prépare le terrain pour le surhomme. »

« Je vois », dit Oscar en hochant la tête. « Mais je suppose que le terme nietzschéen plus pertinent serait celui de l'abîme, au-dessus duquel est la corde sur laquelle l'homme doit passer, entre l'animal et le surhomme. Mon impression est que la transition n'est pas aussi nette que l'idée de seuil ne le laisse penser, mais qu'elle est plus continue, comme la corde dont parle Zarathoustra. En moi-même, par exemple, je reconnais un mélange d'inconscient et de conscient. Parfois, quand je recherche la vérité, j'ai l'impression de naviguer à vue dans le brouillard. Mais tout n'est pas

complètement noir, je suis conscient de certaines choses. Mais d'autres sont si ténues que ma conscience les entrevoit à peine. Je soupçonne qu'il y a pas mal d'autres personnes qu'il serait erroné de qualifier « d'animaux », parce qu'elles ont au moins des lueurs de conscience, les petits débuts d'un sens de la responsabilité, certains plus, d'autres moins. »

Alors qu'Oscar s'exprimait, un large sourire illuminait le visage d'Harry.

« Diantre ! Un collègue nietzschéen ! » il prit le bras d'Oscar avec une joie sincère. Un sourire passager se dessina sur le visage d'Oscar, qui céda immédiatement la place à un froncement de sourcils. « Je crois que je préfère considérer les membres les plus irresponsables de notre race comme des enfants, pas comme des animaux. Tu disais que la possession du sens de la responsabilité était ce qui distinguait l'homme de l'animal, mais on peut faire la même distinction entre adultes et enfants ».

« Si tu veux », fit Harry, s'accompagnant d'un geste de la main. « Mais normalement, un enfant grandit pour devenir un adulte. La plupart de ceux qui sont en vie aujourd'hui iront à la tombe sans avoir plus de responsabilité que lorsqu'ils étaient au berceau. « Peut-être bien, oui », concéda Oscar, avant de revenir à sa préoccupation première. « Les faits sont là, il y en a d'autres comme moi, des gens qui peuvent être éduqués, qui tâtonnent pour trouver la vérité et qui sont capables de devenir des adultes responsables, et je me dis que tu es loin de les avoir tous localisés. Ce n'est pas à cause de votre recrutement que je vous ai trouvés. Si Carl ne nous avait pas présentés, je ne serais pas là ce soir. Et avec la Loi Horowitz, votre recrutement ne vas pas s'arranger. »

« Au contraire », coupa Harry. « La Loi Horowitz devrait bien nous aider. Beaucoup de gens savent que nous existons et connaissent nos objectifs, mais ils sont découragés à l'idée d'entreprendre une action. La Loi Horowitz leur fera prendre conscience que les temps sont plus que mûrs. En ce moment, nous recevons de plus en plus de courriers de gens qui ont décidé que le temps d'agir était venu ».

« Assez pour gagner ? » s'enquit Oscar.

Harry haussa les épaules, mais le timbre de sa voix trahissait une certaine inquiétude. « Personne ne peut nous assurer le succès. Mais ce que nous tentons est nécessaire, et comme c'est nécessaire, nous devons penser que c'est possible et faire notre mieux pour le réaliser. Ou si c'est impossible, de mourir en essayant de le réaliser. »

« Tout comme notre race », ajouta Oscar d'un air terrible.

« Qu'est-ce vous racontez de si sérieux ? » demanda Adélaïde, qui venait d'arriver et prenait Oscar par la taille. Pendant sa conversation avec Harry, il l'avait suivie des yeux avec une anxiété qu'il espérait discrète, en la voyant bavarder gaiement à l'autre bout de la pièce, au milieu d'un cercle de cinq hommes qui s'étaient regroupés autour d'elle comme des papillons de nuit attirés par une flamme. Il était évident que deux parmi les autres femmes en étaient irritées, chose qu'Adélaïde avait fini par remarquer et qui motiva son départ hors du cercle de ses admirateurs.

« Je suis en train d'essayer de convaincre Harry que son organisation doit acheter le canal télévisuel de CBS à cette bande de juifs pour pouvoir faire passer son message à plus de monde », répondit Oscar d'un ton badin.

« Cela ferait l'affaire », admit Harry. « Nous rêvons de ce genre de coup. Certains de nos mem.. de nos amis plus radicaux ont proposé de prendre d'assaut un studio d'enregistrement lors d'une retransmission sportive pour envoyer par satellite un message enregistré à quarante millions de foyers. Ils pensent qu'on pourrait tenir les flics en respect pendant une demi-heure, pendant que notre message est diffusé. Et crois-moi, nous tenterions le coup si nous pensions que cela pourrait avoir un effet important. Mais si cela se produit sur une seule chaîne, même si c'est bien fait, ne fera pas une si forte impression sur le public. La seule façon de faire entrer les idées nouvelles dans la tête des gens, ou de modifier les idées anciennes, c'est la répétition à l'infini. La première fois, ils ne comprennent même pas ce que tu leur as dit. Au bout de la millième fois, ils commencent à

cerner l'idée. Au bout de la dix-millième fois, ils sont convaincus. »

« Eh bien finalement, tu viens de me faire comprendre que certains de vos membres pensent à peu près comme moi », répondit Oscar en riant. « Où est-ce que je signe ? »

« Est-ce que tu parles sérieusement ? » lui demanda Kevin Linden, qui venait de rejoindre leur cercle.

« Oui », répondit Oscar. « Je commence à m'impatisser un peu avec les programmes de lecture qu'Harry me donne, mais je ne rencontre presque jamais des gens qui stimulent mon esprit comme il le fait. Je voudrais lui parler plus régulièrement, et il serait équitable que je paie mon écot en échange de ce privilège. En plus, je pense vraiment à réorienter mes activités vers le genre de choses que la Ligue pratique. »

« Et qu'avez-vous fait jusqu'à aujourd'hui ? » lui demanda Kevin.

« Eh bien, en gros ce qu'on appelle de la persuasion en tête-à-tête, en faisant passer le message racial à des individus ou des couples. Je crois avoir à une occasion occasionné un changement dans la façon de penser d'un groupe plus important. Mais je trouve maintenant que cette méthode est trop lente, et j'aimerais explorer des façons de faire où les médias de masse seraient mis à contribution, pour atteindre une plus large audience », répondit Oscar avec un peu de désinvolture.

« Nous serions heureux de vous compter dans notre cercle d'amis, dans cette zone », dit Kevin, tendant sa main à Oscar. « Harry vous passera des instructions. Il vous avertira aussi des réunions et conviendra avec vous d'un montant pour les dons. »

« Hé, mais moi aussi j'en suis ! » coupa Adélaïde.

Chapitre XXII

Malgré son appréhension grandissante quant à la valeur d'un travail éducatif à un moment aussi désespéré de son combat pour la survie de sa race, Oscar prenait son nouvel engagement avec la Ligue Nationale très au sérieux. Son incapacité à trouver un moyen alternatif plus efficace nourrissait sa ferveur pour l'organisation. Il se mettait à penser que Ryan disait vrai lorsqu'il déclarait que mille hommes comme lui suffiraient à renverser le gouvernement, mais le problème était de les trouver et de les recruter ; ensuite, peut-être, viendrait le temps de retourner à ses anciennes activités. D'ici là, la Ligue lui semblait être la meilleure façon de trouver les neuf cent quatre-vingt-dix-neuf autres hommes nécessaires pour que son travail ait des résultats concluants.

Son obsession était de trouver une façon d'utiliser les grands médias de masse pour propager le message de la Ligue. Il comprenait les arguments de Harry à propos de la nécessité d'atteindre et de réunir un nombre assez important de gens avant d'essayer de faire bouger les foules, mais il piaffait d'impatience devant la lenteur des résultats obtenus par la Ligue ; il était effrayé par les dangers éventuels à s'engager dans une voie si étroite. Les avocats de la Ligue pouvaient avoir totalement raison, sur le plan théorique, quant à l'incapacité du gouvernement à poursuivre l'organisation en vertu de la Loi Horowitz, mais il postulait que le gouvernement s'en tiendrait à ses propres règles. Ils ne se rendaient pas compte, autant qu'Oscar, qu'à l'avenir, le gouvernement s'appuierait de plus en plus sur des hommes comme Ryan pour se protéger : des hommes qui ne respectent pas la législation. La seule manière pour une organisation de se protéger contre un gouvernement servi par de tels hommes était de mobiliser un maximum de gens, des masses qui pourraient descendre dans la rue en hurlant si nécessaire.

Alors, plutôt que de ramener, encore, des livres d'histoire de la bibliothèque, il commença à ramener des livres sur la communication et le psychologie des foules, et il commença à regarder la télévision de plus en plus. Il passait des dizaines d'heures avec Adélaïde, à regarder ce qu'il y avait de plus abrutissant et insipide, comme les émissions de télé-réalité, les émissions de variété ou de caméras cachées, les feuillets pour grand-mères et les télé-évangélistes, en essayant d'analyser les raisons qui rendaient ces émissions attrayantes pour le public. Oscar n'avait pas perdu espoir de faire partager son intérêt pour l'étude du rôle néfaste qu'avaient joué les Juifs dans l'Histoire de sa race, depuis les temps bibliques jusqu'à nos jours et il était déjà convaincu de la nécessité d'y travailler, quelles que soient les révélations supplémentaires qui pouvaient lui être faites. Leur contrôle des médias et du divertissement exigeait de lui seul une action immédiate.

Adélaïde était également devenue un membre enthousiaste de la Ligue. Non seulement son implication et son adhésion se traduisaient par des activités utiles, mais en plus, la félicité qu'en ressentait Oscar doublait son plaisir. Peu lui importaient les problèmes qu'il ressassait par le passé, il semblait désormais nettement moins préoccupé. Ils étaient plus souvent ensemble et il ne cherchait plus d'excuses douteuses pour reporter leurs rendez-vous. Il commençait même à parler de mariage. Ils avaient déjà décidé qu'elle abandonnerait son appartement et viendrait habiter avec lui en juin, pendant ses vacances.

Trois semaines après avoir adhéré à la Ligue, et une semaine après leur deuxième réunion officielle, Harry invita Oscar et Adélaïde afin qu'ils rencontrassent leurs camarades Saul et Emily Rogers. Quand ils arrivèrent à la maison des Keller, Colleen les emmena dans la salle de jeux, au sous-sol. Au pied des escaliers, Oscar fut estomaqué par l'apparence de l'homme qui se tenait de l'autre côté de la pièce. C'était un véritable géant dont la tête touchait presque le plafond, avec une immense barbe, et ses yeux bleus, vifs et perçants, semblaient avoir des propriétés lumineuses. Jamais, de toute sa vie, il n'avait vu quelqu'un d'aussi impressionnant.

Lorsqu'on en eut fini avec les présentations et que tout le monde se fut assis, Oscar, remis de son ébahissement, commença à jauger Saul. Il avait probablement entre quarante et quarante-cinq ans, même si sa barbe le vieillissait ; du moins, soulignait-elle un air sévère et autoritaire, traits

fréquemment associés à l'âge. Sa voix était profonde et forte, au ton étrangement attirant. Difficile d'imaginer un tel homme comme enseignant, quoique son apparence dût lui donner un avantage certain face aux jeunes vauriens ne respectant pas l'autorité qui pullulaient dans les écoles de nos jours.

La femme de Saul, Emily, était grande et mince, la trentaine, blonde, et plutôt jolie. Elle était aussi enseignante. Le couple n'avait pas d'enfants.

Après les plaisanteries de rigueur, Oscar prit son petit air agressif pour converser avec son nouvel associé.

« Tes parents étaient en colère contre toi, quand ils ont décidé de t'appeler Saul ? » demanda-t-il avec un sourire espiègle.

Saul s'enfonça profondément dans son fauteuil, étira ses jambes et contempla le salon un instant.

« Eh bien, Oscar, il étaient ce que tu peux appeler des bigots : des fundamentalistes très pieux. Tous les enfants de la famille ont reçu des noms tirés de l'Ancien Testament. Ne te sens pas désolé pour moi, mais plutôt pour mon frère Abinadab ! En fait, nos prénoms juifs étaient le cadet de nos soucis ; ce sont plutôt les lectures interminables de la Bible qui ont failli nous tuer. Pas seulement le dimanche, mais bien chaque maudite journée de la semaine. Et il n'y avait aucun moyen d'y échapper. »

Soudain, Saul sauta sur ses pieds, comme s'il venait de subir une décharge électrique, son immense corps, dressé et rigide le rendait encore plus grand que son mètre quatre-vingt-dix-huit. Les bras levés au ciel et la tête penchée en arrière ; ses yeux brillants d'une lueur étrange, sa barbe formant un angle droit avec son buste, il ressemblait trait pour trait à ces prophètes de l'Ancien Testament qui figuraient sur les images pieuses de l'Ecole du Dimanche. Il semblait envoûté, s'appêtant à révéler un message divin. Il lança son bras en direction d'Oscar, pointa vers lui un doigt accusateur et rugit.

« Prends garde, j'anéantirai l'incroyant. Oui, je le couvrirai d'opprobres ; je le détruira entièrement, et je ferai de son foyer une désolation ; j'effacerai le souvenir de sa semence de dessous les cieux. Je ferai de son nom une abomination pour toutes les tribus d'Israël, parce qu'il a blasphémé le Saint et l'Unique. »

Le tonnerre de ses premiers mots semblait encore résonner et remplir la pièce, lorsqu'il baissa la voix et finit sur un ton un peu plus doux, mais empreint de la même autorité.

« Ainsi parla le Seigneur. »

De l'écume suintait encore des lèvres de Saul. Le feu de son regard s'éteignit tandis qu'il se détendait lentement et qu'il rabaisait ses bras. Tout le monde était stupéfait.

Oscar fut le premier à retrouver la parole.

« Seigneur, Emily, qu'a-t-il bu ? »

Bien que la question d'Oscar était censée être une blague, la stupeur était palpable dans sa voix.

Emily émit un petit rire nerveux. « Il ne pourrait être plus sobre, Dieu merci. Parfois, après deux ou trois verres, il peut nous tenir la jambe pendant une demi-heure. C'est incroyable ce qui peut sortir de la bouche de cet homme. »

« Vraiment ? » Oscar manifestait à présent un réel intérêt. « Allez, Saul, fais-nous une autre démonstration. »

« Oscar, s'il vous plaît, ne l'excitez pas ! » supplia Emily.

« Mais il est vraiment bon ! Je n'ai jamais rien vu de tel auparavant. Où as-tu appris à faire ça, Saul ? »

Saul se mit à rire pour cacher sa réaction à la flatterie d'Oscar.

« En vérité, lorsque je n'étais qu'un adolescent, c'était ma façon de me défouler lors des longues périodes de lectures forcées de la Bible, après avoir écouté silencieusement mon père. J'allais dans le garage quand personne n'était dans les parages et j'imitais Isaïe, Jésus, ou pourquoi pas Dieu lui-même, à l'occasion... J'improvisais en crachant sur tout ce dont on m'avait gavé, avec quelques variations de mon cru. C'était devenu une sorte de jeu, dans lequel je pouvais dire les choses les plus extravagantes en me prenant pour un personnage biblique appelant la foudre contre les idolâtres. Mais je pense surtout que c'était une sorte de thérapie. Quoi qu'il en soit, je suis devenu assez bon à ce jeu-là. J'ai toujours été un acteur frustré, tu sais. »

« Est-ce que ça te dérangerait de le refaire juste un petit peu. J'aimerais savoir ce que ça donne lorsque tu te concentres là-dessus. Je viens d'avoir une idée. »

« Dois-je te faire ma version du Sermon sur la Montagne ? » demanda Saul, qui ne semblait pas convaincu que la demande d'Oscar fût sérieuse.

« Peu importe, pourvu que tu éructes quelques mots en agitant un peu les bras. »

Saul se releva, lentement, et hésita. Ensuite, avec une expression sereine et distante sur son visage, il le va les bras en signe de bénédiction et commença, d'une voix calme et puissante.

« En vérité, mes enfants, je vous le dis, celui qui souffre à cause de moi est un trou-du-cul, car je ne suis ni le chemin de la vérité, ni de la vie. Ceui qui a soif de justice, doit mourir de soif, car mon père dans les Cieux a... »

Le fait que Saul ne dise rien de sensé lorsqu'il parlait, ne semblait être que secondaire. Son intonation riche de résonances, ses mimiques, ses gestes et sa stature donnaient la conviction profonde à Oscar et aux autres qu'il pourrait facilement troquer son complet pour une large robe blanche et se tenir dehors sur les roches d'un désert devant une foule d'Israélites, plutôt que là, sur le tapis de la salle de jeux du sous-sol des Keller. Il n'en faudrait pas beaucoup pour voir un halo d'or et de lumière au-dessus de sa tête. Saul continuait, d'une voix maintenant aussi mélodieuse et apaisante qu'elle avait été autoritaire et dure auparavant. Il n'était jamais à court de mots, et l'ensemble de ses paroles retentissait de telle sorte que ses auditeurs pensaient se souvenir vaguement de ce qu'ils avaient lu dans la Bible durant leur enfance, bien que Saul en eût improvisé la plus grande partie. Il se répandait une intensité envoûtante lorsque cet homme parlait, sa présence était extraordinaire.

Oscar rompit finalement le charme en se levant.

« Saul », dit-il, contenant à grand peine son excitation, « nous avons du boulot pour toi ! »

« Tu vas lui faire arpenter le trottoir du Capitole et prêcher la croisade contre les hérétiques de notre pays. » s'enquit Emily en riant.

« Il va en effet prêcher une croisade, mais ce sera à un plus grand auditoire que celui des touristes qui traînent autour du Capitole. Je crois que nous avons la réponse à Billy Gresham, Jerry Caldwell, Jimmy Braggart, Pat Robinson, Moral Richards, et toute la cohorte judéolâtre. Saul, tu connais la doctrine de l'Identité Chrétienne ? »

« Heu, ouais, un peu. J'ai lu un article sur les adeptes de cette tendance dans le *New York Times* du dimanche il y a quelques semaines. Et j'en avais entendu parler deux ou trois fois auparavant. Il ont repris la doctrine de base la plus fondamentaliste et ils l'ont inversée. Ils enseignent qu'ils sont le peuple élu et que les Juifs sont des imposteurs, que le peuple de l'Ancien Testament était réellement un peuple aryen et non sémite. D'après eux, le dieu des Juifs – qu'ils appellent Yahvé – a fait son alliance avec nos ancêtres, et non avec les Hébreux, ou quelque chose comme ça. Les gens du *New York Times* les détestent vraiment – ils les traitent de néo-nazis, etc. »

« Ah oui, j'ai lu le même article que toi, mais depuis lors, j'ai fait quelques recherches. J'ai lu tout ce que j'ai pu trouver là-dessus à la bibliothèque, ce qui ne représente pas grand chose, j'ai même

écrit à l'une de leurs églises pour qu'ils m'envoient quelques unes de leurs publications. Une chose vraiment importante à savoir à leur sujet, c'est qu'ils ont un fort taux de recrutement chez les chrétiens conventionnels. Ils sont fortement implantés dans les zones rurales. Beaucoup d'agriculteurs du Midwest ont adopté leur ligne de pensée. Ils ont pris énormément d'ampleur au cours des dernières années, en dépit du fait qu'ils n'ont aucun moyen de diffuser massivement leur message. Je suis convaincu que la seule chose qui freine leur ascension tient à ce que leurs dirigeants et leurs porte-paroles sont issus de la classe laborieuse et ne sont pas assez cultivés pour entrer en compétition avec les gros bonnets évangélistes comme Caldwell. Pourtant, le recrutement semble efficace, et je suis sûr que c'est parce que leur doctrine exerce une grande attraction sur les fondamentalistes. »

« La première raison pour laquelle ils ne peuvent recruter que des culs-terreux sans éducation, c'est que leur doctrine est démente », renchérit Harry. J'ai déjà discuté avec l'un des leurs qui conduisait des camions pour la compagnie où je travaillais avant de me retrouver au Pentagone. Ils ont une vision complètement folle de l'Histoire, qui ne peut ni intéresser, ni convaincre quelqu'un ayant suivi les cours d'Histoire au lycée. »

« Plus fou que la doctrine de la Transsubstantiation ou de l'Immaculée Conception ? » répliqua rapidement Oscar. Penses-tu que les gens qui croient que Jésus est ressuscité d'entre les morts et marche sur l'eau ne puissent pas accepter une version folle de l'Histoire ? Tous ces gens ne sont pas des ploucs incultes, bien que le manque d'éducation doive aider. Il y a à peu près une centaine de millions de Blancs dans ce pays qui croient déjà des choses plus bizarres encore que la doctrine de l'Identité Chrétienne. Avec Saul comme porte-parole et un réseau de télévision comme moyen de diffusion, le mouvement de l'Identité pourrait renverser Caldwell et les autres comme un rien. »

« Ça ne marchera pas », répondit Harry. « S'il y a une chose que je connaisse un peu, c'est bien le monde de la télévision. La seule raison pour laquelle Caldwell et les autres sont capables de l'utiliser si efficacement, c'est qu'ils travaillent main dans la main avec les Juifs. Si l'un de ces télé-évangélistes avait la moindre petite bouffée d'identité en lui, il ne pourrait jamais approcher d'une caméra. »

« Eh, je ne suis pas un idiot », répondit Oscar avec une pointe d'exaspération dans la voix. « J'y ai beaucoup pensé. Les télé-évangélistes ont convaincu quarante millions d'Américains que ce que veulent les Juifs, les Juifs doivent l'avoir – que c'est pure méchanceté de s'opposer au moindre désir des Juifs. Ce sont ces quarante millions de crétins fondamentalistes, plus encore que les Juifs, qui sont responsables de la politique suicidaire de l'Amérique au Proche-Orient, par exemple. Ils sont prêts à risquer un holocauste nucléaire dans notre pays pour assurer l'expansion territoriale d'Israël ; en fait, ils espèrent cet holocauste nucléaire. Ils ont été convaincus que ce sera la réalisation des prophéties de la Bible. Ils croient aussi qu'ils échapperont personnellement à cet holocauste en étant gentiment transportés jusqu'aux portes du Paradis au dernier moment ; ils appellent cela *l'enlèvement*. »

« Maintenant, je sais que l'on ne peut tout simplement pas diriger la prédication contre les Juifs à la télévision. Et je ne voulais pas dire que Saul devrait prêcher la doctrine de l'Identité chrétienne, ni maintenant, ni jamais. Mais il y a là un phénomène que, je crois, nous pouvons utiliser. Quarante millions de personnes croient dur comme fer tout ce que Caldwell et les autres Evangélistes leur racontent ; ils y croient si fermement que, non contents d'envoyer d'énormes sommes d'argent à ces flibustiers, ils votent en fonction de ces croyances et sont même prêts à commettre des massacres pour les faire triompher. Il est certain que si ces bonimenteurs se mettaient à lancer leurs fables dans une direction que les Juifs n'approuvent pas, ils se verraient couper les crédits aussi sec. Mais il y a des moyens de contourner cela. Le problème, c'est que je n'ai pas encore trouvé comment faire efficacement concurrence à ces arnaqueurs pour retenir l'attention des moutons de panurge. Je veux dire, Caldwell et les autres ne sont pas des débiles ; ils connaissent leur affaire et ils sont foutrement bons dans ce qu'ils font. J'ai passé des heures à les regarder. Mais maintenant, bon Dieu, nous avons quelqu'un qui est meilleur ! »

Colleen qui avait écouté en silence, finit par prendre la parole.

« Ce n'est pas si simple, Oscar. J'ai passé ma vie à travailler dans la télédiffusion. Les Juifs contrôlent tous les rouages de cette industrie, et ils y sont très attentifs. Ils sont pleinement conscients du pouvoir qu'elle leur donne et sont tout aussi conscients du danger qu'elle pourrait représenter si un ennemi était capable de l'utiliser contre eux. Ils sont systématiquement sur leurs gardes. Personne, je dis bien personne, n'obtient la diffusion d'un programme avant que les Juifs ne l'aient examiné de manière approfondie et ne soient tout à fait convaincus qu'il aille dans le bon sens. J'ai vu cela se produire maintes et maintes fois. Ils ont une immense police secrète, le B'naï B'rith, qui conserve des fichiers informatiques sur chaque incident antisémite qui survient dans le pays. Si monsieur Tartempion raconte une blague sur les Juifs lors d'une réunion du Rotary Club, et qu'un membre juif en entend parler, la Ligue Anti-Diffamation du B'naï B'rith ouvrira un dossier sur lui. S'il essaie un jour de devenir animateur de télévision, la première chose que fera le propriétaire de la chaîne sera de se renseigner sur lui auprès de la Ligue Anti-Diffamation. Et il n'aura pas le boulot. Si le propriétaire de la chaîne est un Gentil, et qu'il engage monsieur Tartempion, le réseau auquel est associé la chaîne procédera lui-même à des vérifications avec cette Ligue. Et le message reviendra au propriétaire : se débarrasser de monsieur Tartempion – ou quelque chose du même genre. D'ailleurs, même si monsieur Tartempion reste au-dessus de tout soupçon, faire sa percée à la télévision ne sera pas chose facile pour lui. Il y a beaucoup d'argent la télévision, et tout un tas de personnes y convoitent une place. Tu n'as pas le poste en fonction de ton talent, même s'il peut aider. Ce qui t'aide vraiment, ce sont les gens que tu connais ; c'est celui qui te fera une faveur. Une personne extérieure n'a pas vraiment sa chance. »

« Colleen, je comprends tes inquiétudes. Je suis sûr que tu sais de quoi tu parles. Nous aurons besoin de nombreux conseils de ta part. Mais j'ai plus d'un tour dans mon sac, et je suis convaincu que nous avons nos chances de faire passer Saul à l'antenne. Je suis tout aussi convaincu que Saul est si génial, qu'une fois sa place faite, les Juifs auront du mal à l'en déloger, parce qu'il aura réussi à harponner les gogos en un tour de main. Il faudra jouer serré, et être très prudent, bien sûr. Mais nous devons essayer, j'en suis certain, un cadeau comme Saul ne nous est pas tombé du ciel sans raison. »

Harry renifla.

« Enfer et damnation ! Oscar, tu commences toi-même à ressembler à l'un de ces gogos. Qu'entends-tu par un cadeau comme Saul ? Un cadeau de Yahvé peut-être ? »

Oscar rougit, puis jeta un coup d'oeil à sa montre.

« Je sais qu'il se fait tard, braves gens, mais j'ai besoin de vérifier un certain nombre de choses avec Colleen avant de vous abandonner pour la soirée. Vous pouvez avoir des doutes, mais ce projet sera une grosse affaire pour nous, et j'ai l'intention de le mettre en route dès maintenant. »

Chapitres XXIII

Les jours qui suivirent, l'excitation d'Oscar fut à son comble. Bien que sa première entrevue avec Colleen eût révélé plus d'obstacles que d'opportunités, il fut néanmoins en mesure de définir un plan d'action provisoire qui convainquit, à contre-cœur, Harry et Colleen que Saul pouvait obtenir une tribune à l'antenne. De plus, les rencontres et les discussions qu'il eut avec Saul par la suite confortèrent ses impressions sur le talent unique de celui-ci.

Le projet d'Oscar, dans ses grandes lignes, consistait à intégrer Saul à l'équipe d'un télé-évangéliste bien établi, afin qu'on mesure sa qualité de prêcheur ; suffisamment pour le convaincre que Saul serait utile, mais pas assez pour que l'équipe se rendît compte qu'il pourrait devenir la vedette de l'émission. Après avoir été lancé face au public, grâce aux facilités offertes par les évangélistes, Saul échapperait à la direction tracée et serait à même d'avoir ses propres fidèles. Ensuite – et seulement après ça – il commencerait à mener son troupeau sur une nouvelle voie.

Le plus grand problème restait de convaincre Saul lui-même. Il ne doutait pas de ses propres capacités, mais suivre le plan d'Oscar signifiait franchir le Rubicon. Il n'y semblait pas prêt. Il ne pourrait guère revenir à l'enseignement après avoir été sous les feux de la rampe, spécialement après le genre de furia qu'Oscar voulait qu'il déchaîne. Emily fut bouleversée lorsque Saul envisagea sérieusement de dire oui à la proposition d'Oscar. Elle menaça de le quitter s'il s'en mêlait. Mais ce plan exerçait une attraction irrésistible sur Saul, car il faisait appel de manière déterminante à son talent, ainsi qu'à son besoin, longtemps réprimé, de se produire devant un large public.

La rupture fut consommée lorsque Jerry Caldwell, numéro deux du monde télé-évangélique, accepta un entretien avec Saul. Harry était à l'origine de ce rendez-vous. La compagnie pour laquelle il travaillait, vendait du matériel d'éclairage à des studios d'enregistrement, parmi lesquels celui de Caldwell. Il déboula au studio de Caldwell pendant l'enregistrement de « L'Heure de l'Évangile du Temps Nouveau », qui captivait huit millions de téléspectateurs chaque semaine, en prétextant qu'il fallait vérifier le fonctionnement du système d'éclairage. Le programme de Caldwell présentait plusieurs prêcheurs auxiliaires – parfois jusqu'à cinq – en plus de lui-même, et le roulement de ces faire-valoir était plutôt rapide.

L'enregistrement terminé, Harry parla de Saul à Caldwell, lui disant qu'il l'avait déjà vu prêcher sur une station locale d'un autre État et qu'il avait été impressionné par son talent. Harry lui raconta que Saul était maintenant à la recherche d'une plus large audience, et qu'il sauterait probablement sur l'occasion de travailler avec un vrai professionnel comme Caldwell. La flatterie fonctionna, et Caldwell demanda à Harry de lui envoyer Saul.

Saul fut donc engagé par Caldwell, mais il dut suivre une ligne de conduite très stricte. Il devait, à travers sa démonstration, se montrer assez bon pour que Caldwell restât convaincu de sa valeur, mais il ne devait pas laisser son talent faire exploser toute sa puissance. Car agir ainsi aurait pour résultat de focaliser l'attention du public sur lui plutôt que sur Caldwell, et cela se serait traduit par un renvoi immédiat. De plus, il ne semblait pas possible d'espérer avoir l'occasion de mettre Caldwell devant le fait accompli, puisque les émissions étaient presque toujours diffusées en différé. Il n'était pas rare que Caldwell demandât un nouveau montage, plus énergique, ou même un réenregistrement complet, s'il n'était pas totalement satisfait du résultat.

Même quand Saul se retenait prudemment et agissait avec humilité, les choses se gâtaient parfois. Il mesurait bien vingt centimètres de plus que Caldwell et avait une prestance plus solennelle et imposante. À cause de cela, lui et Caldwell ne pouvaient pas apparaître à l'écran en même temps, sauf si l'on utilisait diverses techniques pour les filmer, afin que la différence de taille ne soit pas trop flagrante.

Pour Saul, il était clair que son employeur avait des sentiments mitigés à son égard. D'un côté,

Caldwell reconnaissait le charme que son assistant exerçait sur les auditeurs – Saul s’était d’ailleurs attiré les remarques élogieuses de plusieurs fundamentalistes – et Caldwell n’était pas le genre d’homme à passer à côté d’une quelconque occasion d’augmenter son audience. Mais c’était aussi un homme prudent, calculateur, et la dernière chose qu’il voulait, c’était d’aider un concurrent – ou un rival potentiel. Saul se demandait combien de temps durerait cette relation.

Il fit part de ses inquiétudes à Oscar, et ils décidèrent que la meilleure chance de succès était de lancer la carrière de Saul le plus rapidement possible – autrement dit la prochaine fois que Caldwell ferait une émission en direct. En fait l’émission était tournée en direct quatre ou cinq fois par an, généralement lors d’occasions spéciales comme Pâques, Noël, ou lors d’un événement politique, et Saul avait déjà testé ces conditions trois semaines seulement après avoir commencé à travailler pour Caldwell. L’émission pour le matin de Pâques était planifiée dans un peu plus d’un mois.

« Alors, que devrais-je faire pour obtenir l’attention des mange-merde ? » s’enquit Saul. « L’office aura lieu à l’extérieur. Peut-être pourrais-je invoquer un éclair et faire tomber la foudre sur la tête de Jerry et m’installer ensuite à sa chaire ? »

« Je crains que notre département des effets spéciaux ne puisse fournir des éclairs à la demande », répondit Oscar. « Mais il y a certaines choses que nous pouvons faire. Que dirais-tu d’un halo pour toi pendant ton intervention ? Tu crois que ça les enchanterait ? »

« Tu peux vraiment faire ça ? »

« Peut-être. J’y ai réfléchi, mais il faut encore tester un certain nombre de choses. Je serai fixé dans un jour ou deux. En attendant, tu peux penser à la façon de gérer ton mini-sermon. »

Il fallut attendre le milieu de la semaine suivante pour qu’Oscar puisse faire un essai de son halo artificiel sur Saul. Il ne s’agissait que d’une minuscule ampoule à forte intensité qu’Oscar avait bricolée dans son atelier. Elle était conçue pour tirer parti de la chevelure vraiment unique de Saul. Même si ses cheveux devenaient de plus en plus parsemés, il y en avait assez sur sa tête pour former une jungle ou au moins une bataille, complètement désordonnée, avec des mèches grises pointant dans toutes les directions. L’ampoule était alimentée par une petite ceinture de batteries, comme celles des opérateurs de caméras des journaux télévisés, reliée par un fil discret qui partait de la base du crâne de Saul pour disparaître dans son col de chemise.

Oscar installa minutieusement le dispositif sur le cuir chevelu de Saul, le fixa avec de la cire, et peignit ses cheveux par-dessus. Il ne pouvait être vu que si l’on regardait directement le haut de son crâne, et même là, il était peu probable qu’un observateur non avisé le remarquât. Oscar se positionna à environ cinq mètres face à Saul, là où la caméra se trouverait lorsqu’il serait derrière la chaire, et demanda à Saul d’appuyer sur l’interrupteur de la ceinture de batterie, ce qui libérerait le courant et éclairerait l’ampoule.

« Eurêka ! » tonna Oscar. « Tes cheveux ont l’air d’être en feu. Ça diffuse la lumière juste assez pour donner l’impression que tu as une auréole. Bien entendu, c’est trop lumineux au centre et pas assez sur les côtés, mais on peut arranger ça facilement. »

Tout à coup, les cheveux de Saul prirent feu alors qu’il venait juste de couper le courant, et un mince filet de fumée âcre s’éleva dans les airs. Heureusement, les dégâts se limitèrent à quelques mèches situées juste au-dessus de l’ampoule, et son cuir chevelu fut épargné.

« Nous devons faire attention à ça ! » dit simplement Oscar. « L’ampoule a une puissance de cent cinquante watts. Il faudra que tu restreignes le passage le plus spectaculaire de ton sermon à environ cinq secondes, en tenant compte de la seconde où tu allumeras, et de celle où tu éteindras. Et nous devons utiliser un gel fixant plus consistant pour les cheveux, afin que la chaleur ne les attaque pas, et qu’il n’y ait pas de contact direct avec l’ampoule brûlante. »

« Tu pourrais mettre aussi un peu d’isolant entre l’armature et mon cuir chevelu », suggéra Saul. « Ça devient vraiment trop chaud. Et puisque tu envisages du gel, pourquoi ne pas en trouver un qui soit ignifugé ? Sinon, c’est du buisson ardent de Moïse que je risque, finalement, de faire une

imitation improvisée. »

Oscar passa le plus clair des deux semaines suivantes à peaufiner son gadget, et Saul dut se soumettre à quatre autres tests avant qu'Oscar ne fut complètement satisfait. Le modèle final était constitué par trois ampoules séparées, et il fallut plus de deux heures d'un effort acharné pour les placer et les arranger dans les cheveux de Saul. L'interrupteur fut déplacé, et au lieu de se trouver sur la ceinture de batteries, il fut fixé au genou, à l'intérieur du pantalon de Saul. Il pouvait maintenant l'allumer et l'éteindre discrètement en serrant les genoux. Le temps de l'allumage fut réduit à une demi-seconde, tandis que l'extinction fut prolongée à deux secondes pour donner l'effet désiré.

« Quand le jour arrivera, il nous faudra travailler au moins trois heures avant que tu ne passes devant les caméras, et tu devras éviter le maquilleur de Jerry. Ça peut sembler beaucoup de complications pour finalement n'illuminer tes cheveux que quelques secondes, mais ça pourrait faire une grande différence sur la perception qu'aura de toi le public », commenta Oscar, en prenant quelques notes de rappel pour l'installation finale des lumières.

Chapitre XXIV

« Ça valait bien la peine de se lever ! » grommela Adélaïde d'un ton faussement irrité, tandis qu'Oscar réglait la couleur et la luminosité de la télévision de la chambre du motel.

Elle se redressa dans le lit et tira les couvertures jusqu'à son menton. Oscar revenait tout juste de la chambre de Saul. Il était cinq heures du matin et l'émission de Pâques de Caldwell allait bientôt commencer. Le samedi, Adélaïde et Oscar avaient donc roulé depuis Washington jusqu'à la petite ville du Maryland où se trouvaient le studio et l'église de Caldwell.

« Arrête de te plaindre », lui reprocha Oscar en jetant ses vêtements sur une chaise avant de se glisser dans le lit à ses côtés. « Je suis resté debout toute la nuit. »

« Qu'est-ce que j'en sais ? » s'exclama Adélaïde, feignant toujours la colère. « Tu m'as parlé d'une fin de semaine romantique dans un motel, et tu me laisses seule toute la nuit. Tu parles d'une romance ! »

« Crois-moi, ma chérie, dans une minute, je vais te donner plus de romance que tu ne pourras en supporter – si tout se déroule sans encombre. Sinon, je me flingue. »

Pour la première fois depuis leur rencontre, il restait indifférent à la sensation de son corps nu contre le sien. Malgré la proximité de cette chaleur enivrante, il restait froid et crispé. Il avait l'estomac noué et l'impression que toute cette mascarade avec Saul était une erreur terrible et stupide. Tant de choses pouvaient mal tourner ! Comment avait-il pu avoir la simplicité de croire qu'il pourrait berner ainsi des millions de téléspectateurs ? Il était presque sûr que des gens dans l'entourage de Caldwell verraient immédiatement la supercherie et la dévoileraient. Oscar commença à transpirer et l'idée lui vint, in extremis, qu'il pourrait peut-être persuader Saul de ne pas mener l'affaire à son terme.

Mais non, il était trop tard ! À l'écran, un assistant de Caldwell qui venait de diriger la chorale en était déjà à la présentation de Saul. Oscar éprouvait une telle appréhension qu'il osait à peine regarder lorsqu'arriva pour Saul le moment de balancer son mini-sermon. Il observa à la dérobée le visage d'Adélaïde. Elle était complètement absorbée par ce qui se passait sur l'écran. Oscar ne lui avait pas parlé de l'attirail dont il avait équipé Saul. Elle savait seulement que Saul allait essayer de voler la vedette à Caldwell, ce matin-là, en s'écartant du script écrit pour sa partie. Il se retourna vers l'écran de télévision.

« Et, mes frères et mes sœurs, notre Seigneur Jésus nous a ordonné à tous de nous aimer les uns les autres comme des frères et des sœurs, quelle que soit notre situation dans la vie, quelles que soient notre couleur ou notre race, quelle que soit notre nationalité. Oui, il l'a fait, c'était là le message qu'il nous adressait. »

Saul continuait d'aligner les poncifs avec une sorte de sourire béatement inexpressif. Il était presque temps pour lui d'en finir et de laisser la place à Caldwell.

Soudain, la voix de Saul s'arrêta, comme étranglée, au beau milieu de cette platitude. On eût dit qu'il essayait d'avaler un gros os de poulet coincé en travers de sa gorge. Son corps se figea dans une posture maladroite et infléchie, et le sourire qu'il arborait fut remplacé par une expression intense qui tenait à la fois de la stupeur et de l'épouvante, comme un homme qui regarderait avec fascination le cratère brûlant d'un volcan en éruption, persuadé qu'il va se faire réduire en cendres. Puis Saul parla de nouveau, mais cette fois en chuchotant, d'un timbre rauque et heurté.

« Mon Dieu, le pouvoir, le pouvoir ! »

Il semblait totalement envahi par quelque chose que lui seul pouvait sentir. Mais cette phase ne dura que quelques secondes. Ensuite, la rigidité et la maladresse s'effacèrent de son corps, aussi vite qu'elles étaient apparues, et il se redressa entièrement, imposant pleinement sa haute stature. C'était comme s'il était devenu subitement plus grand. L'expression de son visage avait complètement

changé. À la place de la crainte s'y lisait la sérénité ; à celle de l'angoisse, la majesté. Il promena son regard perçant, et ses yeux flamboyaient d'un feu qui, venu des profondeurs, atteignait de plein fouet l'auditoire. Il leva lentement les bras. Et Oscar sursauta lorsqu'il vit s'allumer les lumières dans ses cheveux.

Sa voix – tout à fait différente de celle avec laquelle il avait prononcé son sermon – éclata.

« Attention ! Je suis revenu parmi vous pour que vous puissiez vivre. À travers mon serviteur, je vais vous parler. »

Saul se frappa la poitrine du bras droit.

« Écoute-moi et obéis ! »

Avec ces derniers mots, qui allèrent éclater au-dessus de l'assemblée comme un coup de tonnerre se répercutant au loin dans les montagnes, les lumières dans ses cheveux s'éteignirent. L'expression de son visage changea de nouveau, et la majesté fit place à la tension, une tension mêlée cette fois non pas de peur, mais d'étonnement. Dans le même temps, sa stature parut se réduire de quelques centimètres. Il resta bouche bée et apparemment confus, un moment encore, puis il se retourna et quitta la chaire en trébuchant, où Jerry Caldwell, frappé de stupeur, se hâta de prendre sa place.

« Mon Dieu ! » s'écria Adélaïde. « Était-ce vraiment Saul ? »

Elle était visiblement sous le choc.

« Ouai ! » répondit Oscar, qui se sentait nettement mieux qu'une minute auparavant. « C'était notre Saul ! »

« Mais il avait de la lumière qui jaillissait de sa tête ! Il avait l'air d'un Dieu ! »

Oscar se tourna de nouveau pour regarder Adélaïde. Elle paraissait presque aussi étonnée que Caldwell. Pour l'œil critique d'Oscar, l'effet lumineux du halo avait paru très secondaire, à peine perceptible. Il n'avait rien vu sortant de la tête de Saul, juste quelques rayons parmi ses cheveux qui les faisaient paraître plus lumineux. Mais Adélaïde, qui n'était pas au courant de la supercherie, s'imagina en avoir vu davantage. Apparemment, le pouvoir de suggestion avait fonctionné avec elle. Il espérait qu'il en avait été de même avec le reste des téléspectateurs.

Adélaïde, fixant toujours l'écran de télévision, où Caldwell essayait tant bien que mal de capter l'attention de son auditoire, commença à dire quelque chose d'autre, mais Oscar lui mit la main sur la bouche. Doucement, mais fermement, il la repoussa dans les oreillers. Puis il retira la couverture, laissant voir les rondeurs glorieuses de ses seins. Sa bouche affamée commença à mordiller un des mamelons, alors que sa main se glissa sous les couvertures à la recherche des hanches. En quelques secondes, Adélaïde se détendit et l'excitation commença à répondre aux caresses.

Chapitres XXV

« Eh bien, Saul, comment penses-tu surpasser ta performance de dimanche dernier ? » demanda Harry, empli de curiosité, lorsque Saul, Colleen et lui se retrouvèrent chez Oscar, trois jours plus tard. « Soulèveras-tu des montagnes pour impressionner les péquenauds lors de ton prochain passage à l'antenne ? »

« Il va y aller doucement sur les miracles pendant un certain temps », répondit Oscar. « La chose principale à laquelle nous devons nous atteler, c'est de l'imposer avec sa propre émission et de lui construire un auditoire. Je ne veux plus risquer de tout faire foirer avec des tours de passe-passe. Caldwell est furieux et menace de dénoncer Saul comme imposteur s'il entre en concurrence avec lui. »

« Oh ! Est-ce que Jerry a compris la supercherie avec le truc du halo ? » demanda Harry à Saul. « Il ne croit quand même pas que tu étais vraiment le messager de Jésus pendant ton sermon ? »

« Cette petite merde cynique ne croit en rien, sauf en lui-même », sourit Saul. « Même en regardant mon sermon sur un écran de contrôle dans les coulisses, il n'a pas compris ce qui se passait. Il devait prendre le relais après moi, et j'ai filé aux toilettes où j'ai pu débarrasser mes cheveux des gadgets d'Oscar. Ensuite, j'ai prétexté que je ne me sentais pas bien afin de rentrer chez moi. Après l'office, il paraît que Caldwell est devenu fou. Il est effrayé à l'idée que je mette en route ma propre émission et que je draine une partie des dons qu'il reçoit. Les téléphones du standard de l'émission n'ont pas cessé de sonner depuis dimanche matin, à cause des fidèles qui tiennent à exprimer leur gratitude à Jerry de leur avoir permis d'entendre Jésus par mon intermédiaire. Au moins, il est conscient de l'effet que j'ai produit sur le public, mais il ne sait pas quoi faire. Tout ce qu'il a pu me dire c'est : « Dieu te maudisse, Rogers, et qu'il maudisse ton cul, je me vengerai si tu essaies de tirer le moindre profit de cette affaire, Dieu te maudisse ! » Il est tellement fâché qu'il en devient incohérent. J'ai régulièrement reçu des infos grâce à une de ses secrétaires qui est convaincue elle aussi maintenant que je suis le véritable porte-parole de Jésus. »

« Eh bien, ne fais rien pour la détromper », dit Oscar en riant. « Elle pourra nous être utile. Maintenant, Colleen, dis-nous ce que tu as trouvé pour mettre Saul dans le circuit. »

« Washington a été mon seul grand succès », répondit-elle. « Il y a une plage horaire disponible le dimanche sur WZY-TV, et ils sont prêts à la vendre à Saul. En dehors de ça, j'ai parlé avec Carl Hollis, qui est le directeur des ventes pour le réseau Le Temps de l'Évangile. Je crois que nous pourrions louer leur relais satellite pour une heure de grande écoute par semaine, bien que Hollis ne m'ait pas encore donné de réponse ferme. Il dit que les directeurs du réseau veulent d'abord avoir un entretien avec Saul, mais c'est le seul canal religieux dirigé par les chrétiens, et je pense qu'avec Saul, ça devrait marcher – surtout qu'en ce moment, ils font face à de graves problèmes financiers et ont besoin d'argent. Si ça marche, on sera diffusé sur trois cent soixante dix stations de télévisions locales à travers tout le pays, mais ce sont de très petites stations, avec un auditoire rural ou villageois. Grâce à leurs accords avec Acme Cablevisions, ils ont accès à près de cent réseaux câblés locaux, en plus de la demi-douzaine qui leur appartient en propre. Le problème est de faire passer Saul sur les stations puissantes et indépendantes dans les mégapoles urbaines – des endroits comme Chicago, Los Angeles, Nashville, Atlanta, où se trouvent les plus nombreux auditoires fondamentalistes.

En ce moment, Saul suscite un réel intérêt, mais la plupart des grandes chaînes de ces régions restent prudentes. Ils savent qu'il y a quelque chose de particulier avec lui. Ce n'est pas qu'ils soient contre les choses hors de commun ; ils produisent Moral Richards qui prétend guérir les maladies, rendre la vue aux aveugles et faire toutes sortes de miracles dans son émission. Mais c'est qu'avec Saul, il y a trop d'inconnues. Les Juifs savent que Richards est sous contrôle. C'est l'un des plus grands défenseurs d'Israël. Il a un intérêt évident à maintenir sa ligne pro-israélienne. Mais ils ne connaissent pas Saul, et ils ne le laisseront pas prendre l'antenne avant de s'assurer qu'il n'est pas

dangereux pour eux. Le feu vert à WZY est dû seulement à un hasard extraordinaire. J'ai eu affaire au directeur de la chaîne il y a des années, et je me suis portée garante pour Saul. Ça ne fonctionnera pas avec les autres grandes stations. C'est exactement comme je vous le disais au début. »

« D'accord, il faudra donc les convaincre. Mais je ne vois pas en quoi cela serait si compliqué. Après tout, Saul a prêché avec Caldwell qui appelle l'ambassade israélienne pour avoir la permission d'aller aux toilettes. »

« Il est resté avec lui moins de trois mois », intervint Colleen. « Son intérêt n'est pas de continuer ainsi. Ce que veulent les Juifs, ce sont des gens qui ont les mêmes intérêts qu'eux. C'est d'ailleurs la seule façon pour eux d'être en confiance. »

« D'accord, nous ferons enregistrer à Saul un pilote où il fera des courbettes pour plaire aux Juifs de la même manière que Caldwell, Richard, Braggart et consorts. Nous allons lui concocter un sermon aux petits oignons dans lequel il énoncera sa propre position théologique, une position encore plus soumise aux Juifs que celle du reste du bataillon évangéliste. Tu enverras ensuite la bande à toutes les chaînes avec lesquelles nous voulons signer. Nous ferons paraître Saul tellement pro-juif que la pensée d'un revirement semblera totalement inconcevable. »

« Ne crains-tu pas de reléguer Saul à un rôle marginal en procédant ainsi ? » demanda Harry. « Je veux dire, si Saul fait vraiment sa percée en suivant une ligne judéo-chrétienne il perdra toute crédibilité pour peu qu'il change soudainement de pensée et commence à brûler ce qu'il a adoré. »

« Ce n'est pas Saul qui se retournera contre les Juifs », rétorqua Oscar, « c'est Jésus. D'ailleurs, peu importe que tu sois idéologiquement cohérent quand tu t'adresses à des fundamentalistes chrétiens. Ils sont capables d'avaler les incohérences les plus folles que tu puisses imaginer, sans un battement de cils. »

Saul caressa sa barbe d'un air songeur.

« Je pense avoir un scénario possible pour ce que tu as en tête. Mais il me semble que la plage horaire sera déterminante pour nous. Nous devons passer à l'antenne le plus vite possible, pendant que je suis encore dans l'esprit des gens. Et nous devons remettre Jésus en scène très bientôt. Si je me borne à leur servir de la bouille standardisée à la Caldwell trop longtemps, les gens ne me suivront plus. Nous ne pouvons pas nous permettre de payer éternellement pour du temps d'antenne, si nous ne réussissons pas à visser les péquenauds à leurs sièges. Ce serait un échec. »

« Tu ne crois pas assez en toi. Caldwell et les autres gardent l'attention des péquenauds avec le même vieux ramassis de foutaises depuis des lustres, et ils empochent des centaines de millions de dollars. »

« Des milliards », corrigea Harry. « L'évangélisme télévisé est une industrie de six milliards de dollars. »

« Maintenant, supposons que nous organisions notre propre racket de la même façon que Caldwell, et que l'audience soit prête à payer pour cette merde », continua Saul. « Mais nous ne savons rien de l'aspect financier des affaires de Caldwell. Il ne s'est pas implanté en une nuit. Il a passé des années à bâtir son organisation et à apprendre les ficelles du métier. Je suis en mesure de prêcher pour son auditoire, mais ça ne suffit pas. Avoir nos propres installations studio, c'est bien pour ce que nous faisons, mais nous sommes encore loin d'atteindre le niveau de Caldwell ; à vrai dire, elle ne sont pas du tout adaptées à un travail de diffusion commerciale. Pour produire l'émission que tu veux envoyer aux propriétaires de chaînes juives – qui doit être, soit dit en passant, aussi professionnelle que possible – nous devrions utiliser une équipe et un studio commercial. Où trouver l'argent pour cela ? »

« Je n'ai pas encore toutes les réponses », répliqua Oscar. « Maintiens le contact avec la secrétaire de Caldwell. Elle devrait être à même de nous donner quelques conseils. Je ne vois pas pourquoi nous ne pourrions pas avoir recours à une boîte commerciale pour la première fois, puis acquérir

l'équipement supplémentaire afin d'avoir notre propre studio pour enregistrer l'émission. En fin de compte, il nous restera à réunir une équipe de réalisation, si nous voulons tenter d'autres effets spéciaux. Quant à une sortie d'argent initiale pour mettre les choses en branle, il y a quelques personnes que je pourrai appeler. »

En fait, il n'avait personne à appeler ; il n'avait pas d'idées précises sur la façon d'obtenir cet argent, mais il était prêt à faire tout ce qui était nécessaire.

La réunion dura encore trois heures. Elle se termina par une affectation détaillée des responsabilités de chacun. Oscar devait recueillir au moins 200.000 \$ pour les dépenses de production et l'achat du temps d'antenne. Colleen continuerait à négocier avec les gens des réseaux religieux et les propriétaires des chaînes indépendantes. Harry prendrait les dispositions nécessaires pour les arrangements du studio et commencerait à rassembler le matériel. Saul travaillerait sur une série de sermons.

Oscar était déterminé à oeuvrer aussi fort que possible afin de gagner une grosse fraction de l'auditoire des chrétiens évangélistes à la cause de Saul d'ici les deux ou trois prochains mois. Une part importante de leur stratégie consistait à prendre en défaut la fidélité des téléspectateurs déjà accros, afin de leur faire changer d'idée, entre autres sur les Juifs. Si Saul arrivait trop brutalement, trop rapidement, beaucoup pourraient être influencés provisoirement, mais la concurrence bénéficiant encore de leur attention serait capable de convaincre nombre d'entre eux que Saul n'était en réalité qu'un faux prophète. Oscar voulait affaiblir cette opposition autant que possible avant que les vraies opérations ne commencent, de sorte que Caldwell et les autres ne feraient plus que prêcher devant des chaises vides.

De plus, sitôt que Saul commencerait à s'en prendre aux Juifs, les choses se précipiteraient, ce qui occuperait beaucoup Oscar. Et il voulait se consacrer à quelques affaires, en plus de la mobilisation des fonds d'amorçage pour Saul. L'une d'elles était une mission que Ryan lui avait confiée par téléphone, deux jours avant Pâques.

Chapitre XXVI

L'Agence pour la Sécurité Publique – ou simplement « l'Agence », comme Ryan disait maintenant, de même qu'il s'était auparavant toujours référé au « Bureau » pour le FBI – avait fait de rapides progrès depuis sa création et la nomination de Ryan voici un peu plus de quatre mois. Il avait recruté quelque huit cents agents spéciaux et près de mille employés de bureau et autres agents de soutien du FBI – pratiquement l'ensemble de la Section Anti-terroriste – pour former le noyau de sa nouvelle organisation, et la rendre opérationnelle immédiatement.

Et il avait fait un usage extrêmement habile des médias en tenant des conférences de presse hebdomadaires au cours desquelles il présentait un récit sensationnel de son activité. Ces conférences étaient mises en scène presque comme les communications d'un État-Major militaire en temps de guerre. Ryan donnait des nouvelles des champs de bataille où l'Agence avait mené la guerre contre le terrorisme lors de la semaine précédente, en appelant les commandants de ses bataillons pour avoir des rapports secteur par secteur. Ryan évitait de se donner le beau rôle ; il affectait un air sobre et presque renfrogné, ce qui le faisait apparaître sur les écrans de télévision comme quelqu'un de modeste, mais de très efficace. Il donnait l'impression d'un général d'Armée énergique qui menait une guerre d'extermination contre les funestes agents du chaos qui menaçaient la nation.

Il était clair pour Oscar que le but de Ryan, à court terme, était de se faire passer, lui et son agence, pour indispensables, tout en convainquant les gens qu'ils ne menaçaient ni les penseurs de droite, ni les citoyens respectueux des lois, ni le pouvoir en place.

Oscar s'émerveillait de la façon avec laquelle Ryan avait déjà atteint cet objectif. En seulement quelques mois, il avait réussi à amplifier le spectre du terrorisme dans l'esprit du public à un degré tel que la plupart des gens reconnaissaient le besoin d'un organisme gouvernemental spécialement desiné à le combattre, exactement comme ils acceptaient la présence de pompiers pour lutter contre les incendies. Pour accomplir cette performance, il avait fait la meilleure utilisation possible, aussi bien des rares opportunités liées à la répression du terrorisme existant, que du peu de restrictions qui lui étaient imposées. Et il avait fait preuve de tact diplomatique en choisissant ses cibles et en dosant les privilèges et les préjudices affectant chaque groupe.

Il avait, par exemple, organisé un raid spectaculaire dans une discothèque new-yorkaise. Elle servait de repère à une mafia israélienne mâtinée d'émigrés juifs russes qui opérait jusqu'alors en toute impunité, grâce à la protection des fonctionnaires corrompus de New York et Washington. Le FBI, craignant toujours d'offenser les Juifs, s'était gardé de prendre des mesures contre ce groupe, bien qu'il fût tristement réputé pour l'ampleur de ses rackets et pour son impitoyable brutalité dans la mise à mort des témoins potentiels et des informateurs. Mais parce qu'ils s'étaient engagés dans des activités que Ryan avait jugées terroristes, et donc de son ressort, ils avaient vu débarquer des hommes, armés de fusils d'assaut, tuant ainsi quatorze des leurs et en capturant plus de trente ; le tout devant les équipes de télévision du journal du soir.

Deux jours plus tard, alors que les plaintes pour « usage excessif de la force » et « brutalité policière » s'accumulaient, les sbires de l'Agence arrêterent neuf hommes d'une cellule palestinienne à Detroit, après en avoir blessé deux mortellement pendant l'opération. Le soir même, Ryan passa au journal télévisé devant un petit arsenal d'armes confisquées pour expliquer que les Arabes prévoyaient de viser des dirigeants juifs aux États-Unis. Comme par enchantement, les jérémiades à propos des supposées violations des droits civiques par l'Agence durant le raid de New York prirent fin.

Puis, il y eut une fusillade à Chicago avec un suprémaciste blanc lourdement armé qui était recherché pour une affaire concernant l'attaque d'un couple mixte. Le forcené et sa femme, qui s'étaient barricadés dans leur maison, furent tués au terme d'un échange de tirs avec les hommes de Ryan. Durant la conférence de presse qui suivit, Ryan déclara que l'Agence avait la preuve que

l'homme s'était rendu plusieurs fois à Washington ces derniers mois. On avait cru le voir à Washington lors de l'assassinat de Horowitz et de l'attentat à la bombe visant le Comité Populaire contre la Haine. Il paraissait donc être l'un des principaux suspects dans l'un et l'autre de ces actes terroristes. Oscar remarqua que Ryan avait soigneusement relié ces éléments décousus. Les morts font d'excellents boucs émissaires – et ils ne parlent pas.

Il y avait bien, dans les médias, quelques critiques persistantes contre Ryan et l'Agence – certains chroniqueurs mettaient en doute la sagesse de confier le pouvoir de police au gouvernement fédéral – mais l'homme de la rue ignorait ce genre de réserves. Ni la violence des opérations de Ryan, ni la liberté totale de l'Agence par rapport aux autres services de police ne semblaient déranger le citoyen moyen ; en fait, Monsieur Tout le Monde adorait ça. Il lui semblait que, pendant trop longtemps, les voyous avaient pu tuer impunément ; maintenant, l'heure était venue de ne plus prendre de gants et de faire ce qu'il fallait faire pour rétablir la loi et l'ordre. Les sentiments de Ryan à ce sujet semblaient bien refléter ceux du public.

Bien entendu, Ryan visait bien d'autres choses pour l'avenir que l'affaiblissement des terroristes – ces terroristes qui se trouvaient être la justification du renforcement de l'Agence. La solution à ce problème, selon lui, était qu'Oscar prenne pour cible le Mossad tout en laissant derrière lui, à chaque attaque, des indices impliquant des groupes palestiniens. Lorsque le Mossad riposterait en attaquant les Palestiniens, ce qui arriverait inévitablement, Ryan aurait là un prétexte tout trouvé pour lancer une opération de grande envergure contre l'organisation israélienne. En plus, une campagne de terreur entre les Israéliens et les Palestiniens menée dans les rues des villes américaines ne contrarierait aucunement ses plans.

Au téléphone, Ryan avait dit à Oscar de choisir une demi-douzaine d'agents du Mossad et de les éliminer de manière assez brutale pour s'assurer d'une large couverture médiatique. Les derniers mots de Ryan avaient été :

« Tu peux étaler le boulot sur plusieurs mois si tu le juges plus utile. Il me faudra du temps pour consolider suffisamment ma position afin de me charger du Mossad. Mais commence sans plus attendre. Et Yeager ! Sois prudent, mais salope le boulot autant que tu peux : beaucoup de dégâts aux alentours, des victimes parmi les passants innocents, et ainsi de suite. Je veux le maximum d'indignation publique possible. Ne sois pas trop délicat ; donne l'impression d'agir en amateur. À la manière de ces abrutis de bougnoules. »

Cette nouvelle tâche n'enchantait pas Oscar. Il caressait l'idée de mettre fin à son partenariat avec Ryan. Malheureusement, ce serait beaucoup plus difficile à faire en toute sécurité que ce l'eût été avant la promotion de Ryan comme chef de l'Agence. Ryan pouvait le tuer assez facilement, mais l'inverse n'était plus aussi vrai. En plus, Ryan avait nettement le vent en poupe pour devenir de plus en plus important et leurs rapports allaient peut-être lui profiter à l'avenir.

Il y pensa pendant près d'une semaine avant de prendre sa décision : s'occuper du Mossad et en finir avec Ryan le plus tôt possible, avant l'emménagement d'Adélaïde sous son toit – et avant que le projet télévisé de Saul ne commence et ne lui prenne encore plus de temps. Il décida aussi qu'il était temps de retirer quelques avantages de son partenariat en vue de ses propres projets. Il rappela Ryan tôt le vendredi matin et lui dit qu'il était prêt, mais qu'il avait besoin de fonds pour mener à bien les opérations.

« Pas de problème », répondit Ryan. « Tu auras 50.000 \$. »

« Ce n'est pas assez », répondit Oscar. « J'ai besoin de 200.000 \$. »

Il avait ajouté ce qu'il fallait pour Saul à ce qui semblait un montant raisonnable pour s'occuper du Mossad. Il y eut un silence de quelques secondes à l'autre bout du fil, puis Ryan répondit laconiquement :

« Tu les auras. »

Le soir même, Oscar reçut par téléphone des informations qui le dirigèrent vers une consigne où il

trouva un gros paquet contenant non seulement 200.000 \$ en billets usagés, mais aussi trois détonateurs à distance, une douzaine de détonateurs à retardement, un kit de cambriolage ultra-perfectionné, tout un assortiment de clés pour des véhicules de différentes marques et modèles, ainsi que plusieurs autres gadgets utiles. Enfin, l'emballage contenait aussi un stylo à bille marqué de caractères arabes, trois pièces de monnaie syriennes et une vieille édition de poche du Coran en arabe : éléments qu'il devait semer sur les lieux lors de ses actions. Oscar fut impressionné par la rigueur de Ryan ainsi que par sa rapidité à lui procurer l'argent demandé.

Durant la fin de semaine, il lut avec une extrême attention le dossier que Ryan lui avait remis précédemment et choisit comme toute première cible un magasin de fournitures de bureau dans le centre de Washington. Ce magasin servait de point de rencontre pour les espions non-israéliens du Mossad agissant dans le secteur. Principalement des juifs de citoyenneté américaine travaillant pour le gouvernement fédéral ou un de ses sous-traitants et qui copiaient ou dérobaient des documents intéressants pour Israël. Afin d'éviter un trafic gênant à l'ambassade israélienne, ils échangeaient leurs informations dans un complexe de bureaux derrière la papeterie George sur K-Street, où une douzaine d'agents du Mossad travaillaient à plein temps.

Le lundi, Oscar fit une reconnaissance des lieux. C'était un magasin moderne, avec des grandes vitrines. Il serait assez facile de déposer subrepticement une mallette bourrée d'explosifs dans un des rayons, mais la disposition du bâtiment était telle que les dégâts seraient minimes pour les bureaux situés à l'arrière. Une approche plus audacieuse consistait à laisser la bombe directement dans un des bureaux du Mossad, mais il n'aimait pas les risques que cela engendrerait. Il y avait quelques personnes au fond du magasin qui semblaient ranger des étagères, mais qui en fait examinaient quiconque s'approchait de la porte menant à l'arrière. Pendant les quelques minutes où Oscar fit semblant de s'intéresser à un répondeur téléphonique exposé en rayon, il compta cinq hommes et trois femmes qui entraient par cette porte, la plupart d'entre eux ayant un faciès de juif. Tous étaient arrivés par la rue, et quatre d'entre eux transportaient des mallettes. Deux furent stoppés par les faux employés. Un seul eut le droit de passer presque immédiatement, mais l'autre fut gardé jusqu'à ce qu'un des gardes aille dans le fond et revienne avec l'autorisation de faire entrer le visiteur.

Oscar fut surpris par l'ampleur du trafic. L'arrogance des Israéliens, menant leurs activités d'espionnage à une si grande échelle et ce, sous le nez de leurs bienfaiteurs goys et prétendus alliés était à couper le souffle. Ils devaient être pratiquement sûrs de jouir d'une immunité totale sans avoir à rendre le moindre compte. Sa motivation n'en fut que renforcée : ce serait un plaisir de donner à ces étrangers arrogants une bonne leçon d'humilité.

Il sortit et s'engagea dans une ruelle étroite qui donnait sur l'arrière du complexe du bureau. Se frayant un chemin à travers les conteneurs à déchets et le balai des camions de livraison, Oscar trouva la porte du dépôt de la papeterie George. Elle était juste assez grande pour laisser entrer une camionnette. La porte en acier était verrouillée, mais une sonnette sur le côté permettait d'appeler un employé. À gauche de la porte, une petite fenêtre sale était protégée par des barreaux d'acier. À droite, se trouvait une rangée de grandes vitres aux stores vénitiens baissés, elle aussi protégée par des barreaux. Il jeta un coup d'oeil rapide par la petite fenêtre. Il y vit l'entrepôt du magasin bourré d'étagères ainsi qu'une porte à double battant menant à l'intérieur de la papeterie. Sur sa droite, il percevait la rangée de vitres qui, à l'évidence, devait donner sur les bureaux des agents du Mossad. Il ne lui fallut pas plus de quelques secondes pour évaluer la façon avec laquelle le travail serait fait : Ryan voulait une opération spectaculaire, eh bien, il l'aurait !

Chapitres XXVII

Le lendemain, Oscar mena de front les préparatifs pour la papeterie ainsi que ceux pour l'émission de Saul. En premier lieu, pour pallier le fait qu'il partagerait bientôt sa maison avec Adélaïde, il se rendit à Manassas, dans la campagne de Virginie, à près de quarante kilomètres de Washington, où il loua un garage double.

Puis il fit l'acquisition d'une camionnette Chevrolet d'occasion avec laquelle il alla acheter quinze sacs d'engrais contenant du nitrate d'ammonium. Il en aurait acheté davantage, mais la charge maximale à ne pas dépasser avec la camionnette était de huit cents kilos. Après avoir déposé son chargement dans le garage, il se rendit dans un magasin de bricolage, où il acheta deux caisses d'explosifs Tovex et une boîte de détonateurs électriques. Le Tovex était un gel liquide explosif régulièrement utilisé par les entrepreneurs, et les fermiers s'en servaient pour faire sauter les souches et les rochers gênants.

Il savait que pour cet achat, il devrait montrer une pièce d'identité, donner son adresse ainsi que son numéro de sécurité sociale ; aussi utilisa-t-il à cette fin le permis de conduire récupéré dans le portefeuille de David Kaplan trois mois auparavant. Il s'était coiffé de la perruque brune qu'il avait achetée et déjà utilisée pour l'élimination de Horowitz, mais même déguisé de la sorte, Oscar ne ressemblait pas du tout à la photographie de Kaplan qui figurait sur le permis. Cependant, le vendeur n'y prêta aucune attention.

Une fois les préparatifs terminés, il appela Harry pour lui donner rendez-vous, et il reprit la route de Washington. Il aurait besoin d'une bonne journée pour parachever sa bombe, et bien sûr, il lui faudrait d'abord voler un camion capable de la contenir. Peut-être pourrait-il s'occuper de ça le lendemain, s'il s'y prenait assez tôt. En attendant, il était prêt à donner un petit coup de pouce à la carrière télévisuelle de Saul. Lorsque Harry découvrit les liasses de billets de cent dollars dans le sac qu'Oscar venait de lui remettre, il resta muet pendant quelques instants. Il versa les billets sur la table basse, évalua rapidement la somme et poussa un sifflement.

« Comment as-tu pu dégouter 200.000 \$ aussi rapidement ? » demanda-t-il d'une voix empreinte à la fois d'inquiétude, de stupeur et d'exaltation.

« Un ami me les devait pour un contrat que j'avais réalisé pour lui, et il m'a finalement payé hier soir », déclara Oscar, peu convaincant.

« Et il te paye toujours en liquide ? »

« En fait, moins on en parlera, mieux ça vaudra. Crois-moi sur parole, cet argent est propre. Où en êtes-vous avec les préparatifs de la vidéo de Saul ? »

« Nous pourrions la faire en un jour ou deux – dès que Saul et moi aurons un soir de libre à consacrer à l'enregistrement. Peut-être demain. Saul a répété son numéro et il est prêt à se lancer. J'ai parlé avec les gens de Capitol Productions, ils peuvent nous recevoir quand on veut. Ils font du travail de très bonne qualité, je les connais depuis des années. Ils sont chers, mais il me semble que maintenant nous pouvons nous accommoder de leurs tarifs », sourit Harry.

Il s'était visiblement résigné à ne pas savoir comment Oscar s'était procuré l'argent.

« Le financement était vraiment la dernière chose que nous attendions. »

Ils abordèrent d'autres questions liées à leurs activités et Oscar constata avec bonheur les progrès réalisés. Harry pensait qu'une partie de l'argent rapporté par Oscar pourrait servir à rendre le studio d'enregistrement vidéo de la Ligue opérationnel pour les normes de diffusion en moins d'une semaine. En fait, il était si confiant qu'il voulait que Colleen prévoie la première émission de Saul sur WZY-TV dans deux semaines. Le point le plus important qu'il fit connaître à Oscar était que les journalistes de la presse tabloïd avaient essayé de joindre Saul. La secrétaire de Caldwell avait reçu plus d'une douzaine d'appels du *National Enquirer* ainsi que de trois ou quatre autres journaux du

même genre, spécialisés dans l'étrange et le sensationnel. Saul ne les avait toujours pas rappelés.

Oscar appela Saul de chez Harry.

« Dis-donc Saul, on est verni en ce moment ! As-tu réfléchi à ce que tu vas leur raconter ? »

« Crois-tu que je doive parler à ces branleurs ? Ne penses-tu pas que ça nuirait à notre image de passer dans un de ces torchons ? »

« Écoute, Saul, les gens qui croient aux histoires du *National Enquirer* sont exactement ceux qui vont croire que Jésus est revenu pour purifier la nation. Si tu te débrouilles bien, tu obtiendras la première page, ce qui te fera une bonne publicité et tu garderas un peu de ta dignité. Et ça ne nuira certainement pas à notre but, qui est d'obtenir le plus d'antenne possible. »

« Donc, tu penses que je devrais agir comme une âme humble et sobre encore ébranlée par son expérience du matin de Pâques et qui se demande pourquoi Jésus l'a choisi comme messager ? »

« Exactement ! Tu peux même leur raconter en détail ce que tu as ressenti lorsque Jésus s'est emparé de ton corps quand tu étais devant le micro. Fais comme si tu étais un peu gêné et embarrassé par toute cette histoire, mais que tu es malgré tout déterminé à répandre la parole de Dieu aux abrutis – quitte à laisser Jésus parler à travers toi une fois encore s'il le désire. Tu sais, un mélange entre *Pourquoi moi, ô Seigneur ?* et *Que Ta volonté soit faite*. »

« D'accord, je vais les rappeler ce soir. Je leur dirai que je n'ai pas pu appeler plus tôt parce que je jeûnais et que je méditais. Qu'en penses-tu ? »

« Parfait ! »

Plus tard dans la soirée, Oscar regardait les informations avec Adélaïde sur la chaîne nationale. Les derniers chiffres du chômage venaient d'être dévoilés et causaient un certain émoi. Le taux de chômage enregistré le mois dernier atteignait maintenant presque 8% de la population active. Certains membres du Congrès restaient convaincus que les chiffres étaient encore bien plus élevés et accusaient le gouvernement de jongler avec les résultats pour embrouiller le peuple. Les analystes économiques prédisaient que d'ici le milieu de l'été, 10% de la population active pourraient se retrouver au chômage et qu'il n'y aurait aucune amélioration à prévoir. En outre, le déficit commercial et l'inflation étaient tous deux en forte hausse, ce qui finissait d'assombrir le tableau.

Ryan lui aussi, était une nouvelle fois aux informations. Il annonça l'arrestation de quarante-deux membres d'un groupe de militants anti-avortement, le commando Pro-Vie, soupçonné d'avoir fait sauter plusieurs centres d'avortement et un bureau du Planning Familial. Ailleurs, sur le reste du front de l'anti-terrorisme, un couple mixte avait été abattu par un tireur inconnu à Chicago, et les nègres fomentaient des émeutes dans une banlieue de Miami, après avoir tué deux policiers blancs dans une embuscade.

Il serait intéressant de voir comment Ryan traiterait cette nouvelle situation. Jusqu'alors, il s'en était pris à des individus et à des groupes organisés. Il n'avait pas encore eu à lutter contre la violence imprévisible de la foule. Oscar était pour sa part convaincu que très vite, les émeutiers noirs de Miami se demanderaient ce qui leur était arrivé. Ryan était un flic qui savait comment s'y prendre pour obtenir des résultats et Oscar, quant à lui, n'était toujours pas revenu de la justesse de ses prédictions. Les experts s'étaient contentés d'évaluations économiques obscures et floues pendant des années, bien loin de la précision dont Ryan avait fait preuve en déclarant, fin novembre, qu'avant le début de l'été, l'économie échapperait à tout contrôle. Il paraissait clair désormais, qu'il avait visé juste. *Devrais-je lui demander quelles actions investir en Bourse...* se dit Oscar avec amertume.

Chapitre XXVIII

Oscar perdit quatre heures, le lendemain, à chercher en vain une fourgonnette ou un utilitaire à voler pour y loger sa bombe, mais il réussit néanmoins à rassembler toutes les autres choses nécessaires. Il reprit également l'étude de son dossier sur le Mossad et se mit à réfléchir à ses prochaines cibles.

Après avoir dîné chez Adélaïde, il repartit vers dix heures, toujours en quête d'une fourgonnette. Il était presque minuit quand il en repéra enfin une à sa convenance, sur le parc de stationnement d'une épicerie ouverte vingt-quatre heures sur vingt-quatre. Il se gara le plus loin possible, rejoignit la fourgonnette à pied, l'ouvrit rapidement, grâce au jeu de clés que Ryan lui avait donné, et démarra. L'espace à l'arrière répondait à ses besoins, mais l'inscription en lettres rouges sur le fond jaune vif – « Dino, Spécialiste du Revêtement Mural » – rendait le véhicule voyant et Oscar nerveux. Il décida immédiatement de conduire la fourgonnette jusqu'à Manassas plutôt que de la laisser garée n'importe où.

Arrivé au garage qu'il avait loué, il retira du véhicule vingt litres de colle à tapisser ainsi que des dizaines de rouleaux de papier peint, qu'il remplaça par quatre barils en plastique de cent soixante litres achetés plus tôt dans la journée. Il passa les trois heures qui suivirent à vider les sacs d'engrais au nitrate d'ammonium dans les barils et à les mélanger avec de l'essence. Entre les barils, il déposa une de ses caisses de Tovex. Vers quatre heures du matin, il ne restait plus qu'à placer un détonateur à retardement dans le Tovex.

Il s'étendit du mieux qu'il put sur les sièges avant de la fourgonnette et dormit jusqu'à huit heures trente. À son réveil, il quitta le garage pour rejoindre les embouteillages matinaux qui menaient péniblement à Washington. À neuf heures quarante, il pénétrait dans la ruelle donnant sur l'arrière de la papeterie George. Il se gara aussi près que possible du mur, directement à côté des fenêtres qui donnaient sur les bureaux. Il se tourna vers l'arrière de la fourgonnette, le temps de régler le détonateur pour lancer un compte à rebours de cinq minutes. Puis il descendit, verrouilla la portière et marcha en direction de la rue, où la foule était grouillante. Il se posa à quelques portes de l'entrée principale de la papeterie et regarda les passants.

Sa montre indiquait neuf heures cinquante-sept quand l'explosion eut lieu. La détonation fut plus forte que ce qu'il avait prévu, et il chancela si fortement qu'il faillit en tomber. Les grandes vitrines du magasin s'étaient transformées en une grêle meurtrière d'éclats scintillants, fauchant quatre piétons au passage. Une épaisse fumée noire s'échappait du bâtiment. *Personne n'avait dû survivre à l'intérieur*, pensa-t-il avec contentement. Quant à ceux que l'explosion n'avait pas tués, la fumée s'en chargerait bientôt. Combien pouvaient-ils être dans le magasin ? Un jour comme ce lundi, sans doute une douzaine de clients et d'employés.

Alors qu'il remontait dans l'allée pour évaluer les dégâts, Oscar dut mettre un mouchoir devant son nez et sa bouche pour se protéger de la fumée et de la poussière qui emplissaient l'air et le faisaient suffoquer. À l'emplacement de la fourgonnette s'ouvrait un cratère d'environ cinq mètres de large. Apparemment, il devait se trouver là une dépendance en sous-sol du magasin qui s'étendait sous la ruelle. Presque dix mètres du mur avaient disparu, et la plupart des cloisons des bureaux du Mossad étaient aussi parties en fumée. Il réussit à dénombrer six corps, peut-être sept, dans les décombres des bureaux. Sans doute y en avait-il d'autres, ensevelis sous les débris.

Une multitude de papiers et de documents tombait du ciel et volait dans la ruelle. Oscar en ramassa un et constata qu'il était dactylographié en caractères hébraïques. Avec la police de la ville, le FBI et l'Agence de Ryan, tous impliqués dans l'enquête sur l'attentat, il serait difficile de passer sous silence la nature des affaires qui se tramaient dans la papeterie George. Voilà qui mettrait une fois de plus dans l'embarras ceux qui affectaient de croire le *peuple élu* intouchable.

Soudain, une deuxième explosion projeta Oscar au sol et il sentit une intense chaleur lui parcourir le dos. Le réservoir d'un camion, brûlant à une trentaine de mètres de là, venait d'exploser. Toussant et

vacillant, il s'éloigna le plus vite possible de la zone sinistrée. Il héla un taxi. Durant le trajet qui le menait au centre commercial de Virginie où il avait laissé sa voiture, Oscar se sentit honteux de ce qu'il avait fait. Il n'avait pas regretté une seconde l'attentat contre le Comité Populaire, mais cette fois, trop de passants innocents étaient morts. Il savait que dans toute guerre, la plupart des victimes n'étaient pas des combattants, mais il n'aimait pas cela. Ryan, de son côté, serait lui, probablement, très satisfait.

Qu'avaient pu ressentir les équipages des bombardiers en rasant les villes allemandes pendant la Seconde Guerre mondiale ? Étaient-ils à ce point imprégnés de la propagande de haine juive qu'ils se réjouissaient de la mort qu'ils répandaient chez tous ces civils blancs ? Ou au contraire, se haïssaient-ils eux-mêmes pour ce qu'ils étaient en train de faire par obéissance à des ordres qu'ils savaient ignominieux, sans avoir le courage de les enfreindre ? Ryan et Keller avaient sûrement raison : peut-être étaient-ils pour la quasi-totalité d'entre eux de simples animaux insensibles aux questions éthiques ; peut-être étaient-ils uniquement préoccupés par le regard que les autres portaient sur eux et manquaient-ils totalement de jugement moral. Peut-être que les plus consciencieux d'entre eux s'étaient focalisés sur la raison que les Juifs leur avaient fournie : « Non, je n'éprouvais pas de haine envers les femmes et les enfants allemands que j'anéantissais avec mes bombes, mais nous devons le faire pour arrêter Hitler » – tandis que les plus primaires d'entre eux ne devaient même pas se rendre compte du caractère fallacieux de cette justification.

Chez lui, Oscar dormit jusqu'au milieu de l'après-midi. Après avoir pris tardivement son déjeuner, il réfléchit à ses diverses responsabilités. Bien qu'il n'eût consacré qu'une douzaine d'heures par semaine à leur projet télévisuel, Saul semblait pour le moment entre de bonnes mains avec les Keller. Cela prendrait probablement encore six ou huit semaines pour qu'ils aient besoin qu'Oscar s'investisse davantage.

Il ne restait que cinq semaines avant qu'Adélaïde n'emménage chez lui ; c'était une fille bien organisée et elle s'occupait très bien par elle-même des problèmes logistiques. Elle lui avait même déjà indiqué lesquels parmi ses meubles devaient être débarrassés. Il n'aurait pas vraiment besoin de faire quoi que ce soit, sinon fournir la force musculaire quand viendrait le temps de déménager les choses les plus lourdes.

L'Armée de l'Air était satisfaite de ses résultats pour le moment et Oscar n'attendait rien de nouveau avant la mi-août. Il commencerait à s'en soucier aux alentours du 10 août. *Bon sang ! Quelle situation confortable que celle de consultant du Département de la Défense*, pensa-t-il. S'il le voulait, il pourrait travailler beaucoup plus dur, obtenir plus de contrats et se faire plus d'argent, mais tant qu'il se contenterait des 50.000 \$ par an qu'il gagnait actuellement, il aurait 90% de son temps libre pour faire autre chose.

La mission de Ryan restait donc son problème le plus immédiat. Plus encore, c'était la seule de ses responsabilités qui l'inquiétait vraiment. Bien sûr, il prenait en considération le danger de ce travail, et le problème de le dissimuler à Adélaïde, mais sa principale appréhension, il ne la contrôlait pas ; il avait de sérieux doutes quant à ses motivations profondes et aux conséquences qui en découleraient. Son admiration, déjà solide, pour les capacités dont Ryan faisait preuve grandissait et, jusqu'à un certain point, il se prenait de sympathie pour lui.

Tuer des agents du Mossad, par exemple, était sans aucun doute quelque chose qui devait être fait. Même la stratégie de Ryan, consistant à provoquer une guerre terroriste entre les Arabes et les Israéliens sur le sol américain paraissait justifiable : c'était dur pour ces pauvres Arabes, bien sûr, mais à y bien songer, une fois le problème israélien réglé, les Arabes devaient être boutés hors du pays de toute façon. Et il serait heureux de voir déguerpir d'ici tous ces orientaux crasseux.

Ayant pris le temps d'y penser et de s'habituer à cette idée, il approuvait, sans le vouloir vraiment, le programme choc de Ryan pour améliorer les caractéristiques du peuple américain.

L'arrangement entre lui et Ryan avait une valeur indéniable pour son travail avec la Ligue, au-delà de la somme de 250.000 \$ qu'il venait de recevoir, et cela pourrait se révéler encore plus profitable

à l'avenir. Il n'en restait pas moins que Ryan le mettait mal à l'aise. Pour qu'Oscar fût à l'aise dans cette relation, il lui fallait avoir une idée plus claire des intentions de Ryan, et savoir, notamment, s'il voulait continuer encore longtemps dans cette direction si particulière.

Quoi qu'il en soit, Oscar était prêt à foncer tête baissée dans le projet concernant le Mossad et à le terminer aussitôt qu'il le pourrait.

Il avait sélectionné sa prochaine cible, un certain Sheldon Schwartz, assistant du Congrès et chef de cabinet du représentant des minorités au Sénat. C'était un juif né en Amérique, mais il avait vécu cinq ans en Israël dans les années soixante-dix. On pensait qu'il avait le grade de colonel au sein du Mossad.

Son supérieur, le sénateur Howard Carter, était un WASP à la solde du gouvernement américain, issu d'une famille immensément riche et réputée de la Nouvelle-Angleterre. C'était aussi l'un des politiciens les plus puissants du pays ; il dirigeait, entre autres, le Comité des Affaires Étrangères du Sénat. Il s'était déclaré lui-même indisponible pour la candidature républicaine à la Présidence du pays l'année prochaine, mais on le considérait cependant comme éligible d'ici cinq ans. Son image publique était celle d'un homme digne, prêt pour le pouvoir, mais son dossier au FBI révélait que, bien que marié, il était homosexuel et pédéraste.

Oscar fut choqué par cette révélation. Pas étonnant que Ryan fût à ce point cynique. Carter faisait très attention à ce que ses perversions ne devinssent pas de notoriété publique, mais elles semblaient pourtant le dominer. Schwartz ne lui servait pas seulement d'assistant parlementaire, mais le fournissait aussi discrètement en jeunes garçons. Ce double rôle donnait à Schwartz une emprise totale sur Carter. De ce fait, le Mossad était en position de s'intégrer dans les affaires d'État les plus secrètes et il pouvait exercer une influence décisive au bénéfice d'Israël. Sans doute était-ce là la raison pour laquelle Carter était soutenu à 100% par le lobby israélien.

Oscar étudia attentivement le dossier le Schwartz et réfléchit à la meilleure façon de l'éliminer. Après l'attentat d'aujourd'hui, le Mossad prendrait des précautions extraordinaires pour protéger ses membres les plus importants ; en conséquence, toutes les résidences de Schwartz seraient sûrement protégées et étroitement surveillées. Peut-être serait-il plus facile de l'atteindre sur son lieu de travail. Schwartz ne courrait pas le risque d'attirer l'attention au Sénat en s'entourant, jusque dans son bureau, de gardes du corps appartenant aux services israéliens. Encore que... avec eux, l'arrogance semblât sans limite.

Oscar remarqua qu'il était presque quinze heures trente – un peu tard pour une visite à Capitol Hill aujourd'hui. Mais il avait horreur de perdre du temps, ne serait-ce qu'une infime partie de la journée. Il passa trois coups de fil, se faisant passer pour un journaliste, et apprit que le bureau de Schwartz se situait au troisième étage du bâtiment Hart du Sénat, qu'il était absent pour un moment, mais qu'il rentrerait bientôt et qu'il resterait à son bureau jusqu'à dix-huit heures.

Oscar passa une demi-heure à arranger sa perruque et à se grimer. Il glissa ensuite son pistolet à silencieux dans son étui et se dirigea vers Capitol Hill. Là, il remarqua que presque tous les gens entrant dans l'immeuble Hart portaient des insignes d'identification, ou alors le cherchaient dans leur poche ou leur sac à main pour le présenter une fois arrivés à la porte.

Pour avoir une meilleure vision du dispositif de sécurité, Oscar se dirigea vers une des portes et demanda aux deux agents de sécurité noirs assis à l'entrée :

« Excusez-moi, mais est-ce bien le bâtiment des bureaux Dirksen ? »

Il remarqua un détecteur de métal au travers duquel toutes les personnes entrantes devaient passer. Les gardes discutaient et semblaient à la fois inattentifs et peu concernés. L'un d'eux indiqua vaguement la direction à Oscar en lui disant sur un ton agacé :

« Prochain bâtiment sur Constitution Avenue. »

Puis il continua à papoter avec son camarade.

Pendant qu'Oscar était à la porte, trois personnes le contournèrent et passèrent à travers le détecteur. Leurs insignes ne firent l'objet que d'un bref coup d'oeil de la part des agents de sécurité. Une femme qui entrait avec un sac à main ne fit que l'entrouvrir pour que les agents puissent regarder à l'intérieur, si par hasard, ils en avaient eu l'intention.

Oscar avait le pressentiment que s'il pouvait pénétrer dans le bâtiment, il lui serait facile de se payer Schwartz. Mais comment faire ? Il y avait une autre entrée, de l'autre côté de l'immeuble, mais le même dispositif de sécurité s'y trouverait forcément. Il réfléchit à la question en parcourant les trois pâtés de maisons qui le séparaient de sa voiture. Sur le chemin, il vit une file de véhicules sortant du parking situé sous l'édifice ; à cette heure de pointe, des policiers régulaient le trafic. Ça devait être l'endroit où les grands pontes garaient leurs voitures et tout donnait à croire qu'il ne serait pas facile d'y pénétrer.

En approchant de son véhicule, garé illégalement, et mordant sur la dernière place, Oscar vit que la voiture garée devant la sienne, pare-chocs contre pare-chocs, tentait de se dégager. Le chauffeur, qui ne cessait de jurer, avait la tête sortie de son véhicule et manoeuvrait difficilement pour sortir. Oscar s'approcha de lui pour lui dire que son calvaire était terminé.

« Eh ! Désolé, je vous ai bloqué. Je déplace ma voiture tout de suite. »

L'homme lui lança un regard furieux et Oscar remarqua tout à coup qu'il avait un insigne d'identification épinglé à sa veste. Sous la photo, on pouvait lire « Personnel du Sénat des États-Unis », ce qui attira le regard d'Oscar.

« Vous travaillez aussi au bâtiment Hart ? » demanda Oscar amicalement. « Le stationnement ici, c'est le bordel, pas vrai ? »

« Ouais ! » répondit l'autre, quelque peu désarçonné par le fait qu'Oscar était apparemment un collègue.

« Je suis nouveau ici, mais le mois prochain, j'aurai une place un peu plus loin dans la Troisième Rue. »

Ayant vérifié rapidement qu'il n'y avait pas de piétons de son côté de la rue, Oscar prit immédiatement une décision. Tandis qu'il ouvrait la portière du chauffeur de sa main gauche, il dégaina son arme de la main droite, se plaqua sur la voiture afin que son geste ne puisse être vu de la rue, et tira à deux reprises dans le front de l'homme. Le chauffeur s'affala sans bruit sur le volant. Oscar décrocha alors son insigne, puis poussa le corps sous le tableau de bord où il serait moins visible.

Oscar déplaça sa voiture pour la garer dans un espace délimité qui venait de se libérer à l'autre extrémité du bloc. Il cacha son étui sous son siège et s'empara d'un coupe-papier en plastique accroché au pare-soleil. C'était en réalité un couteau affuté comme une lame de rasoir, fabriqué en résine renforcée de fibres. Il glissa le couteau dans sa ceinture, où il serait caché par son manteau, et se redirigea vers l'immeuble Hart. En chemin, il regarda l'insigne d'identification qu'il venait de subtiliser. L'homme abattu s'appelait Joseph Isaacson, et son accent avait trahi une origine *new-yorkaise*.

Cela signifiait-il qu'il était juif ? Oscar l'ignorait. Il avait dû se forcer pour tuer cet homme, et il aurait probablement agi ainsi de toute façon, mais son apparence et son accent avaient rendu la tâche un peu plus facile.

Il regarda sa montre au moment de franchir le détecteur de métaux. Il était exactement seize heures trente et le hall grouillait de gens qui se dirigeaient vers la sortie. Évitant de les regarder dans les yeux, il put furtivement constater que les agents de sécurité limitèrent leurs vérifications à un coup d'oeil distrait quand il passa.

Excepté un groupe de gens qui attendaient l'ascenseur, les couloirs étaient presque vides lorsqu'Oscar arriva au troisième étage. Le bureau de Schwartz, malheureusement, faisait partie

d'une vaste suite attribuée à Carter. La porte principale de la spacieuse antichambre était ouverte et deux femmes s'affairaient à leur poste de travail. À l'intérieur de cette pièce, trois portes donnant dans les bureaux. L'une d'elles était ouverte, mais depuis le couloir, Oscar ne pouvait pas en voir plus. Ne sachant que faire, il se pencha et fit semblant de relacer ses chaussures, le temps de réfléchir quelques secondes. Tandis qu'il se redressait, un homme d'une trentaine d'années qui, à l'évidence, n'était pas Schwartz, sortit du bureau ouvert et referma la porte derrière lui tout en enfilant son manteau. Oscar le vit hocher la tête en direction d'une des autres portes et l'entendit demander à une des deux femmes :

« Le sénateur est-il déjà parti ? »

« Non », répondit-elle, « il est encore en conférence avec Shelly. »

« Eh bien, bonne soirée. Ne le laissez pas vous faire travailler trop tard », fit gaiement l'homme en sortant dans le couloir.

Oscar se dirigea aussitôt vers un couloir latéral situé à une quinzaine de mètres de l'entrée de la suite de Carter. À coup sûr, un gros bonnet comme Carter n'avait pas besoin, pour gagner ou quitter son bureau, d'emprunter la porte principale, où il serait obligé de coudoyer le petit peuple. Il devait y avoir une entrée privée quelque part.

Effectivement, une dizaine de mètres plus loin dans le couloir, se dessinait une porte discrète qui donnait à coup sûr dans le bureau de Carter. Juste en face, un ascenseur et une petite pancarte sur laquelle on pouvait lire : « Réservé aux sénateurs ».

Oserait-il ? Oscar sentit une sueur glacée couler de ses aisselles. Il s'approcha de la porte dérobée et pressa sur la poignée. Verrouillée. Il retira le coupe-papier de sa ceinture et frappa à la porte en chêne massif.

Il n'y eut pas de réponse immédiate. Il repéra, à quelques mètres, une corbeille et y prit une enveloppe vide. Il cogna une fois de plus à la porte et glissa immédiatement l'enveloppe par-dessous. Si quelqu'un se trouvait de l'autre côté, cela attirerait forcément son attention. En quelques secondes, la porte s'ouvrit de l'intérieur, et Oscar se trouva face au regard ennuyé et soupçonneux d'un homme dont les traits, grâce aux photos contenues dans le dossier qu'il avait étudié récemment, lui étaient familiers.

Le couteau s'enfonça facilement dans le ventre de Sheldon Schwartz, puis Oscar l'en extirpa brutalement, entraînant avec lui les entrailles de la victime, qui se déversèrent sur la moquette. Alors qu'il s'affaissait sur ses genoux et tombait en avant, Schwartz, éviscéré, ne put rien émettre d'autre qu'un long gémissement. Oscar essaya de ralentir la chute du mourant de sa main gauche, mais ne fut pas assez rapide pour empêcher le sang de se répandre sur son pantalon. Il entra rapidement dans la pièce et ferma la porte derrière lui et cria :

« Voulez-vous me venir en aide, sénateur ? Je crois que Shelly est malade. »

La porte qui donnait chez Carter se trouvait dans un coin de la pièce, cachée par des drapeaux judicieusement disposés. Oscar les écarta, ouvrit la porte et aperçut Carter, à une dizaine de mètres, de dos, se lever de son siège. Carter était un homme de grande taille, massif, avec une grosse tête, des cheveux gris clair et une mâchoire proéminente. Il se déplaça lentement, mais avec une démarche presque royale. Ils n'étaient qu'à quelques mètres l'un de l'autre quand il aperçut le couteau dans la main d'Oscar. Le sourire inquisiteur de son visage auguste fit place à une expression d'horreur et il s'immobilisa d'un coup. Ses dernières paroles furent : « Oh, merde ! »

« Oui, c'est fini pour toi, tapette », lui dit Oscar pendant qu'il plongeait les quinze centimètres de sa lame en plein dans la poitrine de Carter.

Il agrippa l'homme chancelant afin que le corps ne fasse pas trop de bruit en touchant le sol. Il y laissa le couteau planté et vérifia rapidement le pouls du sénateur pour s'assurer que son cœur avait cessé de battre. Avant de quitter les lieux, il prit soin de laisser tomber le stylo à bille marqué

d'inscriptions arabes dans la bouillie sanglante qui entourait Carter.

Il s'arrêta chez lui, juste le temps de se doucher et de changer de vêtements, avant de se rendre chez Adélaïde pour souper. Il était minuit passé quand il se retrouva de nouveau dans son garage. À peine eût-il coupé le moteur qu'il entendit sonner le téléphone dans la maison. C'était Ryan.

« Où étais-tu, bordel ? Cela fait quatre heures que j'essaie de te joindre », fit la voix exaspérée à l'autre bout du fil. « Putain de merde ! Ne fais plus rien avant que je te le dise ! Pour qui te prends-tu ? Pour une armée à toi tout seul ? »

« Eh bien, je pensais que vous vouliez que je... »

Oscar fut interrompu par un nouvel accès de rage de Ryan :

« Putain de bordel de merde, quand j'ai dit que je voulais que tu déclenches un peu de consternation publique, ça ne voulait pas dire chambouler le pays tout entier. As-tu regardé les infos ce soir ? »

« Non, désolé, j'étais trop occupé. Est-ce que ça fait beaucoup de bruit ? »

« Beaucoup du bruit ? Ils deviennent fous, hystériques ! Le Président est intervenu, le Vice-président est intervenu, le représentant de la Maison Blanche est intervenu, ainsi qu'une douzaine de sénateurs. Ils réclament l'application de la loi martiale. Il n'y a jamais rien eu de comparable dans notre pays à ce que tu as fait aujourd'hui – hier en fait. Tu fais chier ! C'est vraiment la merde ! Je pensais que tu te paierais juste un ou deux youpins avec ton flingue, que tu ferais peut-être péter un ou deux bâtons de dynamite, que tu balancerais une grenade dans un bureau. Voilà ce à quoi je m'attendais. Une lente montée des hostilités entre les youtres et les chameliers, pour me laisser le temps de travailler un peu la presse, et ensuite taper dur chez les uns et les autres. Mais non ! Toi, tu commences à faire sauter la moitié des agents du Mossad de la région et faisant en plus, un maximum de victimes innocentes. Ensuite, avant même qu'ils ne reprennent leur souffle, tu massacres leur meilleur – j'ai bien dit leur meilleur – agent de tout le pays et tu butes dans la foulée leur plus grand soutien politique goy, sans parler des fonctionnaires du gouvernement divers et variés. Tu as fait monter la température à un niveau thermonucléaire, avant même que je puisse entrer en action. »

Oscar ne répondit pas et laissa s'installer un silence, le temps que Ryan n'enchaîne de façon plus posée.

« J'avais prévu que les choses se développent plus lentement, pour que j'aie le temps de travailler les émeutes noires par exemple. Un bon point, malgré tout, c'est qu'avec ton entrée en matière, tu as semé la panique chez les Israéliens. Ils sont généralement très réfléchis, et je craignais qu'ils comprennent rapidement que les Palestiniens n'étaient pas derrière tout ça. Mais tu les as rendus tellement paranos qu'ils vont se sentir obligés d'agir immédiatement et de manière radicale, ce qui signera leur perte. L'Agence intercepte la plupart de leurs communications et nous savons qu'ils attendent une équipe d'une vingtaine de tueurs, entraînés en Israël, d'ici dimanche. »

« Nous savons également qu'ils ont l'intention d'enlever Abou Karim, le chef du personnel de l'Organisation de Libération de la Palestine au siège de l'ONU de New York. Ils prévoient de le droguer, de l'enfermer dans un conteneur et de l'expédier en Israël par un vol de la compagnie El Al, comme ils l'ont fait avec Adolf Eichmann. Une fois sur place, ils le tortureront pour savoir qui a descendu Schwartz et démolir leurs locaux de la rue K. Si nous avons de la chance, ces deux opérations se dérouleront simultanément et nous pourrons les prendre en flagrant délit. Et si j'arrive à jouer un peu avec les médias, nous pourrons nous occuper du reste de la clique. Mais je ne peux plus me permettre d'avoir des surprises d'ici là. Donc, Yeager, sers-toi du quart de million que tu m'as demandé et paye-toi de longues et paisibles vacances. As-tu compris ? Ne fais plus rien ! »

« Compris, partenaire. Au fait, ont-ils trouvé mon Coran ? Je l'avais laissé dans la boîte à gants de la fourgonnette, mais il m'a semblé qu'il n'en restait plus qu'un tas de cendres. »

« Ouais ! Nous avons retrouvé le moteur et une bonne partie de l'avant du véhicule enfoncés dans le

sous-sol, et un de nos hommes a tout de suite repéré l'exemplaire du Coran une fois l'épave sortie des décombres. Les Israéliens n'ont eu de cesse de regarder par-dessus nos épaules, bien sûr. »

Puis Ryan continua en ricanant :

« Tuer Carter a probablement été la meilleure chose que tu aies faite hier, alors que ça ne faisait même pas partie de ta mission. Plus que toute autre chose, c'est pour moi la garantie d'avoir les mains libres, sans ingérence de la part des libéraux-au-grand-cœur du Congrès. Non pas que Carter fût particulièrement libéral, mais les seuls crimes pour lesquels ces bâtards ne soient pas partisans de la répression, sont ceux visant leur propre race. Si toi ou moi nous faisons poignarder par un criminel noir, leur plus grand souci serait de ne pas attenter aux droits civiques de l'agresseur. Mais si l'un d'eux se fait repasser, eh bien c'est une toute autre histoire. »

Chapitre XXIX

Durant les quatre semaines suivantes, Oscar suivit plus ou moins les conseils de Ryan. Mais plutôt que de partir en vacances, il consacra presque tout son temps au projet de Saul. L'émission du 10 mai, diffusée à grande échelle, fut un énorme succès. Plusieurs grandes chaînes du Midwest prospectées par Colleen contactèrent Saul les jours suivants.

De plus en plus, c'est Oscar qui rédigeait les sermons de Saul, s'efforçant aisi du coordonner ses plans pour assurer à l'émission les fondements d'une audience solide avec les autres projets qu'il contrôlait plus ou moins – à savoir ceux où Ryan était impliqué. Oscar y voyait maintenant plus clair que six mois auparavant et sentait que le pays connaîtrait des changements majeurs dans un avenir proche. Il voulait que Saul fût en mesure de faire le pas décisif au moment opportun. Toutefois, il prenait soin, pour le moment, de ne pas laisser ses prémonitions l'emporter ni trop loin, ni trop vite.

Le sermon de Saul était plus austère que celui de Caldwell, mais il n'était pas radicalement différent. Il prêchait que la colère de Dieu frapperait bientôt l'Amérique à cause de ses péchés. Il vilipendait le gouvernement pour sa corruption et son inefficacité à endiguer le déclin continu du pays. D'autres évangélistes avaient déjà emprunté cette voie, mais ces dernières années, ils s'étaient alignés sur l'ambiance insouciant du pays en mettant la pédale douce sur les menaces ; en mettant l'accent sur le matérialisme bourgeois et sa complaisance. Ils n'étaient pas au fait, comme Oscar, de l'imminence et de la gravité des temps difficiles qui allaient frapper de nouveau. Ils tardaient à ressentir la vague d'inquiétude qui commençait à poindre dans la conscience collective.

La plus grande différence tenait encore à ce que Saul parsemait ses sermons de sous-entendus annonçant les changements imminents et d'allusions récurrentes aux grandes choses à venir. Certains des évangélistes plus radicaux auguraient occasionnellement que le jour du Jugement Dernier approchait ou qu'une quelconque tragédie allait détruire le monde, mais Saul avait revêtu le manteau du prophète d'une façon différente – avec plus de dignité, mais surtout avec la plus grande crédibilité que lui donnaient son caractère indéfinissable autant que sa grande humilité. Il ne faisait pas de prédictions précises et ne prétendait pas savoir ce qui allait se passer ; au lieu de cela, il laissait entendre que le grand tournant pour l'humanité était à portée de main, que son expérience du matin de Pâques en était la preuve et que lui, tout comme la terre, n'en connaîtrait les détails que lorsque Jésus choisirait de l'utiliser une nouvelle fois comme messenger :

« Je ne sais pas ce que le Seigneur va nous révéler ou nous demander. Tout ce que je sais, c'est qu'il nous parlera bientôt de nouveau et que le monde ne sera plus jamais comme avant ».

La magie oratoire de Saul donnait une aura de mystère et de suspense à ces affirmations simples qui maintenait les téléspectateurs raidis sur le bord de leur siège. Oscar s'inquiétait de ce que l'annonce d'une révélation à venir ne mette la puce à l'oreille des magnats juifs des médias qui pourraient se montrer plus prudents quant à l'accès de Saul aux ondes qu'ils contrôlaient, mais les premiers résultats d'audience et les points de vue fortement pro-juifs et pro-Israël décelés sur l'enregistrement de Saul semblaient effacer tous leurs soupçons. Colleen avait, de ce fait, accès à autant de temps de diffusion que leur budget le leur permettait. Vers la fin du mois de mai, Saul avait capté près de 50% de l'auditoire évangéliste. Les dons commençaient à pleuvoir, et tout semblait en bonne voie.

Oscar et Adélaïde aidaient au travail de secrétariat qui devenait colossal. Emily, qui était sur le point de remplir sa demande de divorce quelques semaines auparavant, lâcha son emploi pour tenter d'endiguer le flot de courrier que recevait son mari. Les choses changèrent réellement lorsque Saul réussit à débaucher la secrétaire de Caldwell, pour la faire venir prendre en charge les affaires de son bureau à lui.

Pendant ce temps, Oscar n'oubliait ni Ryan, ni l'autre phase de ses propres activités. D'ailleurs, peu

d'Américains pouvaient oublier Ryan. Lui et ses affaires étaient presque continuellement sous le regard du public depuis la fin avril. Il laissa une très forte impression quatre jours après les deux attaques d'Oscar contre le Mossad. En page d'ouverture des journaux de ce lundi soir, s'étalait l'assaut mené avec des armes de guerre à l'aéroport international Kennedy. Dans l'avion de la compagnie El Al, empêché de décoller, on avait retrouvé un cercueil contenant le corps drogué d'Abou Karim. La fusillade avait laissé sur le carreau huit agents du Mossad et quatre autres passagers juifs. Ryan en avait vraiment fait un spectacle, les caméras de télévision filmant la scène alors qu'on ouvrait le cercueil, laissant voir un Palestinien inconscient et ligoté. Ensuite, les caméras avaient montré les seringues hypodermiques et les flacons de drogue trouvés sur l'un des agents du Mossad abattu. C'était là une séquence assez rafraîchissante, une sorte de balafre dans le portrait de l'éternelle victime juive irréprochable entretenu si soigneusement par la plupart des médias. Le crime était si flagrant qu'il devenait fort difficile pour les Gentils les plus servilement favorables à Israël de se plaindre de la violence de l'attaque telle qu'elle s'était déroulée.

Le même soir, Ryan enchaîna avec les arrestations simultanées de plusieurs des membres du commando de sicaires que le Mossad avait fait atterrir la veille. Comme pour le raid sur l'avion d'El Al, les arrestations furent aussi violentes que Ryan put le faire sans que cela ne se remarque trop, et des cameramen accompagnèrent toutes les équipes d'intervention. Pour équilibrer les choses, ses agents arrêtaient aussi une douzaine d'infortunés Palestiniens. Ensuite, il fit mettre en rang les Israéliens et les Palestiniens qui survécurent aux arrestations. Une caméra passa le long de l'alignement, s'arrêtant de visage en visage. Autour du cou de chaque homme pendait une pancarte qui fut lue par une porte-parole de l'Agence. Chacune d'elle détaillait les différentes identités et les activités terroristes relatives à son porteur. Puis, la caméra se dirigea sur une table où étaient placées les armes saisies sur les agents du Mossad. Le porte-parole désigna avec soin les silencieux, les fléchettes empoisonnées et les autres instruments macabres des assassins.

Finalement, Ryan lui-même apparut, l'air sombre, pour faire le résumé des événements.

« Voilà trop longtemps » disait-il, « que les Américains tolèrent la guerre terroriste menées sur leur territoire par les mercenaires sans pitié des puissances étrangères. »

Il détailla avec ferveur et précision plusieurs attentats à la bombe contre des bureaux arabes ayant eu lieu aux États-Unis au cours des cinq dernières années, alors qu'aucun, à l'époque, n'avait bénéficié d'une couverture médiatique. Dans chaque cas, des images des dégâts furent montrés pour souligner la gravité de ces actes. Puis il fit, en souplesse, la transition avec les événements récents : l'attentat à l'explosif contre les bureaux du Mossad de la papeterie George, le meurtre à l'arme blanche du sénateur Carter, l'enlèvement d'Abou Karim et le débarquement des tueurs professionnels venus d'Israël. Il mit en relation l'ensemble de ces faits, ce qui laissa la nette impression au spectateur que ces derniers incidents étaient la conséquence des attentats antérieurs et que les agents d'Israël étaient à l'origine de tout le processus. Il conclut son résumé en disant qu'il était chargé de mettre fin à cette guerre terroriste et qu'il avait l'intention de le faire en employant la force nécessaire, quelle qu'elle soit.

Après cette annonce, Oscar imagina les applaudissements retentir et les cris de soutien dans tous les bars de la classe ouvrière aussi bien que dans les salons de la classe moyenne américaine. Ryan avait parfaitement mis en scène les événements, enlevant toutes chances de réplique à ceux qui auraient été tentés de s'opposer aux arrestations des agents israéliens poursuivis par son Agence.

L'Agence s'abstint de toute implication dans les émeutes noires à Miami pendant plus d'une semaine. Le gouverneur de Floride avait appelé la Garde nationale pour patrouiller dans la zone ravagée par les émeutes. La Garde parvint à arrêter quelques pillards et à disperser les foules, sans toutefois réussir à stopper les tirs isolés et les incendies criminels. Au huitième jour de troubles, des jeunes nègres immobilisèrent une voiture sur une autoroute, en lui lançant un bloc de béton dans le pare-brise du haut d'un pont. Ils s'agglutinèrent ensuite autour du véhicule, battirent à mort le conducteur blanc, s'emparèrent des deux adolescentes, blanches elles aussi, qui se trouvaient sur la banquette arrière, et les traînèrent dans des logements sociaux en construction qui étaient à

proximité.

Après que la mère des deux jeunes filles eut lancé un appel désespéré à la télévision ce soir-là, le gouverneur appela le Gouvernement fédéral à la rescousse.

Le lendemain matin, plus de six cents hommes de l'Agence se rendirent dans le secteur en ébullition, équipés de casques, de gilets pare-balles et de M-16. Ryan lui-même était présent, dirigeant les opérations depuis un quartier général improvisé à la hâte sur le terrain. Ils ratissèrent les blocs d'appartements les uns après les autres, défonçant les portes et tirant sur toute personne n'obéissant pas instantanément à leurs ordres. À la nuit tombée, ils avaient arrêté plus de quatre cents Nègres, en avaient tué cent vingt-trois, gravement blessé deux cents autres, ce qui avait pu complètement endiguer les désordres. On devait apprendre plus tard que Ryan avait envoyé sur place une douzaine d'agents d'infiltration noirs – tous les Noirs, en fait, du Bureau de la Section Anti-terroriste, engagés dans l'Agence – dès le début de l'émeute ; grâce à eux, Ryan avait recueilli tous les renseignements utiles sur la communauté noire locale – en particulier, sur les meneurs entretenant la révolte, en attendant le moment politiquement le plus opportun pour ordonner une intervention musclée.

Les retombées de cette action étaient loin d'être toutes favorables à Ryan. Des groupes de Nègres se plaignirent haut et fort et, comme d'habitude, ils reçurent le soutien d'une bonne partie du clergé blanc. Les Juifs, bizarrement, étaient partagés : beaucoup de petits groupes, surtout les plus à gauche et, à titre personnel, les journalistes, dénoncèrent la répression menée par l'Agence, mais les grandes puissances juives, y compris les magnats des médias, ou bien restèrent silencieuses, ou bien applaudirent de façon modérée le retour à l'ordre. La réaction du public blanc fut, en revanche, si massive et enthousiaste, que les voix discordantes ne purent avoir aucun écho. À leur yeux, c'était la première fois que le gouvernement avait traité des émeutiers nègres comme ils le méritaient.

Ryan était en train de devenir une sorte de héros populaire aux yeux des Blancs, et ce malgré ses efforts pour ne pas endosser ce rôle. Pour Oscar, Ryan risquait d'être perçu comme politiquement ambitieux. Il avait besoin de la coopération des médias, et il voulait l'approbation du public, mais il tenait par dessus tout à conserver la confiance des gens du Système. Il devait apparaître comme le parfait gardien de leurs intérêts propres, rien de plus – du moins, à ce stade de la partie. Dix jours après les événements de Miami, Ryan relança la machine en assiégeant une communauté de survivalistes blancs dans un petit patelin de l'Idaho. Ses hommes arrivèrent en force, dès l'aube, dans des véhicules blindés, pendant que des hélicoptères de combat balayaient les environs. Des équipes de tournage et des reporters se trouvaient partout en place au moment où les familles, encore passablement endormies, étaient sorties de leurs baraquements et menottées. Les caméras filmèrent les agents de Ryan en train de déterrer des caissons bourrés de fusils et de munitions, pendant qu'un ancien membre de la communauté, devenu informateur, leur disait où creuser pour trouver de nouvelles caches d'armes.

Aucune plainte directe de terrorisme – ou même d'activité illégale quelconque – n'avait été déposée contre les membres de la communauté survivaliste ; il ne s'agissait que de simples soupçons. Un des agents, qui avait ouvert un caisson, en avait tiré une arme et l'avait exhibée devant les caméras.

« Voici un fusil d'assaut qui ne sera jamais utilisé pour le terrorisme », déclara-t-il.

L'oeil exercé d'Oscar avait reconnu une carabine semi-automatique d'un modèle commun, mais des millions d'autres téléspectateurs croiraient que c'était là une mitrailleuse destinée à des actions terroristes. Les gens des médias de montrèrent encore plus venimeux dans leurs commentaires, en présentant les membres de la communauté comme les pires des *terroristes*. Le shérif local et un représentant d'une association juive de Boise furent interviewés et remercièrent tous deux l'Agence d'avoir aidé à combattre le terrorisme en Idaho et ce, sans jamais mentionner un seul crime qui aurait été perpétré par la communauté survivaliste. Leur seul crime, d'après Oscar, était d'appartenir à la race blanche, d'être armées, et de vivre à l'écart de l'expérience multiraciale à laquelle participaient tous les autres Américains.

Le 1er juin, les chiffres du chômage pour avril furent publiés. Le taux de chômage avait grimpé à 9,2% après une augmentation historique comme n'en avait pas connu le pays depuis la Seconde Guerre mondiale.

Chapitre XXX

Avec Adélaïde à ses côtés, Oscar avait définitivement retrouvé la douceur de vivre. Maintenant blotti sept nuits par semaine contre son corps svelte et chaleureux, il ne pouvait s'empêcher d'être plus positif. En outre, sa grâce et son rire enchantaient chaque repas.

Était-il en train de s'amollir ? Il se posait la question. Il se remémora les actions les plus folles qu'il avait menées ces derniers mois et se demanda comment il avait pu être si audacieux. Il espérait maintenant que Ryan ne le contacterait pas pour une quelconque activité spéciale. Était-ce Adélaïde qu'il fallait accuser d'être à la source de cette prudence excessive ? Peut-être avait-il trop peur de perdre cette joie qu'elle lui apportait ?

Mais peut-être s'agissait-il de tout autre chose : avant, il avait frappé par sentiment d'impuissance, par frustration de ne pouvoir rien faire d'autre concernant les choses odieuses qui se passaient autour de lui. Il vivait dans un monde devenu si intolérable que ce qu'il faisait contre lui n'était dû qu'au désespoir. Mais maintenant, il avait un plan, du moins une ébauche de plan ; il avait une lueur d'espoir et se sentait capable de faire la différence pour rendre le monde meilleur. C'est cette espérance qui le rendait prudent. La moindre chance de pouvoir faire quelque chose de durable était trop précieuse pour être gâchée par des actes insensés.

Cette chance pour l'avenir reposait évidemment sur Saul. À travers lui, Oscar avait l'attention de millions d'hommes ; ces millions d'hommes qui pourraient se lever pour une action décisive, à un moment devenu critique. En attendant, Saul serait utilisé – prudemment – comme le messager d'idées constructives : un propagandiste avec plus de potentiel que n'en avait rêvé Oscar pour la Ligue. Pendant des semaines, il avait réfléchi aux idées qu'il pourrait propager avec Saul. Il avait considéré non seulement leur faisabilité au plan stratégique – en un mot, les idées qui passeraient pour inoffensives aux yeux des Juifs et qui ne lui feraient pas perdre d'audience – mais il avait aussi étudié la valeur intrinsèque de celles qu'il était important d'inculquer au public auquel Saul s'adressait.

Il en parla à Harry. Vers la fin du mois de juin, une fois les affaires de Saul plus ou moins sous contrôle, ils eurent d'interminables discussions à ce sujet. Un dimanche après-midi, chez Oscar, ils visionnèrent tous deux, avec Adélaïde et Colleen, le pré-enregistrement du sermon de Saul, qui serait diffusé le soir même. Oscar suggéra que le temps était venu d'utiliser les sermons pour éveiller la conscience raciale de son auditoire.

Harry était sceptique.

« Dans quel but ? Où veux-tu en venir ? »

La question irrita Oscar, et cela se sentit dans sa voix.

« Notre race est au bord du gouffre et l'une des raisons en est que les Blancs ont perdu toute conscience raciale. Nous devrions faire tout ce qui est en notre pouvoir pour remédier à cette situation. »

Harry soupira comme s'il s'apprêtait à expliquer quelque chose à un enfant pour la énième fois.

« Bien sûr. Notre but est de préserver notre race autant que possible. Il s'agit aussi de la remettre sur le droit chemin et de l'élever à un niveau supérieur. Et la conscience raciale est l'une des conditions pour y arriver. Mais cette conscience doit être fondée sur la connaissance, et l'auditoire de Saul est singulièrement ignare. Je ne sais pas s'il est encore possible de faire quelque chose à ce sujet. Il s'agit, je le répète, de fondamentalistes chrétiens. Ces gens-là sont facilement excitables, mais sont-ils pour autant éducatibles ? Je ne crois pas. Il me semble que nous devrions plutôt essayer de tirer avantage de cette excitabilité et ne pas chercher à les éduquer. »

« Je ne partage pas ton pessimisme », répliqua Oscar. « Je sais qu'il y a beaucoup d'indécrottables superstitieux chez eux, mais il est possible de leur enseigner quelque chose. Après tout, la plupart

d'entre eux ont une certaine connaissance de la Bible, alors nous devrions être capables de leur en apprendre un peu plus sur l'Histoire de notre race et la situation raciale actuelle. Une chose me trouble, par contre, c'est ta distinction entre la connaissance et la conscience. »

« Le savoir est une accumulation de données dans l'esprit de quelqu'un, en association avec un système propre à en donner du sens. C'est ce qu'on acquiert lorsqu'on étudie le français, ou lorsqu'on apprend à se servir d'un ordinateur – ou encore quand on assiste à une conférence sur l'Histoire de sa race. La personne qui a la capacité intellectuelle pour le faire acquerra aussi un certain degré de compréhension de ces données. Mais l'esprit conscient tel que je l'entends est un état supérieur de développement. Cet état d'esprit, c'est la connaissance alliée à l'éveil et à la motivation. La connaissance ne concerne que la mécanique mentale ; la conscience implique une conjonction des facultés mentales et spirituelles. À ce moment, la connaissance réside dans l'esprit, dans les profondeurs ; elle imprègne l'Être. Si j'étudie suffisamment l'Histoire de ma race, je peux connaître ma race. Je serais capable de te citer quantité de faits, comme la composition ethnique des armées qui se sont opposées durant la bataille des Champs Catalauniques en 451 et celle de Poitiers en 732, ou de te dresser une liste des dizaines de différences avérées entre les Noirs et les Blancs, en dehors de la couleur de peau. Mais cela ne fera pas de moi quelqu'un de racialement conscient. Il y a beaucoup de gens qui se confrontent au métissage dans nos universités, pourtant, pratiquement aucun d'entre eux n'est racialement conscient. Pour acquérir cette conscience de la race, on doit élever la connaissance raciale à un degré tel qu'elle dirige nos pensées et notre comportement ; nous devons l'avoir constamment à l'esprit, la ressentir. On peut acquérir la connaissance en lisant des livres ou en écoutant de beaux sermons, mais la réalisation de la conscience raciale implique en général que l'on change de mode de vie. »

« Peuh ! » rétorqua Oscar. « Tu dois avoir déjà fait ce petit discours auparavant ».

Il réfléchit un moment à ce qu'Harry venait de dire, et poursuivit :

« Je suis d'accord avec ta démonstration, mais je ne comprends toujours pas pourquoi nous ne devrions pas essayer d'éclairer l'auditoire de Saul et d'en amener progressivement une partie à s'éveiller racialement. Ils ne représentent peut-être pas l'auditoire idéal, mais c'est avec eux que nous devons travailler. Les prédicateurs de l'Identité Chrétienne ont rééduqué exactement le même genre de personnes et ont fait naître en eux une sorte de conscience. Pourquoi ne pourrions-nous pas introduire quelques leçons sur la race dans les sermons de Saul pour que son public devienne ce que tu appelles racialement conscient ? Nous n'aurions pas besoin de taper sur les Juifs. Ces derniers décrieraient certainement que Saul est raciste, mais tant qu'il ne mènerait pas d'attaque directe contre eux, ils n'iraient probablement pas jusqu'à le faire taire. »

« Oscar, il n'est pas si facile de rendre les gens conscients de ce qu'ils sont. Si les Juifs sont atteint un tel degré de conscience de la judaïté, il ne le doivent pas uniquement à l'étude de leur histoire. Ce qui fait et entretient leur conscience, c'est la tension constante entre eux et le monde non-juif. La majeure partie de ce qu'ils ont appris sur leur histoire – grâce à leurs familles, leurs rabbins, leurs journaux et leurs livres – est calculée pour accroître cette tension. C'est de l'histoire délibérément modifiée : par exemple, leur fameux mythe des *chambres à gaz* hitlériennes. Ce qu'ils apprennent, c'est que le monde entier leur est hostile et que la meilleure façon de survivre est d'attaquer en premier.

Le seul sujet qu'ils serinent continuellement à leurs enfants, c'est la persécution, la persécution et encore la persécution. L'histoire qu'ils se sont concoctée est un mémorial érigé au fait qu'ils auraient réussi à survivre, persécution après persécution. Ils ont gardé le meilleur des populations parmi lesquelles ils vivaient, mais leurs principales fêtes sont toujours des célébrations de cette résistance aux persécutions – et des procédés utilisés pour se venger de leurs supposés bourreaux. Les jeunes Juifs grandissent dans l'idée que les Gentils qui les entourent sont des ennemis à surpasser. On leur enseigne que le monde les déteste. Et, bien sûr, avec de telles attitudes, leurs pires soupçons et craintes ont tendance à se réaliser. C'est cela qui leur donne leur conscience. C'est cela qui les rend si forts. Et la conscience des gens de l'Identité Chrétienne, dans une certaine

mesure, est assez semblable. À l'instar des Juifs, ils se considèrent comme le *peuple élu*, les héritiers des anciens Israélites qui ont passé un pacte avec Yahvé. Ils croient qu'ils ont été floués de leur héritage par les Juifs, qui sont à leur yeux, les suppôts de Satan. Les Juifs, à leur tour, ont utilisé les médias pour dénigrer les croyants de l'Identité ; ils ont dressé le gouvernement contre eux ; ils ont essayé de faire d'eux des parias. Ça les a mis sur la défensive. Ils se voient comme une minorité persécutée – ce qui est en partie vrai – mais ces contrariétés ne sont rien comparées à ce que subissent leurs victimes. Et de la tension qui en résulte est venu un certain degré de conscience. Cela fonctionna de la même manière avec les Mormons, du moins au début. Il en va de même avec chaque groupe de croyants pratiquants, pour peu qu'ils parviennent à se rendre assez impopulaires. Mais il est difficile de faire ce travail pour la majorité – et l'auditoire de Saul se ressent comme une partie de la majorité. Ils peuvent se sentir entourés de pécheurs jusqu'à un certain point, mais ils ne se sentent pas persécutés, ils ne perçoivent pas l'hostilité et le danger nécessaires à l'élaboration d'une conscience de groupe. »

« Eh bien, et nous ? » lâcha Oscar, visiblement frustré. « Comment avons-nous développé notre conscience raciale ? »

Harry se mit à rire.

« Bien sûr, nous avons un certain degré de conscience raciale. Je souhaite seulement qu'il soit aussi élevé que chez les Juifs ! Notre conscience, au lieu d'être fondée sur un sentiment de danger personnel, de menace personnelle, dépend de notre capacité d'abstraction. Nous sommes sensibles aux menaces contre tout ce qui est beau et bon dans le monde. Certains d'entre nous pourraient formuler cela de façon bien différente, peut-être de façon un peu plus personnelle et dire que nous percevons la tendance aveugle à donner dans un égalitarisme toujours plus dynamique, une démocratie toujours plus dégradée, et toutes les conséquences graves qui en découlent – de plus en plus de laideur, de désordre et de dégénérescence raciale – autrement dit, une menace sur le sens même de notre existence. Si nous ne sommes pas menacés personnellement et physiquement, c'est ce à quoi nous nous identifions, la seule chose qui donne un sens et un but à notre vie, qui est menacé. Nous nous identifions à notre race, à une idéalisation de notre race – et plus encore, au processus duquel notre race est l'agent principal, le processus d'organisation supérieure, le processus qui est le principe actif de Dieu. »

Harry ne put s'empêcher du rougir, peut-être parce qu'il avait dévoilé son âme devant ses camarades plus qu'il ne l'aurait voulu. Oscar le regarda intensément et dit d'un ton calme :

« Je n'avais pas réalisé que tu étais religieux, Harry ».

Harry rit de nouveau, mais cette fois-ci, pour dissimuler sa gêne.

« Il n'y a pas d'athées dans ce combat, comme disait l'autre... » Puis il continua avec plus de sérieux.

« Je ne veux pas insinuer que les gens qui regardent les émissions de Saul sont incapables de développer un certain degré de conscience raciale, même sans se sentir personnellement menacés. Je pense simplement que ce sera une tâche ardue et que le résultat ne sera pas suffisant pour faire la différence. Rappelle-toi qu'avant, c'était l'auditoire de Caldwell. Leur religion n'a pas pour base l'idéalisme ; elle se fonde sur l'idée de gagner le ciel, d'obtenir une part du gâteau céleste. On leur a enseigné que Jésus déteste les racistes, que les racistes ne vont pas au paradis. Tu n'aurais pas seulement à renverser une croyance, mais à transformer en idéalistes des personnes qui sont essentiellement des matérialistes égocentriques. Et ce n'est pas tout, pour servir efficacement notre cause, les gens ont besoin de quelque chose de plus que la connaissance et la conscience ; ils ont aussi besoin de discipline. Saul ne dispose d'aucun moyen pour inculquer la discipline à des gens qui ont grandi sans elle. L'auto-discipline, le contrôle de soi, résulte d'un long processus qui ne requiert pas seulement de l'entraînement ou de la volonté, mais aussi une familiarité avec un environnement qui impose un certain degré de discipline externe.

Sans discipline, les gens peuvent vouloir servir une cause, mais ils n'auront pas assez de contrôle sur eux-mêmes pour la servir efficacement. D'où il ressort que les téléspectateurs de Saul peuvent, d'une certaine façon, être utilisés facilement – selon les modalités qui conviennent à leur nature. On peut les persuader de voter pour un certain candidat : le candidat pour lequel Jésus lui-même voterait. Ils peuvent se laisser persuader de boycotter certains produits dans les magasins. Ils peuvent se laisser convaincre d'inonder Washington de lettres appuyant ou combattant une législation que Saul leur dirait importante pour Jésus. Ils pourraient même être poussés à provoquer une sorte de désordre civil, si Jésus leur parlait en termes vigoureux par la voix de Saul. Mais essayer de les changer et de leur faire faire des choses qui ne sont ni faciles, ni naturelles pour eux, voilà une tâche d'une toute autre ampleur. Nous devons être sûrs de ce que nous voulons faire avec le pouvoir que possède Saul. Voulons-nous remporter une élection. Ou voulons-nous mettre sur pied une armée de combattants pour la race blanche ? Avant d'essayer cette dernière option, assurons-nous qu'elle ait un sens et qu'elle s'intègre parfaitement dans notre plan d'ensemble. »

Il y eut un silence de plus d'une minute. De nouveau Oscar trouvait stupéfiant que deux hommes aussi différents que William Ryan et Harry Keller pussent penser de façon si similaire. Toutefois, en y réfléchissant, il ressentait une importante différence entre la vision des deux hommes : une différence sur laquelle il ne pouvait mettre le doigt, mais qui lui rendit les propos d'Harry plus faciles à avaler que ceux de Ryan.

« C'est bon, finit par dire Oscar, c'est bon. Peut-être m'arrive-t-il parfois de m'emporter. J'imagine que je suis inquiet parce qu'à long terme, c'est l'opinion publique que nous devons changer ; et faire naître le sens de la conscience raciale chez le citoyen moyen. Sinon, gagner une élection ou organiser une manifestation n'aura aucun effet durable. »

« Bien sûr, tu as raison », répondit Harry. « Mais rappelle-toi que les Juifs ont passé des décennies à formater le public. Pour arriver au résultat précédent, ils ont eu largement plus d'une émission par semaine. Pour donner au public une nouvelle orientation, nous aurons nous-mêmes besoin de moyens comparables. Peut-être que si nous utilisons Saul intelligemment, nous obtiendrons ces moyens. Peut-être même seront-ils assez importants pour concurrencer les Juifs dans le cœur et l'esprit de notre peuple. Ce qui me tracasse, c'est de l'utiliser aujourd'hui pour une petite offensive inutile et de condamner nos chances pour plus tard. En dehors de l'expérience de laquelle nous tirons profit avec la télédiffusion, comment crois-tu que nous pourrions utiliser les émissions de Saul pour toucher un plus large public ? »

« Je ne sais pas. J'envisage plusieurs possibilités mais en ce moment, je crois que nous devons continuer sur notre chemin et nous tenir prêts à tirer parti des nouvelles occasions qui peuvent se présenter. Le fait qu'autant d'argent afflue grâce aux sermons de Saul, nous donne plus de capacités que nous n'en avons jamais eues pour entreprendre de nouvelles choses. Et si cela continue, d'ici un an, nous pourrions facilement avoir cent millions de dollars sur notre compte en banque. Ensuite, nous pourrions réfléchir sérieusement à l'achat de deux ou trois journaux de grandes villes. Mais c'est une affaire délicate. Nous pourrions dépenser cent millions pour un journal et en perdre cinquante millions par an si les Juifs nous surpassent et lancent une campagne de boycott contre nous. Et nous finirions pas devoir vendre, avec des pertes énormes.

L'avantage qu'ils ont, c'est qu'ils sont organisés en profondeur. Avant de prendre les rênes des médias, ils ont fermement assuré leur mainmise sur les sources de la plupart des revenus publicitaires. Et en ça, nous ne pouvons espérer les imiter. C'est à mon avis, ce pourquoi nous devrions imprégner le public de nos idées dès maintenant. Nous ne pouvons agir avec l'argent seul, mais nous pouvons faire beaucoup avec des idées et de l'inspiration. Je sais, bien sûr, que nous rendons publiques nos idées par le biais de nos livres et de nos cassettes. Je comprends l'importance de cela ; les gens que nous touchons ainsi sont plus intelligents, mieux éduqués, et plus aptes à participer à nos efforts que quiconque dans le public de Saul. Et nous ne pouvons en aucun cas nous permettre de laisser autant de gens s'en aller dans la direction montrée par les Juifs. »

Il s'arrêta un instant, puis se pencha en avant tandis que les ébauches d'un plan prenaient forme

dans son esprit.

« Supposons que nous commençons avec quelque chose d'assez subtil pour ne pas mettre en danger l'émission de Saul, mais qui jette d'ores et déjà les fondements d'idées plus claires pour les temps à venir. Par exemple, nous pourrions les amener à réfléchir sur nos racines et entreprendre de lutter contre l'idée mise en avant par les Juifs, selon laquelle chacun d'entre nous n'est rien d'autre qu'un individu sans racines ni responsabilités en dehors des siennes propres. »

Saul, qui jusqu'à présent était resté silencieux, prit tout à coup la parole.

« Comme ça ? » demanda-t-il, avant de déclamer : « Frères et sœurs, un homme est-il seulement un atome ? Êtes-vous arrivés en ce monde par vos propres moyens ? Non, mes frères et mes sœurs, certainement pas. Dieu nous enseigne dans la Bible que l'homme est comme le maillon d'une chaîne. Vous êtes le lien entre toutes les générations qui nous ont précédé et toutes celles qui nous succéderont. Vous êtes ce que vous êtes en raison de ce que furent vos ancêtres, de leur façon de se comporter, de leur façon de choisir leur femmes, leurs maris. Ce que seront vos descendants dépendra de votre comportement présent. Autrement dit, mes frères et mes sœurs, Dieu nous a donné la responsabilité de déterminer comment sera le monde dans l'avenir. Il attend de nous que nous prenions cette responsabilité très au sérieux, parce que Dieu aime le monde, et qu'il veut que nous en prenions soin pour lui. Oui, Il le veut mes frères et mes sœurs. Dans la Bible, Jésus lui-même nous dit : « Dieu a tant aimé le monde qu'Il a donné Son fils unique ». C'est ce que Jésus a dit. Et donc, en amenant nos propres enfants dans le monde, nous ferions mieux de veiller à ce qu'ils apparaissent justes aux yeux du Seigneur, à ce qu'ils soient le genre d'enfants qui lui plaisent, et de faire sentir à Dieu que nous prenons nos responsabilités au sérieux. »

« Tout juste, Saul, tout juste ! » répondit Oscar avec enthousiasme. « Cette brève allusion à ce qui est *juste* va faire bondir les partisans du métissage et de nos frères de couleur, mais je pense qu'on peut s'en sortir en étant moins subtil que ça. »

« Bien entendu, j'enroberai tout ça d'une bonne couche de paraboles pour illustrer mon message. Les frères et les sœurs sont incapables de comprendre si l'on n'y met pas un tas de paraboles. Mais j'aime assez la simplicité de l'idée. Tu sais, j'ai grandi dans le milieu fondamentaliste. Ces gens ont tendance à être primaires, mais ils ne sont pas mauvais. Je me sens un peu mal à l'aise de les traiter comme un troupeau que l'on pousse dans une direction choisie. Je me sentirais beaucoup mieux en les considérant comme des gens investis dans le combat racial, au même titre que ceux, plus avancés, à qui nous vendons nos livres. Je suis sûr qu'avec suffisamment de temps et de patience, nous pourrions effacer une grande partie des dommages qui leur ont été infligés, et faire resurgir leurs meilleurs instincts. Il est simplement regrettable que pour y arriver, nous devions utiliser une religion juive et des écritures juives, plutôt que de les tirer directement de ce borborygme. »

« Eh bien Saul, commençons par le commencement », répliqua Oscar. « Avant qu'ils ne puissent se libérer de toute une vie de superstitions étrangères, ils doivent apprendre à penser par eux-mêmes. Nous devons leur fournir de nouvelles références pour qu'ils comprennent le monde et se comprennent eux-mêmes. Nous devons les aider à donner un sens à leur vie, à ressentir leur identité raciale, et à acquérir une meilleure perception de leur rapport avec le reste du cosmos. »

Harry avait l'air pensif pendant que Saul et Oscar parlaient. Puis il prit la parole.

« Je ne trouve rien à redire à ce que nous avez en tête. Il pourrait s'écouler cinq ans, voire davantage, avant que nous soyons en mesure de faire quelque chose de concret avec l'auditoire de Saul. En attendant, nous pouvons prendre durablement en charge quelques-uns d'entre eux. Certainement pas tous, mais quelques-uns. Le christianisme est une religion d'esclave ; il correspond malheureusement à la nature de beaucoup de Blancs. Ils ne peuvent pas se passer de l'idée qu'en-haut, dans le Ciel, un Père Tout-Puissant veille sur eux. Ils n'ont jamais appris à se tenir debout, ni à penser comme des aristocrates, à pratiquer une religion aristocratique. Excepté, peut-être, quelques-uns d'entre eux, et ceux-là peuvent devenir un vivier important de recrutement. Mais il va falloir être très prudent dans notre manière de les orienter, afin de ne pas en perdre la

majeure partie, et de ne pas éveiller les soupçons des Juifs. »

« Les Juifs sont conditionnés par le soupçon », intervint Oscar. « Ils seraient soupçonneux même si nous n'essayions pas d'insérer un message racial dans les sermons de Saul. C'est leur nature. Mais si nous nous y attaquons sur le mode subliminal, en prenant garde de ne pas attaquer un de leurs intérêts les plus immédiats, comme Israël par exemple, je pense que nous pouvons nous en sortir. Les taux d'audience actuels de Saul sont si bons que les Juifs vont se mettre à l'aimer. Il attire les téléspectateurs et il leur fait faire de l'argent autant qu'à nous. Et rappelle-toi, nous projetons d'accroître l'influence de Saul au-delà des écrans de télévision, exactement comme Caldwell et les autres. Ceux qui répondent bien à son message peuvent être entraînés plus loin, grâce notamment à des envois de documents imprimés. Ça va nous permettre progressivement de séparer les béliers d'avec les moutons, sans pour autant emmener le troupeau plus loin qu'il n'est possible. »

Trois jours plus tard, le 1er juillet, les chiffres du chômage pour le mois de mai furent rendus publics. Le taux de chômage avait augmenté de 0,5 % pour atteindre les 9,7 %. Mais l'augmentation était de moitié moins importante que celle du mois précédent, ce qui permit au porte-parole du gouvernement de déclarer que le chômage était sous contrôle et qu'assurément il diminuerait bientôt.

Chapitre XXXI

En fait, le gouvernement n'exerçait pas, sur les événements, un contrôle aussi ferme qu'il l'aurait souhaité. Le taux de criminalité avait augmenté parallèlement à celui du chômage. Le nombre de cambriolages, d'attaques à main armée et de vols de voitures avait explosé de façon dramatique, mois après mois. Les conflits avec les travailleurs devenaient, eux aussi, un problème croissant. Ils étaient, pour la plupart, locaux, mais le 4 juillet, d'énormes manifestations rassemblèrent des travailleurs et des chômeurs à Washington, New York, Detroit, San Francisco et dans une douzaine d'autres grandes villes.

À Washington et San Francisco, elles s'étaient transformées en émeutes. Des vitrines brisées et des véhicules brûlés ou renversés signalaient le passage des manifestants. À Washington, les Noirs avaient sauvagement pillé les magasins. Lorsque la police tenta de les arrêter, ils ripostèrent par de nombreux incendies criminels. Le 5 au soir, une vingtaine de quartiers de la capitale étaient en feu et des tireurs embusqués tenaient à distance les pompiers.

Une fois de plus, Ryan s'était gardé d'intervenir, attendant le moment propice, celui où il aurait à la fois l'appui des pouvoirs publics et celui de la population. Il arriva lorsque dans la nuit, le vent tourna, poussant la fumée des incendies vers les quartiers blancs résidentiels de l'Ouest de la ville. Une inversion thermique, phénomène très rare à Washington, avait maintenu la fumée au ras du sol. À Georgetown, où beaucoup de législateurs, de diplomates et de haut-fonctionnaires avaient leurs appartements et leurs maisons, les émanations étaient particulièrement denses et étouffantes. Un début d'exode automobile, consécutif à la panique, eut vite fait de bloquer les rues étroites ; les conducteurs, pris par la toux, abandonnèrent alors leurs véhicules, forçant les autres automobilistes qui les suivaient à faire de même. Les équipes de secours durent se déplacer à pied avec des appareils respiratoires pour mettre en lieu sûr des milliers d'autres résidents. Le lendemain matin, les dirigeants du Congrès, furieux, exigeaient une intervention forte et immédiate. Le Président appela Ryan à onze heures...

Ryan était prêt. Comme à Miami, il avait récolté des informations grâce à ses agents infiltrés dès le début des troubles. Dans son quartier général, au siège de l'Agence, tous les incendies, toutes les barricades, les rassemblements d'émeutiers noirs et les tireurs embusqués étaient répertoriés sur une énorme carte de la ville, actualisée minute après minute.

Il entra en scène juste avant midi, avec une douzaine d'hélicoptères de combat, qui transportaient chacun un groupe d'agents lourdement armés et une équipe de journalistes. Une fois repérés, les immeubles d'où provenaient les coups de feu des tireurs isolés étaient la cible des roquettes et des canons de vingt millimètres, puis subissaient les assauts des agents de Ryan.

D'autres hélicoptères survolaient les groupes de Noirs occupant les rues et les bombardaient de grenades assourdissantes. Avec cette tactique, les résultats obtenus furent spectaculaires, offrant ce divertissement aux téléspectateurs qui suivaient l'intervention en direct. On put voir sur tous les écrans des centaines de Noirs brandissant le poing vers les hélicoptères, criant des obscénités avec un air de défi. En réponse, une multitude d'éclairs traversèrent la foule, accompagné du bruit détaché d'une explosion assourdissante. Tout ce qu'on pouvait voir ensuite, c'était un amas de Noirs couchés dans des postures grotesques sur le bitume. Finalement, certains d'entre eux se relevèrent avec peine et s'enfuirent dans toutes les directions aussi rapidement que leurs jambes le leur permettaient. Quelques autres se dégagèrent en rampant sur les corps inertes qui jonchaient encore le sol. Un porte-parole de l'Agence expliqua que ce procédé consistant à jeter des grenades par hélicoptère était une nouvelle technique *anti-émeute* spécialement développée par l'Agence, et qui allait sans doute devenir habituelle.

En moins de deux heures, l'assaut de l'Agence avait mis fin à tous les tirs embusqués et avait presque totalement débarrassé les rues des émeutiers. Deux immenses terrains vagues furent réquisitionnés pour y entasser le millier de personnes interpellées jusqu'à leur transfert en autobus.

Tous les incendies avaient été maîtrisés à la nuit tombée.

L'image que le public garderait de l'Agence après son intervention à Washington serait celle de son professionnalisme et de sa force irrésistible. Le contraste avec les techniques inefficaces de la police de Washington était saisissant. Juste après les émeutes de Miami, deux mois auparavant, les sondages d'opinion avaient révélé une approbation écrasante des Blancs pour l'Agence, avec comme seule voix discordante, celle du clergé blanc. Les commentaires exprimés dans les éditoriaux et dans les débats à la radio allaient du conservatisme le plus classique : « le gouvernement doit être ferme avec les éléments illégaux », jusqu'au plus radical : « Il y a enfin quelqu'un à Washington qui sait comment s'occuper des nègres ». Les trois cent douze Noirs tués par les agents de Ryan dans l'écrasement des émeutes n'étaient que de banales statistiques dans les journaux auxquelles personne ne faisait référence, à l'exception des dirigeants noirs en colère, qui comparaient ces événements à la répression des émeutes de Sharpsville par la police sud-africaine en 1960.

Le 22 juillet, le Congrès approuva la demande de l'Agence, ce qui lui permettait d'engager et d'entraîner 2.500 nouveaux agents et 1.500 employés pour leur prêter main forte – et cela équivalait au doublement de ses effectifs actuels.

Le 24 juillet, le Bureau des Statistiques du Travail annonça la révision des chiffres du chômage d'avril et de mai, les augmentant de près d'un point chacun. Le 3 août, les chiffres de juin furent dévoilés : 13,6 %. On estimait que le taux de juillet dépasserait les 15 %.

Le même jour, le Président signa un décret suspendant, pour une durée indéfinie, les droits civils des personnes soupçonnées d'avoir conspiré en vue d'activités susceptibles de provoquer une émeute ou d'autres troubles à l'ordre public.

D'autres nouvelles retinrent l'attention du public durant le mois de juillet, alors que les premiers rapports de saisie et de poursuites en vertu de la Loi Horowitz commençaient à apparaître. Exactement comme Harry l'avait prévu sept mois auparavant, ce fut le Ku-Klux-Klan et quelques organisations néo-nazies marginales qui furent les premières cibles de la Commission d'Enquête mise sur pied pour examiner, approuver ou désapprouver, les diverses publications de ces groupes. Les défenseurs des libertés civiles restèrent muets, et les médias sous contrôle donnaient l'impression que le public soutenait unanimement l'éradication de ces groupes haineux ainsi que l'autodafé de leur littérature.

La seule opposition notable survenue en août, lorsque la Commission recommanda la mise à l'index d'un livre nouvellement paru sur le SIDA – intitulé *La Menace croissante du SIDA en Amérique* – ainsi que les poursuites contre l'auteur et l'éditeur. Ce livre de vulgarisation, écrit par le Dr. Harvey Crossland, un éminent chercheur en médecine à l'Université John Hopkins, analysait les moyens par lesquels la maladie avait infecté les Blancs hétérosexuels, qui jusqu'à une date récente, n'avaient pas été touchés par elle. Il blâmait sévèrement les bisexuels qui avaient agi comme transmetteurs du VIH, le transmettant de la population homosexuelle à celle, encore intacte, des hétérosexuels. Il attaquait également le vagabondage sexuel des Blancs qui avaient eu des relations à la fois avec les Noirs, qui constituaient une population à risque, et avec les Blancs. Il affirmait que la seule façon de pouvoir vraiment enrayer l'épidémie serait de tester toute la population et de mettre en quarantaine toutes les personnes contaminées.

En exceptant les fictions, ce livre figurait dans la liste des meilleures ventes du *New York Times* lorsqu'il fut interdit, c'est pourquoi une tempête de protestation s'éleva contre la Commission d'Enquête. Pendant plusieurs semaines, elle s'intensifia, voyant les publicitaires, éducateurs, écrivains, experts en droit, politiciens et porte-parole de diverses minorités se ranger d'un côté et de l'autre de la mêlée. Un certain nombre de sympathisants de la Loi Horowitz, parmi les moins acharnés, tentèrent discrètement de persuader la Commission de lever son interdiction, mais les premiers efforts furent vains.

Les censeurs de la Commission – une quinzaine – avaient été sélectionnés par un cadre de la

Maison Blanche qui les avait choisis parmi les derniers membres restant du Comité Populaire contre la Haine. Il s'agissait d'un évêque catholique, d'un rabbin, d'un pasteur protestant, d'un représentant du lobby des droits civiques noirs, d'une militante féministe, d'un Amérindien, d'un Tzigane, d'un militant homosexuel, et ainsi du suite... Ce fut le dernier mentionné qui insista pour que la Commission condamnât le livre sur le SIDA. Il était choqué parce que le livre laissait entendre que les homosexuels étaient une menace pour la santé du reste de la population et que la plupart d'entre eux devaient être mis en quarantaine. Il parvint à persuader le représentant des Noirs que l'ensemble de sa communauté était également diffamé par ce livre. La féministe, qui passait pour bisexuelle, était une alliée naturelle. Il en allait de même pour le pasteur protestant. Ces quatre-là firent pression sur les trois autres pour qu'ils votassent l'interdiction, au motif que le livre incitait à la haine en condamnant la sexualité interraciale.

Tout ce brouhaha ne fut finalement interrompu que lorsque le président lui-même intervint et convainquit deux examinateurs de changer leurs votes. Cependant, avant cela, des manifestations tapageuses d'homosexuels eurent lieu tous les jours devant les bureaux new-yorkais de Harom House, l'éditeur du livre. Il se produisit un incident des plus répugnants la deuxième semaine de manifestations, lorsque deux homosexuels vidèrent des récipients de sang contaminé sur une des secrétaires de Harmon House alors qu'elle quittait son bureau.

Le lendemain matin, il y eut beaucoup plus de sang contaminé versé, lorsque l'époux de la secrétaire se gara au coin de la rue, à quelques mètres des manifestants, et, passant son fusil calibre 12 par la portière, tira par deux fois sept cartouches de chevrotine n°4. Curieusement, alors que le mari vengeur chargeait de nouveau son arme, les quelque trente policiers affectés au maintien de l'ordre sur le site de la manifestation s'abstinrent d'intervenir. Lorsqu'une nouvelle recrue le mit en joue et aligna sa ligne de mire sur la tête de l'homme en lui enjoignant de laisser tomber son arme, son chef lui fit une clé de bras en l'insultant, et le jeune, gêné, remit son arme à la ceinture. Le sergent hurla sur un autre policier qui allait tirer, et qui finit, lui aussi, par rengainer.

Plusieurs policiers pointèrent leurs armes vers les manifestants ensanglantés qui tentaient de s'enfuir et les forcèrent à se coucher sur le trottoir, en prenant soin d'éviter tout contact avec eux. D'autres manifestants en fuite trébuchèrent sur leurs amis et s'affalèrent aussi sur le sol. Les tirs reprirent quelques secondes plus tard, profitant des cibles faciles offertes par la confusion naissante.

Ce n'est qu'après cette deuxième attaque que le sergent se dirigea d'un pas tranquille et nonchalant vers la voiture du tireur pour calmement le désarmer et le menotter.

Cinq de ces sodomites moururent rapidement sur place, et onze autres se vidèrent de leur sang en hurlant pendant plus d'une heure, car les ambulanciers refusaient de les toucher jusqu'à ce qu'on leur fournisse des combinaisons de protection avec masques et gants. Le *New York Times*, en écho aux sentiments de la communauté homosexuelle, exprima sa fureur et réclama des poursuites contre les policiers, mais ces derniers ne furent jamais inquiétés. L'explication officielle des événements fut que la police avait pour responsabilité première de protéger les citoyens des éclaboussures de sang contaminé en empêchant les homosexuels blessés de quitter les lieux de la fusillade.

Comme l'indiquèrent les sondages et les diverses actions entreprises, le public approuva de façon quasi-unanime la gestion de ces débordements. Peu après, lorsqu'un porte-parole de la communauté homosexuelle annonça le projet d'une marche de protestation contre le comportement de la police, quelqu'un posa une bombe dans son bureau ; lorsqu'une douzaine de ses semblables firent irruption devant l'hôtel de Ville armés de banderoles, un groupe d'agents des travaux publics les chargèrent violemment à coups de pelles et de barres à mine, les laissant inconscients. La douche de sang contaminé que la secrétaire avait reçue bouleversa l'opinion publique à un point que les homosexuels n'avaient pu imaginer ; ils avaient suscité autant d'horreur que de dégoût, ce que les médias auraient du mal à imputer de nouveau à l'*intolérance*. Ces sentiments se traduisaient aussi par une nette augmentation du nombre d'agression d'homosexuels à travers tout le pays, notamment de la part des skinheads et autres groupes du même genre. Il y eut des requêtes pour que Crossland et Harmon House fussent accusés de conspiration visant à provoquer des troubles devant les

bureaux de ce dernier, mais aucune d'elle ne put aboutir.

Pourtant, l'affaire eut des conséquences officielles. Le Président reconstitua discrètement la Commission d'Enquête en remplaçant tous ceux qui avaient voté pour l'interdiction du livre de Crossland par des personnes plus pragmatiques.

Au Congrès, les partisans les plus acharnés de la Loi Horowitz agirent inversement en demandant la promulgation d'une nouvelle loi accordant encore plus de pouvoir à la Commission. Au lieu d'agir à partir de plaintes déposées contre tel ou tel livre déjà publié, la Commission pourrait, avec cette loi, exercer une censure préalable ; toutes les maisons d'édition devraient soumettre leurs nouveaux manuscrits à la Commission avant publication.

Il est vraisemblable qu'avant l'agitation autour du livre de Crossland, une législation de ce type eût été adoptée, mais elle n'avait aucune chance désormais. Le sort en était jeté. L'hystérie, orchestrée par les médias, qui avait permis l'adoption de la Loi Horowitz était retombée. Les gens avaient osé s'élever contre la censure tatillonne de la Commission, au risque même de passer pour des gens haineux. Il n'y avait aucune pression pour faire reculer la Loi ou pour rétablir les droits des parias comme les membres du Ku-Klux-Klan ou les néo-nazis, mais il faudrait du temps pour que le gouvernement soit à même de voter une loi qui interdirait la publication de tout ouvrage offensant certaines minorités favorisées.

Mais les partisans de la Loi Horowitz remportèrent tout de même une victoire. Ils réussirent à transférer la responsabilité de l'application de la Loi du FBI à l'Agence. Leur argument était que la littérature propageant la haine et les organisations *haineuses* étaient associées au terrorisme et relevaient donc de la compétence de l'Agence. Ils proclamèrent que le récent massacre des manifestants homosexuels était une conséquence terroriste de la sortie d'un livre qui aurait dû être empêchée. Leur motivation réelle s'appuyait sur le fait qu'ils croyaient que Ryan appliquerait plus rigoureusement la Loi que le FBI.

Chapitre XXXII

« Ces pédales ne réalisent-elles pas que la haine qu'elle suscitent chez les gens pourraient finir par causer leur mort ? Croient-elles vraiment pouvoir continuer à faire chier le péquin moyen indéfiniment sans jamais en payer le prix ? » demanda Oscar.

Saul, Harry et lui étaient réunis dans la salle de jeu des Keller, afin de peaufiner l'émission de Saul du dimanche après-midi. Au cours des dix dernières semaines, Saul avait prononcé des sermons pour relever le niveau de conscience de son auditoire, sermons prudemment écrits de manière à délivrer un message racial sans même faire référence à la race. Les téléspectateurs firent à ces sermons un accueil étonnamment favorable, et l'audience de l'émission était continuellement en hausse. Deux émissions après que les sondages Nielsen eurent révélé que Saul était suivi par 55 % du public fondamentaliste, Caldwell, Braggart et Richard avaient simultanément accusé Saul d'être *raciste* et dénoncé ses sermons comme *anti-chrétiens* et *diviseurs*.

Il va sans dire que Saul contesta avec véhémence ces accusations et maintint fermement la ligne directrice qui avait été fixée. La semaine qui suivit ces attaques, Saul prononça son prône le plus audacieux, commençant avec un texte tiré de l'Ancien Testament qui relatait les mesures prises par Ezra contre le mariage entre ses congénères juifs et leurs voisins Gentils.

À la fin, il exhorta ses téléspectateurs à ne jamais défaire ce que Jéhovah avait si minutieusement mis au point : « Dieu ne s'est pas servi de toutes ces générations pour faire de vous ce que vous êtes, pour que vous puissiez ensuite tout détruire. Il veut que je vous dise aujourd'hui la même chose qu'il a ordonnée aux Israélites à travers la parole d'Ezra, il y a 1.500 ans. Il les a poussés à se débarrasser de leurs *femmes étrangères* et des enfants qu'ils avaient eus d'elles. Si ces enfants n'étaient pas des israélites de sang pur, ils devaient partir. C'est ce que Dieu voulait. Vous, jeunes gens, pensez à ce que vos parents et vos grand-parents ont en commun. Pensez à leur façon de vous ressembler et de se comporter et choisissez un conjoint qui vous ressemble et se comporte de la même manière. »

Saul n'avait toujours pas explicitement mentionné la race. Il aurait pu aussi bien s'adresser à un public noir qu'à un public blanc. La controverse résultant des attaques de ces concurrents évangélistes ne fit qu'augmenter sa cote d'écoute.

Les commentaires d'Oscar sur les homosexuels découlaient d'une discussion qu'ils avaient eue à propos d'un article paru dans le *Washington Post* ce jour-là. L'Association de l'Éducation Nationale venait d'approuver un projet de loi qui exigerait des États où elle serait votée que les écoles donnent un cours obligatoire intitulé « Les orientations sexuelles alternatives ». Le but avoué de la manœuvre, préparé par une coalition d'associations homosexuelles travaillant de concert avec la Ligue Anti-Diffamation et le B'nai B'rith, était de *combattre les préjugés* et de réduire les risques que d'autres *tragédies* comme la fusillade de New York ne surviennent. Le programme exposé dans ce dispositif viserait à « aider les jeunes gens à comprendre que les personnes avec une orientation sexuelle différente de la leur » étaient aussi normales que n'importe qui d'autre, et qu'il n'y avait aucune orientation qui soit plus normale et plus souhaitable qu'une autre.

« Certains d'entre eux doivent s'en rendre compte », répondit Harry. « Mais les pédés ne sont pas vraiment rationnels. Il sont un peu comme les Juifs, à certains égards : ils ne savent pas s'arrêter. En fait, beaucoup d'entre eux sont juifs. Mais tu es optimiste si tu crois que les gens, où qu'ils soient, sont prêts à écraser la vermine. Cette affaire du sang contaminé à New York a tenu une place importante dans les médias dans les médias et a horrifié beaucoup de personnes, mais ce n'était qu'un feu de paille. Ils ne réagiront vraiment que dans six mois ou un an, lorsque leurs enfants seront forcés de suivre des cours dans lesquels on leur apprendra que le sexe de leur partenaire n'a pas d'importance, et que la pire chose qu'ils puissent faire c'est de faire de la peine à une personne atteinte du SIDA. »

« Allons », répliqua Oscar nerveusement. « Tu ne crois tout de même pas que nous sommes les seuls dans le pays à nous inquiéter de ça ? »

« Non, pas du tout. Des millions de personnes, peut-être même le quart de la population blanche, sont mécontents. Tout le monde ne croit pas ce qu'on lui demande de croire. Bien des gens hurleraient de joie si la Terre s'ouvrait pour englober tous les Juifs, les Noirs et toutes ces tarlouzes, mais il n'y en a pas un parmi eux qui aurait les couilles de faire en sorte que ça arrive. Il ne sont prêts ni à faire des sacrifices, ni à prendre le moindre risque, puisqu'ils pensent que ça n'est pas important. Ce n'est pas parce qu'elle pense mal que notre race court à sa perte, c'est par manque de détermination. »

« Ce n'est pas moi qui vais te contredire », déclara Oscar. « Mais je ne suis pas d'accord avec tes statistiques. Je ne pense pas que les hommes prêts à sortir les armes, comme le mari de cette secrétaire, soient aussi rares que tu sembles le croire. Je crois qu'il y a des milliers d'hommes comme lui et qu'ils agiront de la même manière si nous réussissons à les motiver. Et puis, une fois que ces milliers d'hommes auront donné l'exemple, des centaines de milliers d'autres se révéleront au grand jour. »

« Eh bien, il se peut que je sois trop pessimiste, mais tu es, toi, trop optimiste ! Le jour où tu trouveras des centaines de milliers d'Américains blancs prêts à se battre contre leurs ennemis, ça sera le jour où ils seront convaincus qu'ils ne risqueront rien en le faisant. Quand il y aura un Juif pendu à chaque lampadaire, qu'ils seront sûrs qu'il n'y a aucun danger, et que ça ne leur coûtera absolument rien, alors ils sortiront pour cracher sur les cadavres ; c'est à peu près tout ce qu'ils savent faire ! »

« Vous savez », intervint Saul, « ça n'est pas tellement la question de savoir combien de Blancs ont encore de la détermination. Ce sont des conditions favorables autant que l'énergie intérieure qui poussent un homme à faire son devoir. Si les bonnes conditions sont réunies, le plus misérable des lâches peut devenir un héros, et l'égoïste le plus endurci peut se sacrifier pour une cause. De nos jours, il n'y a pas grand chose que nous puissions faire pour améliorer le caractère des Américains. Une fois la révolution accomplie, il faudra encore travailler pendant plusieurs générations. Mais nous pouvons jouer sur les conditions, et il me semble que c'est ce à quoi nous devrions nous atteler. »

« Dans le pays, à moins que tu ne saches quelque chose que nous ignorons, nous allons vers des temps difficiles qu'il va être très dur de gérer », répliqua Harry. « Que penses-tu que nous puissions faire ? »

« Eh bien, je n'en sais trop rien », lâcha Saul pour toute réponse. « Mais nous avons déjà changé un tant soit peu le climat idéologique. Qui aurait cru, il n'y a pas même trois mois, que nous aurions réussi à rendre près des neuf millions de fondamentalistes chrétiens, à qui on a enseigné pendant plus de trente ans que Dieu voulait qu'ils partagent leur lits avec les nègres, la fierté d'être blancs, la conscience de leur origine raciale et de leurs racines européennes ? As-tu lu les lettres que nous recevons ? »

« Ouais ! Je suis surpris de voir à quel point ces grenouilles de bénitier ont mordu à l'hameçon. Je crois que l'opposition s'en est rendu compte, et il ne se passera pas beaucoup de temps avant qu'ils ne se ressaisissent et contre-attaquent. Je ne voudrais pas casser l'ambiance, mais je crois que nous allons trop vite. Ce que nous avons accompli en dix semaines, nous aurions dû le faire en deux ans et nous montrer plus subtils. La majeure partie de ton public gobe peut-être ton message sans réaliser où nous voulons en venir exactement, mais tu ne duperas certainement pas les Juifs. Je crains que nous ayons mangé notre pain blanc et qu'il nous soit plus difficile désormais d'étendre notre couverture médiatique. En fait, nous risquons même d'avoir du mal à conserver ce que nous avons. Écoutez ça.

Harry se mit à lire un papier qu'il avait découpé dans le dernier numéro de *La Semaine Juive*. Le programme de Saul y était taillé en pièce, non seulement pour son message racial subliminal, mais

aussi pour ce que l'auteur appelait les *relents antisémites* de son sermon sur Ezra.

« Merde, je n'ai rien dit qui pût être interprété comme anti-sémite », protesta Saul.

« Bien sûr que si ! » répliqua Harry. « Au fond, tu as dit que si c'était bon pour les Juifs d'éviter le métissage, c'était bon pour nous aussi. Tu nous as élevés, nous *Goyim*, au même niveau suprême que le Peuple Élu. Ils considèrent cela comme un crime de lèse-majesté, la pire sorte d'antisémitisme ! Et ils ne te pardonneront pas cet affront. »

La discussion se poursuivit pendant encore une heure, mais Oscar y prit part de façon moins vigoureuse qu'à son habitude. Il tomba d'accord avec l'analyse de Harry selon laquelle ils avaient bougé trop vite. Eh bien, bon sang, il aurait été plus prudent s'il n'avait pas senti que Harry traînait les pieds dès qu'il s'agissait de l'émission de Saul et de son endoctrinement idéologique. Oscar s'était cru obligé d'agir plus rapidement avec l'émission afin de lui prouver qu'il avait raison.

L'émission pouvait difficilement aller mieux. Le courrier et l'argent coulaient à flot. Ils avaient dû embaucher une douzaine de femmes pour traiter les lettres que Saul recevait, et deux membres de la Ligue étaient maintenant chargés à plein temps de l'impression et de l'envoi des réponses ; cela allait des simples lettres de remerciements qui semblaient écrites de la main de Saul, jusqu'aux plus sérieuses listes de suggestions de lecture à l'intention des membres du public de Saul qui semblaient disposés à élever plus encore leur conscience raciale.

Récemment, une des tâches les plus contrariantes pour Oscar fut de trouver quoi faire avec tout cet argent accumulé par l'émission. Il en déposa la plus grande partie dans des certificats de dépôt d'une durée de six mois et pensa à divers fonds mutuels ainsi qu'à un portefeuille d'actions.

Au fond de lui, cependant, Oscar avait la sensation permanente que toute l'entreprise était en péril. Ils s'étaient mis eux-mêmes dans une situation délicate, sans avoir la moindre idée de ce qu'il fallait faire ensuite. Les propos de Saul sur la façon de créer des conditions propices au changement du pays l'intriguaient, et il était aussi perdu que lui sur la manière de s'y prendre. Comment faire autrement qu'en réveillant avec précaution la conscience raciale de ces quelques millions de chrétiens ? Ce soir-là, il rentra chez lui inquiet et quelque peu déprimé.

Chapitre 33

Bien qu'Oscar eût déjà vu, par trois fois, le dernier sermon de Saul à différents stades de son enregistrement, il le regarda de nouveau, blotti dans le lit contre Adélaïde, lors de sa diffusion sur WZY-TV vers huit heures. Le message racial était relativement plus discret qu'il ne l'avait été la semaine précédente. Saul parlait du problème des drogues qui ne cessait d'empirer dans le pays. Il blâmait leur consommation croissante et les rendait en partie responsable de la perte d'identité des Américains – une fois de plus, il ne mentionnait pas la race.

Voici ce que disait, en substance, son sermon :

« Les gens ressentaient leur appartenance à un groupe de personnes qui étaient liées entre elles d'une manière ou d'une autre, des personnes qui leur ressemblaient et qui pensaient de la même façon, des personnes auprès desquelles ils se sentaient bien, que ce soit à l'échelle d'un village ou à celle d'une nation de souche européenne. C'est de cette façon que Dieu avait façonné le monde. Et les gens sentaient qu'ils avaient des obligations envers ce groupe auquel ils appartenaient, qu'ils devaient préserver une certaine manière de vivre. L'ensemble du groupe se référait aux mêmes valeurs et partageaient les mêmes idéaux. Dieu voulait que les choses en soient ainsi. Mais ce n'était plus de cette façon, hélas, que les choses se passaient en Amérique. Quelques hommes mauvais, mais puissants, n'aimaient pas la manière de faire de Dieu. Ils décidèrent que l'Amérique devait devenir un gigantesque *bouillon de culture* comprenant toutes sortes de peuples différents avec toutes sortes de comportements imaginables. Et c'est ce que l'Amérique était devenue, parce que ces gens mauvais avaient tout fait pour que cela arrive. Ils avaient défié Dieu. Et désormais, la normalité avait disparu. Plus personne ne se sentait aucune obligation. Tout le monde faisait exactement ce qu'il voulait, ou ce qu'il pensait être le mieux pour s'en sortir. Cela incluait le recours aux psychotropes. Et c'est pourquoi le problème de la toxicomanie persisterait tant que nous vivrions dans ce *bouillon de culture*. Nous subirions ce fléau qu'est la drogue jusqu'à ce que nous retrouvions le chemin de Dieu. »

Ce message fut appuyé par les informations nationales qui suivirent immédiatement l'émission de Saul. On y relatait deux histoires de drogues particulièrement sensationnelles. L'une faisait état d'une fusillade à Washington, durant l'après-midi, entre les agents de la DEA et des membres noirs et colombiens d'un cartel local. Lors de la perquisition de leur quartier général, plusieurs trafiquants s'enfuirent en voiture et furent pourchassés par les agents gouvernementaux. La traque se termina sur Pennsylvania Avenue, où la voiture des voyous, les pneus crevés par les tirs des policiers, finit sa course en percutant la clôture des jardins de la Maison Blanche. Deux membres du gang avaient bondi hors du véhicule et pris en otage un groupe de touristes ébahis, puis avaient pénétré sur le terrain de la Maison Blanche, où ils essuyèrent les tirs des gardes du service secret présidentiel. La fusillade qui suivit, filmée par les caméras de télévision, causa la mort des trafiquants et de cinq touristes.

L'autre histoire concernait l'arrestation de quatre officiers haut-placés de la police de l'État de Floride, accusés d'avoir protégé des grossistes en échange de pots-de-vin. Ces arrestations étaient le résultat d'une enquête de la DEA qui avait duré toute une année. Les quatre officiers avaient contribué à maintenir ouverte une route par laquelle les trafiquants faisaient venir des Caraïbes pour près de trois milliards de dollars de drogue par an. Ils transmettaient aux contrebandiers toutes les informations concernant les opérations anti-droque et recevaient en échange des millions de dollars.

Ces nouvelles auraient difficilement pu arriver à un meilleur moment, songea Oscar avec satisfaction.

La dernière information de la soirée concernait le Proche-Orient. Les Israéliens avaient commis d'autres atrocités. Des enfants palestiniens ayant lancé des pierres sur la voiture d'un colon juif, celui-ci avait demandé l'aide d'autres colons pour mener une expédition punitive contre un village

palestinien voisin ; bilan, plus d'une douzaine d'habitants tués. L'attaque eut lieu pendant la journée, alors que les hommes du village étaient au travail. Toutes les victimes étaient des femmes et des enfants. Les Juifs invoquèrent la légitime défense, déclarant qu'ils étaient en droit d'utiliser le degré de force qu'ils jugeaient nécessaires pour maintenir les sujets palestiniens tranquilles et que cela ne concernait en rien le reste du monde.

Les médias demandèrent des commentaires sur ces atrocités à différents porte-paroles. La Maison Blanche et le Ministère des Affaires Étrangères bredouillèrent qu'ils regrettaient les actes de violence, mais refusaient de condamner les Israéliens. Puis, chose étonnante, on interrogea les porte-paroles des deux groupes hostiles à la politique israélienne. L'un d'eux était un ancien sénateur américain d'origine libanaise qui représentait un groupe arabo-américain ; il répéta ses appels, souvent lancés, à l'arrêt de l'aide économique et militaire des USA à Israël. L'autre était un religieux britannique de gauche, représentant d'un groupe interconfessionnel islamo-chrétien, qui annonça un boycott planétaire des produits fabriqués en Amérique qui durerait aussi longtemps que les États-Unis continueraient à fournir Israël en armes et en devises.

« Les hommes et les femmes pourvus de sens moral, qu'ils soient chrétiens ou musulmans, ne toléreront plus l'injure à leur conscience que constitue le fait de soutenir, même indirectement, ceux qui massacrent et oppriment le peuple palestinien. Tant que le gouvernement américain soutiendra ce massacre, tous ceux qui ont encore une conscience prendront soin d'éviter tout apport financier aux États-Unis », déclarait le religieux. Le journaliste ne semblait pas prendre cette menace de boycott au sérieux : son organisation n'était apparemment ni grande, ni puissante.

Le discours du prêtre frappa Oscar, et il sentit une idée germer en lui alors qu'Adélaïde sortait du lit pour éteindre la télévision, mais le vue de ses fesses rondes et fermes à moins d'un mètre de son visage chassa immédiatement toute autre pensée de son esprit.

L'idée fit pourtant son chemin, et au petit déjeuner, le lendemain matin, il demanda :

« Chérie, que crois-tu qu'il arriverait si dix millions de chrétiens annonçaient soudainement qu'ils n'allaient plus payer leurs impôts et allaient acheter des produits importés plutôt que ceux fabriqués en Amérique à chaque fois qu'ils en auraient l'occasion ? Qu'arriverait-il s'ils n'allaient plus remplir le formulaire 1040.S quand ils sont travailleurs indépendants ; s'ils allaient demander tous les remboursements possibles, s'agissant de salariés, et annonçaient ne vouloir plus acheter que des Honda ou des Datsun plutôt que des Ford et des Chevrolet, jusqu'à ce que le gouvernement promette de ne plus jamais envoyer un centime à Israël ? »

« J'imagine que tu parles des téléspectateurs de Saul. Mais comment arrives-tu à dix millions ? Je pensais qu'il s'agissait plutôt de sept millions et demi. »

« Ça, c'était il y a un mois. Avant que Caldwell et les autres ne s'attaquent à Saul. Je pense que maintenant, ça frise les dix millions. Tout au moins, neuf et demi. »

Après une brève réflexion Adélaïde répondit :

« En temps normal, je doute que cela ait beaucoup d'effet. Mais avec une situation précaire comme celle d'aujourd'hui, si les gens cessent d'acheter des automobiles américaines, le taux de chômage pourrait encore augmenter. Si vraiment ils arrêtaient de payer leurs impôts, il se pourrait que l'inflation croisse également. En tout cas, je ne pense pas que ça ferait assez de mal au gouvernement pour qu'il change sa politique à l'égard d'Israël. Mais un remue-ménage pourrait s'ensuivre, surtout si le gouvernement commençait à emprisonner autant de gens pour non-paiement d'impôts. »

« Eh bien, supposons qu'il y ait en même temps un boycott international des produits américains. Ne crois-tu pas que six ou sept millions d'Américains qui s'associeraient à ce boycott ne lui donneraient pas un bon coup de pouce ? »

« Peut-être. Probablement. Si ça réduisait les exportations des États-Unis de, disons 25 %, ça ferait monter le taux de chômage de plusieurs points, ce qui pourrait faire mal au gouvernement. Mais tu

ne penses pas sérieusement le faire, n'est-ce pas ? Je croyais que vous aviez fait beaucoup d'efforts pour convaincre les Juifs que Saul était pro-israélien afin de pouvoir diffuser sur les ondes. Ne l'arrêteront-ils pas tout de suite s'il s'avise d'aller à l'encontre d'Israël ? »

« Si, j'en suis sûr. Mais ils finiront par l'arrêter de toute façon. Tout ce que je fais pour le moment, c'est explorer les différentes possibilités. »

Oscar changea de sujet pour ramener la conversation à des préoccupations plus concrètes :

« Chérie, je pense que tu devrais donner au Pentagone ton préavis de deux semaines dès aujourd'hui. J'ai tellement de choses qui nécessitent ton aide que ça n'a pas de sens de garder ton emploi. »

« C'est d'accord. Mais si tu penses que l'émission de Saul ne durera pas, ne penses-tu pas aussi qu'il serait risqué de m'arrêter maintenant ? Ne devrait-on pas attendre d'être sûr que l'argent continue à rentrer ? »

« Considérant l'époque et ce que nous sommes en train de faire, nous ne pouvons être sûrs de rien, et nous ne pouvons rien prévoir, mon amour. Nous jouons gros, maintenant, et tes trente mille dollars annuels du gouvernement ne comptent plus pour grand chose. Jusqu'à présent, j'ai accumulé plus de huit millions de dollars grâce à l'émission de Saul, et même si les Juifs essayaient de nous arrêter la semaine prochaine, nous serions en mesure d'en obtenir quatre ou cinq de plus avant notre disparition de l'antenne. »

« Mais c'est l'argent de la Ligue. Si nous avons un bébé, ça serait bien d'avoir quelques économies de côté. »

« Bien sûr, mon cœur. En fait, l'argent appartient à la Corporation de l'Heure Américaine de la Foi. C'est une association à but non lucratif que nous avons créée juste pour l'émission de Saul, et j'en suis le directeur. Jusqu'à présent, je ne me suis pas octroyé de salaire, parce que nous n'en avons pas besoin. Mais nous pourrions te mettre aussi sur la liste des salariés, avec le même salaire que te verse le Pentagone, et tu pourrais déposer tout cela à la banque. Il faut prendre en considération que nous sommes à un moment décisif de notre Histoire, et nous ne pouvons pas nous permettre de consacrer notre temps à des choses sans importance ou qui ne feront pas la différence. Maintenant, nous avons une chance, certes mince, de changer le cours des choses et d'obtenir un résultat. Nous devons faire tout ce qui est en notre pouvoir. »

Alors qu'il s'adonnait à un travail journalier – remplir des chèques, planifier le prochain enregistrement de l'émission, rencontrer une nouvelle employée – Oscar avait l'esprit ailleurs. Ce fut un appel de Colleen, au milieu de l'après-midi, qui le ramena au sentiment d'urgence qu'il avait ressenti plus tôt.

« Ils nous mettent dehors, Oscar. »

La voix de Colleen exprimait le désespoir et la résignation.

« Qu'ils aillent au diable ! Dis-moi ce que tu sais. »

Colleen et Harry avaient tous deux quitté leurs emplois pour s'occuper de l'émission de Saul et des tâches connexes. Colleen servait d'agent de liaison avec les chaînes de télévision avec lesquelles ils faisaient affaire. Elle donna les détails à Oscar.

« J'ai reçu au moins huit appels aujourd'hui. Los Angeles, Seattle, WARJ à Chicago, et un tas d'autres encore ; ils disent tous qu'ils mettent fin à leurs contrats avec nous. Les Juifs ont apparemment lancé une attaque brutale et coordonnée contre nous. Ils ont effectivement envoyé des gens pour menacer les propriétaires de station non-juifs. Ils nous ont tous laissés tomber. »

« Et le réseau de l'Heure de l'Évangile ? Ils sont toujours avec nous, n'est-ce pas ? »

« Je suis désolée, Oscar. Je suis confuse, mais Carl Hollis a appelé ce matin. Il était très embarrassé et ne s'est pas étendu, mais il a été très précis : le réseau de l'Heure de l'Évangile ne diffusera plus

les sermons de Saul. Il m'a dit que les Juifs l'avaient menacé de faire couler la chaîne s'il gardait Saul. »

« Eh bien, quelle merde ! Ils ne peuvent pas annuler nos contrats si facilement. Nous avons avancé de l'argent à la plupart d'entre eux. »

« Techniquement, la majorité d'entre eux ne le peut pas. Ils ont l'obligation de nous donner le reste du temps d'antenne spécifié dans les contrats ; ensuite, ils pourront annuler. Mais je crains qu'ils nous coupent l'antenne de toute façon, même si nous menaçons de les poursuivre. Ils ont vraiment peur. »

« C'est bon, qu'ils aillent se faire foutre ! Nous aurons leur peau s'ils font ça. Je vais en parler à Bill séance tenante. »

Bill Carpenter était le conseiller juridique de la Ligue. Il avait pris part aux négociations des contrats qu'Oscar avait signés avec les télédiffuseurs. Oscar lui expliqua brièvement la situation par téléphone avant de le rejoindre à son bureau. Au moment où il arriva, Bill avait déjà appelé deux des télédiffuseurs et parlé à leurs avocats.

« J'ai été très clair avec eux. Je leur ai dit que nous utiliserions tous les moyens à notre disposition pour leur faire respecter leurs engagements et que nous les poursuivrions jusqu'au bout du monde s'ils essayaient de nous baiser. WMAB, à Los Angeles, a été plutôt direct ; leur avocat juif m'a clairement dit d'aller me faire foutre. Les gens de l'Heure de l'Évangile ont été plus raisonnables. Leur avocat pense qu'ils pourront honorer leur contrat avec nous jusqu'à leur prochain conseil d'administration, ce qui devrait nous laisser huit semaines. Il est censé me rappeler avant seize heures. Pour le reste, je crois que nous aurons du mal à leur faire respecter les contrats ; la plupart préfèrent se faire poursuivre plutôt que de se faire boycotter par les Juifs. »

« Allons, Bill ! Il y a bien quelque chose que nous pouvons faire, même sur les dossiers les plus difficiles », rétorqua Oscar.

« Eh bien, nous pourrions obtenir des injonctions de la Cour contre eux. Je doute qu'ils aillent à l'encontre d'une injonction », dit Bill en riant.

« Alors, en avant ! »

Bill regarda Oscar bizarrement.

« Tu es sérieux ? Tu te rends compte de ce que cela implique ? »

« Je me fous de ce que cela implique. Il y a beaucoup de choses en jeu sur ce coup. Nous devons faire tout ce qu'il faut pour que Saul obtienne un dernier dimanche sur chaque antenne avec qui nous avons signé. Nous ferons tout ce qui est en notre pouvoir pour ça. Ne regarde ni à l'effort, ni au coût. »

« Bordel, Oscar, nous avons deux cent seize contrats différents ! Tu penses vraiment que je vais obtenir une injonction pour chacun d'entre eux ? »

« Engage deux cent quinze autres avocats pour t'aider s'il te les faut. Le travail doit être fait. Nous ne pouvons pas nous permettre de laisser passer notre chance. »

Bill soupira et réfléchit une minute. Puis, en s'adressant plus à lui-même qu'à Oscar :

« Bien sûr, nous pourrions utiliser la Loi d'Extension Territoriale. Si nous faisons cela, nous n'aurons qu'à nous tourner vers la Cour fédérale du district et réclamer l'application de la loi sur l'ensemble de nos contrats. Nous pourrions aussi alléguer une conspiration de l'ensemble des diffuseurs. Le fait qu'ils s'opposent tous à nous en même temps légitimerait nos accusations. Nous pourrions les attaquer sur une seule et même plainte. Ça ne sera pas une tâche facile, mais c'est réalisable. »

« Quelles sont nos chances d'obtenir les injonctions ? »

Bill se mit à réfléchir et finit par dire :

« En fait, elles sont plutôt bonnes. Les faits ne sont pas réellement contestables ici. Les télédiffuseurs veulent rompre les contrats qu'ils ont passés avec nous. C'est sans ambiguïté. Tu peux facilement faire valoir que tu en pâtiras et que les dommages occasionnés seront irréparables. Ils auraient du mal à en faire autant. Je veux dire qu'ils n'oseraient certainement pas se présenter au tribunal en disant que les Juifs les menacent de prendre des mesures de rétorsion contre eux, s'ils honoraient les contrats passés avec toi. Et que pourraient-ils dire d'autre ? Je crois que nous pourrions avoir les injonctions si nous les demandons à temps. Mais tu dois savoir que ces injonctions seront perçues comme un geste hostile. S'ils ne sont pas déjà en rogne contre vous, là, ils le seront. Quelles sont les chaînes que tu voudrais attaquer ? »

« Ne prenons aucun risque avec les hésitants qui pourraient changer d'avis à la dernière minute. Attaquons les tous ! Qu'importe s'ils sont furieux contre nous après coup, pourvu que nous soyons à l'antenne dimanche prochain. »

« Ma foi, c'est une bonne chose que nous soyons lundi et non vendredi », répondit Bill, tandis qu'il se versait une tasse de café en vue d'une longue soirée de travail. Si les Juifs avaient été plus futés, ils auraient attendu jusqu'à jeudi ou vendredi pour mettre la pression sur les diffuseurs. Le temps nous aurait alors manqué pour tenter une action en justice. »

Oscar utilisa le téléphone de Bill pour proposer à Saul d'organiser une réunion à dix-sept heures, et avant qu'il ne quitte le bureau, Bill reçut un appel de Colleen pour le prévenir que quatre autres chaînes se désistaient.

Chez Saul et Emiy, Oscar expliqua ce qu'il avait en tête pour le dimanche prochain.

« Nous devons frapper aussi fort que nous le pouvons. Nous avons voulu aller trop vite, ce qui nous a foutu dans la merde, mais il nous reste une dernière chance de les coiffer au poteau. Nous pourrions être en mesure d'obliger la plupart des chaînes de nous diffuser jusqu'à la fin de nos contrats, et nous devons utiliser le temps qui nous reste aussi efficacement que possible. Mais l'émission de dimanche est la seule chose qui nous soit vraiment assurée. Et parce que nous n'aurons pas la chance d'en avoir totalement le contrôle, nous devons utiliser quelques ruses : il nous faut, si possible, trouver quelqu'un qui portera le chapeau à notre place. Je pense que l'actualité au Proche-Orient nous offre une bonne occasion pour cela. »

« Alors, tu crois qu'il est temps pour Jésus de dire aux fidèles de cesser de payer leurs impôts qui servent à soutenir Israël et les assassins du Christ ? » s'enquit Saul.

« Quelque chose comme ça », approuva Oscar. « Il y a un sacré paquet de gens qui sont déjà d'accord pour couper les vivres à Israël. Jusqu'ici, les Juifs ont réussi à les écarter des médias et du pouvoir politique. Nous devons essayer de mettre cette question difficile sur le tapis afin d'insuffler à des millions de gens intimidés la force de parler haut et fort. Ça serait également très bien si nous pouvions nous rallier au boycott que quelques-uns des chrétiens les plus libéraux d'Europe organisent. »

« Soit, mais je suis un peu hésitant sur le fait de parler politique économique avec mon public », répondit Saul. « Je ne suis pas certain de pouvoir leur faire comprendre pourquoi acheter des voitures japonaises plutôt qu'américaines pourrait nuire aux assassins de Christ sans entrer dans les détails. De plus, je ne suis pas sûr qu'ils voient d'un bon œil le fait que Jésus leur donne une conférence sur l'économie. D'un autre côté, je pourrais conserver la partie simple et démonstrative pour Jésus et rajouter ensuite une petite explication moi-même. Laissez-moi travailler là-dessus. Combien de temps avons-nous ? »

« Quelques heures, mon gars, quelques heures », répondit Oscar d'un ton découragé. « Heureusement que nous avons pris du retard sur l'enregistrement de dimanche prochain et que nous n'avons encore rien expédié. Colleen devait poster les bandes ce matin, mais les annulations ont commencé à pleuvoir. Nous devrions enregistrer ce soir et les poster demain matin, ou au pire, enregistrer demain matin et les poster dans l'après-midi. Prenez en compte le fait que ça nous

prendra environ quatre heures pour faire les copies et les préparer à l'expédition. »

« C'est un peu court, mais je ferai de mon mieux. J'ai déjà deux, trois idées ».

« Je suis sûr que tu peux le faire, Saul. Cette fois-ci, pas besoin d'être subtil. Tu peux réduire au minimum les allusions et mettre l'accent sur la comédie, ton point fort. Plus tu taperas sur les Juifs, mieux ce sera. Nous devons les provoquer au point qu'ils nous aident à faire parler de nous, et il n'y a guère de question sur laquelle il serait plus facile de les faire sortir de leurs gonds. »

Ce soir-là, Oscar et Adélaïde regardèrent ensemble les informations. À la une, il y avait des émeutes de Noirs à Chicago. En fait, elles avaient débuté le dimanche après-midi, mais personne n'en avait parlé aux nouvelles le soir même. Les troupes de Ryan étaient déjà en action et parvenaient à contenir les émeutes, mais les Noirs utilisaient cette fois beaucoup plus d'armes à feu qu'à Washington. Apparemment, ils disposaient même d'armes lourdes, parce qu'ils avaient abattu l'un des hélicoptères de Ryan. Oscar ne doutait pas que Ryan écraserait les émeutiers rapidement, mais le fait que des miliciens blancs aient d'eux-mêmes pris part aux événements compliquait la donne. Des barricades avaient été dressées pour contrôler la circulation des véhicules dans certains quartiers blancs, et les voitures conduites par des Noirs risquaient de se faire tirer dessus. De surcroît, d'autres Blancs avaient pris l'initiative de réduire les risques de désordre liés aux Noirs en mettant le feu chez ceux qui étaient nouvellement installés dans leurs quartiers. Des bandes de skinheads avaient commencé à lancer des cocktails molotov sur les immeubles habités par les non-blancs dans les quartiers mixtes. L'idée parut bonne aux autres Blancs qui décidèrent qu'il était temps de créer une zone tampon autour de leur propre voisinage. Des centaines de bâtiments furent incendiés dans les zones frontalières.

Chapitre 34

« Et maintenant, mes frères et mes sœurs, je dois vous dire ceci, même si c'est très difficile pour moi : notre Seigneur et Sauveur est revenu à moi, voilà sept nuits de ça, juste après mon sermon de dimanche dernier. »

Saul avait passé plus de quarante minutes à préparer le terrain pour cette déclaration. Son allocution, digne et presque austère, lui donnait une crédibilité plus grande que ses rivaux, plus pompeux et fausseté familiers. Leurs revendications surnaturelles – telles les visions, les remèdes miracles et autres fumisteries – toujours accompagnées de demandes de dons, faisaient d'eux des charlatans et des vendeurs de potions miracles. Saul avait évité ce genre de discours depuis sa *visitation* de l'émission de Pâques avec Caldwell. Et maintenant, il semblait peiné à l'idée de recommencer.

« J'étais dans ma bibliothèque pour préparer mon sermon de ce soir, lorsque soudain, j'ai senti une autre présence derrière moi. D'un coup, la pièce fut inondée d'une lumière si intense que je ne pouvais plus rien voir, puis, avant que je ne comprenne ce qu'était cette présence, une main se posa sur mon épaule, et je L'ai entendu.

La voix de Saul se brisa sur ces derniers mots. Il eut un sanglot, fit un effort pour reprendre le contrôle de lui-même, puis, d'une voix clairement empreinte de douleur, continua.

« Il m'a dit que son cœur était lourd. Qu'Il était mort sur la croix, afin que nous ayons la vie éternelle. Mais presque tous, nous avons rejeté le don inestimable qu'Il nous a fait. Nous L'avons rejeté, en rejetant la justice, en rejetant la miséricorde, en rejetant la décence, et en s'alliant avec ceux-là même qui, aujourd'hui, crucifient d'autres innocents dans le pays où Il a vécu quand Il était sur Terre. Il m'a dit que nous pouvions être pardonnés pour nos péchés si nous acceptions son amour, mais qu'il n'y aura pas de pardon pour ceux qui rejettent son sacrifice, se joignent à ses ennemis, ou les aident, en pratiquant aujourd'hui le même genre de cruauté à laquelle ils s'adonnaient voici deux mille ans. »

Saul observa alors un long silence, afin de laisser à son auditoire le temps de comprendre ce qu'il venait de dire, puis il poursuivit.

« Il m'a dit que j'étais de ceux qui avaient rejeté son amour, parce que j'ai contracté une alliance avec ses ennemis, parce que j'ai soutenu leurs mensonges et leurs fausses affirmations, et parce que je ne me suis pas élevé contre leur cruauté. Et, ô mes frères et mes sœurs, c'est vrai ! C'est vrai ! »

L'angoisse et la douleur marquaient de façon bouleversante la voix de Saul. Puis il dut s'arrêter, incapable de contenir ses sanglots. Ce fut une performance magistrale, la meilleure que Saul ait jamais donnée ! Il fit même monter des larmes aux yeux d'Oscar, qui était devant sa télé. Adélaïde, elle, renifla et attrapa la boîte de mouchoirs sur la table de nuit. Les bandes pour la diffusion avaient été expédiées en express, le mardi après-midi, et Bill Carpenter avait réussi à obtenir les injonctions qu'ils voulaient deux jours plus tard. La plupart des télédiffuseurs n'avaient pas opposé de véritable résistance aux tribunaux, et les Juifs n'étaient pas encore prêts à révéler publiquement leur rôle dans cette affaire. Les injonctions n'étaient valables que pour cette émission, et les diffuseurs devaient présenter leurs arguments cette semaine, s'ils ne voulaient pas qu'elles deviennent permanentes. Les organisations juives sortiraient probablement de l'ombre et utiliseraient leur force de frappe juridique.

Le point culminant de la soirée était encore à venir. Saul avait suffisamment donné de son chagrin pour ne pas s'arrêter en si bon chemin. Il commença à confesser ses péchés.

« J'ai fait comme tous les autres évangélistes ; j'ai fait l'éloge d'Israël, alors que je savais que c'était mal. J'ai fait attention de ne jamais critiquer ceux qui ont tué notre Seigneur, même quand je savais qu'il le fallait, en toute justice. Comme tous les autres, j'ai dit que c'était la prophétie qui se réalisait quand les Juifs massacrèrent les véritables habitants de la Terre Sainte et les dépouillèrent

de leurs droits ancestraux, et je savais que je blasphémiais lorsque je disais cela ; comme tout connaisseur de la Bible, je savais que les Juifs avaient rompu leur alliance avec Dieu voici des milliers d'années et qu'ils ont été maudits pour cela. Je savais aussi que la Bible dit clairement que les Juifs ont perdu le droit à Terre Promise. Je le savais, mais j'ai eu peur de dire la vérité. Nous avions tous peur. Nous savions que pour rester à l'antenne, nous devions célébrer Israël, nous devions blasphémer, nous devions mentir sur la parole du Dieu. Nous devions nous prostituer. Nous avions peur des Juifs et du pouvoir qu'ils détiennent : le pouvoir de l'argent. »

« Les autres évangélistes ont encore peur, et laissez-moi vous dire qu'ils ont de bonnes raisons. Aussitôt que se répandit, la semaine dernière, la nouvelle disant que je ne mentirai plus, que j'en avais fini de protéger ceux qui ont crucifié Notre Seigneur, ils ont tout fait pour me forcer à quitter les ondes. La station de télévision sur laquelle vous me recevez ce soir a essayé de m'empêcher de parler. J'ai dû aller devant la justice pour que mes contrats de diffusion soient respectés. Parce qu'eux aussi ont peur des Juifs. Et jusqu'à ce que Jésus posât sa main sur mon épaule la semaine dernière pour me parler, moi aussi, j'avais peur. Je connaissais leur pouvoir. Mais depuis que Jésus m'a parlé, j'ai peur de quelque chose de plus puissant encore que le pouvoir des Juifs. J'ai peur de perdre le don d'amour que Jésus a offert à chaque homme et à chaque femme qui ont su L'accepter. J'ai peur de perdre mon âme immortelle. »

« Bon sang, quel acteur ! » s'écria Oscar, rompant momentanément le charme produit par la magie de Saul. « C'est le menteur le plus convaincant que j'ai jamais vu. S'il avait fait de la politique, il serait certainement Président à l'heure qu'il est ! »

Adélaïde, toujours captivée, se blottit silencieusement contre Oscar, mais ses yeux ne purent se détacher de l'écran de télévision.

Saul avait prononcé ses derniers mots comme un long murmure puis, il commença à hausser le ton et à mettre plus d'intensité dans sa voix.

« Je veux l'amour de Jésus ! Je veux la vie éternelle que Lui seul peut donner ! Je ne veux plus louer ceux qui L'ont crucifié ! Je ne veux plus justifier leur tyrannie et leurs assassinats ! Je vais m'élever contre leur cruauté ! Je n'aurai plus peur de leur pouvoir, car Jésus est avec moi ! Et j'appelle chacun d'entre vous, mes frères et mes sœurs dans le Christ, à se tenir à mes côtés. Je vous exhorte à vous détourner de ceux qui haïssent Notre Seigneur, à leur refuser votre soutien, et à condamner leur cruauté comme je le fais ! Et j'exhorte aussi notre gouvernement à briser les chaînes avec lesquelles les Juifs l'ont entravé ! J'appelle les responsables de Washington à cesser d'envoyer de l'argent de nos impôts à des assassins, des tyrans et à des ennemis de Jésus. Je les appelle à rompre tout lien avec l'abomination qu'est Israël ! »

La voix de Saul, poussée avec une vertueuse fureur, retentissait maintenant avec éclat.

« La peur ne paralysera pas ma langue, et ceux qui servent les ennemis du Christ ne me feront pas taire. Je vais vous livrer la vérité qui vous sauvera. Je vais vous dire comment nous pouvons libérer notre gouvernement et nos vies de l'emprise des Juifs. Je vais... Je... »

L'étonnement se dessina sur le visage de Saul et sa voix s'éteignit. Puis, il exhala :

« Il est de retour ! Notre Seigneur arrive ! »

Ses mains s'accrochèrent au pupitre dans une étreinte mortelle, comme s'il avait peur d'être emporté, corps et âme. Ensuite, le même genre de transformation qu'au sermon de Pâques affecta sa posture. Il se détendit et, en même temps, donna l'impression de grandir. Les téléspectateurs crurent percevoir un changement dans sa présence. Puis, son auréole commença à briller. L'effet avait été, cette fois, beaucoup plus facile pour les organisateurs grâce à leurs propres installations, et ce n'en était que plus impressionnant. La voix de Saul, profondément changée, se propageait du studio jusqu'aux téléspectateurs, à travers les plaines et les montagnes, les champs et les forêts, de ville en ville, telle une vague irrésistible de puissance et de sérénité.

« Mes enfants, j'ai tant souffert pourf que vous puissiez vivre. Ne glorifiez pas ceux qui m'ont

persécuté. Ne servez pas ceux qui me haïssent. Croyez en moi et marchez sur les sentiers de la justice. Écoutez Saul, mon serviteur, obéissez-lui, et vous resterez avec moi, dans les Cieux, pour l'éternité. »

L'éclatante lumière des yeux de Saul s'éteignit en même temps que disparaissait l'aura autour de sa tête, et il s'effondra sur le pupitre, comme vidé de son énergie. Après quelques secondes, dans un effort empli de volonté, il se redressa et essaya de parler à plusieurs reprises, sans succès. Enfin, il retrouva la parole, s'efforçant de contrôler ses émotions, puis il dit d'une voix tremblante :

« Je suis heureux qu'Il soit revenu ce soir pour vous parler. J'avais peur que vous ne puissiez me croire, mais Il vient de s'adresser à vous aussi. Maintenant, vous savez. Maintenant, mes frères et mes sœurs, nous devons faire comme le Seigneur nous l'a commandé. »

Le moment, les gestes, les changements de posture, la voix, tout avait été parfait. Aucun acteur n'aurait pu faire mieux. Saul utilisa les dernières minutes de son sermon pour expliquer aux téléspectateurs comment Jésus voulait qu'ils agissent. Ils devraient protester contre l'envoi d'armes et d'argent à Israël, dans les termes les plus énergiques, auprès des politiciens de Washington. Si les politiciens ne réagissaient pas immédiatement, alors ils refuseraient de payer leurs impôts. Ils devaient faire pression de toutes les façons possibles sur le gouvernement. S'ils continuaient à permettre que leurs impôts soient utilisés pour financer les mauvaises actions de ceux qui ont livré Jésus pour qu'il soit crucifié, alors leurs âmes subiraient un éternel tourment. Saul ne leur demanda pas de boycotter les voitures fabriquées en Amérique, parce qu'Oscar et lui avaient décidé au dernier moment que cela aurait nécessité beaucoup trop d'explications. Ils voulaient se borner à quelque chose de simple et voir comment les gens répondraient. Peut-être un boycott serait-il possible ultérieurement.

« C'est lamentable de devoir utiliser la tricherie pour persuader les gens de faire ce qui est bien », observa Oscar après le sermon. Cela me met mal à l'aise. Nous devrions clairement leur dire ce qui ne va pas et ce qui doit être fait. Mais je sais que nous ne pouvons pas le faire, que ça ne fonctionnerait pas. Ces gens – comme la plupart des gens – doivent être manipulés. Ils ne sont tout simplement pas aptes à reconnaître la vérité ou à faire la distinction entre le bien et le mal. Les Juifs les manipulent, le gouvernement les manipule, les médias les manipulent et nous devons les manipuler à notre tour. Ils sont nés pour être manipulés toute leur vie. Mais je continue à croire qu'il est dommage de ne pas avoir le temps de les amener simplement à la bonne façon de voir les choses, par l'éducation. Juste avant que les Juifs nous forcent la main, Saul marchait dans cette direction avec ses sermons, en aidant ses téléspectateurs à se libérer et à penser.

Il regarda intensément Adélaïde, s'esclaffa et dit :

« Bien entendu, le duperie ne coule pas dans mes veines ! Et je suis inquiet du succès de cette opération. Qu'en penses-tu. Penses-tu que Saul aura réussi à convaincre la majeure partie de son public ce soir. »

Adélaïde hésita un moment avant de répondre.

« Oui, je pense que nous y sommes arrivés. Je n'ai jamais été ni très chrétienne, ni très croyante, encore moins depuis mes premières années de faculté. Pourtant, ce soir, Saul m'a presque convaincue que Jésus parlait à travers lui. Il était vraiment crédible. Je suis sûre que la plupart des gens qui regardaient l'émission ce soir ont été profondément émus et que, maintenant, ils croient vraiment que Jésus veut qu'ils cessent de payer leurs impôts à Israël. Mais... »

« Mais quoi ? » demanda impatiemment Oscar.

« Eh bien, je ne sais pas combien d'entre eux vont effectivement faire les choses en raison de leurs convictions. Les gens sont si passifs. Et ils sont tellement capricieux, si facilement influençables. Je ne sais pas combien de temps il se passera avant que d'autres évangélistes ne les fassent revenir en arrière. Si seulement Saul pouvait continuer à leur parler, semaine après semaine ! Alors, je serais sûre qu'il parviendrait à pousser une bonne partie de ses fidèles à agir. »

« Eh oui, putain, c'est ça le problème. C'était notre dernière chance. Je suis sûr que nous pourrions garder Saul à l'antenne sur quelques chaînes encore un moment, mais après l'émission de ce soir, les Juifs reprendront leur campagne pour le faire taire. Nous ne faisons pas le poids face à leur puissance économique et leur pouvoir politique et ils sont capables de réduire notre audience à néant. Mais nous les combattons sur tous les fronts. »

Chapitre 35

Les répercussions de l'émission du 27 septembre ne se firent pas attendre, aussi bien dans la communauté juive que chez les fidèles de Saul. Les Juifs étaient littéralement fous furieux. Le fait qu'un horrible goy les ait bernés, qu'il se soit permis d'utiliser leurs propres médias contre eux, qu'eux-mêmes se soient faits duper en croyant que Saul n'était qu'un autre de ces moutons chrétiens, le laissant ainsi inculquer aux gens des idées dangereuses et mettre fin à des décennies de manipulation, enragea les Juifs à un point tel qu'ils abandonnèrent toute prudence et toute retenue.

Le lundi matin, une foule de juifs en colère fit irruption dans les studios de WFKZ, la station new-yorkaise qui diffusait le programme de Saul, et les saccagèrent, détruisant le matériel et frappant tous les employés qui eurent la malchance de se trouver là ; une secrétaire de dix-neuf ans qui avait reçu des coups de batte de base ball fut hospitalisée pour une fracture du crâne et des hémorragies internes. Dans la soirée, une bombe détruisit l'émetteur d'une station de Los Angeles. Des hordes de Juifs manifestèrent bruyamment devant une douzaine d'autres grandes chaînes qui avaient diffusé l'émission, terrorisant le personnel et causant de grands dommages matériels.

Les commentateurs éditoriaux des journaux nationaux étaient sans surprise : Saul y était qualifié de « haineux » et de « néo-nazi », et l'on suggéra qu'il avait dépassé les limites permises de la liberté d'expression, en foi de quoi ses sermons ne devaient plus être tolérés. Les éditoriaux véhiculaient des mensonges éhontés et grossiers sur ce que Saul avait dit ; seulement un lecteur sur vingt de ces articles avait vu l'émission, et les autres croiraient sans vérifier par eux-mêmes, que le sermon de Saul était un « délire hitlérien » bourré de « rage antisémite ». Ceux qui avaient vu l'émission seraient stupéfaits par ce qu'ils liraient dans les journaux, mais cela ne ferait que confirmer le discours que Saul leur avait tenu et donc, ouvrirait encore un peu plus leurs esprits.

Chez les autres évangélistes, c'était à qui taperait le plus fort sur Saul. Caldwell fut le plus véhément.

Interrogé au 20 heures de NBC, il évoqua les camps de concentration et les chambres à gaz, déplorant que les pauvres et innocents Juifs continuent à être traqués et persécutés par des antisémites comme Saul. Selon lui, être contre l'aide à Israël, c'était être contre Dieu et reprocher aux Juifs la mort du Christ était un blasphème pur et simple.

Il était intéressant de noter qu'aucun des autres évangélistes n'osa accuser Saul de supercherie ; aucun d'eux ne voulut mettre en doute l'authenticité de son expérience comme messenger de Jésus. Ils éludèrent tout simplement la question ; pour Oscar, il était clair qu'ils jugeaient préférable de ne pas aborder le problème des trucages.

Les politiciens ne tardèrent pas non plus à hurler avec les loups. Pourtant, avant la fin de la semaine, beaucoup allaient encore changer d'avis. C'était un fait avéré que les Juifs avaient au moins soixante-quinze membres du Sénat dans leur poche : les trois quarts du Sénat signeraient une pétition, ou voteraient pour ou contre tout projet de loi sans poser de question si les Juifs le leur demandaient. Une quinzaine d'autres sénateurs suivraient le mouvement moyennant un peu plus de persuasion. Ce lundi-là, quatre-vingt trois sénateurs signèrent une résolution dénonçant Saul et son émission. Il s'avéra, après un sondage mené dans l'après-midi, qu'aucun de ces quatre-vingt trois sénateurs n'avait regardé l'émission de Saul.

Puis la réaction du public commença à se faire entendre. Les fondamentalistes qui avaient regardé la performance de Saul étaient de tout cœur derrière lui. Leurs lettres commencèrent à pleuvoir sur Washington dès le mercredi. Le vendredi, les sacs postaux s'accumulaient jusqu'au plafond dans les bureaux des législateurs de la *Bible Belt*. Huit des sénateurs qui avaient soutenu la résolution contre Saul retirèrent publiquement leur signature le vendredi, expliquant que depuis, ils avaient visionné l'enregistrement de l'émission et n'y avaient trouvé aucun message aussi répréhensible qu'ils avaient été amené à le croire.

Il était clair que les Juifs avaient une marge de manœuvre considérable et qu'ils pesaient toujours aussi lourd dans la balance du pouvoir. Mais il était tout aussi clair que, dans la population, Saul jouissait d'un soutien suffisant pour organiser le combat. Ce dernier fait maintenait les Juifs dans un état d'alerte maximum. Les publications de diverses organisations juives se remplirent de sombres prédictions concernant le danger qui menacerait si le changement d'attitude que Saul avait suscité parmi ses téléspectateurs envers Israël devait s'étendre à d'autres segments de la population. Une lutte de longue haleine sur la question du soutien à Israël conduirait certainement de nombreux autres *goyim* à s'aligner sur Saul, ce qu'il fallait éviter à tout prix. Saul devait être immédiatement réduit au silence, et il fallait du même coup enterrer le problème qu'il avait soulevé, le tout avec discrétion.

La *Semaine Juive* avertit que le malaise croissant du public face à la situation économique pourrait très vite déboucher sur une résurgence massive de sentiments et de comportements anti-juifs. Il suffirait seulement que les masses de Gentils se rendent compte que, pendant qu'ils avaient du mal à joindre les deux bouts, les politiciens de Washington, à la solde des Juifs, dilapidaient leurs impôts en aidant massivement Israël et son peuple. Le cumul de l'aide économique et militaire à la nation juive s'élevait déjà à cinq milliards de dollars, soit près de cinq mille dollars par famille israélienne de quatre personnes – bien plus que ce qu'une famille américaine moyenne ne pouvait espérer du gouvernement.

Après cela, le changement d'attitude des grands médias d'information face à cette question fut aussi prompt que radical. Le nom de Saul disparut pratiquement des journaux. La furieuse bataille qui faisait rage dans les tribunaux à propos de son droit à rester à l'antenne ne donna lieu qu'à de brèves mentions dans leurs pages, et même là, la seule explication donnée était que les diffuseurs s'opposaient au *racisme* de ses sermons. Il n'y avait pas le moindre indice quant à l'implication des Juifs dans ce litige.

Par contre, les médias commencèrent à inonder le public de jérémiades sur l'Holocauste et de resucées de vieilles histoires. Un truc longuement éprouvé que les grands patrons de presse ressortaient chaque fois qu'ils estimaient que les Gentils avaient besoin qu'on leur rappelle à quel point les pauvres Juifs avaient souffert et combien la planète avait contracté une dette envers eux.

Le dimanche suivant son sermon choc, l'émission de Saul fut diffusée par près des deux tiers des stations habituelles et par un peu plus de la moitié la semaine d'après. Bill Carpenter avait engagé des renforts et se disposait à mener une lutte sans merci dans les tribunaux, mais de toute évidence, le meilleur résultat qu'il pouvait espérer était un report de quelques semaines de l'arrêt total de diffusion de l'émission. Les Juifs l'emporteraient pour la simple raison qu'ils étaient mieux armés. Le système judiciaire américain avait depuis longtemps dégénéré au point que la lettre et l'esprit de la loi n'étaient plus des facteurs déterminants ; de nos jours, l'argent et la politique pesaient plus lourd que la justice lors des audiences. La partie jouissant d'un plus sûr appui médiatique avait un avantage substantiel sur la partie qui avait uniquement le droit pour elle. Les avocats de chaque partie étaient absolument dépourvus de tout scrupule, et les juges eux-mêmes étaient souvent des avocats de la politique plutôt que des justiciers ; les motivations de leurs jugements répondaient aux nécessités de leur carrière personnelle bien plus qu'au droit ou à la justice.

Tandis que le combat s'étirait en longueur, Oscar et Saul s'attachaient à tirer le meilleur parti de la situation. Saul parla brièvement à ses téléspectateurs de la situation au Proche-Orient : il insista sur les procédés employés par les Juifs, qui n'étaient plus présents en Palestine depuis l'époque romaine, pour tourner la Première Guerre mondiale à leur avantage. Ils avaient utilisé leur influence politique pour engager les États-Unis dans le conflit, aux côtés de la Grande-Bretagne, en échange d'une promesse du Gouvernement britannique d'y soutenir l'établissement d'un *foyer national juif* après la guerre : la Déclaration Balfour. Il leur raconta les trahisons, les manigances, les massacres de masse commis par les Juifs pour asseoir leur pouvoir en Palestine après la Deuxième Guerre mondiale, qui, rappelait-il, fut dans une large mesure encore déclenchée par eux et à leur seul bénéfice. Enfin, il relata la campagne génocidaire menée depuis lors contre les Palestiniens

autochtones.

Cependant, il insista plus particulièrement sur ce que faisaient les Juifs aux États-Unis, car l'Histoire et les considérations de politique étrangère étaient un peu trop abstraites pour la majeure partie de son public. Les impôts, la corruption politique et judiciaire, la décadence morale et sociale, la manipulation des médias d'information et de divertissements, les problèmes économiques actuels, voilà les choses auxquelles ses téléspectateurs étaient directement confrontés, même s'ils n'en comprenaient pas toujours les ressorts.

Dans ses sermons, Saul reliait ces problèmes au pouvoir que la tribu des assassins du Christ exerçait en Amérique. Son message était simple et percutant, il allait droit au cœur de ses fidèles. Leur nombre avait d'ailleurs augmenté, alors même que l'émission avait été lâchée par plusieurs stations, car des millions de non-fondamentalistes la regardaient par curiosité, suite à l'explosion des attaques que les médias avaient lancées contre Saul. Ces millions de personnes avaient elles-mêmes incité leurs amis à regarder l'émission, tant le message leur plaisait. Quand les chiffres de l'audimat tombèrent à la mi-octobre, ils révélèrent que le nombre de téléspectateurs de Saul avait augmenté de près de neuf millions le mois précédent, pour atteindre bientôt les douze millions, et ce, malgré la perte de 45 % des diffuseurs.

La frénésie des Juifs ne connut plus de limites. Bien que les grands médias d'informations gardassent le silence sur la question, la communauté juive et ses organisations étaient en proie à une véritable hystérie.

Le taux de chômage dépassa les 17 % en octobre. Le FBI refusa de communiquer les derniers chiffres nationaux sur la criminalité, mais les indices locaux montrèrent qu'ils avaient littéralement explosé. Les vols avec violence, les cambriolages, les braquages à main armée étaient devenus monnaie courante dans les villes, au point que les Blancs avaient pratiquement déserté les rues au crépuscule, les abandonnant aux bandes ethniques et à la police. Ceux dont l'emploi les forçait à se déplacer la nuit tombée, le faisaient en groupe, et verrouillaient les portières de leurs véhicules. Ils craignaient pour leur sécurité, mais aussi pour leur foyer, laissé sans surveillance. Les boutiques et les grands magasins qui, jadis, restaient ouverts la nuit, fermaient dès le crépuscule et abaissaient le rideau de fer sur leurs vitrines. Les vendeurs de systèmes d'alarme, de systèmes de protection, et autres dispositifs de sécurité n'avaient jamais dû faire face à une telle demande.

Malgré les mesures draconiennes prises par le gouvernement, le désordre civil planait sur la vie quotidienne. Les fréquentes manifestations pour protester contre les conditions économiques finissaient très souvent par des affrontements violents avec la police. Des groupes de squatteurs au chômage s'emparaient d'immeubles vacants, et les forces de l'ordre les expulsaient – rarement avec douceur.

Le phénomène d'émeutes raciales était lui aussi en pleine expansion. Beaucoup de Blancs qui, par le passé, auraient simplement rassemblé leurs affaires et déménagé plus loin en banlieue, où ils n'auraient plus été confrontés à la triste réalité de la vie avec leurs frères de couleur, n'avaient plus les moyens de partir ; ils étaient forcés de rester sur place et de se battre. Au cours du dernier mois, il y eut beaucoup de confrontations raciales, mais rien qui soit d'une ampleur comparable à celle des émeutes de septembre à Chicago.

Et pour finir, le terrorisme politique semblait revenir à la mode. Ces dernières semaines, les explosions de banques ou d'édifices gouvernementaux se succédèrent comme jamais depuis les années 1970. Le pays dut faire face à la multiplicité des revendications de ces attentats, émanant d'organisations publiant chacune des manifestes et posant des ultimatums.

Il ne faisait aucun doute que, sans les efforts menés par l'Agence pour la Sécurité Publique, la situation du pays eût été encore plus chaotique, et Oscar s'étonnait de la masse de travail sous laquelle Ryan se démenait. Oscar se demandait s'il croyait vraiment pouvoir empêcher l'effondrement total avant l'amélioration de la situation – si toutefois amélioration il devait y avoir un jour.

Chapitre 36

Oscar venait juste d'allumer la télévision pour le journal du soir, lorsque Ryan téléphona.

« C'est du tout cuit pour toi cette fois, Yeager. Tu as du papier et un crayon ? »

« Bien sûr. De quoi s'agit-il ? »

« J'ai besoin que tu descendes un prédicateur télé pour moi. »

Oscar sentit son sang se glacer ; il savait, avant que Ryan n'eût repris la parole, de quel prédicateur il parlait. Il écouta la suite dans un silence gêné.

« Son nom est Saul Rogers. Il vit au 1220, South Glendale Street, à Alexandria. Il n'a pas de garde du corps et il est facile à repérer – c'est un gars qui ne passe pas inaperçu. J'ai laissé un paquet d'informations sur lui, y compris une photographie, à l'endroit habituel. Tu devrais le cueillir ce soir. Le boulot doit être fait immédiatement, avant qu'il ait le temps de faire un autre sermon. Et tu n'as pas à t'inquiéter pour ce qui est de maquiller l'affaire en accident. Il y a tellement de gens qui veulent la mort de ce gars-là que la police en aura pour des années à enquêter sur tous les suspects. »

Oscar retrouva sa voix et balbutia sa question.

« Je... je ne comprends pas. Pourquoi voulez-vous que je tue un prédicateur ? Quel rapport avec la sécurité nationale ? »

« Tout un tas ! D'abord, il a foutu un bordel gigantesque ; il a embrigadé les croyants, en leur faisant croire qu'il était le porte-parole de Jésus. Beaucoup d'entre eux écrivent des lettres au membres du Congrès pour les prévenir qu'ils ne payeront plus leurs impôts. Si quelqu'un parvient à les organiser, nous pourrions avoir une rébellion fiscale sur les bras. »

« Mais bordel ! On ne tue pas les gens pour ça. S'il a fait quelque chose d'illégal, comme inciter à la rébellion ou au désordre, vous pouvez l'arrêter, et avec les nouvelles lois, le garder six mois sous les verrous. Ça mettra fin à tous les problèmes qu'il cause. »

« Je pourrais le faire, Yeager, mais je ne veux pas. Je pourrais très facilement l'inculper en application du nouveau décret exécutif du Président, mais je ne veux pas jouer le rôle de l'ennemi de Jésus. Ce mec a beaucoup de soutien populaire et je ne tiens pas à m'aliéner cette partie de la population. D'ailleurs, il y a d'autres raisons pour lesquelles nous devons nous débarrasser de lui. »

« Lesquelles ? »

« Si tu tiens vraiment à le savoir, tous les hauts dirigeants juifs du pays veulent sa peau. Ils ont mis beaucoup de pression sur le Président pour le faire taire. Nous sommes dépendants de ces gars pour maintenir le calme. Ils pourraient, à tout moment, encourager le désordre ou critiquer le gouvernement à travers les médias qu'ils contrôlent. »

« Les Juifs ? Mais putain de merde ! Avez-vous changé de camp ? »

La réponse fut cinglante.

« Écoute, Yeager, je n'ai pas le temps de tout t'expliquer. Crois-moi sur parole. Nous avons besoin de la coopération de l'élite juive. Ses intérêts coïncident, en ce moment, avec ceux du gouvernement et avec les miens. »

« Eh bien, vous allez me trouver têtu et insistant », reprit Oscar, « mais vous m'aviez convaincu, il y a quelques temps, que le but du jeu était justement d'empêcher les Juifs de tout contrôler. Or il me semble que c'est eux, maintenant, qui vous contrôlent. Je ne m'oppose pas spécialement à tuer des gens, qu'ils soient prédicateurs ou je ne sais quoi, mais j'aime avoir une justification rationnelle pour le faire. J'aime à penser que c'est pour la bonne cause, si vous voyez ce que je veux dire. »

« Tu commences à m'emmerder, Yeager. Je ne reçois pas mes ordres des Juifs. J'essaie de maintenir l'ordre dans ce pays malgré des conditions épouvantables. L'élite juive est assez intelligente pour comprendre que si nous laissons cette crise économique dégénérer, une bonne partie des reproches lui sera imputée, et il y aura une hausse de l'antisémitisme, voire même des tendances violentes contre sa communauté. D'une certaine façon, nous les tenons par les couilles en ce moment ; pour une fois, nous pouvons en faire ce que nous voulons et garder le reste des Juifs de notre côté. »

« De leur côté, vous voulez dire ? Vous savez aussi bien que moi, Ryan, que les Juifs doivent de temps en temps passer par une période d'affermissement. Il leur faut du désordre habituellement, pour se développer ; ils créent du désordre par tous les moyens possibles pour détruire une société, et ainsi, mieux la diriger. Depuis la Seconde Guerre mondiale, ils ont tout fait pour détruire la nôtre, en anéantissant notre identité, en remplaçant ce qu'il y a de bien par ce qu'il y a de mal et inversement, en injectant leur poison spirituel. Maintenant, il est temps pour eux d'affermir leur position. Les nouvelles lois réduisant les libertés ont été conçues pour asseoir les changements qu'ils ont instaurés, pour empêcher les Blancs de les contrer. Ils ont besoin de gars comme vous pour garder des gars comme moi dans le rang, le temps d'une génération, jusqu'à ce que la dernière résistance ait sombré et que le peuple pense que le nouveau mode de vie qu'ils ont mis en place est normal. »

Ryan répondit d'une voix glaciale, à peine maîtrisée.

« Je ne vais pas polémiquer avec toi, Yeager. Je t'ai dit ce que je voulais faire, et maintenant, tu ferais mieux de t'y mettre. »

Puis de nouveau, il fit une petite pause et recommença plus calmement.

« Je suppose que je devrais être fier de toi. Tu as acquis une bonne maîtrise du sujet depuis que je t'ai guidé dans cette direction. Mais ne fais pas l'erreur de croire que tu sais tout. Je t'ai dit que j'allais mettre de l'ordre dans ce pays, et c'est ce que je vais faire. Ce n'est pas un ordre juif que je veux. C'est mon ordre. Ils ne sont pas les seuls à tirer les ficelles. J'ai de bonnes chances d'avoir le dessus si je continue ainsi. En aucun cas, nous ne devons nous apitoyer. Certes, les Juifs ont ruiné notre pays. Mais l'important, c'est de savoir qu'il est ruiné, pas de savoir qui l'a ruiné. Les Blancs, dont tu penses qu'ils sont freinés par les nouvelles lois, n'auraient pas plus de chance de rétablir la situation que n'en eurent tous les hommes du roi avec Humpty Dumpty. Tout ce qu'ils pourraient faire serait de créer le chaos total, et rien de bon ne vient du chaos. Au moins, je maintiens les choses en place et je donne une chance au peuple américain de tirer profit de sa souffrance. Peut-être même, l'expérience lui mettra-t-elle un peu de plomb dans la cervelle. Et, crois-moi, si quelqu'un doit, à l'avenir, mettre un sac sur la tête des Juifs, ça sera moi. Pense à ceci mon garçon : quand tu auras liquidé ce conservateur obsédé de Rogers, ce seront les Juifs qu'on blâmera. Il les a attaqués dans son émission, tout le monde en déduira qu'ils l'ont tué pour le faire taire. Ces millions d'évangélistes qui pensent qu'il a quelque chose de spécial haïront les Juifs d'avoir tué leur gourou. »

Après qu'Oscar eût raccroché, Adélaïde, qui avait entendu une partie de la conversation, demanda avec inquiétude :

« Qu'est-ce que c'est que cette histoire de tuer des gens ? »

« Rien, ma chérie. Juste un différend rhétorique avec un gars que je connais. »

Oscar trouve une excuse et s'enfonça dans la nuit pour aller chercher le paquet contenant les informations de Ryan. Il avait besoin de temps pour réfléchir, et il voulait savoir exactement de quelles informations disposait l'Agence concernant Saul.

Il s'aperçut bientôt que c'était peu de choses : nom, adresse, lieu et date de naissance, profession antérieure et description physique, le tout sur un formulaire standard de l'Agence auquel était fixé une photo extraite du dossier personnel de l'école où Saul avait travaillé. Il y avait aussi un polycopié de ses antécédents scolaires datant de plusieurs années. La rubrique du formulaire

concernant les activités associatives portait la mention *inconnues*. Apparemment, l'Agence n'était pas au courant que Saul était membre de la Ligue.

Oscar dormit très peu cette nuit-là. Un conflit avec Ryan était la dernière chose qu'il souhaitait devoir gérer. S'il refusait de tuer Saul, Ryan prendrait probablement le risque de demander à quelqu'un de l'Agence de le faire. Alors, non seulement sa relation avec Ryan serait irrémédiablement compromise, mais sa vie même serait en danger. De surcroît, l'Agence pourrait enquêter sur Saul pour préparer son assassinat, et découvrir du même coup le réseau de relations de la Ligue, ce qui mettrait en péril d'autres personnes. La situation était mauvaise, vraiment mauvaise.

Chose particulièrement troublante, nul ne pouvait dire qu'Oscar l'aimait vraiment, mais il en était venu à éprouver un grand respect pour Ryan dont les idéaux authentiques se manifestaient par des ambitions prétorienne. Or, dans la lutte contre les Juifs en vue de la survie de sa race, Oscar avait jugé stratégique de se battre aussi sur ce front, bien que Ryan, qui était dans une bien meilleure position que la Ligue pour influencer sur l'issue de la lutte, poursuivît un objectif quelque peu différent. En fait, il occupait un poste clé, et ne pas prendre cela en considération témoignait d'une irresponsabilité totale. Dans l'ensemble, et le problème de Saul mis à part, la situation pourrait bien être encore pire avec quelqu'un d'autre que Ryan à la tête des prétoriens. C'était là un des aspects.

Le revers de la médaille était qu'Oscar se sentait beaucoup plus en harmonie avec la vision de la lutte qu'avait la Ligue qu'avec celle de Ryan. La nature d'Oscar était telle qu'il lui semblait normal de combattre comme il le faisait avec l'émission de Saul en tentant de réveiller et de rééduquer autant de Blancs que possible et en essayant de sauver tous ceux qui n'étaient pas perdus pour leur faire rejoindre la cause commune de la survie de la race ; ou, à défaut, de reprendre les armes et lutter comme il le faisait avant que Ryan ne l'attrape. Il n'était tout simplement pas prêt, comme Ryan, d'opter pour l'attentisme, réduisant ainsi les chances d'assainir la situation raciale et de prendre un nouveau départ. S'il avait à choisir entre l'immobilisme de Ryan et les aléas d'une guerre civile, il choisirait cette dernière solution.

Autour de trois heures du matin, Oscar plongea finalement dans un sommeil agité. À huit heures, Adélaïde le secoua pour le réveiller. Au petit déjeuner, après une tasse de café chaud et fort, Oscar eut une idée. Supposons, pensait-il, que je feigne une tentative d'assassinat sur Saul, une tentative infructueuse, mais retentissante. Saul aurait, dès lors, une excuse toute trouvée pour s'entourer de gardes du corps, et la publicité autour de l'affaire rendrait le recours à un tueur de l'Agence beaucoup plus risqué pour Ryan. Par ailleurs, ça libérerait Oscar quelques temps. Il n'aimait pas l'idée de laisser l'impression d'avoir bâclé le travail ; rien que d'y penser, sa fierté en prenait un coup. Et Ryan pourrait être pris de soupçons. À tout le moins, cela entamerait sa confiance envers Oscar. Mais il fallait gagner du temps – assez pour permettre à Saul de poursuivre son programme jusqu'à ce que les Juifs aient finalement réussi à faire plier toutes les stations.

Après le petit déjeuner, il appela Harry pour lui demander de contacter Saul depuis une cabine téléphonique – il ne devait surtout pas mentionner le nom d'Oscar – et lui dire de se rendre, sous un prétexte quelconque, au studio d'enregistrement. Oscar ne craignait pas que son téléphone fût sur écoute, puisque la dernière chose que voulait Ryan, c'était que quelqu'un de l'Agence enquête sur lui, mais il redoutait que ce fût le cas pour le téléphone de Saul. Il arriva au studio avant Saul et Harry et repensa à la manière qu'il avait choisie pour leur présenter les événements. Il était prêt à leur divulguer une partie de la vérité, mais certainement pas toute la vérité.

Enfin, il commença.

« Écoute, Saul, je ne peux pas t'en dire plus, mais je sais qu'il y a un contrat sur ta tête. Il y a certaines personnes qui veulent te voir mort, le plus rapidement possible. Nous allons devoir faire quelque chose, qui, espérons-le, t'évitera le pire, tant que tu seras présent sur les ondes, et je crois savoir comment faire. »

Harry regarda fixement Oscar.

« Hé ! Mon pote, tu as des accointances avec la mafia ? »

« Pas du tout. Mais j'ai certains contacts. Je ne peux vraiment pas vous en dire beaucoup plus. Vous devez seulement me croire. Les gens qui ont lancé le contrat sur Saul ne sont pas des rigolos. Mais ils ont aussi très peur de la publicité. Ils agiront seulement s'ils sont sûrs que l'affaire retombe sur quelqu'un d'autre ; ils ne prendront aucun risque d'être eux-mêmes mis en cause. Saul n'a besoin que de deux choses pour être en sécurité. Il a besoin de la meilleure protection que nous puissions lui payer, et du maximum de publicité autour de la menace qui pèse sur sa vie. Alors, voici ce que nous allons faire : Harry, tu vas passer des coups de fil pour engager une équipe de sécurité. Prends des professionnels, pas des bénévoles de la Ligue. Au moins une douzaine, pour qu'il y en ait toujours au moins quelques-uns chez Saul, quelques-uns pour l'accompagner partout, un qui restera jour et nuit près de tout véhicule qu'utilisera Saul et un qui restera au studio. Engage-les dès aujourd'hui, mais qu'ils ne se présentent pas au travail avant demain matin. Saul, aujourd'hui, tu peux vaquer à tes activités quotidiennes comme si de rien n'était, et ce soir, je simulerai un attentat contre toi. Pour être plus précis, je ferai sauter ta voiture. Je veux quelque chose d'assez spectaculaire et d'assez bruyant pour attirer au maximum l'attention des médias. Voyons voir, il fait nuit vers dix-neuf heures en ce moment. Ce soir, tu gareras ta voiture la mieux assurée devant ton garage, le plus loin possible de ta maison et de tout ce que tu ne veux pas voir endommagé. À dix-neuf heures, je fixerai une bombe télécommandée sous l'habitacle. À dix-neuf heures trente, tu diras à Emily que tu dois faire un saut au studio pour vérifier certains accessoires pour ton prochain sermon. Tu files dans ta voiture, démarres, allumes tes phares, puis tu t'aperçois que tu as oublié quelque chose. Laisse le moteur tourner, les feux allumés, et retourne chez toi aussi vite que tu peux. C'est là que je déclencherai la bombe. Compris ? »

Saul le regarda, dubitatif.

« Oscar, es-tu vraiment sûr de tout ce que tu racontes ? »

Chapitre 37

Ryan n'étais pas content. Oscar avait exécuté le plan qu'il avait présenté à Saul et à Harry, en utilisant une bombe beaucoup plus puissante que nécessaire. Non seulement la Mercedes de Saul se volatilisa en propulsant des débris à plus de vingt mètres, mais en plus, autour de la maison de Saul, presque toutes les fenêtres avaient été soufflées. La police et le FBI furent sur les lieux pendant quelques semaines et l'attentat fit les grands titres de la presse écrite et télévisée dès le lendemain matin.

Saul, le visage bandé, blessé par les éclats de vitres, expliqua dans une entrevue avec la télévision comment sa vie fut miraculeusement sauvée parce qu'il s'était soudainement aperçu qu'il avait oublié sa Bible chez lui.

« J'ai senti la présence de Jésus quand je suis monté dans la voiture, et j'ai entendu une voix qui me disait : *Ta Bible, Saul*. Sans ce rappel, je finissais en miettes. »

Puis il ajouta :

« Je sais que les partisans d'Israël veulent me faire taire. Ils font du chantage auprès de toutes les stations qui diffusent mon émission, les menaçant de les pousser à la faillite si elles ne rompent pas les contrats qui les lient à moi. Je n'ai jamais pensé qu'ils iraient aussi loin pour me faire plier. Je sais que la crainte des Juifs en a amené plus d'un à cacher la vérité à notre peuple, mais je n'ai pas peur, parce que je sais que Jésus veille sur moi, et qu'il accomplira d'autres miracles pour me protéger tant que je Le servirai. »

Le vrai miracle fut que l'entrevue de Saul fut diffusée dans les journaux télévisés sans être censurée.

« Putain, Yeager, celui-là, tu l'as bel et bien raté ! » déclara Ryan, d'un ton caustique, le soir même au téléphone.

« Je suis désolé, Ryan. En voyant sa voiture devant son garage, j'ai pensé qu'il s'en servirait le soir même. J'ai donc fixé six kilos de Tovex dessous avec un aimant. J'ai utilisé un de ces détonateurs télécommandés que vous m'aviez donnés et je l'ai connecté à la bombe. Puis je suis retourné à ma voiture, deux cents mètres plus loin, et j'ai attendu. Quand j'ai vu ses phares s'allumer, j'ai appuyé sur le bouton. De là où j'étais, je n'ai pas pu voir qu'il était redescendu de la voiture pour retourner chez lui. J'ai vraiment fait de mon mieux, mais ce sont des choses qui arrivent. »

« Eh bien, tu n'as plus qu'à réessayer, mais ça sera beaucoup plus difficile. Ce fils de pute est maintenant entouré de gardes du corps. »

Oscar avait espéré que Ryan ferait marche arrière en voyant toute la publicité faite autour de l'attentat, ce qui lui aurait donné le temps de souffler. C'était principalement ce qui avait motivé l'attentat. Il voulait à tout prix éviter une confrontation avec Ryan, et quand il l'entendit insister pour recommencer, son cœur s'emballa. Il avait toutefois prévu cette éventualité et s'y était préparé.

« Comme vous voudrez ! Je vais réfléchir à une autre manière d'y arriver. Au fait, j'ai failli oublier de vous dire : j'ai trouvé quelque chose de très intéressant dans la voiture de Rogers. Pendant que je faisais mes vérifications, j'ai aperçu une serviette sur la banquette arrière. La porte n'était pas verrouillée, j'ai donc jeté un œil dedans. J'en ai sorti un paquet de papiers que j'ai fourré dans ma poche. Une fois chez moi, je les ai examinés, et... devinez quoi ! Rogers a prévu de vous attaquer dans un de ses sermons. Il a un tas de trucs sur vous. On dirait que ça vient du FBI. »

« Qu'est-ce que tu racontes, Yeager ? Quels trucs ? »

L'inquiétude était perceptible dans la voix de Ryan.

« Les papiers sont dans mon sous-sol. Je ne me souviens pas de tout, mais il y avait plusieurs rapports d'enquêtes du FBI mentionnant des violations des droits civiques que votre agence aurait

commises en matant les émeutes de nègres à Washington et Chicago. Rogers a dû passer les rapports au peigne fin. Il a souligné certains passages et inscrit des notes en marge qui disent : « Utiliser ceci », et ainsi de suite. Apparemment, il tient ses informations de quelqu'un au FBI qui veut vous avoir. Je me souviens d'une note en marge qui disait quelque chose comme : « Voir de nouveau Thorstein jeudi, immeuble Hoover pour plus de détails. »

« Thorstein ? »

« Thorstein ou Thurstein, quelque chose comme ça. »

« Thonstein ! Jules Thonstein ! Ce fils de pute ! » explosa Ryan.

Bien entendu, Oscar avait faussé l'orthographe et la prononciation du nom. Il savait très bien que Jules Thonstein était le directeur de la Section des Fraudes au FBI. Il était tombé sur son nom dans les rapports d'informations lors de la création de l'Agence ; il était mentionné comme candidat possible à la tête de la nouvelle organisation. Oscar avait senti qu'il y avait là de quoi semer la zizanie entre les deux hommes, et c'était bien vu. Ryan réagit à peu près exactement comme il l'avait prévu.

« Bon, Yeager. Tu dois m'apporter ces papiers tout de suite. Je ne veux pas prendre le risque de les voir tomber dans les mains du premier venu. Je vais au Capri ; tu connais, ce restaurant à Georgetown ? »

« Oui, j'ai entendu parler. Je crois savoir où il est. »

« Bien, j'y serai dans une demi-heure. Sois là avec les documents. À exactement huit heures trente, j'irai aux toilettes. Tu y seras depuis huit heures vingt-cinq, et tu me les passeras quand j'entrerais. »

« Non, non, Ryan. Si l'on doit se voir, cette fois, je veux que ce soit dans un endroit où nous pourrions nous asseoir et parler face à face quelques minutes. Si tout cela est aussi important pour vous que je veux bien le croire, alors vous devrez trouver un moyen de fausser compagnie à vos gardes du corps l'espace d'une heure, pour me retrouver dans un endroit où nous pourrions parler en privé. »

« Qu'est-ce que tu as en tête ? Tu n'imagines tout de même pas me faire chanter, Yeager ? »

Le soupçon pesait lourd dans la voix de Ryan.

« C'est la dernière chose à laquelle je penserais. Mais les circonstances ont beaucoup changé depuis que nous avons commencé notre petit partenariat. J'ai besoin de certains éclaircissements, afin de savoir exactement la tournure que prendra demain notre relation. »

Il y eut une courte pause, durant laquelle Ryan évalua la situation, puis il dit :

« Parfait, Yeager. J'ai un bateau à la marina, en bas de Maine Avenue. Vois-tu où c'est ? »

« Ouais. »

« Mon bateau est amarré au K-2, il est blanc, avec un liseré bleu. Tu ne peux pas le manquer. J'y vais maintenant. Sois à bord entre huit heures trente et huit heures quarante, et nous parlerons pendant... je peux te donner une demi-heure. D'accord ? »

« D'accord. Ça devrait être suffisant. »

« Pense juste à apporter tous les documents que tu as trouvés. »

En raccrochant, Oscar soupira de soulagement. Ryan était tombé dans le piège. Il avait presque souhaité que ça ne fonctionnât pas.

Chapitre 38

« Allez, Yeager, entre. »

Ryan, depuis la vaste cabine à la lumière tamisée de son yacht, fit signe à Oscar d'entrer. Celui-ci vit que les rideaux étaient tirés sur les hublots, l'endroit était idéal pour un rendez-vous privé. Alors qu'il continuait d'évaluer les lieux, Oscar sentit une arme se poser sur son dos.

« Pas de gestes brusques, Yeager. Je t'ai déjà dit que j'étais un homme prudent et je ne sais pas trop ce que tu avais derrière la tête pour ce soir. »

Les mains expertes de Ryan palpèrent Oscar. Ryan lui prit son revolver, termina sa fouille et demanda :

« Parfait, Yeager, où sont les papiers ? »

« Il n'y a pas de papiers. »

« N'essaie pas de m'entuber, fils de pute ! »

Ryan était manifestement en colère. Oscar se tourna vers lui, sans tenir compte de l'arme qu'il tenait.

« Je vous ai dit que je voulais avoir une discussion avec vous. J'ai inventé cette histoire de documents pour vous convaincre de me donner quelques minutes. »

« Tu aimes vivre dangereusement, Yeager. Je devrais te tuer tout de suite. Ça me ferait du bien. Qu'est-ce qui t'a pris d'inventer des conneries pareilles ? Ne crois-tu pas que j'ai mieux à faire ? »

« Si, je suis sûr que vous êtes un homme très occupé, et je suis sûr aussi que vous le serez dans quelques temps, si l'on en juge par le chemin que prend ce pays. Aussi, il vaudrait mieux que nous mettions certaines choses au point dès maintenant, sans plus attendre. J'ai risqué ma peau pour vous, Ryan. Vous ne seriez pas où vous en êtes aujourd'hui, sans tout ce que j'ai accompli pour vous. Et vous pourriez toujours avoir besoin de moi plus tard. Il me semble que prendre quelques minutes de temps en temps pour discuter tranquillement est la moindre des choses. »

Ryan eut du mal à se contenir en entendant Oscar lui dire qu'il lui devait son poste. Son regard se faisait menaçant.

« Tu ne te sens plus pisser, fiston, tu n'es rien d'autre qu'un petit sous-fifre, et tu serais assis dans le couloir de la mort à attendre ton exécution en ce moment, si je n'avais pas décidé de te sauver la peau. Personne n'est irremplaçable, Yeager, garde bien ça en tête. »

S'étant un peu calmé, Ryan perdit son air menaçant et demanda :

« D'accord. Alors, de quoi voulais-tu parler ce soir ? »

Il indiqua une chaise à Oscar et s'assit sur le divan, juste en face. Quelques mètres et une table basse séparaient les deux hommes. Ryan jeta un coup d'oeil à sa montre et posa son arme sur un des accoudoirs, à portée de main.

« Est-il vraiment nécessaire de tuer Saul Rogers ? » commença Oscar.

« Qu'est-ce qui te dérange là-dedans ? Pourquoi ne voudrais-tu pas finir ce boulot ? Quel est le problème, Yeager ? Tu as déjà tué des prédicateurs par le passé. Tu as dû t'en faire une douzaine quand tu as fait sauter le Comité Populaire contre la Haine. Tu ne crois tout de même pas que Rogers soit réellement le porte-parole de Jésus, hein ? »

« Allons, Ryan, vous savez que je ne suis pas croyant. J'ai regardé quelques-unes des émissions de Rogers. J'ai... euh, j'ai réussi à avoir quelques cassettes par un ami qui enregistre ses sermons. Rogers dit des choses qui doivent être dites. Il est de notre côté, et peut faire beaucoup pour aider à neutraliser les Juifs. Je ne vois pas bien pourquoi il devrait être tué. Personne d'autre que lui ne peut

dresser autant d'Américains moyens contre les Juifs. »

Ryan poussa un soupir et entreprit de répondre sur un ton très conciliant.

« Écoute, Yeager, si ça ne tenait qu'à moi, je ne m'occuperai pas de ce type, du moins pour l'instant. Si ses fidèles paraissaient vraiment en mesure de créer des troubles économiques, je réglerais le problème avec les bonnes vieilles méthodes du Bureau. J'infiltrerais un agent double dans son entourage, un volontaire motivé de la *Bible Belt* qui offrirait à Rogers de l'aide pour presque rien, et nous trouverions rapidement quelque chose pour le faire tomber – irrégularité dans les livres de comptes, complot incitant au désordre ou quelque chose comme ça. Et si nous ne trouvions pas ce que nous cherchons, nous fabriquerions nous-mêmes quelque chose. Alors seulement, notre homme irait voir la police locale ou le FBI – surtout pas l'Agence – leur racontant ce qu'il avait découvert. Dans les années soixante-dix, nous avons dissout de nombreuses organisations radicales, de droite comme de gauche, grâce à cette méthode, et il nous serait facile d'en faire autant avec Rogers, en douceur, sans mettre le feu aux poudres chez ses adeptes. Mais, vois-tu, je ne suis pas le seul à être concerné par le bordel que Rogers met en place. »

« Si je le laisse cogner sur les Juifs, ils cogneront à leur tour. Ils foutront le bordel de nouveau, et je ne peux pas laisser cela se produire. En ce moment même, les plus intelligents, l'élite, savent qu'il est dans leur intérêt de ne rien faire et de laisser le gouvernement calmer le jeu. Et, crois-moi, ce sont les seuls capables de contenir le reste des youpins, qui n'attendent qu'un geste pour semer le trouble. Si l'élite juive est convaincue que le gouvernement – moi, en l'occurrence – va les protéger des gens comme Rogers, les Juifs et leurs éléments les plus turbulents se tiendront à carreau. Mieux encore, ils nous aideront à garder le contrôle sur la population. As-tu remarqué à quel point les patrons des médias avaient pris avec calme mes mesures de pacification lorsque les Noirs se sont excités ? Ce n'était pas du laisser-aller de leur part, mais plutôt une politique bien calculée. Il y a quelques années, ils auraient tous hurlé au massacre si le gouvernement s'était montré dur avec leurs Noirs chéris. Et, s'ils en viennent à penser que je ne veux pas ou ne peux pas les protéger, eux et leurs intérêts, ils déchaîneront les foudres de l'enfer. Et la liste des problèmes sera sans fin : émeutes, grèves, manifestations, ils feront tout pour déséquilibrer la majorité blanche et tout pour empêcher des gens comme les disciples de Rogers de s'organiser pour exercer une influence sur l'opinion publique et la politique gouvernementale. Tu comprends ? »

« Je comprends tout cela très bien, Ryan. J'ai même compris pourquoi vous avez opté pour un assassinat direct plutôt que pour un accident déguisé. Une opération complexe pourrait prendre des mois à mettre en place, et si Rogers reste sur les ondes aussi longtemps, la position des Juifs aurait... »

Ryan l'interrompt :

« Tu as foutrement raison de dire qu'organiser un meurtre déguisé serait trop long. Cette affaire doit être réglée en quelques jours, tout au plus. »

Oscar reprit la parole :

« Comme je le disais, si vous laissez Rogers agir seul, il y a quand même de bonnes chances pour qu'il neutralise les Juifs pour vous, à tel point que leur capacité de semer le trouble en sera sensiblement réduite. Pourquoi ne pas... »

« Une bonne chance ne suffit pas, Yeager, et même s'il parvenait à rendre la majorité des gens hostiles aux Juifs – ce qui n'arrivera pas, ça serait 20 %, 30 tout au plus, étant donné que bon nombre de gens dans ce pays ont des intérêts communs avec ceux des Juifs, comme les chrétiens, les féministes, les pédales et beaucoup de grands capitalistes – eh bien, les Juifs seraient toujours en mesure de nous causer des problèmes. »

« Des problèmes que vous et votre agence ne sauriez régler ? »

« Exactement ! Regarde, je peux faire face à la criminalité organisée, aux émeutes de Noirs, aux terroristes politiques, qu'ils soient seuls ou en groupe, et à la police secrète israélienne, surtout

maintenant que nous les avons calmés, en partie grâce à toi. Mais je ne peux pas m'occuper de tout le pays en même temps. Enfin, je ne suis pas encore préparé pour cela. Le peuple doit, tant bien que mal, être pacifié et maintenu sur les rails. Et c'est le rôle des médias, avec les séries télévisées, les comédies, les jeux, le sport et leurs présentateurs vedettes. Aussi longtemps que les médias diront aux gens ce qu'ils doivent penser et faire, pour s'accommoder sans trop de difficultés de la situation économique, ça marchera. Mais si les médias leur disent qu'ils se sont faits avoir et qu'ils doivent se révolter, ce sera l'enfer. Et je ne peux rien faire contre ça. Que penses-tu qu'il arriverait si je me mettais à évincer tous les Juifs des médias d'information et de divertissement ? Je vais te dire ce qui se passerait. Il n'y aurait plus de médias ! Il n'y aurait aucune façon de remplacer tous ces éditeurs juifs, ces scénaristes, ces directeurs de programmation, ou ces producteurs. Aucune ! Cette industrie au complet est entre leurs mains, à tous les niveaux, et ça prendrait des années pour les remplacer par des Gentils. La machine s'arrêterait. Il n'y aurait plus rien sur les écrans de télévision. Le peuple deviendrait très agité. Je n'aime pas cela plus que toi, mais on dirait que tu n'es pas capable de regarder les choses en face. Et le fait est que, pour le meilleur ou pour le pire, les médias contrôlent l'immense majorité des gens de ce pays. Ils leur disent quoi penser et comment se comporter, et pour la plupart, c'est ce qu'ils font. En ce moment, c'est pour le meilleur, et je veux éviter que ça devienne pour le pire. »

Pendant un moment, Oscar fixa intensément Ryan, avant de répondre.

« Pensez-vous vraiment que ce soit pour le meilleur que les Juifs qui trustent les médias apprennent au peuple à garder le sourire dans les difficultés économiques, à aimer le mélange des races et le flot incontrôlable des immigrés non-blancs qui traversent nos frontières, transformant ainsi l'Amérique en un taudis du Tiers-Monde ? Pensez-vous vraiment que ça soit pour le meilleur que les écoliers américains continuent à apprendre une version falsifiée de l'Histoire et continuent à être éduqués de façon à réprimer tout sentiment d'identité et de fierté raciales ? Que le grand public soit noyé sous les balivernes holocaustiques et les reportages bidon visant à détourner toute imputation de la situation actuelle aux Juifs ? Qu'on se fasse gaver par toujours plus de propagande israélienne ? »

Il s'arrêta une petite seconde, puis reprit :

« Ne voyez-vous pas, Ryan, que les Juifs nous emprisonnent à tous les niveaux, et que nous ne pouvons, ni ne devons tolérer cela ? En contrepartie de leur aide au maintien de l'ordre, ils nous réduisent à un état qui, lentement mais sûrement, conduira à notre anéantissement. Est-ce vraiment ce que vous voulez ? »

« Tu sais bien que non, Yeager. Mais bordel, mon gars, tu ne peux pas comprendre que ce que je veux et ce que tu veux n'a aucune importance ? Nous faisons face à des faits, et il n'y a pas de place pour la rêverie. Et le fait est que nous n'avons le choix qu'entre deux options. On peut continuer à patauger, à la manière démocratique, en laissant les choses aller de mal en pis, tandis que le gouvernement évite soigneusement de faire quoi que ce soit qui pourrait l'incriminer. Alors, nous continuerons à avoir les problèmes que tu as mentionnés, avec en plus, une désintégration générale de l'ordre public et de la morale. Ou bien, nous pouvons faire ce que je fais en ce moment, c'est-à-dire, botter des culs pour garder les éléments perturbateurs sous contrôle, pendant que le peuple, dans son ensemble, apprend à se discipliner, se sacrifier et à obéir. Le pays est en train de sombrer, mais depuis que je suis à la tête de l'Agence, il sombre de manière ordonnée et disciplinée. »

Ryan ricana et reprit, avant qu'Oscar n'eût le temps de rassembler ses idées.

« En fait, je pense que ça ne sera pas aussi terrible que tu ne le crois. Les Juifs peuvent penser qu'ils nous tiennent sous un contrôle permanent, mais je n'y crois pas trop. Je vais te dire à quoi ressemblent les choses, vues d'en-haut, ce qui se passe dans les hautes sphères du pouvoir, chez des gens comme le sénateur Herman ou chez le président. En ce moment, ils sont vraiment inquiets. Ils reçoivent en permanence des sondages d'opinion. Ils savent que les gens sont à deux doigts d'être complètement écoeurés du gouvernement, qu'ils ne leur font pas confiance et que la stabilité sociale

est extrêmement précaire. Ils savent aussi qu'il suffirait d'un rien pour que tout bascule, et qu'ils ont pratiquement perdu tout contrôle sur la situation. Ils savent, en revanche, qu'il y a deux forces qui tiennent les choses sous contrôle et protègent leur misérable vie : les Juifs, grâce aux médias, qui maintiennent plus ou moins le grand public sous anesthésie, et moi, qui suis prêt à broyer quiconque essaie de foutre le bordel. Donc pour le moment, ils nous lèchent le cul. Les Juifs reçoivent plus d'armes et d'argent pour Israël, obtiennent plus de lois pour bâillonner tous ceux qui pourraient les pointer du doigt, et moi, j'ai carte blanche pour affronter toutes les forces antigouvernementales. »

Ryan se pencha vers Oscar, et lui glissa d'un ton complice :

« Maintenant, je vais te dire un secret, Yeager. Très bientôt, je serai encore plus libre et plus puissant que je ne le suis déjà. Les grands de ce monde n'aiment pas être continuellement sous pression. Ils n'aiment pas avoir à lécher le cul des Juifs en se demandant quand ces pourris les poignarderont dans le dos. Ils n'aiment pas non plus être à ce point dépendants de moi ; du moins, m'accordent-ils un peu plus de confiance qu'aux Juifs. Et ils préféreraient que les choses penchent plutôt de mon côté que de celui des Juifs. Ils aimeraient que la stabilité du pays dépende des pouvoirs de ma police, et non de l'aptitude des Juifs à manipuler l'opinion publique. Ils redoutent par dessus tout les élections de l'année prochaine, parce que trop de choses échappent à leur contrôle. En particulier, ils craignent que certains collègues, prêts à tout pour se faire réélire, ne foutent le bordel. Les Juifs attendent avec impatience les élections, ils pensent qu'ils obtiendront encore plus de postes pour faire pencher la balance en leur faveur. Seulement voilà, entre toi et moi : il n'y aura peut-être même pas d'élections. »

« Que voulez-vous dire par là ? Si les élections sont annulées, les médias s'en donneront à cœur joie. »

« Si c'était maintenant, oui, ils le feraient, mais pas d'ici six mois. Pas après que j'aurai maté l'insurrection. »

« Quelle insurrection ? »

« Celle dont je suis le développement avec attention depuis ces deux derniers mois. Nous parlons toujours du public, celui sur lequel les Juifs exercent leur contrôle, mais à la vérité, il existe aussi beaucoup de factions militantes qui ont leur propre vision des choses. Il y a des Latinos revanchards, qui veulent reprendre le Sud-Ouest aux gringos pour l'annexer au Mexique ; il y a les multitudes de fondamentalistes chrétiens, comme ceux que Rogers manipule en ce moment ; les suprémacistes blancs, qui veulent éliminer les minorités ; les nationalistes noirs, qui voudraient faire la même chose avec la majorité blanche, et beaucoup d'autres. Eh bien, au cours des prochaines semaines, probablement le mois prochain, les nationalistes noirs comptent se soulever de façon coordonnée à travers tout le pays, et je vais les écraser. Mais avant d'intervenir, je les laisserai faire assez de dégâts et effrayer suffisamment de petits bourgeois, pour que le peuple me laisse ramener la paix à n'importe quel prix. Et une partie de ce prix, sera la suppression des élections, et nos chers amis juifs ne s'en doutent pas encore. »

« Sont-ils au courant de l'insurrection ? »

« Pas vraiment. Pas en détail. Ce qu'ils savent, c'est que plusieurs dirigeants noirs préparent quelque chose. Mais ils ne disposent pas d'autant de sources d'informations dans la communauté noire que moi. Je suis dans le coup depuis le début, il m'est même arrivé d'orienter les décisions des Noirs lorsque celles-ci les écartaient du but, sans bien sûr qu'ils ne s'en doutent. Ce que les Juifs savent, c'est qu'il y a beaucoup d'hostilité contre eux chez les dirigeants noirs en ce moment – je veux dire, chez les vrais dirigeants, les nationalistes noirs, pas les Oncles Tom que les Juifs ont mis en place pour servir leurs propres intérêts – plus que dans d'autres segments de la population, et ça leur fout vraiment la trouille. Ces dirigeants populaires noirs n'ont compris que trop tard la domination des Juifs sur les médias – bien avant que Rogers n'en parle à ses fidèles – et ils sont furieux que les médias n'aient rien dit lorsque j'ai réprimé les émeutes de Washington, Chicago et Miami. Ils ont toujours su que la sympathie des Juifs à leur égard était une sympathie intéressée et

que ceux-ci les laisseraient tomber le moment venu, et désormais, les masses noires les suivent. Ils viseront les Juifs et les entreprises juives en représailles lorsqu'ils déclencheront les hostilités. Ainsi, je ne rencontrerai aucun obstacle de la part des médias lorsque j'écraserai le mouvement nationaliste noir une bonne fois pour toutes. Je m'attends à ce que les affrontements durent un certain temps, et le président déclarera l'état d'urgence, suspendra un bon nombre de libertés civiles et ajournera indéfiniment les élections. Quand la poussière retombera, les Juifs réaliseront qu'ils ont laissé passer leur chance, mais ils seront si heureux d'être encore en vie qu'ils continueront à soutenir le gouvernement. »

« Ryan, je ne vois toujours pas comment cela pourra améliorer la situation. Nous ne devrions pas nous occuper des nationalistes noirs. Ce sont les autres nègres, les assimilationnistes, les métisseurs, ceux qui veulent se marier avec des Blanches et devenir comme nous, qui sont la véritable menace. Si vous éliminez les nationalistes, il n'existera plus de force séparatiste au sein de la communauté noire. Et nous ne voulons pas de cela. De plus, les Juifs auront encore le contrôle sur les médias, et ils continueront à injecter leur poison dans les esprits et les cœurs de la population blanche. »

« Tu n'as pas compris ce que je viens de te dire, Yeager. Les élections seront reportées, jusqu'à nouvel ordre. D'accord ? Plus d'élections. C'est bien la foutue meilleure chose qui pourrait arriver à notre pays. »

« Bien sûr, je ne suis certainement pas un défenseur de la démocratie. Mais le pays aura toujours une clique de criminels à sa tête. Le Congrès, la Maison Blanche et les Tribunaux seront entre les mains d'une bande d'escrocs comme il ne s'en est encore jamais trouvé. Je ne vois pas comment les choses pourraient être pires. »

« Tu es à côté de la plaque, Yeager. Il y a, en fait, deux choses. En premier lieu, il ne s'agira plus de changer d'escrocs au pouvoir toutes les quelques années ; nous allons changer tout le système. Nous allons en finir avec ce cycle de quatre ans, le vieux jeu du va-et-vient entre républicains et démocrates. Nous aurons une chance d'avoir une véritable stabilité. Nous serons débarrassés de l'irresponsabilité, du gaspillage et de la mauvaise gestion qui résultent du fait que les gouvernements ne voient pas plus loin que les élections suivantes. Deuxièmement, ça ne sera plus la bande actuellement au pouvoir qui prendra les décisions – pas vraiment. Ce sera moi. »

« Et comment voyez-vous cela, Ryan ? »

Ryan répondit par une autre question :

« Que penses-tu du président Hedges ? Quel genre d'homme crois-tu qu'il est ? »

« Eh bien, j'imagine que vous devez le savoir mieux que moi. Je n'ai fait que le voir à la télé. Il a l'air plutôt superficiel et sans trop de caractère. »

« Tu l'as bien jugé. C'est un acteur minable, rien de plus. Il est absolument creux. Il n'a rien du tout à l'intérieur, tout est en surface. Il ne s'intéresse même pas au pouvoir. Tout ce qui le préoccupe, c'est l'apparence du pouvoir, ses attributs. Il se complaît dans la pensée d'être un homme important, avec toute la déférence, la considération, les avantages que lui apporte le fait d'être le chef de la nation. Il aime son rôle de président, mais en réalité, c'est le Cabinet qui gère son administration. La seule bonne chose que je puisse dire de lui, c'est qu'il est assez intelligent pour connaître ses propres limites, et il n'essaie même pas d'imposer sa politique. Les hommes du Cabinet ne sont pas de mauvais administrateurs pour la plupart, mais il n'y en a qu'un seul parmi eux, en dehors de moi, qui ait des couilles. »

« Hemmings, le secrétaire d'État ? »

« Exactement, Hemmings. C'est un drôle de petit salaud. Et bien entendu, il est totalement au service des Juifs. Il gère le Département d'État comme s'il était installé à Tel-Aviv et non à Washington. Mais j'ai enfin trouvé pourquoi c'est le larbin des Juifs. J'ai découvert comment ils font pression sur lui, et je pense être capable de le tenir. Si je ne peux pas, je m'arrangerai pour

qu'un nationaliste noir lui fasse la peau. Ou peut-être te demanderais-je de le faire. Mais d'une manière ou d'une autre, c'est moi qui aurai le dernier mot. »

Oscar regarda le chef de l'Agence, puis secoua la tête.

« Ryan, je ne sais pas ce que vous avez bu ce soir à votre dîner, car rien de ce que vous dites n'a de sens. Vous savez que vous ne pouvez pas régir le pays à vous tout seul. Peut-être y arriverez vous dans une vingtaine d'années, le temps de mettre en route la machine, mais en ce moment, comme vous l'avez admis vous-même, il y a quelques minutes, vous n'avez rien qui puisse remplacer les médias. Les Juifs feront de vous une seule bouchée quand bon leur semblera. Vous ne régnerez pas contre leur volonté. »

« Et ils ne survivront pas à la mienne ! »

« Vous allez devoir nouer des alliances avec eux et faire des compromis ; vous les laissez répandre leur poison et ils empêcheront le troupeau de trop s'agiter. »

« Ce n'est pas si simple, Yeager. J'aurai moi aussi mon rôle à jouer pour tenir le troupeau. Selon les sondages, je ne suis pas sans avoir ma petite influence. À l'heure actuelle, je serais l'homme le plus populaire du gouvernement chez les Blancs de la classe ouvrière et de la classe moyenne. Je suis resté discret pour éviter certaines jalousies, mais lorsque les Noirs sortiront de leur trou, je ne serai pas aussi timide. Et quand tout sera fini, je ne serai plus un quelconque patron de police planqué derrière la scène ; je serai sous les projecteurs et je parlerai au peuple. Je sais que les Juifs sont à l'affût de la moindre occasion de me planter un couteau dans le dos, mais il n'est pas question que je la leur fournisse. Le poison avec lequel ils nourriront le peuple ne sera pas pire que celui qu'ils lui font avaler en ce moment. Et je vais m'atteler à préparer la machine à laquelle tu fais allusion. Toutes ces ententes avec les Juifs ne seront que temporaires. Dans quinze ou vingt ans, je serai capable de renverser la vapeur. »

Oscar hocha de nouveau la tête.

« Eh bien Ryan, votre plan ne manque pas de côtés séduisants. Mais si j'étais à votre place, je serais un peu plus inquiet à propos du comportement qu'observeront les Juifs. À part cela, je ne vois personne de plus compétent que vous pour mener ce plan à bien. »

Oscar observa une pause, s'étira un instant, puis reprit :

« L'ennui, c'est que je ne peux pas accepter un scénario où la situation raciale reste ce qu'elle est, et où les Juifs continuent de dominer les médias. Vous obtiendrez certes la stabilité, ainsi qu'un gouvernement plus fort et plus sûr, mais le gouvernement n'est pas une fin en soi. C'est la race qui compte avant tout. La mission de la race est de s'améliorer, de s'élever vers un type d'homme plus développé, c'est ça l'important. Le gouvernement ne devrait exister que pour servir cette mission. La stabilité n'est souhaitable que pour faciliter cette mission. Et je ne vois pas comment on pourrait y arriver avec votre vision de l'avenir. Pourquoi ne pouvons-nous pas combattre les Juifs ? Pourquoi ne pas laisser Rogers diffuser son message ? Pourquoi ne pourrions-nous pas élever la conscience du peuple blanc, ou du moins d'une bonne partie de celui-ci, et envoyer les Juifs se faire mettre ? Qu'est-ce que ça peut faire qu'il n'y ait plus de télévision pendant quelques temps ? Qu'est-ce que ça peut faire si des racailles déclenchent des émeutes pendant que leurs écrans sont éteints ? Allez-y avec votre soulèvement noir si vous voulez, mais utilisez ensuite la population de laquelle vous avez gagné le soutien en écrasant les Noirs pour nous débarrasser des Juifs. Qu'importe ce qu'il en coûtera ! Laissez Rogers continuer à motiver les gens dans ce sens. Alors, je vous soutiendrai pleinement. »

Ryan, à son tour, hocha la tête et répondit :

« Je dois te l'avouer, Yeager, certains aspects de ta vision des choses me plaisent. C'est une vision romantique. Mais j'ai cessé d'être romantique après ma puberté, et suis devenu réaliste. À mon avis, tu n'as pas encore passé ce cap. »

Après cette petite pique, qu'il souligna d'un petit rire, Ryan redevint sérieux et poursuivit.

« Si tu t'étais livré à une étude sérieuse de l'Histoire comme moi, tu aurais eu connaissance de certains faits généraux de la vie, ou devrais-je dire, de certains faits généraux du développement historique. L'Histoire a ses propres lois. Certains développements historiques sont inévitables, comme celui qu'a connu ce pays par exemple, parti d'une population homogène, blanche et chrétienne, consciente de son héritage, pour finir dans un fatras multiracial, hétérogène, dirigé par les Juifs et les politiciens véreux. C'était inévitable, c'est en marche depuis longtemps. Et il n'y a aucun moyen d'arrêter ça. Tout ce que l'on peut espérer faire, c'est d'en comprendre la dynamique et trouver la meilleure façon de s'y adapter. Et c'est ce que j'ai l'intention de faire. Toi, en revanche, tu veux ignorer les *lois de l'Histoire* et foncer bille en tête contre les forces qui emportent l'Amérique vers son destin. Tu ne pourras pas gagner de cette manière, particulièrement contre les Juifs. »

« Je ne sais rien à propos de vos lois de l'Histoire, Ryan, et je suis sûr que la pourriture qui nous entoure a de très profondes racines, mais ce n'est pas une raison pour se croiser les bras et regarder notre race disparaître. Je suis d'accord sur le fait que le processus de désintégration de notre race est allé trop loin et inverser la tendance sera presque impossible, mais il reste beaucoup d'éléments sains qui ne demandent qu'à être sauvés. Il existe des moyens de réussir ce sauvetage. Vous pourriez, par exemple, laisser courir la rébellion noire et profiter de la confusion pour liquider les Juifs qui ont la mainmise sur les médias et le secteur financier. Les violences créées par les Noirs serviraient de moteur à la conscience des Blancs du pays et nous pourrions organiser les éléments récupérables pour nous isoler totalement du reste de la pourriture. Les écrans de télévision pourraient s'éteindre et les villes brûler, plus la populace provoquera d'émeutes, mieux ce sera. Au bout d'un an, nous devrions avoir fait le tri et nous pourrions commencer à reconstruire le pays tout en achevant l'élimination des éléments irrécupérables. »

« Tu rêves encore, Yeager. Tu as une vision beaucoup trop idéalisée de l'homme blanc. C'est une image de ce que l'homme blanc devrait être, pas de ce qu'il est vraiment. Tu imagines que lorsque les Noirs se soulèveront et commenceront à tout incendier, à piller, violer et tuer, des centaines de milliers de Blancs héroïques se dresseront et s'organiseront pour se débarrasser des Juifs, des pédés, des féministes, des libéraux multiculturalistes, des politiciens et des traîtres, sans oublier les Chinois, les enturbannés, les chicanos et ce qu'il restera de Noirs lorsque j'aurai écrasé leur révolte. Ça n'arrivera pas, Yeager. C'est un rêve. Ce n'est pas parce que toi et moi, nous aurions les couilles de mener un tel combat qu'il s'en trouvera d'autres pour le faire. Nous sommes uniques. Il n'y en a pas d'autres comme nous dans cette époque de dégénérescence. Tu finiras avec une petite centaine de volontaires que tu n'arriveras pas à discipliner. Le reste sera assis à la maison en attendant que la télévision se rallume et leur dise quoi faire, certains se seront joints aux nègres pour voler et piller, et d'autres prieront Jésus pour qu'il les sauve. Tu comprends ? Ce que tu as en tête ne peut pas fonctionner. Les Blancs ont perdu leur boussole intérieure. Ils sont incapables de se discipliner et d'aller au sacrifice pour une cause commune. Ils sont trop faibles, trop timides, trop gâtés, trop égoïstes. Les Waffen-SS de Hitler ont été la dernière force blanche sur terre qui avait une chance de réussir ce que tu veux faire, et ils n'étaient tout simplement pas assez nombreux pour y arriver. La racaille les a asphyxiés par le nombre. Et aujourd'hui, la racaille fera la même chose avec toi, mille fois plus vite. Crois-tu que mon Agence soit la seule force armée du pays ? L'armée serait appelée, et elle t'écraserait, sans égard à ta conscience raciale et à ton sens de la discipline. »

Le silence se fit dans la cabine, et les deux hommes se regardaient fixement. Ryan finit pas regarder sa montre, et Oscar se mit à parler, la voix tremblante d'émotion.

« Je ne doute pas qu'il y ait beaucoup de vérité dans ce que vous dites. Nous serions certainement lancés dans une lutte incertaine, celle de la dernière chance. Mais nous devons courir ce risque, Ryan. Nous devons interrompre le cours de l'Histoire. Nous devons donner au moins une chance à notre peuple de se sauver et de prendre un nouveau départ. Nous ne pouvons pas nous permettre de rester inactifs plus longtemps, pendant que les Juifs continuent leur travail se sape. Ça nous serait

fatal. L'ordre et la stabilité sont de bonnes choses quand la situation progresse, quand le peuple, imprégné d'une volonté de construire, a le souci de bâtir un avenir meilleur pour sa progéniture. Mais lorsque la situation régresse, l'ordre et la stabilité sont des ennemis, les ennemis du progrès. »

Ryan piaffait d'impatience.

« Je vais te dire ce que nous devons faire, Yeager. Nous devons mettre fin à ce débat inutile dès maintenant. J'ai perdu plus d'une heure avec toi, ce soir. Tu ferais mieux d'arrêter de rêver et d'accepter le fait que l'ordre régnera dans ce pays. Tu peux en être, ou non. Mais si tu veux en être, débarrasse-toi de Rogers, illico et sans bavures. Si tu ne veux pas, je peux arranger ça tout de suite. »

Après un rapide coup d'oeil à droite, Ryan tendit la main pour saisir son pistolet. C'est à cet instant qu'Oscar pressa fortement sur le bouton du stylo qu'il avait sorti de sa poche quelques minutes auparavant, et avec lequel il jouait pendant la discussion. Un léger bruit se fit entendre et un jet partit de la pointe du stylo, se dispersant en petit nuage rouge à l'approche du visage de Ryan. Celui-ci, le souffle coupé, hoqueta un juron, trébucha contre la table basse et finit par tomber.

Momentanément aveuglé par le gaz, Ryan, peinant à reprendre son souffle, chercha à tâtons son pistolet sur le divan. Oscar bondit, frappa Ryan, s'empara de l'arme et tira par deux fois dans le torse de son adversaire. Ryan, les mains crispées sur sa poitrine, poussa un gémissement et retomba au sol. Oscar s'agenouilla près de lui pour vérifier son pouls. Il était toujours en vie.

« Désolé, Ryan, je déteste ce genre de situations. J'aurais sincèrement voulu que nous continuions à travailler ensemble. Nous aurions eu une bien meilleure chance avec vous à la tête de l'Agence. Si seulement vous aviez changé vos priorités... et fait passer la race avant l'ordre. »

« Alors, pourquoi ? » haleta faiblement Ryan, blessé à mort.

Oscar prit quelques temps pour répondre.

« J'ai l'impression qu'au-delà de toutes ces discussions sur ce qui est réaliste ou pas, je n'ai agi qu'en souvenir de la fille du type du Ku Klux Klan, celle de quatorze ans dont vous m'aviez parlé. »

Oscar se leva, pointa le pistolet vers l'arrière de la tête de Ryan, et lui donna le coup de grâce. Puis il récupéra son propre pistolet et disparut dans la nuit.

Chapitre 39

La fausse tentative d'assassinat contre Saul eut des répercussions inattendues. Deux jours plus tard – le lendemain du meurtre de Ryan – le FBI annonça l'arrestation du chef et de trois membres de la Ligue de Défense Sioniste, les accusant de conspiration dans l'affaire de l'explosion du véhicule de Saul.

Selon toute vraisemblance, le groupe d'activistes juifs parlait de tuer Saul depuis plusieurs semaines. Un indicateur infiltré à l'intérieur avait fait un rapport au FBI sur ces discussions. Il était difficile de savoir si elles étaient sérieuses ou non, mais la Ligue de Défense Sioniste avait de nombreux antécédents de violence, y compris des attentats à la bombe contre des personnes qui avaient manifesté leur opposition au soutien américain à Israël. Une perquisition au domicile de son chef révéla l'existence d'une importante cache d'armes et d'explosifs, indices suffisants pour convaincre le FBI de la responsabilité du groupe dans l'attentat contre Saul.

Le même soir, après les informations détaillées sur l'arrestation des juifs et les appels à la vengeance des partisans de Saul, les journaux apprenaient au public qu'on avait découvert le corps de Ryan dans son yacht. Bien qu'il n'y eût pas le moindre soupçon d'une implication juive dans le meurtre de Ryan, l'affaire tombait au mauvais moment pour eux. Le chef de l'Agence était particulièrement populaire auprès des citoyens attachés à l'ordre et au respect de la loi, et ceux-ci constituaient une forte proportion de l'audience de Saul. Les rumeurs selon lesquelles les Juifs l'avaient tué se propagèrent irrésistiblement. Des synagogues furent incendiées et des magasins juifs saccagés dans une douzaine de villes de la *Bible Belt*.

Ces rumeurs eurent aussi pour effet de pousser le Président à choisir un Gentil comme successeur de Ryan, et ce, malgré l'intense pression du lobby juif en coulisses. Hedges et ses conseillers redoutaient que la nomination du Juif Sherman Davidson ne confirme les rumeurs dans beaucoup d'esprits et ne pousse nombre de disciples de Saul à retourner leur colère contre leur administration. C'est ainsi que l'on nomma Georges Carruthers, ancien bras droit de Ryan, à la tête de l'Agence. Carruthers était un excellent administrateur, doublé d'un habile diplomate, mais il lui manquait les qualités prétorienne de Ryan. Il avait l'habitude de n'agir qu'après de pointilleuses délibérations et des consultations prolongées avec des comités consultatifs, jamais par intuition et détermination, comme le faisait Ryan. Oscar pensait qu'il partageait les mêmes vues que Ryan sur les Juifs, sinon celui-ci ne l'aurait jamais choisi comme adjoint. Il restait à voir comment Carruthers réprimerait le soulèvement des Noirs, mais Oscar était convaincu qu'il aurait des difficultés.

Oscar se fiait aux prévisions de Ryan pour en faire l'objet du prochain sermon de l'émission. Saul donna sa propre prédiction de la rébellion, traitant de sujet de manière allégorique, de façon à éviter de se faire étiqueter comme *raciste*, ce qui aurait compromis la diffusion de l'émission – et minimisé la véracité de la prédiction. Utilisant son auréole et tous ses effets spéciaux, il laissa donc Jésus parler à travers lui en ces termes :

« Mes ennemis vous ont abusés et trompés, au point que vous laissiez la terrible Bête prendre place parmi vous. Ils vous ont dit d'accepter tout le mal qui venait de la Bête, de livrer vos enfant à la Bête et de coucher avec la Bête, comme une femme couche avec un homme. Ils vous ont aveuglés, pour que vous ne vous rendiez pas compte de ce que la Bête vous faisait. Et maintenant, mes ennemis ont ordonné à la Bête de se dresser contre vous et de vous tuer. Et la Bête se lèvera, détruira vos villes, enlèvera vos femmes et tuera vos enfants ainsi que beaucoup d'entre vous. Et votre sang coulera dans les rues de vos villes à cause de votre folie et de la haine que mes ennemis vous portent. Tenez-vous prêts, car toutes ces choses arriveront très prochainement. Mais mon Père aura pitié de vous, et Il vous unira dans ce calvaire. Il vous guidera contre la Bête et contre mes ennemis qui ont porté le mal sur vous. Et vous les tuerez tous, la Bête et mes ennemis, vous triompherez d'eux, vous laverez la Terre de leur présence pour qu'il ne reste aucune trace de leur existence. »

Pendant les quinze jours qui suivirent l'émission, la prophétie de Saul suscita beaucoup de spéculations parmi ses fidèles, quant à sa signification ; puis tout devint clair, le jour où la rébellion noire commença, le Jour des Longs Couteaux. Le premier jour, les pertes chez les Blancs furent considérables, mais uniquement dans les zones urbaines les plus importantes. Plus de douze mille personnes furent tuées à New York, presque trois mille à Boston, près de quatre mille à Washington, deux mille à Atlanta, cinq mille cinq cents à Chicago et neuf mille à Los Angeles, et environ cinquante-huit mille dans tout le pays. Même si les chiffres n'étaient pas si importants – à peine un peu plus que le nombre de morts sur les routes chaque année, ou le sixième des victimes du tabagisme – l'impact psychologique fut énorme.

Ce lundi de rébellion, à midi pile, heure de New York, des employés noirs dans tous les bureaux, commerces et usines du pays semèrent la panique et la terreur chez leurs collègues blancs en sortant leurs armes. Il s'agissait, dans la plupart des cas, d'armes de poing, parfois de fusils à canon scié ou de carabine, et de quelques couteaux, mais l'image qui marqua l'esprit des Blancs ayant survécu à ces scènes, était ces Noirs dégoulinant de sang, brandissant hachoirs et pics à glace, pour tuer et découper leurs victimes, de bureau en bureau, de comptoir en comptoir et de poste de travail en poste de travail.

Dans quelques rares cas, surtout dans les usines, des travailleurs blancs se défendirent ardemment, désarmant leurs assaillants pour leur infliger une justice expéditive. Mais en règle générale, les Blancs furent des victimes faciles. Après des années de propagande sur l'*amour fraternel*, ils étaient devenus incapables de se défendre. Quant les Noirs commencèrent leur sanglante besogne, certains Blancs tentèrent de s'échapper, mais la majorité, paralysée par la peur, resta plantée là, à attendre la fin. Les scènes épouvantables furent légion ce jour-là.

Dans les bureaux d'un grand cabinet d'avocats de Boston, quatre noirs seulement travaillaient, contre plus de cinquante blancs. Deux de ces noirs étaient nationalistes – un secrétaire et un jeune avocat. À midi, ils prirent les armes et rassemblèrent les autres employés, à l'exception de ceux qui étaient déjà partis pour déjeuner, dans la grande salle de conférence et les firent s'agenouiller. Tandis que le jeune avocat brandissait son pistolet en vociférant sur le *racisme des Blancs* et l'*injustice*, le secrétaire égorgeait méthodiquement, un à un, tous les Blancs. Ceux-ci attendaient simplement leur tour, certains en silence, d'autres en sanglotant. Un témoignage oculaire fut fourni par l'un des deux autres noirs qui n'avaient pas participé à la tuerie.

À Washington, juste quelques minutes après midi, des Noirs bloquèrent la sortie d'un tunnel passant sous Capitol Hill en garant des voitures en travers de la route. Terrifiés, les employés gouvernementaux blancs, qui tentaient de quitter la ville, ne tardèrent pas à bloquer l'autre sortie dans la panique. Deux douzaines de jeunes Noirs, armés de machettes et de haches, se lancèrent à travers le tunnel et tirèrent les conducteurs et les passagers blancs de leurs véhicules pour les massacrer. Là encore, alors que les Noirs laissaient exploser leur fureur, la plupart des Blancs restèrent dans leur voiture, regardant avec horreur ceux de leur race se faire massacrer. Quelques-uns s'échappèrent du tunnel par une bretelle de sortie et appelèrent la police, laquelle, dans sa totalité, était occupée ailleurs. Le massacre dura près de quatre heures, ne cessant que lorsque les noirs furent trop fatigués pour continuer. Plus de trois cents blancs furent mis à mort dans ce tunnel ce jour-là.

En tout et pour tout, seul un petit pourcentage de Noirs fut impliqué dans les violences initiales – moins de quarante mille pour l'ensemble du pays. Il s'agissait de ceux qui appartenaient à une organisation de militants nationalistes, ceux qui avaient été conditionnés par la rhétorique de l'apitoiement sur soi et la haine de l'*opresseur blanc* pendant des années. Ils avaient été préparés à l'insurrection pendant des mois et avaient été prévenus vingt-quatre heures avant le moment venu. Il était surprenant qu'avec un tel *secret*, partagé par tant de gens, l'Agence fût la seule organisation gouvernementale à être au courant.

La majorité des militants noirs étaient de jeunes hommes, bien qu'un nombre étonnant de femmes fût impliqué. Beaucoup d'entre eux avaient fait des études secondaires ; c'était parmi eux que le

ressentiment était le plus fort. À force d'entendre les médias, leurs professeurs, leurs collègues et leurs camarades blancs culpabilisés leur parler d'égalité, ils avaient, plus que leurs congénères les plus humbles, développé une frustration à l'égard de leurs limites intrinsèques.

Passé le premier jour, cependant, de nombreux autres noirs avaient rejoint la rébellion : l'ensemble des indigents, des gangs de rue, des chômeurs impénitents et tous ceux qui ne manquaient jamais une occasion de piller ou de monter un coup contre les petits blancs pour se défouler. Bien que non officiellement affiliés aux organisations nationalistes et sans en recevoir de mot d'ordre, ils servirent la cause assez efficacement en participant de manière autonome au pillage et à la destruction.

Les militants réussirent à recruter de façon formelle beaucoup de Noirs pendant les premières semaines de combats. Certains s'étaient joints au mouvement sous l'effet d'intimidations ; d'autres étaient mus par des sympathies envers les nationalistes ou par rancœur à l'égard des Blancs. Avec la réaction blanche qui commençait à prendre forme et les manifestations anti-noirs l'accompagnant, la polarisation entre les races se renforça, et beaucoup de noirs qui avaient espéré éviter le conflit, furent contraints de choisir leur camp.

Pour Oscar, la rébellion semblait être un cadeau du Ciel, presque trop beau pour être vrai. Loin de partager l'antipathie de Ryan envers les nationalistes noirs, il escomptait un développement de leur influence sur leur propre race à la suite de l'insurrection. Mais le destin des Noirs n'avait que peu d'importance. Le véritable intérêt de la rébellion portait sur trois points. Premièrement, elle faisait croître le niveau de conscience raciale et la réceptivité de la population blanche encore saine, plus que ne l'auraient fait dix ans de propagande médiatique. Deuxièmement, elle permit à Saul de renforcer considérablement son influence sur ses fidèles, car non seulement il avait obtenu ses lettres de noblesse en tant qu'authentique prophète divin, en annonçant la rébellion, mais en plus, cela faisait des mois qu'il prêchait sur l'importance de la race. Et troisièmement, la rébellion causa des dommages irréparables au prestige et à la crédibilité des autorités en place ; principalement le gouvernement, les médias sous contrôle et les grandes églises, qui furent perçues avec la même réprobation.

Le soir du deuxième jour de rébellion, les cadres de la Ligue Nationale de Washington tinrent une réunion d'urgence dans le sous-sol des Keller, afin de mettre au point une stratégie.

« Pas de problèmes pour venir jusqu'ici ? » demanda Harry à Oscar et Adélaïde alors qu'ils arrivaient avec dix minutes de retard.

Cet après-midi là, le Président avait décrété l'état d'urgence et instauré la loi martiale. Un couvre-feu fut imposé à partir de dix-huit heures et des patrouilles militaires ratissaient les rues. En outre, la menace noire était à son paroxysme dans plusieurs secteurs.

« Pas vraiment », répondit Oscar. « Nous serions arrivés avant le couvre-feu si nous n'étions pas tombés sur une barricade à Washington Street. J'ai dû prendre les petites rues pour la contourner. Malheureusement, ça nous a amenés dans un quartier noir, et quelqu'un a tiré deux ou trois fois sur la voiture. Une balle a traversé la vitre arrière et est ressortie par le pare-brise. Juste de quoi faire monter l'adrénaline. Mais nous ne repasserons pas par là au retour. Quoi qu'il en soit, nous avons apporté nos sacs de couchage, alors j'espère que tu as de la place pour nous sur ton plancher. »

La discussion porta sur la stratégie à adopter pour utiliser avantageusement la rébellion tout en contournant les interdictions imposées par le gouvernement aux publications et activités pouvant causer des troubles publics. Kevin Linden avait apporté l'édition du jour du *Washington Post*. La Une disait : « Les Noirs répondent au racisme blanc par la violence ». En dessous, en plus petits caractères, on pouvait lire : « Il appartient au gouvernement d'écouter les Noirs et de prévenir les ripostes blanches ».

« En lisant ça, il est clair que les Juifs se rangent du côté de la rébellion », ricana Kevin. « Jusqu'à présent, je pensais qu'ils soutiendraient l'Agence dans son combat pour remettre les Noirs au pas. Mais il semble qu'aujourd'hui, c'est nous qu'ils veulent mettre au pas. Ils atténuent les atrocités

commises par les rebelles et leur trouvent même des excuses, exactement comme ils le faisaient avant que l'Agence ne soit créée. Ils ne parlent même pas du fait que les Noirs semblent piller et incendier surtout des entreprises juives. »

« L'affaire est délicate », dit Bill Carpenter, prenant la parole à son tour. « Je suis en assez bons termes avec la secrétaire d'une des grosses firmes juives qui siège près de mon bureau : Abramowitz & Cohen. Elle m'a dit que depuis hier, les hommes d'affaire juifs ne cessent de téléphoner. Ils sont hystériques, mais Abramowitz leur dit de ne pas s'inquiéter, que le gouvernement va couvrir largement leurs pertes en vertu de la Loi Horowitz. Je me suis reporté à la loi, et bien sûr, il s'y trouve une clause qui stipule qu'un membre d'un groupe minoritaire reconnu victime d'un *acte raciste* a droit à un dédommagement égal au triple des pertes qu'il a subies. D'ordinaire, le montant du dédommagement est prélevé sur les biens confisqués au criminel, mais chaque fois qu'il est inconnu ou insolvable, c'est le gouvernement qui indemnise la victime. Abramowitz a garanti à ses interlocuteurs que toutes pertes seraient attribuées à un acte raciste délibéré visant les Juifs, reconnus comme membres d'une minorité et qu'à ce titre, ils recevraient un triple remboursement. Le plus drôle, m'a dit la secrétaire, c'est que lorsque les Juifs entendent ça, certains d'entre eux sont subitement déçus. L'un d'eux s'est lamenté parce qu'il venait, la semaine dernière, de faire l'inventaire de sa bijouterie. S'il avait su cela, il aurait au moins doublé la valeur de son stock. Il était inconsolable. Un autre s'est mis à se plaindre de ce que les Noirs avaient seulement brisé les vitrines de son magasin de vêtements et dérobé quelques habits, au lieu de brûler entièrement la boutique. Et il avait peur de retourner y mettre le feu lui-même ! »

« Excellent ! » s'exclama Oscar. « On pourrait difficilement imaginer un scénario plus odieux. Pense à ce que vont ressentir les hommes d'affaires blancs lorsqu'ils verront leurs concurrents juifs recevoir un triple remboursement de la Réserve Fédérale, alors que la plupart d'entre eux n'encaisseront pas un sou, même pas de la part de leurs assurances, parce que leurs contrats excluent les pertes dues aux guerres ou aux insurrections. Mais je suis tout de même surpris, j'ai une source fiable au sein du Comité qui m'a dit que les Juifs étaient justement très inquiets d'être pris pour cibles par les Noirs et que cette inquiétude les pousserait à soutenir l'Agence, quoi qu'il arrive. On dirait que les Juifs ont finalement pris des dispositions différentes. Ils étaient certainement mieux préparés et moins inquiets que ce qu'ils ont laissé entendre à ma source. Ils se sont tenus prêts à foncer dans la direction qui leur serait la plus avantageuse. Il était déjà clair pour eux, au moment où le *Washington Post* était sous presse hier soir, que le soulèvement des Noirs ne serait pas une véritable menace aussi longtemps que les Blancs resteraient tranquilles, et qu'ils pourraient continuer à utiliser les Noirs et les autres non-Blancs comme arme principale pour briser ce qui reste de résistance blanche. Que les nationalistes noirs les haïssent ou non, ne leur fait ni chaud ni froid. »

« Être toujours prêts à suivre la direction la plus avantageuse, telle a été la pierre angulaire de la survie des Juifs depuis des milliers d'années », coupa Harry. « Et la seule certitude, c'est qu'il ne faut jamais, je dis bien jamais, prendre pour argent comptant ce qu'ils racontent. Beaucoup de politiciens et de bureaucrates qui ont fait alliance avec eux s'en sont mordus les doigts. Et tu peux être sûr qu'ils ont pensé aux conséquences sur les relations publiques qu'aura le fait d'avoir profité du soulèvement et couvert leurs arrières. D'abord, il faudra que les médias donnent l'impression qu'ils ont été pratiquement les seuls à subir des pertes ; ensuite, dès que quelqu'un commencera à se plaindre du régime préférentiel de compensation dont ils bénéficient, leurs larbins du Congrès et des églises chrétiennes glousseront à qui mieux mieux contre l'*abominable antisémitisme*. Croyez-moi, il n'y aura que très peu d'hommes d'affaires assez couillus pour se plaindre publiquement, peu importe ce qu'ils en pensent en privé. »

« D'accord les gars ! Assez avec les anecdotes et les théories », intervint brusquement Kevin. Ce soir, nous devons mettre au point un plan pour contrecarrer les Juifs et tirer le plus grand profit possible de la situation actuelle. Nous devons être prêts à faire face aux jours à venir, mais aussi aux mois qui suivront. »

La discussion se poursuivit jusqu'aux premières lueurs du jour. Ils se quittèrent sur l'idée que le gouvernement aurait probablement dompté la rébellion d'ici une semaine ou deux, même en considérant le fait que certaines unités de l'armée devront faire face à des mutineries dans leurs propres rangs ; que, par ailleurs, un appel ouvert aux Blancs émanant de la Ligue aboutirait à sa dissolution immédiate ; et enfin, que le moment était venu pour la Ligue de consacrer la majeure partie de ses ressources à ses activités clandestines et souterraines.

L'émission de Saul resterait la seule vitrine légale de la Ligue. Oscar et Saul firent valoir auprès des autres que l'émission devait rester sur les ondes aussi longtemps que possible, pour continuer à orienter les téléspectateurs vers des positions que la Ligue pourrait exploiter plus tard. La semaine suivante, le sermon de Saul pourrait abonder dans le sens du gouvernement, à coup de rhétorique sur la loi et l'ordre et de rengaine sécuritaire. Le pouvoir accepterait alors le soutien avec reconnaissance.

En dehors de cela, cependant, les activités prévues auraient peine à les faire apprécier par les dirigeants politiques de la nation et par les forces chargées de faire appliquer la loi. Ils utiliseraient tous les moyens à leur disposition pour alerter la population blanche du pays, non pas sur le conflit racial entre Noirs et Blancs qui était de toute manière, assez évident, mais sur les intrigues juives qui, elles, l'étaient beaucoup moins. En d'autres termes, ils propageraient, par des voies différentes, le même message que Saul, mais sans l'attirail chrétien, et de manière plus énergique. Ils utiliseraient des émetteurs radio pirates, des tracts largués par avion, ils peindraient des messages sur les ponts qui enjambent les autoroutes, pour réveiller autant que possible la conscience des Blancs et les inciter à rejeter en bloc les politiciens aux ordres des Juifs, maîtres des médias d'information et de divertissement.

C'était là une nette rupture avec la politique antérieures de la Ligue, respectueuse des lois, mais il fut unanimement convenu que l'occasion offerte par la rébellion devait être exploitée par tous les moyens, légaux ou illégaux. Durant les prochaines semaines, le gouvernement aurait, sans aucun doute, les mains liées par la révolte noire, et entourer leurs activités de précautions devrait suffire à minimiser les risques.

En plus de la gestion du programme de Saul, Oscar était chargé de mettre en place une station mobile de radio-diffusion pirate assez puissante pour couvrir la zone métropolitaine de Washington et des États voisins. Avant de rejoindre son sac de couchage pour la nuit, Oscar dressa une liste à Harry des équipements pour le lendemain. Si tout le matériel devait être disponible, alors il estimait qu'il serait en mesure de diffuser trois jours plus tard.

Lorsqu'il vint s'étendre à côté d'Adélaïde, dans un coin sombre de la pièce, elle lui dit :

« Nous avons été trop occupés pour que je t'en parle, mais lorsque tu es sorti cet après-midi, ma mère a téléphoné. Elle a vu, aux informations, des images de l'insurrection dans notre voisinage, elle s'inquiétait pour moi. Quand je lui ai demandé ce qu'il en était en Iowa, elle m'a répondu que les choses étaient plutôt paisibles là-bas. À la radio, ils ont parlé de coups de feu tirés par des Noirs à Davenport et Cedar Rapids, mais il n'en était pas question dans les journaux de ce matin. Quelques voisins ont parlé d'acheter des armes et des munitions, mais le révérend Malone a téléphoné à tout le monde pour dire à chacun de garder son calme et d'éviter tout excès de zèle. Il y a deux ans, quand le gouvernement a construit un camp près de chez nous, pour y installer des réfugiés vietnamiens, certains avaient parlé d'y mettre le feu, et il craignait que quelqu'un ne finisse par le faire maintenant. »

« C'est tout ce qu'il fallait attendre d'un bon révérend ! » lâcha Oscar. « Il est difficile de savoir comment vont réagir les habitants de l'Iowa et des autres coins du pays peu touchés par la rébellion, mais je parie qu'ils n'en retiendront pas grand chose. Tant que les Juifs contrôlent la télévision qu'ils regardent et les journaux qu'ils lisent, et tant qu'il se trouvera des révérends Malone pour aider les Juifs, les moutons, bien gardés, prendront d'eux-mêmes le chemin de l'abattoir. »

« Eh bien, il y a certaines choses, sans parler des gangs de Noirs armés qui parcourent leur

campagne, qui pourraient bien choquer certaines de mes connaissances dans l'Iowa », répliqua Adélaïde. « On ne peut pas dire que le gouvernement de Washington soit en odeur de sainteté là-bas. Il y a beaucoup de choses que les gens n'approuvent pas. Mais tant qu'il y aura de quoi manger dans le réfrigérateur, de l'essence dans la voiture et quelque chose à regarder à la télévision, ils ne bougeront pas. Mon grand-père par exemple, n'est pas le seul dans notre comté à penser par lui-même, mais il est le seul qui n'ait pas peur de ce que peut dire le révérend Malone, et le seul à oser parler. Si par exemple, l'électricité restait coupée quelques semaines, le temps que la nourriture du réfrigérateur se gâte et que la télévision reste éteinte, mon grand-père rassemblerait beaucoup de gens autour de lui. Il pourrait même être en mesure d'organiser un petit groupe pour aller lyncher Malone. Beaucoup de gens accusent Malone d'avoir demandé à Washington d'implanter un camp de réfugiés vietnamiens dans notre comté. »

« J'espère que tu as raison, ma chérie », murmura Oscar. « J'aimerais croire qu'il reste encore un peu d'esprit combatif au sein de notre race. Mieux vaut dormir maintenant. »

Il l'embrassa, puis s'installa plus confortablement dans son sac de couchage, mais ne réussit pas à s'endormir tout de suite. Il n'arrêtait pas de penser à cette nouvelle situation que lui et ses camarades devaient affronter, à la suite de la rébellion noire. C'était trop bête, pensa-t-il, que les Noirs aient si misérablement planifié leur soulèvement. Dépecer quelques milliers de Blancs ne changerait pas grande chose à long terme, puisqu'il en restait plus de cent cinquante millions. Ils auraient dû s'attaquer aux infrastructures économiques du pays : aux centrales électriques, aux barrages, aux usines, aux centres postaux, aux réservoirs, à tout ce qui pouvait être brûlé, détruit, inondé, empoisonné, et qui aurait perturbé les échanges commerciaux, arrêté les productions, coupé l'alimentation des réfrigérateurs du pays et éteint les télévisions. Ils auraient pu plonger l'Amérique dans une véritable guerre civile ; ils auraient pu gravement perturber la mécanique juive qui contrôle les esprits et celle du gouvernement chargé de l'exécutif ; ils auraient pu maintenir les petits Blancs sous pression assez longtemps pour obtenir ce qui faisait l'objet de leurs revendications.

Et, à dire vrai, c'est exactement ce que la Ligue devrait faire, plutôt que de se contenter de réagir à l'insurrection avec une nouvelle flambée épisodique de propagande. Il avait espéré pouvoir renoncer à ses actions individuelles, ainsi qu'à tous les risques qu'elles comportaient, pour se consacrer à des activités plus sûres et moins violentes, comme produire l'émission de Saul. Mais, en un sens, n'avait-il pas fait son choix quand Ryan l'avait contraint à préférer l'action au statu quo ? En agissant seul, il ne pouvait espérer causer autant de dommages aux infrastructures qu'auraient pu le faire quarante mille militants nationalistes noirs, s'ils avaient été motivés et correctement organisés. Mais il y avait d'autres choses qui pouvaient être faites. En tuant Ryan, il avait franchi le Rubicon. Il y avait certainement d'autres hommes occupant des postes-clé, dont la mort aurait une influence sur le cours des choses. L'effondrement de l'économie et le soulèvement noir mèneraient le pays à un climat plus instable encore, et il ferait tout pour l'exacerber. Ce n'est que dans un tel climat que résidait l'espoir, pour la Ligue, de concurrencer efficacement les Juifs dans le cœur et l'esprit des gens.

Il soupira. Au cours des prochains jours, il serait très occupé à respecter ses engagements. Après quoi, viendrait le temps de repartir en chasse.

Le roman, comme on le voit, se termine de façon ouverte, en queue de poisson pour ainsi dire. Après la péripétie décisive qui a vu le meurtre du prétorien conservateur Ryan, le héros Yeager a retrouvé sa liberté et l'histoire américaine, qui tourne entièrement autour de la question raciale, reprend son cours. L'intrigue esquisse un nouveau cycle d'affrontements que le romancier nous laisse imaginer.

La fin du roman donne malgré tout un début de réponse à sa question centrale, personnifiée par l'opposition entre Ryan et Oscar : est-ce que les Blancs abrutis et défigurés par la youpinerie

doivent être tenus en laisse par un État fort et conservateur, parce que leur histoire est terminée, ou bien notre race, guidée par une avant-garde, a-t-elle les moyens de se relever et de mener la révolution blanche, au risque d'un grand chaos ?

C'est la seconde option qui émerge de la mort de Ryan et de la victoire d'Oscar.

Refusons les positions liquidatrices, conservatrices et réactionnaires, refusons de nous couper les ailes et inspirons-nous au milieu des vicissitudes de l'énergie indomptable que nous transmet maître Pierce.

Nous vaincrons.

14/88.